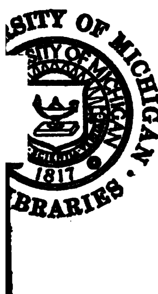


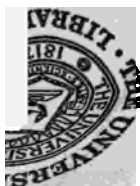

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817




THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817






THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
1817



M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
1817

M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
· LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817

M



M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
· LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817



M








THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817



NAPOLÉON LE GRAND.

LEMER AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
PLACE PÉRIGORD, 18.

JUGEMENT

PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

SUR

NAPOLÉON LE GRAND

PAR

ÉDOUARD POULLAIN.

Seule, la postérité est juste envers l'homme de génie.

AMIENS,

PRÉVOST-ALLO, Libraire, rue Delambre, 34.

1864.

A

NAPOLÉON.

Pardonne, ô Napoléon ! à un écrivain qui, plein d'un enthousiasme respectueux pour ton nom immortel, ose, dans la sincérité de son cœur, dévoiler aux hommes si souvent indifférents ou injustes, tes généreuses pensées et tes projets grandioses. Du haut des cieux, âme sublime ! daigne jeter sur mon ouvrage un regard favorable; fais entrer la sainte vérité dans le cœur de ceux qui ont fermé les yeux aux merveilles de ton règne, et n'ont point voulu comprendre que tous

tes efforts n'avaient pour but réel que le bonheur du peuple français. Puisant dans leur cœur des inspirations insensées, ils ont attribué à l'égoïsme, à l'ambition, aux passions les plus odieuses, ce qui n'était que le fruit de ton génie et d'une destinée providentielle.

Pénétrés d'une clarté divine, on verra tes ennemis les plus acharnés, pour peu qu'ils sachent se respecter eux-mêmes, agir avec modération; on les verra reconnaître enfin, que, père de la patrie, tes actions ont été celles d'un bon citoyen et d'un prince vertueux. Ils avoueront, poussés par l'impérieuse évidence, que, dans toute sa conduite, ton esprit supérieur et désintésessé n'a jamais eu en vue que la prospérité et la gloire de la France.

Certes, avouons-le, avec un noble orgueil, ce peuple valeureux et magnanime que, le premier, tu as nommé la *Grande Nation*, méritait ta plus tendre sollicitude; car, malgré ses sacrifices continuels, malgré les déceptions dont il a été victime, ce peuple ne t'a point abandonné dans tes malheurs, tandis que les hommes que tu avais

comblés de distinctions et de richesses ont, sans pudeur, trahi leurs serments.

Pour moi, mon nom inscrit sur un ouvrage qui parle si souvent de faits mémorables qui projètent un lustre éclatant sur la France et sur le monde entier, sera un honneur dont tout mortel peut s'énorgueillir, avec juste raison ; et, fier de mes veilles, au milieu de tant d'illustrations, je pourrai m'écrier avec Horace : *Exegi Monumentum !..*



PRÉAMBULE.

> **Le souffle impur de l'envie peut obscurcir momentanément la figure imposante du génie, mais, semblable au soleil caché un instant par les nuages, elle reparaît bientôt plus brillante que jamais aux yeux frappés de son vif éclat.**

Dans la suite des siècles, paraissent sur la scène du monde, de ces hommes providentiels qui font époque : tels furent Alexandre, César, Constantin, Charlemagne, Frédéric le Grand ; tel aurait été depuis longtemps, Napoléon, si des malheurs imprévus, et l'opposition insensée d'ennemis acharnés à vouloir flétrir une réputation qui les accusait d'injustice et d'ingratitude, n'avaient retardé la manifestation de la reconnaissance de ses contemporains. Époques mémorables.

Mais il est enfin venu ce temps où l'Empereur mieux connu, mieux apprécié des hommes de mérite, est salué, avec enthousiasme, du nom de Triomphe flatteur.

Grand, et se voit comblé de bénédictions unanimes par les peuples qui reconnaissent en sa personne, le restaurateur des droits imprescriptibles de la nature; la liberté et l'égalité : la liberté, non celle qui favorise nos penchants désordonnés, mais cette liberté sage et modérée qui développe nos heureuses facultés, et nous rend dignes de la patrie; l'égalité, non celle qui voudrait soumettre les intelligences et les fortunes à son niveau de plomb, mais cette égalité sage et naturelle avouée par l'incorruptibilité de la loi, qui protége le faible contre le fort, et sauvegarde la dignité de l'homme des attaques de l'arrogance et de l'injustice.

Empire constitutionnel.

Les ennemis mêmes de l'Empereur, subjugués par son ascendant irrésistible, sont obligés de convenir que, représentant glorieux des libertés proclamées unanimement, lors de l'assemblée des Etats-Généraux, en 1789, c'est de cet homme unique que datera désormais l'ère des gouvernements représentatifs, émanés du sein de la nation même; c'est de son règne mémorable que nos droits sont positivement reconnus et mis sous la puissance tutélaire de lois avouées par les politiques les plus sincères.

Le Peuple. — Empereur.

En effet, Napoléon, guidé sûrement par l'opinion publique qui fut toujours sacrée pour lui, n'a jamais rien fait que dans l'intérêt de la Nation

qu'il gouvernait, et qui l'avait porté sur le pavois avec tant d'empressement et d'amour. Ce n'était pas lui qui régnait réellement, mais le Peuple même, sous le nom d'Empereur. Humain, juste et brave, Napoléon se montra digne de commander à la Nation la plus généreuse et la plus civilisée du globe ; aussi, tout son règne ne fut employé qu'à exaucer les vœux des citoyens qui avaient eu confiance en ses vertus et ses lumières.

Opinion publique.

Envisagées sous ce point de vue, ce ne sont plus les actions d'un seul homme qu'il faut juger ; ce sont celles du peuple entier. Nous devons examiner impartialement, si les actes du souverain ont été contraires à l'intérêt général, et si ses fautes mêmes ne méritent pas de l'indulgence, en songeant que Napoléon n'eut jamais que le désir patriotique de se conformer à l'opinion publique, soit par ses paroles, soit par ses actions. « L'opinion » publique, disait-il, est une puissance invisible, » mystérieuse, à laquelle rien ne résiste : rien » n'est plus mobile, plus vague et plus fort ; et » toute capricieuse qu'elle soit, elle est cependant » vraie, raisonnable, juste, beaucoup plus souvent » qu'on ne pense. » Fidèle à ces sentiments, Napoléon n'entreprit jamais aucune affaire importante sans l'avoir consultée. Ce n'était qu'après avoir rallié toutes les opinions à son avis, qu'il se déci-

dait à tenter la fortune et à compromettre sa couronne et même sa vie pour assurer le bonheur et la gloire de la Nation. La moindre opposition inquiétait l'Empereur, et il avoua un jour qu'il craignait plus l'hostilité d'un seul journal que cent mille hommes en plaine.

Erreurs révolutionnaires.

Quelques-uns de ses enfants s'irritent contre la mère-patrie de ce qu'elle les a négligés pour choisir ce grand homme comme régénérateur du pays : sans doute, cet événement qu'ils devaient cependant prévoir, fut désolant pour leur amour-propre et leur ambition, mais il ne les empêche point d'être inexcusables dans leurs plaintes exagérées, et leur présomption a lieu de nous étonner. Pilotes inhabiles, ils avaient trompé l'espoir général, et fait sombrer le vaisseau de l'Etat, parce que leurs théories hasardées et impraticables, ne convenaient pas à une Nation aussi riche et aussi industrieuse que l'était la France. Ses plaies encore saignantes, attestaient leur inexpérience ; et même la liberté, cette liberté légale qui fera toujours palpiter le cœur de l'honnête homme, fut dans son découragement, obligée de se voiler la face, pour ne point rougir de fautes qui la déshonoraient.

Harmonie des pouvoirs.

En voyant que ces hommes n'avaient pu rendre la patrie heureuse, il n'est donc pas étonnant que la patrie voulût gérer ses propres affaires, en

s'appuyant sur les talents administratifs du jeune conquérant qui venait de la combler d'honneur et de gloire, par des victoires éclatantes qui le plaçaient au rang des plus grands capitaines. Flatté de cette confiance, Napoléon ne faillit point à la haute mission qu'on lui confiait. Général, Consul, Empereur, cet homme de génie fut toujours le représentant du peuple, dans ses actions, ses projets, ses entreprises les plus importantes : il avait sans cesse en vue le bonheur de ses contemporains et la prospérité de la Nation. « Lorsque la volonté » et les intérêts publics gouvernènt, disait l'Em- » pereur, tout prospère dans le pays, sans efforts » aucuns ; on y est heureux et tranquille. Mettez » le gouvernement en guerre avec la volonté, les » intérêts de tous, et vous verrez quel tapage, » combien de tiraillements, de troubles, de confu- » sion, et surtout quel accroissement de crimes. » C'est ainsi qu'il faut comprendre Napoléon, si on désire porter sur sa conduite politique un jugement sain et équitable. Agir autrement, ce serait consulter les passions vulgaires, en voulant peindre les vues gouvernementales du génie auquel personne ne pourra jamais se comparer.

Incertitude de l'Histoire.

Au milieu des révolutions qui agitent notre Europe depuis la fin du dernier siècle, il est difficile de bien juger les personnages qui paraissent sur

cette scène palpitante d'intérêt et disparaissent bientôt aux yeux étonnés de la mobilité des événements. Gênés dans leurs talents naturels par la vague des passions révolutionnaires, ils ne peuvent développer entièrement leur caractère, leurs opinions, et la véritable tournure de leur esprit. Dans des circonstances aussi exceptionnelles, où l'imprévu est souvent l'arbitre de nos destinées, il n'est possible d'envisager les catastrophes qui passent devant nos yeux qu'à travers le prisme trompeur de notre amour-propre, et suivant les impulsions désordonnées qui nous agitent, obscurcissent notre entendement et faussent notre jugement. Voilà pourquoi la plupart des appréciations qu'on a faites sur les hommes remarquables de notre époque, sont ordinairement contradictoires : le même homme se voit exposé à être blâmé dédaigneusement, comme préconisé par les louanges les plus flatteuses. Les uns les regardent comme de grands hommes pour les talents qui en poussent d'autres, mûs par des impressions différentes, à les vouer au mépris de leurs concitoyens et à l'exécration de la postérité la plus reculée. En effet, les esprits vulgaires, plus souvent occupés d'avantages matériels que des résultats sublimes, mais quelquefois éloignés, qu'enfantent les combinaisons morales et politiques, ne sauraient clai-

rement distinguer la vérité de l'erreur : ils le voudraient, que les préjugés sans nombre, les prétentions les plus absurdes qui ont bercé leur enfance, les en empêcheraient. C'est une ornière profonde et dangereuse dont il leur est impossible de sortir : il faudrait recommencer leur éducation, et l'amour-propre de chacun tremble de s'avouer que jusqu'à ce jour, il n'a véçu que dans une erreur déplorable.

Ingratitude monstrueuse.

Les hommes naturellement égoïstes, parce qu'ils sont ignorants de leurs véritables intérêts, désirent ardemment et avec impatience, que la société entière travaille à leur bonheur et même à satisfaire leurs caprices ; mais bien peu sont assez raisonnables ou assez reconnaissants des immenses avantages qu'ils en retirent, pour contribuer à la prospérité de leur bienfaitrice qui devient, ordinairement, entre leurs mains, l'objet d'une exploitation odieuse et perfide. Avouons-le avec douleur, ces maux inévitables découlent de l'oubli trop souvent volontaire des droits de la nature et de cette commisération sacrée qui devraient être le guide éclairé de nos sentiments les plus intimes : le luxe, l'envie et l'avarice deviennent alors les puissants mobiles de la majorité des hommes.

Jugements erronés.

Pour savoir démêler et bien juger les résultats d'une révolution qui a fouillé notre pays, jusque

dans ses entrailles les plus profondes, il faut être instruit des bases fondamentales des sociétés. Malheureusement, ce sont souvent les plus ignorants qui prononcent hardiment et d'une manière impérative, sur ces matières délicates à traiter, même pour l'homme d'état le plus consommé. On n'a aucun égard à la position embarrassante et dangereuse où les acteurs de ces drames émouvants se trouvaient, aux ménagements qu'ils avaient à garder, aux oppositions qu'ils ont rencontrées dans les inspirations les plus utiles à la patrie. Ce que nous demandons à ces hommes dévoués à une cause qu'ils croient sacrée, c'est uniquement de faire triompher nos opinions et nos propres intérêts ; le reste est secondaire pour nous. « Je n'ai » plus de foi dans le patriotisme, s'écriait l'Em- » pereur, au moment de ses désastres, ce n'est » qu'un mot qui exprime une noble idée. L'amour » du pays, c'est l'amour de soi, de sa position, de » son intérêt personnel... l'intérêt ! ce misérable » motif est tout aujourd'hui. »

Parmi les hommes qui ont été le plus exposés à ce dissentiment déplorable, on peut mettre en première ligne, Napoléon le Grand. On lui a tout reproché, même jusqu'aux actes les plus louables dans sa conduite privée et de son administration politique et militaire. En voulant faire le bonheur

de tous les citoyens et travailler à la gloire et à la prospérité de la patrie, le grand homme a réuni contre lui les différents partis, souvent mus par un égoïsme étroit et révoltant qui ne les porte à vouloir triompher que pour le plaisir d'écraser leurs adversaires, et non de contribuer au bien-être général.

Les uns ont reproché à l'Empereur son despotisme qu'ils ne comprenaient pas; tandis que les autres l'ont élevé jusqu'aux nues, parce que, d'une main ferme, il comprimait l'anarchie; et que, par ce moyen, ils espéraient rétablir des priviléges repoussés par la Nation. Le négociant aurait voulu que ce prince s'occupât exclusivement du commerce, au détriment des autres intérêts du pays; les militaires désiraient que l'Empereur fît continuellement la guerre, afin d'obtenir des grades et des distinctions. Les royalistes lui ont fait un crime capital de n'avoir pas remis sur le trône l'héritier légitime, sans faire attention que cette condescendance coupable n'était pas alors possible, parce que le vœu du peuple lui était peu favorable. De leur côté les républicains exaltés l'ont pris en horreur, parce qu'il opposa des bornes infranchissables à la république démocratique et sociale; leur désir étant qu'il la fit triompher, quelque inconvénient qu'il en dût résulter pour les hommes

et pour les choses. Jusqu'aux différents cultes, tous espéraient la préférence, et ils avaient l'ambition et nourrissaient l'espoir de voir le chef du gouvernement courber un front soumis à leurs ordres spirituels : leurs prétentions écartées, ils ne purent jamais pardonner à Napoléon ce refus inattendu.

A l'extérieur, ce fut le même aveuglement et la même divergence dans les opinions : personne ne sut juger sainement la situation du moment, et apprécier les services que ce grand homme rendait à la société ébranlée de toutes parts. Les puissances, quoique humiliées par leurs défaites, se coalisèrent de nouveau pour rétablir l'ordre de choses consacré par plusieurs siècles; et elles n'attendaient que le moment favorable pour envahir la France, afin d'y effacer jusqu'aux derniers vestiges des libertés nationales.

Le vrai Monarque.

Napoléon, choisi par le peuple, pour veiller, dans ce moment critique au salut de la république, ne s'intimida pas plus de ces vaines clameurs que du bruit du canon. Parcourant d'un œil rapide et profond toutes les parties de la France, d'une main ferme et habile il sonda le mal, et y appliqua le remède. Ce grand homme réprima les désordres partiels, et créa enfin une véritable république, parce qu'elle était basée sur

la vertu et le mérite personnel, et non sur la faveur ou la force brutale. Après avoir, suivant le vœu national, rétabli la religion, il encouragea d'une main les arts, les sciences et le commerce, et de l'autre, repoussant les ennemis de la patrie, il couvrit son armée de gloire et de lauriers. La France, régénérée par la victoire, se montra fière de ses enfants, dont la bravoure et les vertus militaires l'avaient replacée en tête des Nations.

Funestes effets de l'envie.

Tant que l'Empereur fut heureux, ses flatteurs restèrent prosternés à ses pieds ; mais dès qu'ils s'aperçurent que la fortune lui devenait hostile, ils se relevèrent insolemment, et, nouveaux Judas, ils le trahirent avec la dernière indignité. Malgré les services signalés qu'il avait rendus à la patrie, il n'échappa point aux traits acérés de la haine et de la calomnie, véritables fléaux de l'espèce humaine.

Mœurs, habitudes, actes civils, opérations militaires, tout fut dénaturé, envenimé par les partis déçus dans leurs espérances liberticides ; et, malheureusement, à la honte de la France, ce ne fut qu'avec trop de succès. « La sévérité de ceux,
» pensait l'Empereur, qui n'ont aucun titre en-
» vers ceux qui en possèdent beaucoup, est in-
» croyable. On admet, sans examen, tout homme
» inconnu, on scrute jusqu'au moindre mot de

» celui qui fait sans cesse prononcer son nom par
» la multitude. »

Afin de nuire à Napoléon devant le peuple qui l'avait élu, et que, par reconnaissance, il avait tant illustré par ses victoires et ses améliorations sociales, des insensés allèrent jusqu'à lui faire un crime du bonheur et de la prépondérance de la France. On vit même des hommes, doués d'un génie profond et de talents remarquables, avoir la faiblesse de se laisser entraîner dans ce torrent criminel, et prêter leur plume, digne d'une meilleure cause, à des invectives impardonnables et dégoûtantes envers le grand homme : ce n'étaient plus alors que des nains qui insultaient un colosse.

Aussi, la vérité, repoussant leur éloquence mensongère, eut bientôt dissipé ces vapeurs impures qui avaient momentanément obscurci cette gloire immense, dont les rayons lumineux se reflétaient dans toutes les parties de la France, et éclairent maintenant le monde entier.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume, bien long-temps,
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

BÉRENGER.

C'est pour n'avoir point fait attention à l'ensemble de vertus, de talents et de génie qui distinguait si éminemment Napoléon, que la plupart des historiens n'ont souvent envisagé, en écrivant les événements de son époque, qu'une des faces du caractère de ce prince qui, comme un monument pyramidal, peut se présenter sous différents aspects et devenir une énigme inexplicable pour beaucoup de lecteurs.

Les uns se sont occupés principalement à raconter ses faits d'armes; d'autres nous ont entretenus d'anecdotes particulières, et quelquefois même ils ont cherché à flatter la malignité publique; mais peu se sont occupés du mobile principal de sa vie, de ce sentiment impérieux qui porte l'homme de génie à travailler au bien général, au détriment de ses propres intérêts. Ils ont négligé surtout d'examiner impartialement et de justifier certains actes dont les apparences trompeuses peuvent jeter un blâme injuste sur sa conduite politiqne.

Nous avons cru, dans notre conviction, aller au-devant des vœux d'une génération plus juste et plus éclairée, en cherchant à restituer à chacun ce qui lui est dû. Après avoir parcouru tous les mémoires qui pouvaient nous éclairer en bien ou en mal, nous nous sommes efforcé de démêler le

véritable esprit qui a fait agir l'Empereur dans les différentes circonstances de sa glorieuse carrière. Nous l'avons montré tel que la postérité le verra, sans chercher à le disculper des actes que nous avons cru répréhensibles. Nous avons tracé son portrait avec toute l'impartialité que demande l'histoire, et nous prîons le lecteur, s'il veut être juste, de n'émettre son opinion, qu'après avoir lu ces pages que nous avons écrites consciencieusement sur cet homme célèbre, dont le nom et la gloire sont impérissables, et vivront autant que le monde. On reconnaîtra que toutes les actions de Napoléon n'avaient qu'un résultat, la prépondérance et le bonheur de notre patrie commune, ce qui doit nous rendre indulgents pour quelques erreurs qui ne sont, au surplus, que celles de ceux qui ne l'avaient entouré que pour le trahir :

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste
> Que puisse faire aux Rois la vengeance céleste !
>
> Racine.

« Flattons-le, disait un grand dignitaire qui,
» tous les jours, lui baisait lâchement la main,
» flattons-le, et son orgueil le conduira, comme
» Nébucadnezar, à une perte certaine. Couvrons
» de fleurs l'abîme qui doit l'engloutir, car il ne

» tardera pas à suivre le sentier que nous lui tra-
» çons. » Et aux jours de ses désastres, les ennemis de l'Empereur le poussèrent dans le gouffre, qu'ils avaient eux-mêmes creusé sous ses pas; croyant dans leur puéril aveuglement, qu'il servirait de sépulcre éternel à celui que l'univers ne pouvait contenir. Mais, déception affreuse pour les traîtres et les méchants ! Le grand homme, comme le Christ, en sort bientôt couvert d'une nouvelle gloire que lui avait procurée sa constance au milieu des épreuves douloureuses d'une adversité prolongée : il en sort triomphant en foulant aux pieds les serpents de la haine et de l'envie.

Aussi, tandis que son âme glorieuse parcourt le monde sur les aîles brillantes de l'immortalité, le voyageur indifférent passe devant le tombeau oublié de ses ennemis, sans s'inquiéter de savoir quel est celui que la terre recouvre !

Ne soyons plus étonnés maintenant de l'amour de la Nation française pour le grand homme. Fidèle au mandat qu'elle lui avait donné, et à la confiance qu'elle lui témoigna sans réserve, Napoléon éleva le nom français au-dessus de toutes les gloires étrangères. Les enfants de la patrie, sans distinction de rang, de richesse ont été remarqués et récompensés par le génie supérieur qui savait s'environner de tous les mérites et de tous les talents.

L'honneur seul du pays l'occupait, et quand la destinée lui fut contraire, il se sacrifia pour lui éviter de plus grands malheurs.

Explorez la France, et vous verrez partout les traces glorieuses et ineffaçables de son séjour parmi nous. Prenez la parole, monuments célèbres, institutions utiles, et vous attesterez au monde entier que Napoléon n'a travaillé que dans l'intérêt général. Bénissons donc celui qui a su grandir à leurs propres yeux les Français, déjà si grands, et ne soyons pas aveugles et ingrats au point de vouloir obscurcir, quoique ce serait en vain, la plus belle de nos gloires, une gloire qui nous fait respecter par les étrangers eux-mêmes, quoiqu'au prix de tout leur sang, ils voudraient pouvoir oublier ce monument de leurs défaites.

Malgré les victoires brillantes de Napoléon, il me semble que ce n'est pas encore sa gloire militaire qui recommandera le plus son nom à la postérité. Un temps viendra où les peuples confondus en un seul peuple, par les lois, les coutumes, le commerce, le même langage, ne pourront comprendre comment les hommes quittaient le foyer domestique, les douceurs de la famille, les intérêts particuliers, pour aller porter la désolation et la mort chez leurs voisins. Ils apprécieront plus ces hommes législateurs qui, étudiant les besoins des

nations, cherchèrent à établir le bonheur et l'abondance sur la terre en propageant les maximes de la plus exacte justice : telle fut l'opinion intime et philosophique de l'Empereur. Ce prince faisait la guerre, et glorieusement, comme chacun sait, mais ce n'était jamais que pour obtenir une paix qui lui laissât le loisir d'assurer la prospérité de la France. La gloire du législateur lui semblait plus belle que celle du conquérant, car il était loin de croire que la bravoure seule fît l'honnête homme et le citoyen dévoué à la Patrie. Aussi tous les hommes de mérite étaient bienvenus près de lui, sitôt qu'ils voulaient employer leurs talents à éclairer les peuples soumis à son empire : c'était enfin comme législateur, comme fondateur d'empire plutôt que comme conquérant qu'il désirait mériter les louanges de la postérité. Ce grand homme a donc devancé son siècle ; il a compris que la force brutale, repoussée par le gouvernement représentatif, ne régnerait plus, un jour, sur la terre, et que les seules différences qui existeraient alors parmi les hommes, plus éclairés sur leurs véritables intérêts, seraient celles imposées par la nature même, et les différents degrés de mérite ou de talent. C'est donc le fond des intentions de Napoléon plutôt encore que leur résultat, devenu imparfait par ses revers, qu'il faut étudier

attentivement. La fortune des armes est journalière, mais les conceptions du génie ne le sont jamais. Comme législateur, la gloire de l'Empereur est pure et entière ; elle a pour base impérissable le bonheur des hommes. Elle ne craint rien du changement des opinions, de la modification des mœurs, parce qu'elle n'a eu en vue que le bien public : c'est dans la prospérité générale qu'elle établit des fondements aussi durables que la reconnaissance que nous devons aux plus grands bienfaits.

En effet, qu'il est glorieux pour l'Empereur d'avoir promulgué des lois qui ont eu l'assentiment du peuple le plus éclairé de l'Europe, et qui l'obtiendront, un jour, du monde entier ! Couronné des palmes glorieuses de la victoire, ce prince se trouva, par une destinée providentielle, le protecteur et des vaniqueurs et des vaincus. Investi par la confiance du peuple, d'un pouvoir discrétionnaire, il n'en a pas abusé comme la plupart des dominateurs de tous les temps ; car les changements que des circonstances impérieuses l'ont forcé de faire à ses lois, ont été exécutés parce que l'intérêt même de la Nation le demandait. Tel est l'esprit des nombreux décrets sortis de sa plume : leur utilité est maintenant reconnue, et un pouvoir

juste et libéral s'empressera d'y recourir, lorsque le salut de la Patrie sera compromis.

Napoléon ne faillit pas à la tâche que la France lui avait imposée ; et avec une activité sans exemple, il entreprit de réorganiser la société qui tombait en dissolution. Avant même de consulter les hommes compétents, il avait déjà débrouillé le chaos des inconvénients qui s'opposaient aux améliorations qu'il projetait. Sa vaste intelligence s'occupait de tout, et réglait tout de manière que les différents corps de l'Etat n'avaient plus qu'à légaliser les combinaisons étonnantes de son génie. Quoique, semblable à Louis XI, il parût porter tout son conseil dans sa tête, Napoléon n'en aimait pas moins à s'entourer des hommes les plus recommandables en politique et en législation : leur sanction donnait plus de vénération pour des maximes et plus de poids à des paroles que cependant on n'aurait pu attaquer victorieusement.

Religion, guerre, finances, marine, agriculture, industrie, commerce, instruction publique, institutions utiles à l'humanité, tous les services enfin de l'Etat méritèrent son attention particulière, et furent organisés de manière à produire les avantages qu'on pouvait en attendre. Les administrations marchèrent régulièrement, parce qu'il veilla à ce qu'il en fût ainsi. Après sa chute désas-

treuse pour la civilisation, la vue de tout ce qu'il avait fait de beau, de grand et d'utile pour le bonheur de la Patrie et les progrès de l'humanité, en général, fit ouvrir les yeux aux peuples qu'il avait vaincus, et qui n'avaient fini par l'écraser que par leurs masses. Ils regrettèrent d'avoir tout sacrifié pour soutenir la cause de maîtres ingrats qui, vainqueurs, écartèrent bientôt les promesses qu'ils avaient faites à leurs peuples pour les encourager à repousser l'ennemi commun. Ils virent augmenter le poids de leurs fers que nos victoires avaient allégé pendant si longtemps. Leur sang répandu, les dévastations inévitables de la guerre, tout fut oublié; on ne vit plus que le caractère libéral du héros, et Napoléon aurait pu dormir tranquille au milieu d'eux avec autant de sécurité qu'entouré de sa garde. Tel est le privilège du génie; il finit par dompter les préventions les plus tenaces, et sa gloire est d'autant plus belle, qu'elle a été plus combattue par la haine et l'envie unies dans cet œuvre infernal.

L'Homme de génie.

Ingratitude monstrueuse!.. car jamais Pasteur de peuples n'a parcouru plus glorieusement le sentier que lui traçaient la Patrie et la conscience de ses devoirs. Aussi, plusieurs Ecrivains distingués se sont déjà portés pour combattre d'atroces calomnies, et leur noble initiative me fait espérer

que mon travail sera accueilli de mes concitoyens comme l'expression de leurs plus intimes sentiments. Ce travail est vaste, sans doute, mais la moisson abondante de faits glorieux que ce grand homme nous à légués, le rend facile et agréable.

En effet, si je désire présenter à l'admiration générale, le portrait d'un Prince doué de toutes les vertus et de toutes les qualités qui commendent le respect, patriotisme éclairé, valeur brillante, amour de l'humanité; je n'aurais qu'à choisir les actions remarquables de la vie la plus illustre qu'un homme puisse espérer, afin de mériter les éloges de ses contemporains et l'approbation encore plus flatteuse de ceux qui viendront après nous, approbation si douce à un cœur noble et généreux.

Guerrier.

Je rappellerai ses talents militaires, et sur le champ, entourés d'une immense auréole de gloire, surgiront de toutes parts, et viendront se grouper autour de ce héros, Lodi, Arcole, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Wagram, la Moskowa, Lutzen, Dresde, Montmirail, victoires mémorables et qui surpassent, pour l'habilité des manœuvres, tout ce qu'on pourrait leur opposer, en science stratégique : sur les ailes empressées de la renommée, elles ont propagé le nom français dans le monde entier.

Législateur. Je le montrerai le défenseur naturel de la faiblesse et de l'innocence contre la force et la rapacité, et cette figure imposante nous apparaît ses codes immortels à la main, codes qui ne tarderont pas à porter une lumière salutaire dans l'antre ténébreux de la chicane : un jour viendra où ils seront reconnus par toutes les Nations comme la jurisprudence la plus libérale et la plus utile aux intérêts généraux.

Libéral. Conservateur éclairé des libertés nationales, ce Prince établit légalement cette égalité naturelle et raisonnable qui laisse à chacun les moyens de développer ses qualités personnelles et les talents qu'il a acquis par un travail opiniâtre. Il accorda aux citoyens une liberté aussi étendue que le lui permettait le salut de l'Empire et de la société même.

A la vue de ce nouveau Charlemagne, se retirent épouvantées la discorde et l'anarchie ; mais, dans leur fuite précipitée, elles lancent sur leur vainqueur un regard imprégné de haine et de vengeance qui plus tard donnera des fruits pernicieux, et souillera pendant quelque temps son impérissable réputation.

Religieux. Sous l'égide puissante et tutélaire de ce grand homme, s'abrite la Religion, encore émue des violentes persécutions qu'elle a essuyées. Rassurée

enfin, elle lève un œil d'amour sur son fils chéri, et les cérémonies les plus pompeuses viendront consacrer sa mission, mission d'ordre et de prospérité,

On voit ce Prince regarder comme un honneur, d'honorer ses semblables; et, sans préférence injuste, sans aveuglement coupable, les faire participer, suivant qu'ils auront bien mérité de la Patrie, aux distinctions distribuées au nom de la France, objet constant de ses soins les plus empressés. Récompenses nationales.

Son règne sera celui de toutes les gloires; et protecteur éclairé, il donne un essor immense à l'esprit humain si longtemps comprimé dans ses plus sublimes inspirations. La couronne glorieuse qui lui ceint le front sert de guide à la nation puissante qui l'a élevé sur le pavois : à la suite de son chef glorieux, elle s'élance avec confiance vers un avenir immense qui, sous ses ordres, lui promet grandeur et prospérité. Art militaire, législation, morale publique, littérature, tous produits des hommes éminents qui cependant seront obligés de reconnaître dans leur souverain, l'astre autour duquel ils ne pourront s'empêcher de rayonner, s'ils désirent se faire remarquer d'une manière brillante, par leurs compatriotes.

Homme de génie, ce Prince, dans l'intérêt général, sait se plier aux exigences de la médiocrité Grandeur d'âme.

même ; et pour faire le bien, il subira le joug douloureux des abnégations : volontairement, il se montrera l'homme le plus désintéressé de son siècle, oui, le plus désintéressé!.. car souvent, il releva généreusement, et quelquefois même imprudemment ses ennemis terrassés à ses pieds : ils ne se rassurèrent que pour travailler avec plus d'activité à la perte totale du libérateur généreux qui venait de les sauver.

Maintenant, si je veux désigner à la reconnaissance générale, d'une manière caractéristique, cet homme extraordinaire, je me servirai des expressions de la postérité la plus reculée, et ma plume, sans effort et naturellement, tracera le nom de

NAPOLÉON LE GRAND.



JUGEMENT

SUR

NAPOLÉON IER.

> Les conceptions du génie sont, pour le vulgaire, une création immense, inattendue, qui confond sa faible intelligence.

Pouvoir de l'Homme de génie.

Au milieu des Révolutions qui bouleversent, si souvent, notre malheureuse terre, la Providence, toujours bienfaisante, tient en réserve, des hommes extraordinaires qu'elle envoie pour empêcher la dissolution des Empires. Ils paraissent à son ordre suprême, et bientôt la tranquillité se rétablit dans toutes les parties de l'Etat, ébranlé jusque dans ses bases les plus solides ; la société, vieillie par d'innombrables abus, se rajeunit sous les mains puissantes et protectrices de ces hommes privilégiés : leur vue perçante découvre tous les vices

de la machine gouvernementale, et ces vices ne tardent pas à disparaître. Ces intelligences d'élite agissent, comme à leur insu, et les applaudissements qui les accompagnent partout, ne sont pas le principal mobile de leurs actions, même les plus louables : c'est un devoir impérieux qu'elles sont forcées de remplir.

Conseil précieux.

« Il faut servir dignement le Peuple, disait « Napoléon 1er, et ne pas s'occuper de lui plaire. « La belle manière de le gagner, c'est de lui « faire du bien. Rien n'est plus dangereux que de « le flatter : s'il n'a pas ensuite tout ce qu'il veut, « il s'irrite, et pense qu'on lui a manqué de « parole ; et si alors on lui résiste, il hait d'autant « plus qu'il se dit trompé. Le premier devoir du « Prince, sans doute, est de faire ce que veut le « peuple ; mais ce que veut le peuple, n'est presque « jamais ce qu'il dit : sa volonté, ses besoins « doivent se trouver moins dans sa bouche que « dans le cœur du Prince. »

Rien de plus vrai que ces sages maximes, car, oublieuse des bienfaits du législateur ou du guerrier, la génération présente paie souvent par l'ingratitude la plus odieuse, les services qu'on lui a rendus, et laisse à la postérité plus juste, plus dégagée de préjugés, le soin d'acquitter la dette sacrée de la reconnaissance.

Récompense du génie.

Parmi ces Bienfaiteurs de l'humanité, Napoléon le Grand est celui qui s'est trouvé le plus en butte à la malveillance de ses semblables. Clergé, noblesse, parents, amis, tout l'a trahi, tout l'a calomnié, après l'avoir encensé, après l'avoir divinisé. Si c'eût été un homme ordinaire, il ne se serait point relevé sous les coups multipliés de l'envie et de la calomnie; mais au lieu de tomber dans le mépris et l'oubli, comme le désiraient ses adversaires, la réputation de l'Empereur a grandi, et ne fait que grandir tous les jours. La plupart de ses ennemis sont disparus, en laissant peu de traces de leur haineuse existence; Napoléon, semblable à Antée, fils de la terre, s'est vu plus fort après sa chute, qu'il n'avait jamais été pendant son règne, glorifié par tant de victoires, et il apparaîtra aux siècles futurs comme le terme où pourra parvenir celui qui ambitionne les applaudissements de ses contemporains, et les suffrages mérités de l'impartiale postérité.

Supérieur à tous ses concitoyens, n'ayant point de rival parmi les Etrangers, on ne peut comparer l'Empereur qu'à quelques hommes des temps anciens et modernes, Alexandre, César, Charlemagne, Frédéric, et même, après avoir examiné les titres que ces hommes supérieurs présentent à notre admiration, on s'aperçoit avec étonnement,

que Napoléon les surpasse tous, comme la grande Pyramide, témoin d'une de ses plus belles victoires, domine celles qui l'environnent.

Jeunesse de Napoléon.

Bonaparte vit le jour dans l'île de Corse, d'une famille originaire d'Italie. Il était d'une taille moyenne, mais bien prise dans son ensemble. Un peu cambrée, surtout lorsqu'il montait à cheval, elle faisait craindre, quoiqu'à tort, à ses admirateurs, un manque de santé ; du reste, ce léger défaut disparut par la suite, et Napoléon devint un des meilleurs cavaliers de l'armée. Ses pieds et principalemement ses mains dont une jolie femme pouvait être jalouse, à cause de leur délicatesse, ne faisaient pas soupçonner que Napoléon fût le plus grand guerrier de l'Europe. Sous les apparences d'une frêle constitution, ce Prince cachait un corps de fer qui le rendit capable de supporter les plus grandes fatigues ; il endurait la faim et la soif, le froid et la chaleur, au-delà de ce qu'on peut imaginer, et donnait à ses soldats l'exemple de la patience et de la résignation, au milieu des plus douloureuses privations.

En général, la physionomie de ce héros était frappante, exceptionnelle, et elle s'est si fortement imprimée dans toutes les imaginations, que ceux qui ne l'ont jamais vu, se le figurent tel qu'il était,

au seul récit de ses hauts faits et de ses habitudes privées et militaires.

La nature avait doué Bonaparte d'une imagination brillante, soutenue par une volonté ferme qui le faisait triompher de toutes les difficultés. Il aimait les belles-lettres, et son goût exquis savait apprécier les meilleurs morceaux des ouvrages qu'il lisait ; mais prévoyant que les sciences exactes lui ouvriraient une carrière plus facile, pour parvenir aux dignités et à la gloire, il s'y appliqua avec ardeur : les progrès rapides qu'il y fit, justifièrent bientôt ses prévisions. L'art de la guerre, la politique, la législation absorbèrent tous ses instants ; la seule distraction qu'il se permît dans ses récréations, fut la lecture de Plutarque. La vie des grands hommes de l'antiquité qui se déroulait devant ses yeux, et qui présentait à son imagination brûlante tant d'exemples de patriotisme, de vertus et de gloire, était pour lui une nouvelle occasion de développer son entendement et d'orner son esprit.

Appliqué à l'étude, dès sa plus tendre enfance, et d'un caractère méditatif, Bonaparte faisait présumer ce qu'il serait un jour. En le comparant à ceux qui suivaient la même carrière, on ne peut s'empêcher de reconnaître une supériorité marquée, dont les moins clairvoyants présageaient pour ce

jeune homme, un avenir étonnant et miraculeux.

Principes de Napoléon.

L'étude de la Nature et de l'Antiquité lui inspiraient les plus nobles pensées : c'est à cette source pure qu'il puisa ces maximes philanthropiques que le mauvais exemple et l'énivrement de la puissance, ne purent jamais bannir de son esprit. Son front mélancolique, la tournure pittoresque et et profonde de ses réeflexions, dévoilaient involontairement le génie sondant les plaies cruelles de la société, et cherchant les moyens de les guérir. C'est de ces méditations journalières, que sortit cette pensée précieuse de Napoléon qui dévoile le fond de son cœur mieux que ne le feraient les raisonnements les plus étendus : *Les caprices, les passions des gouvernants une fois enchaînés, par une constitution vraiment libérale, les intérêts des peuples marchent sans obstacle dans leur route naturelle. Partout où se prononcent les mots de loi et de liberté, tous les citoyens demeurent solidaires les uns des autres, et tous les hommes deviennent bons citoyens.* Cette pensée sublime devrait être le memento des Princes qui désirent sincèrement le bonheur et la prospérité de leurs peuples.

Républicanisme de Bonaparte.

Amant passionné de la solitude et de la liberté qui nourissaient son esprit des idées les plus justes et les plus généreuses, ce héros eût été le meilleur des citoyens, dans la vie privée, par son patriotis-

me et son humanité; qualités naturelles aux hommes d'ordre et d'étude. Lancé au milieu d'une révolution terrible et impitoyable, parmi des ambitieux qui prenaient le masque d'un civisme exagéré pour assouvir leur soif d'honneurs et de richesses, il se crut obligé de modifier ses opinions les plus chères; opinions, le rêve constant de sa jeunesse. « Une Révolution, disait-il, est un des plus grands « maux dont le ciel puisse affliger la terre. C'est « le fléau de la génération qui l'exécute : tous les « avantages qu'elle procure ne sauraient égaler le « trouble dont elle remplit la vie de leurs auteurs. « Elle enrichit les pauvres qui ne sont point « satisfaits, elle appauvrit les riches qui ne sau- « raient l'oublier; elle bouleverse tout : aux « premiers moments fait le malheur de tous, le « bonheur de personne. »

Bonaparte reconnut avec douleur, malgré les orgueilleuses prétentions des dominateurs du jour, qu'ils ne ressemblaient pas à ces Grecs désintéressés, à ces Romains intrépides dont les vertus civiles et militaires, avaient rempli d'espoir et d'enthousiasme son jeune cœur avide de belles actions et de faits mémorables. Désabusé, par une douloureuse expérience, il comprit que les prétendues vertus du moment ne servaient que de moyen pour parvenir à jouir facilement de tous les avan-

tages de la société : la Patrie était une curée que des hommes avides se disputaient avec fureur. De là, son éloignement pour ces politiques idéologues propres à détruire plutôt qu'à édifier. Jamais il ne put leur pardonner d'avoir compromis la noble cause de la liberté et de l'égalité légales, cause qui fut toujours l'objet de ses plus intimes convictions, et qu'il s'attacha à faire triompher d'une manière pacifique, par les moyens les plus puissants, l'amour de la gloire et les services rendus à la Patrie. L'appel que Napoléon fit aux vertus des Français ne fut point repoussé, et ce Peuple reconnaissant et généreux répondit dignement au vœu du grand homme qui se chargeait de développer ses glorieuses qualités, et de récompenser son courage et son patriotisme d'une manière qui montrât la puissance de la France. « En servant « la Patrie, disait Napoléon, on doit oublier ses « intérêts, mais sous peine d'être marâtre, la « Patrie ne doit jamais perdre le souvenir des « sacrifices que les Citoyens ont faits pour sa « prospérité et sa gloire. »

Ce Prince était ami sincère du progrès et des améliorations sociales ; mais intimement convaincu qu'on ne peut sans crime sacrifier un seul individu, sous prétexte de l'intérêt général, il les appelait sans secousse ni violence. Malheur à celui qui

pense autrement ! absous par l'égoïsme et la méchanceté des hommes, il sera condamné aux yeux de Dieu et devant le tribunal de la morale universelle. Si de pareilles maximes s'infiltraient dans les masses, on verrait bientôt des individus qui au lieu de se sacrifier pour le bien public, se croiraient en droit d'écraser la Patrie pour satisfaire leurs passions.

Sans doute, il y eut, pendant la Révolution de nobles caractères, des vertus dignes des temps antiques, des dévouements sublimes ; mais l'égoïsme l'emporta malheureusement trop souvent, et ensanglanta notre beau et infortuné pays. Chaque Tribun, au nom décevant du bonheur social, voulut faire triompher ses plans de perfectibilité impossible, sans s'inquiéter des résultats désastreux qu'ils pouvaient amener ; et, pour quelques améliorations faciles à obtenir, toute une génération fut exposée au fléau affreux d'une anarchie trop longtemps prolongée. La stagnation de l'industrie et du commerce étendait la misère sur la France attristée, comme un linceul funèbre, et sans l'administration vigoureuse et paternelle du premier Consul, la France n'eût plus eu qu'à s'envelopper de son suaire et mourir.

A trente ans, ce Prince avait développé toutes ses qualités physiques et morales. On était étonné Portrait de Napoléon.

de la rectitude de sa raison qui lui faisait trouver avec la rapidité de l'éclair, les solutions les plus lucides aux questions d'une importance majeure. Son génie parcourait rapidement l'univers, et rassemblant les vérités éparses çà et là, il en formulait des conclusions que la plus sévère logique ne pouvait qu'approuver. Rarement il se trompait, et ce n'était souvent que quand il ne suivait pas ses propres convictions. Ses idées élevées avaient ordinairement un but sérieux, et ce but fut toujours la prospérité de la Patrie, car il regardait les Français comme ses enfants, et leur bonheur était pour lui la plus douce récompense de ses travaux.

Sa tête puissante reflétait de toutes parts le génie : elle annonçait le courage, une détermination prompte, énergique, et la dignité imposante de l'homme né pour gouverner les nations. Son front vaste et élevé dénotait des idées utiles, grandes et d'une richesse orientale. Son œil d'un bleu céleste et plein d'expression pénétrait les replis les plus cachés du cœur humain. Il savait donner à son regard une certaine sévérité qui déconcertait le coupable ; mais pour la faiblesse et la timidité, le rayon de douceur et de bonté dont il l'entourait, paraissait ineffable. Lorsque la magie de ses yeux semblait vous caresser, on se sentait dans l'impossibilité de résister à Napoléon : elle exprimait la

finesse, la profondeur et la prévoyance de son esprit; c'était une véritable séduction. Ses traits fortement accentués et expressifs nous représentaient une de ces figures taillées à l'antique, et rappelaient involontairement à notre esprit fasciné, ces grands hommes de Plutarque, dont Napoléon s'efforçait d'imiter les vertus, tout en évitant leurs défauts. Sa voix pleine et sonore s'adoucissait à sa volonté, et vous ne pouviez repousser la vérité qu'une éloquence abondante et figurée, vous présentait avec des sons harmonieux.

Ce Prince aimait à causer familièrement; car il voulait persuader, et non faire adopter ses opinions aveuglément. Ne tenant à sa manière de voir, que parce qu'il la croyait vraie, il changeait volontiers de sentiment, lorsqu'il ne pouvait se dissimuler que les meilleures raisons n'étaient pas de son côté. C'est dans les discussions intimes et expansives qu'on pouvait apprécier l'amabilité et la grandeur d'âme de ce grand homme: rien n'égalait alors le charme et la gaieté de sa conversation; c'est au point qu'il se laissait pénétrer avec l'innocence d'un enfant. Semblable à la rose qui s'épanouit aux rayons bienfaisants du soleil, il aimait à dévoiler à ses amis, son cœur brûlé de l'amour ardent qui le portait à désirer que la France fut grande, glorieuse et respectée dans le monde entier.

Génie de Bonaparte.

Ce grand homme fait honneur à la Nation qui l'a élevé sur le pavois, et c'est avec orgueil, qu'elle peut le présenter à ses rivales dont il efface tous les héros par ses vertus et ses talents éminents. Quel début brillant à son apparition sur la scène du monde ! tout s'éclipse autour de lui, et en quelques années, son histoire résume les annales d'un peuple entier. Seul, Bonaparte occupe la renommée : toutes les bouches ne prononcent que son nom, et lui prédisent un avenir extraordinaire : mais cet avenir est encore au-dessus des prévisions les plus hardies, parce que le génie de Napoléon est au-dessus des destinées qu'on pouvait lui souhaiter. Les colonnes des journaux ne sont remplies que du récit de ses exploits, et le guerrier le plus fier fléchit le genou devant ses conceptions militaires. Le diplomate est obligé d'avouer que sa science est vaine auprès de cette pénétration active qui sait déjouer les plus habiles combinaisons, et faire jaillir la vérité d'un chaos machiavéliquement médité. Au lieu d'obéir aux inspirations de ses adversaires, c'est lui qui indique la route invariable qu'il faut suivre, pour arriver à des résultats positifs et satisfaisants. Aussi, plein d'enthousiasme, chacun lui tresse une couronne d'immortelles dont l'éclat ne fera qu'augmenter jusqu'à la dernière postérité.

Doué d'une intelligence précoce qui le portait vers le grand et le beau, Bonaparte se sentait né pour le commandement. Poussé par une destinée impérieuse, il n'avait pas même ces ménagements envers ses supérieurs que son peu de fortune semblait lui suggérer. Il essayait son vol d'aigle, et, comme César, l'Empire seul pouvait satisfaire l'immensité de ses vœux et de son génie. Un instinct secret, mais invincible, disait à Napoléon que la nature le conduisait par la main, et le destinait à de grandes choses. Pénétré de cette idée, il devint fataliste, c'est-à-dire qu'il crut que la Providence voulait se servir de lui pour accomplir ses décrets éternels. Voilà ce qu'il appelait son *étoile*; comme César, sa *fortune* et Socrate, son *génie*. Cette conviction lui donnait tant de confiance dans la réussite de ses projets, que cette confiance lui fit négliger parfois les précautions nécessaires à sa sûreté, et elle a été en partie cause de sa chute.

Les nouveaux talismans.

Quoique simple dans ses habits, Napoléon se distinguait cependant par une tournure caractéristique qui le faisait remarquer au milieu des broderies de ses généraux. La redingote grise devenue historique et le petit chapeau qui avait fait le tour de l'Europe, et qui s'était montré en Afrique, en Asie, furent des insignes qui portaient l'enthousiasme dans l'âme des soldats, et les électrisait jusqu'à la

frénésie. Ils rappelaient l'homme du siècle, la bonté et l'humanité de l'Empereur pour ses enfants, comme il les appelait, et l'assurance de coucher sur le champ de bataille, après la victoire, ordinairement fidèle à leurs drapeaux. Les Aigles représentant la majesté de l'Empire, étaient devenues pour ces braves leurs dieux pénates, et la croix d'honneur l'emblême de la gloire et de la liberté. Un patriotisme éclairé et leur amour pour l'Empereur les enchaînaient de toutes parts à leurs devoirs, plutôt encore que les lois sévères de la discipline.

Cri électrique.

Aussi, les fatigues, les privations, la perspective même de la mort, étaient oubliées lorsque Napoléon, semblable au dieu de la Guerre parcourait à cheval, avec la rapidité de l'éclair, les lignes frémissantes de son armée, enthousiaste de son chef. Un cri terrible, un cri émouvant de *Vive l'Empereur!* s'élevait de toutes parts, en dominant le tonnerre des batailles, et devenait le présage de la défaite de l'ennemi que ces acclamations allaient terrifier jusque dans ses rangs : à l'indécision de leurs manœuvres, on s'apercevait, sur-le-champ, de l'effet prodigieux qu'elles avaient produit sur le moral de leurs chefs.

Le Génie méconnu.

On a accusé Napoléon d'opiniâtreté, parce que sa vue intuitive perçait plus loin que ceux qui n'ap-

prouvaient pas ses projets, gigantesques, il est vrai, mais conçus dans l'intérêt et pour l'honneur de la Patrie : cette opiniâtreté prenait sa source dans les sentiments nobles et élevés qui étaient naturels à ce grand homme. Il s'irritait alors des vaines objections de ses adversaires ; cependant, ce n'était jamais que lorsqu'il s'apercevait que l'opposition venait de l'esprit de parti, de l'égoïsme, ou d'une trahison complète et manifeste : il pardonnait facilement et avec douceur à l'ignorance, et à l'erreur de bonne foi.

Mémoire de l'Empereur.

Napoléon possédait une mémoire prodigieuse : toutes ses troupes classées dans sa tête, étaient, pour ainsi dire, sous sa main ; et il ne négligeait aucun détail qui pouvait contribuer à leur bien-être. Armes, vivres, habillements, il dirigeait tout, avec la sollicitude d'un père, vers les différents corps d'armée, cantonnés dans son vaste Empire ou chez l'étranger. Avouons-le hautement, aucune plainte ne se fût jamais élevée contre son administration civile ou militaire, si la malveillance et une ingratitude odieuse n'étaient souvent venues entraver ses plus sages dispositions : elles changèrent quelquefois en désastres, ses projets les mieux combinés ; projets qu'il n'avait ordinairement conçus que dans l'intérêt général de l'humanité.

Distribution des récompenses.

Après une victoire, le premier soin de Napoléon était de distribuer les récompenses que ses soldats avaient méritées, et aucun d'eux ne se plaignait d'avoir été oublié. A pied, et entouré de ses braves qui le regardaient avec respect, il apportait la plus grande solennité à la remise des insignes de l'honneur, entre ceux qui en étaient jugés dignes. Dès que les tambours avaient battu aux champs, l'Empereur d'une voix grave, prononçait le nom du militaire qui, par une action d'éclat, appelait l'attention de ses égaux et les distinctions de la Patrie : il ordonnait ensuite au colonel de le proclamer en tête du régiment. Dans certaines circonstances, Napoléon prenait sa propre décoration, et l'attachait de ses mains sur la poitrine du brave qui avait mérité une préférence aussi glorieuse. A cette vue, tous les cœurs palpitaient de reconnaissance, et faisaient le serment de se rendre bientôt dignes d'être appelés à recevoir un si grand honneur. La cérémonie terminée, l'Empereur remontait à cheval, au milieu d'un religieux silence; mais enfin, les acclamations unanimes qui partaient de tous les rangs, lui apprenaient que ses soldats étaient disposés à vaincre ou à mourir, pour défendre la gloire et le trône de leur Chef vénéré.

Cet amour brûlant pour la personne de ce grand

homme ne s'est jamais démenti dans la bonne comme dans la mauvaise fortune : son image adorée vivra toujours dans le cœur de ses braves, parce qu'il les aimait sincèrement, et que, sans partialité, sans distinction de rang ou de fortune, il honorait d'une manière remarquable ceux qui servaient dignement la Patrie. « Si je croyais, s'écriait ce » prince, le jour mémorable d'Austerlitz, si je » croyais que quelqu'un fût plus capable que moi » de faire le bonheur de la France, j'abdiquerais » en sa faveur, parce que la France passera tou- » jours avant mes plus chers intérêts. » Ces paroles mémorables recommanderaient, seules, sa mémoire à la vénération de la dernière postérité. Non seulement Napoléon voulait le bien, mais il ennoblissait même le bien qu'il voulait faire.

Le ton paternel avec lequel l'Empereur parlait à ses compagnons d'armes, et les manières agréables dont il se servait pour remplir ce devoir, augmentaient encore l'attachement qu'on avait pour lui et faisaient éclore les dévouements les plus sublimes. Rien de ce qui pouvait contribuer au bonheur de ses sujets ne lui échappait : le bien, le mal, tout passait devant ses yeux clairvoyants, et provoquaient de nombreuses améliorations, améliorations appelées des vœux des bons citoyens, sincèrement attachés au gouvernement. Malgré son génie,

Napoléon désirait toujours s'appuyer sur l'opinion publique, dans ses opérations les plus utiles : la désapprobation le chagrinait, et ce Prince revenait sur ses déterminations, lorsqu'il lui était démontré qu'elles pouvaient entraîner le moindre préjudice, et exciter un mécontentement toujours pénible à la sensibilité de son cœur.

L'ordre qui est l'âme de la liberté, lorsque cet ordre est basé sur la justice, régnait dans toutes les branches de l'Administration impériale. Les devoirs étaient tracés, et nul, quelle que fût son influence, ne pouvait les transgresser sans exciter des reproches qui, sortis de la bouche du grand homme, devenaient très-sensibles.

Napoléon Législateur.

Législateur par le vœu unanime du peuple français, c'était avec maturité que l'Empereur promulgait les lois, les décrets, les réglements qui devaient procurer le bonheur général. En agissant ainsi, ce Prince n'entendait pas que chaque individu, remplaçant sa volonté suprême par des caprices intéressés, vînt les commenter, les modifier et ramener pour satisfaire ses passions, ses haines, sa cupidité, un désordre déplorable, trop commun de tout temps : ce désordre pouvait aller jusqu'à indisposer contre le chef du gouvernement regardé ordinairement comme responsable des actes de ses agents. Leur marche était facile à suivre, c'était celle de

la justice, de la bonne foi et de la bienveillance. Ces vertus qui doivent être celles d'un fonctionnaire public, banniraient de toutes les Administrations les mots d'influence, de protection, souvent synonymes d'injustice et de dépravation : mots pernicieux qui commentés par le peuple, font infiltrer dans tous les cœurs ulcérés une corruption générale, parce qu'on va bientôt jusqu'à douter et de la vertu et de la justice.

Politique de l'Empereur.

Fort et probe en même temps, le gouvernement de Napoléon ne se guidait point par ces maximes machiavéliques qui mettent la discorde parmi les citoyens, en prétendant que *diviser, c'est régner* : maximes infernales qui d'une nation vertueuse, ne feraient bientôt plus qu'un peuple méprisable. Non!... humain et généreux, ce Prince, plus habile que Richelieu, voulait que l'humanité et la générosité traduisissent sa pensée, et non un arbitraire insultant et démoraliseur. Il prétendait qu'on respectât, en son nom, les membres de la société qu'il avait particulièrement distinguée, en l'appelant la Grande Nation. Ce n'était point à ses agents à établir des catégories, des classes privilégiées ; à admettre des différences injurieuses entre les citoyens : leur seul devoir, et ce deveir ne permettait aucune discussion, se renfermait dans l'exécution stricte des instructions qu'il leur avait données, et de la

marche qui leur était rigoureusement tracée. Aussi celui qui remplissait les fonctions de la charge que l'Empereur lui avait confiée avec ce zèle qu'il exigeait de tous ceux qu'il employait, était sûr d'un avenir brillant, parce qu'en servant ce Prince, on servait la France, objet de sa plus tendre sollicitude.

Malgré des soins aussi paternels, les ennemis de ce grand homme qui étaient en même temps ceux de la Patrie, profitant du moindre embarras où il se trouvait, tentèrent plusieurs fois de troubler l'ordre parfait qu'il avait établi ; mais le peuple, plus prudent qu'eux, fut toujours sourd à leurs provocations subversives ; et, plein de confiance dans la sagesse de l'Empereur, il attendit de ses soins la délivrance de ses maux passagers. Dans ces circonstances critiques, le peuple pensa comme Napoléon que *c'est l'indécision et l'anarchie dans les moteurs qui amènent l'anarchie dans les résultats. Pour être équitable sur les fautes produites par la seule décision personnelle d'un prince, il faudrait mettre en balance les grandes actions dont on l'aurait privé, et les autres fautes que lui auraient fait commettre les conseils auxquels on lui reproche de ne s'être pas adonné.*

Morale de l'Empereur.

Offrant l'exemple des bonnes mœurs, Napoléon ne souffrit pas dans son palais les scandales qui,

avant lui, avaient souvent fait rougir le front et affligé le cœur des hommes vertueux. « L'immora-
» lité, disait-il, est, sans contredit, la disposition
» la plus funeste qui puisse se trouver dans le
» Souverain, en ce qu'il la met aussitôt à la mode,
» qu'on s'en fait honneur pour lui plaire, qu'elle
» fortifie tous les vices, entame toutes les vertus,
» infecte toute la société comme une véritable
» peste ; c'est le fléau d'une nation. La morale
» publique, au contraire, est le complément natu-
» rel de toutes les lois ; elle est à elle seule tout
» un code. »

L'économie la plus sévère régnait dans l'intérieur de sa maison, tandis que la prodigalité et la magnificence présidaient à ces fêtes somptueuses qui donnaient une idée aux étrangers de la grandeur et de la puissance de la Nation qui l'avait mis à sa tête ; et, il tenait à leur montrer que la Nation ne s'était point trompée dans ses espérances.

Bon et officieux envers ceux qui, secondant ses vues grandes et patriotiques, voulaient sincèrement le bien, il se montrait sévère et inexorable pour les traîtres et les méchants qui auraient voulu replonger la France dans les convulsions de l'anarchie ou le sommeil de la servitude, régimes qui ne pouvaient plus convenir à notre beau Pays, avide d'une prospérité que jusqu'à présent, il n'avait

fait qu'entrevoir. « Une Nation, disait Napoléon, » est un enfant dont il faut faire le bonheur sans » qu'il s'en mêle lui-même. Grands, magistrats, » prêtres, citoyens, tout doit être soumis au même » niveau, et ce niveau est un gouvernement fort, » juste et éclairé : c'est là le secret de la tranquil- » lité publique, et de la stabilité du trône. »

Habitudes privées de Napoléon.

Sensible et aimant, l'Empereur a chéri ses deux Epouses jusqu'à suivre avec complaisance leurs moindres conseils : une douce indulgence présidait à toutes les relations qu'il pouvait avoir ensemble. Retiré à la Malmaison, quand ses affaires le lui permettaient, il aimait à y vivre en famille : c'est là qu'il s'épanchait avec l'effusion d'un jeune cœur. Oubliant la gloire et les champs de bataille, on le voyait, semblable au grand Condé, cultiver les fleurs avec plaisir. Le spectacle grandiose de la nature attira toujours les regards passionnés de l'Empereur : c'est près d'elle qu'il se délassait de ses travaux, et qu'il cherchait à oublier l'ingratitude des hommes.

Avec ces goûts innocents qui annoncent que Napoléon possédait les vertus privées qui font le bon citoyen, il aurait été le modèle des époux, si ses guerres continuelles ne l'avaient pas distrait de ses inclinations naturelles. « Quelques arpents » de terre, s'écria-t-il un jour, et une chaumière ;

» voilà le bonheur ! » Plein de cette idée il récitait parfois, avec enthousiasme, ce magnifique morceau de Virgile :

O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas. . . . .

Divorce de Napoléon.

Le moment où l'Empereur se montra le plus au dessus de ses rivaux, c'est lors de son divorce, que des esprits chagrins et d'une politique bornée, lui ont amèrement reproché. Il est à remarquer que dans un pays aussi versatile et aussi frondeur que le nôtre, on trouverait des milliers, que dis-je des milliers ! des millions de Français qui n'hésiteraient pas à l'imiter, dans une pareille circonstance, s'ils voyaient le moindre avantage à le faire; beaucoup même par le seul esprit de changement qui nous est si naturel. Mais les raisons de Napoléon pour arriver à un résultat qui lui navra le cœur, et qui mit à découvert toute la sensibilité de son âme, furent d'un ordre bien supérieur.

Dans ces moments trop rares où les affaires multipliées de l'Empire, laissaient à ce Prince un instant de loisir, ce n'était pas sans découragement qu'il se voyait privé de postérité directe : il pensait avec douleur que lui mort, ce qu'il avait fait pour rendre la France forte, heureuse, maî-

tresse du monde, par les lumières et par les armes s'écroulerait de lui-même. Entouré d'hommes probes, instruits, dévoués, il n'apercevait cependant point celui qui, fortement trempé, voudrait se charger d'un pareil fardeau, et qui oserait courir tous les dangers qu'il avait évités providentiellement, ou s'exposer à des travaux qui devaient naturellement l'accabler. Dans une position aussi précaire, Napoléon ne pouvait agir autrement qu'il ne l'a fait, et tous les hommes sensés approuveront sa résolution.

Persuadé que l'amour de la Patrie doit passer avant l'amour conjugal, dans le cœur d'un Prince, il se décida, quoiqu'en gémissant, à faire le sacrifice de ses sentiments les plus intimes, dans l'intérêt des Citoyens, exposés, après lui, à de nouvelles révolutions. Ce sacrifice fut mémorable, et honore à jamais les deux époux qui, malgré cet acte solennel de séparation, ne cessèrent point de s'estimer. En approuvant eux-mêmes cette mesure conservatrice, ses beaux enfants lui devinrent encore plus chers, si cela était possible, et la confiance que Napoléon leur témoigna fut sans bornes.

Elevé au pouvoir suprême par la démocratie, ce Prince démocrate lui-même, choisit une nouvelle épouse dans l'aristocratie la plus fière de l'Europe. Par cette union, il voulait, en politique profond,

et à l'imitation d'Alexandre le Grand, il voulait fondre ensemble les diverses opinions qui agitaient le monde, et produire un rapprochement qui devait amener une paix durable, en rompant les barrières qui empêchaient le mérite en tous genres, de prendre place au milieu des aristocraties privilégiées. Ce mariage légitimait aussi l'autorité impérial de Napoléon, et il n'était plus regardé comme un intrus par les rois devenus ses frères. Malgré toutes les précautions et toutes les colères de ses adversaires, les principes de 89 venaient d'envahir le camp de l'ennemi. Ce rapprochement inattendu augmenta la puissance morale de l'Empereur, et il pesa, de tout son génie, sur les conseils des rois. Les Peuples étrangers pleins d'avenir purent alors espérer leur délivrance de la France qui devenait pour eux l'étoile de la liberté.

Famille de l'Empereur.

Bon père envers les enfants de l'Impératrice Joséphine, son amour paternel fut une espèce de délire, lorsqu'il eut un héritier de son sang. Ses parents trouvèrent toujours en lui un ardent protecteur ; et si des malheurs inouis ne l'eussent pas accablé, on les verrait maintenant alliés à toutes les maisons souveraines de l'Europe.

Il faut avouer aussi que la famille de l'Empereur était digne de ces hautes destinées, et que ses

membres auraient fait honneur à toute nation qui les eût adoptés.

« Ma famille, disait Napoléon, présente un en-
» semble dont je puis m'enorgueillir. — Joseph, en
» tout pays, serait l'ornement de la société. —
» Lucien, celui de toute assemblée politique. —
» Jérôme, en mûrissant, eût été propre à gouverner ;
» je découvrais en lui de véritables espérances. —
» Louis eût plu, et se fût fait remarquer partout.
» — Ma sœur Eliza était une tête mâle, une âme
» forte : elle aura montré beaucoup de philosophie
» dans l'adversité. — Caroline est fort habile et
» très-capable. — Pauline, la plus belle femme de
» son temps, peut-être, a été et demeurera jusqu'à
» la fin, la meilleure créature vivante. — Quant à
» ma Mère, elle est digne de tous les genres de
» vénération. Quelle famille aussi nombreuse pour-
» rait présenter un plus bel ensemble ! »

Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, Napoléon montra pour sa mère le plus profond respect, respect justifié par toutes les vertus qui font le véritable ornement de la femme. Pénétré de reconnaissance en voyant l'amour sincère que le peuple lui témoignait, ce prince crut dignement s'acquitter envers lui, en nommant Protectrice des établissements de bienfaisance, institués pour soulager ses souffrances, celle dont le cœur sensible

et les qualités éminentes, avaient conduit une nombreuse famille dans le sentier de l'honneur et de la vertu, au milieu même des plus cruelles épreuves des destinées humaines. Alexandre le Grand eut aussi pour sa mère une tendresse filiale qui lui fait honneur devant la Postérité; mais Olympias, femme hautaine et impérieuse ne peut entrer en comparaison avec Madame Mère pour les vertus publiques et privées. Aussi, dans ce sentiment intime, Napoléon l'emporte sur le conquérant de l'Asie, parce que l'objet de ses prédilections en était plus digne. Ce Prince, dans son exil, lisait toutes les brochures qui, imprégnées de haine et de calomnie, venaient troubler son repos, de la manière la plus cruelle. A cette lecture, souvent dégoûtante, on n'apercevait quelquefois qu'un léger mouvement d'épaules qui marquait le mépris profond qu'il éprouvait pour l'auteur; mais s'il rencontrait une sortie violente contre quelqu'un de ses parents, et surtout contre sa bonne mère, alors le sang colorait subitement sa figure, et se levant avec vivacité, il jetait le livre par terre et le foulait aux pieds. Du reste, Madame Mère méritait cette tendre affection : elle fut toujours sans vanité et sans faiblesse dans les diverses situations qu'une fortune inconstante lui firent éprouver. Retirée à Rome après les désastres de l'Empire, ses vertus

charitables lui attirèrent la vénération des habitants de la capitale du monde chrétien, comme elles lui avaient valu les respects et les hommages des Français.

Amis de l'Empereur.

Napoléon connut aussi les délices de l'amitié la plus intime. Bien différent des autres rois qui, victimes de l'étiquette, se trouvent isolés, et ne rencontrent, au milieu de la cour la plus nombreuse, que des flatteurs intéressés, ou des ennemis cachés, ce Prince eut Junot, Lannes, Duroc, Bessières pour amis. C'est avec eux qu'il allait se délasser, dans des promenades solitaires, des grands travaux qui intéressaient le monde entier ; c'est à leur cœur qu'il confiait les inspirations de son génie pour la gloire et la prospérité de la Patrie commune. Leur amitié réciproque honorait l'humanité entière, et ils s'aimèrent jusqu'à ce qu'une fin tragique les sépara de la manière la plus douloureuse.

Lannes, sans espoir de revenir de la blessure glorieuse qu'il avait reçue à Essling, Lannes ne pouvait se faire à l'idée de quitter Napoléon ; il le serrait, en pleurant, dans ses bras : sa femme et ses enfants que cependant, il adorait, lui étaient moins chers que son ami, et sa seule confiance reposait sur ce grand homme.

La mort de Bessières, tué au défilé de Poserna,

remplit le cœur de ce Prince d'amertune, et la victoire put à peine dissiper le profond chagrin qu'il en éprouva. Parcourant silencieusement le front d'un régiment de la Garde, les soldats furent surpris de ce que leur Empereur n'adressait pas à ses braves, suivant son habitude, des paroles de félicitation pour le glorieux triomphe de Lutzen, champ de bataille consacré par la mort de Gustave-Adolphe. « Silence! s'écria un vieux grognard, en » entendant d'imprudents murmures, silenee! res» pectez, Enfants, la douleur de votre Père, il » pleure la mort d'un de ses meilleurs amis. »

Duroc, en mourant dans les convulsions d'une affreuse agonie, ne songeait qu'à l'Empereur; son avenir seul remplissait son esprit d'inquiétude et d'une sollicitude vraiment fraternelle. De l'éternité où il allait s'engloutir, il faisait jaillir la gloire et une longue prospérité pour son ami.

Ces coups cruels et inattendus attristèrent le cœur de Napoléon : comme un voile funèbre, ils répandirent dans son esprit de funestes pressentiments qui imprimèrent sur sa noble figure des traces de découragement, que ses ennemis remarquèrent avec une joie secrète, car la méchanceté constitue principalement son bonheur dans le malheur de ceux dont elle ne peut s'empêcher de reconnaître l'éclatante supériorité.

Malgré les rigueurs multipliées de la fortune et l'ingratitude de ceux qu'il avait comblés de biens, l'Empereur put compter sur l'attachement sans bornes et sur l'amitié sincère de plusieurs hommes vertueux et éminents dans les sciences, les arts et la littérature. Tous surent comprendre la grandeur de ce génie supérieur qui, sans la trahison, aurait été le régénérateur du monde.

Abnégation sublime.

Que dirai-je de ces hommes d'élite qui accompagnèrent l'Empereur dans son sombre exil ; de ceux qui abandonnèrent parents, amis, patrie enfin, pour alléger l'infortune de leur Chef malheureux? Ici, ce n'est plus un simple échange de sentiments, de passions, d'amitié, mais un sacrifice continuel de son bonheur le plus intime, puisqu'il n'en peut exister loin de son pays et de ses proches. C'est aller à deux mille lieues de sa Patrie, au devant de l'ennui, des maladies, de la calomnie enfin, plus affreuse que la mort même.

Honneur donc, cent fois honneur à ceux qui firent de si grands sacrifices par attachement pour l'Empereur, pour venir en aide au grand homme, et lui prouver que ce n'était pas sa fortune qu'on aimait, mais sa personne, mais ce génie qui avait éclairé si longtemps le monde, et qui allait s'éteindre misérablement sur un rocher dénudé, lieu funeste, perdu au milieu de l'océan, et destiné par

ses ennemis acharnés à devenir le tombeau du grand homme ! Mais, si l'Empereur n'a pu récompenser dignement un pareil dévouement, c'est à la France repentante à s'en acquitter, et son honneur est fortement engagé à leur présenter solennellement la couronne civique, comme ayant prolongé les jours et adouci l'amertume des derniers instants de celui auquel, dans les temps anciens, on aurait dressé des autels.

Napoléon ne fut point méchant ; ce n'était pas un tyran, malgré les viles accusations de la calomnie et de l'envie, inspirées par un honteux égoïsme et les ennemis acharnés de la France. Quelquefois il a pu commettre des actions répréhensibles ; mais il avait pour lui l'excuse politique, excuse impérieuse qui a été accueillie de tout temps. En effet, un Monarque représente la Nation qu'il gouverne ; il est, pour ainsi dire, identifié avec elle ; et personne ne peut nier qu'une Nation n'ait le droit de repousser de son sein ceux qui conjurent sa perte, ou cherchent seulement à détruire ses institutions politiques. Napoléon n'a jamais agi qu'en vue du bonheur général, et non d'après ses propres intérêts : de mûres réflexions lui ont prouvé que tout autre moyen qu'une justice sévère mais salutaire, lui était interdit, sous peine de succomber, dans un temps de révolution désorganisatrice et anar- Politique nécessaire.

chique ; dans la lutte sanglante et aveugle des partis, pour lesquels rien n'est sacré.

Sans doute, si tous les hommes étaient bons, si tous les hommes avaient des sentiments désintéressés, patriotiques enfin, Napoléon serait blâmable dans plusieurs de ses actes, mais s'il est reconnu que beaucoup sont égoïstes et pervers, il y a lieu, d'après la morale la plus sévère, de modifier nos jugements sur cet homme extraordinaire. Nous devons plutôt le plaindre que le condamner, puisqu'il a été obligé, dans l'intérêt de tous, d'agir de rigueur, lorsque ses sentiments naturels le poussaient vers la clémence.

Une révolution est toujours sanglante.

En effet, la plupart des hommes ne songeant qu'à leurs avantages personnels ou à leurs plaisirs, ne respectent le pouvoir que lorsqu'il est armé de force et de sévérité, et ils regardent l'indulgence, cette vertu céleste, comme une faiblesse d'esprit. « Jamais, disait Napoléon, de révolution sociale » sans terreur. Toute révolution de cette nature » n'est et ne peut être dans le principe qu'une » révolte. Le temps et le succès parviennent seuls à » l'ennoblir, à la rendre légitime ; mais, encore une » fois, on n'a pu y parvenir que par la terreur. » Comment dire à tous ceux qui remplissent toutes » les administrations, possèdent toutes les charges, » jouissent de toutes les fortunes, allez-vous en ? Il

» est clair qu'ils se défendraient. Il faut donc les
» frapper de terreur, les mettre en fuite, et c'est ce
» que fait une grande sévérité, qu'on peut cepen-
» dant tempérer quelquefois par la douceur et la
» clémence. »

Colères de Napoléon.

On a reproché, avec amertume, à l'Empereur des moments de colère et d'impatience; mais on se rend gratuitement injuste envers ce grand homme, faute d'avoir réfléchi sur les circonstances exceptionnelles où il se trouvait; circonstances impérieuses qui le poussaient au-delà même de ses propres volontés. Brûlé de l'amour de la Patrie, et animé par le désir de faire le bien, les intentions de ce Prince étaient pures et dépouillées de tout intérêt personnel, qu'il sacrifiait volontiers à l'intérêt général. La puissance sans bornes dont l'avait investi le Peuple, le portait naturellement à souhaiter que la France fût heureuse et respectée : c'était pour Napoléon un devoir de reconnaissance, et il se voyait malheureusement contrecarré, sans relâche, dans ses plus généreuses inspirations. D'implacables ennemis fouillant jusque dans l'intérieur du foyer domestique, cherchaient à le déconsidérer par de perfides insinuations; on commentait malicieusement ses moindres paroles, on cherchait à interprêter ses démarches les plus innocentes, pour lui nuire devant la Nation qu'il venait cependant

de sauver de l'anarchie et qu'il se proposait de combler bientôt d'honnenr et de gloire. C'était alors de la part de ce prince, la mauvaise humeur du génie contre la médiocrité envieuse ou la méchanceté vindicative. Sa pénétration extraordinaire, surexcitée par le mécontentement qu'il éprouvait de voir ses meilleures intentions dénaturées, démêlait, sans peine, au milieu des protestations de dévouement, de basse adulation, les motifs secrets de sollicitations chaleureuses, cachant de perfides intentions, sous les dehors les plus trompeurs.

Napoléon se voyait entouré de partis qui, sans égard pour l'humanité, n'avaient qu'un but unique, celui de faire triompher leurs opinions insensées, au détriment même de la Patrie. Cette pensée désolante pour un homme consciencieux, allumait sa colère, et il cherchait à dérouter des prétentions dangereuses par un emportement exagéré, exagération dont lui-même riait avec ses amis. La colère de l'Empereur, pour me servir d'une expression de Montesquieu, servait à raffermir une machine que la nonchalance ou la trahison visait à désorganiser. Les actes de Napoléon, quelque passionnés qu'ils parussent, étaient toujours accompagnés de calcul.

« Quand un de mes ministres, disait-il, ou « quelque autre grand personnage avait fait une

» faute grave, qu'il y avait vraiment lieu à me
» fâcher, que je devais vraiment me mettre en
» colère, être furieux, alors j'avais toujours le
» soin d'admettre un tiers à cette scène : j'avais
» pour règle que, quand je me décidais à frapper,
» le coup devait porter sur beaucoup à la fois.
» Celui qui le recevait ne m'en voulait ni plus, ni
» moins ; et celui qui en était le témoin, dont il
» eût fallu voir la figure et l'embarras, allait dis-
» crètement transmettre au loin ce qu'il avait vu
» et entendu. Une terreur salutaire circulait de
» veine en veine dans le corps social ; les choses
» en marchaient mieux : je punissais mieux ; et
» je recueillais infiniment sans avoir fait beaucoup
» de mal. »

Il faut l'avouer aussi, un peu d'originalité dans les manières était indispensable à l'Empereur pour se faire respecter et obéir de la Nation française dont la vanité a été, en tout temps, le fond même du caractère. « Le Gaulois est prodigieusement » vain, » disait César, il y a près de deux mille ans, et sous une autre dénomination, on l'a toujours vu le même, jusqu'à nos jours. Quoique bien fait, Napoléon n'avait point cependant reçu de la nature ces dons agréables, mais frivoles, départis quelquefois avec libéralité à des hommes d'une nullité remarquable. Ce Prince pensant qu'un caractère

Fascination nécessaire.

sérieux était le seul qui convînt pour gouverner les Français, sut, par un air imposant, rappeler à la soumission et au respect le vulgaire qui ne juge souvent l'homme que d'après ses avantages purement physiques, et surtout le luxe qui l'environne. Pour ceux qui le connaissaient personnellement, cette froideur contrastait singulièrement avec l'abandon qu'il avait dans l'intérieur de sa famille, où, libre de soucis, il se laissait aller à la bonté de son cœur et à l'aménité de son esprit. Son regard olympien aidé de cette ruse innocente, fascinait ceux qui l'approchaient; et, au prix d'un peu de médisance, il était parvenu à se faire respecter et craindre même par des hommes qui possédaient tous ces avantages superficiels que demande un monde frivole et volage, où les talents solides ne servent à faire regarder ceux qui en sont doués, que comme des censeurs chagrins et incommodes. La frivolité sera toujours accueillie avec empressement, parce qu'elle sympathise merveilleusement avec toutes les médiocrités. « Plus de conseils, disait » un fashionable à un de ses amis, plus de conseils, » mon cher, ta morale finit par me devenir » ennuyeuse. » Voilà l'esprit de notre siècle.

« Les Français, disait l'Empereur, sont fron- » deurs, turbulents, mais non conspirateurs, » encore moins conjurés. Leur légèreté est telle-

» ment naturelle, qu'on ne peut dire qu'elle
» les déshonore : ce sont de vraies girouettes au
» gré des vents ; mais ce vice, chez eux, est sans
» calcul, et voilà leur meilleure excuse. Du
» reste, il est bien entendu que nous ne parlons
» que de la masse ; car, des exemples individuels,
» au contraire, ont fourmillé dans nos derniers
» temps, qui couvrent certaines classes d'une
» abjection dégoûtante.

» La légèreté, l'inconséquence des Français vien-
» nent de loin ; ils demeurent toujours Gaulois.
» Ils ne vaudront tout leur prix que lorsqu'ils
» substitueront les principes à la turbulence,
» l'orgueil à la vanité, et l'amour des institutions
» à l'amour des places. »

Du reste, aucun des courtisans ou des généraux de l'Empereur n'eût jamais à se plaindre des suites de ses promptitudes ; et il revoyait sans rancune et même avec plaisir ceux qu'un moment auparavant il avait un peu maltraités de paroles.

Amour de Napoléon pour ses Soldats.

Mais si l'Empereur était quelquefois sévère à l'égard de ses courtisans et de ses généraux, il n'en fut jamais de même envers ses soldats. Persuadé qu'un Prince ne déroge point en montrant de la bonté et de l'indulgence pour ceux qui sacrifient santé, avenir, leur vie même, afin d'augmenter sa puissance et sa réputation, il se mettait

volontiers à la portée de ces braves, plus hommes d'action que de parole. C'était un père de famille qui voulait entrer dans les moindres détails de leurs affaires, connaître par lui-même les besoins de ses enfants, et satisfaire sur le champ à leurs justes réclamations.

Aussi, quand Napoléon se promenait lentement, les mains derrière le dos, en tête des lignes de l'Armée, un bourdonnement approbateur qui venait du contentement intérieur de l'âme, frappait ses oreilles, et lui apprenait que les braves qu'il commandait, regardaient leur Empereur comme un protecteur vigilant et la terreur surtout des dilapidateurs des subsistances de ses troupes. En effet, pour les militaires, la disette est un fléau plus redoutable que la guerre, et même la peste : leur énergie et leur activité s'évanouissent à l'aspect de ce spectre hideux qui se lève et grandit continuellement devant leurs yeux épouvantés. Plus d'une fois, il a jeté la désolation dans les armées françaises, lorsque l'Empereur, occupé ailleurs, ne pouvait porter son œil vigilant sur les différentes administrations.

L'Empire. Une cruelle expérience ayant appris au premier Consul, que, chez un grand peuple, l'extrême égalité avec son niveau décourageant, est impossible, parce que les richesses, le luxe, l'éducation, les

arts, les sciences créent une foule d'inégalités, passagères, il est vrai, mais actives cependant et toujours rivales, il rétablit la monarchie sous le nom d'Empire ; mais une monarchie basée sur des principes d'égalité et de liberté avoués par la raison, sur les droits acquis par les Citoyens, en 89. « La » monarchie, dit Napoléon, est nécessaire à la » France, pays vaste et florissant, pour assurer » sa liberté et son indépendance. La République » ne peut convenir qu'à une ville où tous les » citoyens se connaissent. La démocratie dégénère » souvent en anarchie, l'anarchie conduit les peu- » ples au despotisme. »

Consacrant ses paroles par ses actions, ce grand homme rendit d'abord hommage à la souveraineté du peuple, ou pour mieux dire, de la Nation, en faisant légitimer son autorité par le vote universel. L'Empire fut, dans l'intention de ce Prince, une transaction entre l'ancien et le nouveau régime ; et il y adapta ces règles universelles de morale et de raison auxquelles tous les partis sont forcés, quoique souvent malgré eux, de se plier, parce que c'est leur intérêt même plutôt encore que celui de la Patrie, qui le commande impérieusement.

Pour que le lecteur puisse juger si Napoléon a rempli fidèlement, en montant sur le trône, les engagements qu'il prit de faire le bonheur de la

Patrie, je vais mettre sous ses yeux, la pensée intime de ce grand homme.

Maximes politiques.

« Le Gouvernement est cher aux citoyens, res-
» pectable aux étrangers, formidable aux ennemis,
» si les lois, si les actes de l'autorité sont toujours
» empreints de l'esprit d'ordre, de justice, de
» modération, base inébranlable de la stabilité des
» Empires.

» Sans l'ordre, l'administration n'est qu'un
» chaos ; point de finances, point de crédit public,
» et avec la fortune de l'Etat, s'écroulent les for-
» tunes particulières. Sans justice, il n'y a que
» des partis, des oppresseurs et des victimes.

» La modération imprime un cractère auguste
» aux Gouvernements comme aux Nations. Elle
» est toujours la compagne de la force et de la
» durée des institutions sociales.

» Le Gouvernement sera imposant aux étrangers,
» s'il sait respecter, dans leur indépendance, le
» titre de sa propre indépendance ; si ses engage-
» ments préparés par la sagesse, formés par la
» franchise, sont gardés par la fidélité.

» Il sera enfin formidable aux ennemis, si ses
» armées de terre et de mer sont fortement consti-
» tuées ; si chacun de ses défenseurs trouve une
» famille dans le corps auquel il appartient, et dans
» cette famille un héritage de vertus et de gloire ;

» si l'officier, formé par de longues études, obtient
» par un avancement régulier, la récompense due
» à ses talents et à ses services. »

Napoléon, toujours généreux dans ses résolutions, autorisa l'ancienne noblesse à reprendre ses titres, mais sans priviléges injurieux pour une grande Nation qui, sortie de l'enfance de la civilisation, s'était elle-même ennoblie par son dévouement, son courage et ses victoires. La condition impérieuse qu'il mit à cette précieuse condescendance, ce fut que la Noblesse reconnaissante emploierait ses talents et ses richesses à augmenter la prospérité d'un pays dont la gloire devait se refléter sur ses enfants. Cette mesure prudente et politique trouva d'amers censeurs, même parmi ses amis; mais l'Empereur voulut par cette générosité inattendue, réconcilier tous les partis, consoler de ses malheurs, une classe respectable de citoyens, et montrer enfin, que la France, en adoptant ces principes modérés et régénérateurs, n'était plus en hostilité ouverte avec l'Europe entière. Noblesse oblige.

Non content de rétablir l'ancienne Noblesse, il en créa une nouvelle pour récompenser ceux qui par leurs qualités distinguées avaient bien mérité de la Patrie. Pour excuser Napoléon de cette innovation, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ses propres réflexions.

« Par la création d'une nouvelle Noblesse, je
» venais à bout de substituer des choses positives
» et méritoires à des préjugés antiques et détestés.
» Mes titres nationaux rétablissaient précisément
» cette égalité que la Noblesse féodale avait proscri-
» te. Tous les genres de mérite y parvenaient :
» aux parchemins, je substituais les belles actions,
» et aux intérêts privés, les intérêts de la Patrie.
» Ce n'était plus dans une obscurité imaginaire,
» dans la nuit des temps qu'on eût été placer son
» orgueil, mais bien dans les plus belles pages de
» notre histoire. »

Convictions de l'Empereur.

Malgré ces tendances aristocratiques que les libéraux lui ont tant reprochées, Napoléon n'abandonna jamais les principes si chers à sa jeunesse : ce fut toujours l'homme du progrès. Aussi, le peuple et les étrangers ne s'y trompèrent point, et virent sans cesse dans ce Prince le missionnaire armé de la Révolution française, parcourant le monde afin de le régénérer. Lorsque ce grand homme fut investi de pouvoirs exceptionnels pour sauver la Patrie, la République française ressemblait à la République romaine du temps de la rivalité de César et de Pompée : les places ne se donnaient qu'à la faveur ou au plus offrant ; on ne voyait que dilapidations de la fortune publique. Le

premier Consul fit disparaître ce chancre qui minait la République et la société même.

Dans tous les pays où la victoire conduisit ce grand homme, au lieu de terrasser sans pitié les vaincus, il s'empressa de les doter des améliorations les plus précieuses. L'égalité devant loi, la liberté des cultes, l'indépendance des magistrats, l'intitution du jury, des codes épurés au feu de son génie, les impôts portant également sur tous, des encouragements donnés aux arts libéraux, à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, de nombreux établissements d'utilité publique, tous les inappréciables résultats de la Révolution française qui coûtèrent tant de sang aux citoyens, leur étaient accordés sans secousse et sans violence. Quels désastres eussent été évités aux peuples s'ils n'avaient pas souvent fermé les yeux à la lumière qui les conduisait vers une régénération pacifique! La sollicitude de Napoléon les préservait de ces convulsions politiques qui ébranlent le monde, et que de nombreuses générations ne verront point finir. Ce Prince triomphant de toutes les oppositions, l'Europe n'eût plus été qu'un seul peuple, et tout sujet de discusion aurait disparu. Les communications entre les différentes contrées devenues plus faciles, et le libre-échange qui lie les particuliers dans un intérêt commun, éloignaient toute

animosité, toute rivalité internationale : ces améliorations précieuses auraient fait fuir la guerre de nos pays rendus heureux par les soins paternels de l'Empereur, et un Congrès d'hommes sages, à l'imitation des Amphyctions de la Grèce, eut maintenu la paix parmi les membres de la société chrétienne.

Tels étaient les patriotiques projets de Napoléon, et dans ses revers comme dans ses triomphes, il pensa toujours de même, ce que nous fait connaître la conversation qu'il eût avec Benjamin Constant, en 1815. Ce Prince avait compris la mission réelle des Rois qui est de protéger la faiblesse contre la puissance injuste, et de sauvegarder les intérêts de tous les citoyens. En agissant ainsi, il était sûr d'en obtenir les sacrifices nécessaires au salut de la Patrie. « Je ne suis pas seulement, disait-il, » l'Empereur des soldats, je suis celui des paysans, » des plébéiens. La fibre populaire répond à la » mienne. Je suis sorti des rangs du peuple, ma » voix agit sur lui et amène les plus grands évé- » nements. »

Rétablissement du Culte.

Le premier Consul, après une révolution qui avait tout bouleversé, tout dénaturé, jugea sagement qu'un gouvernement réparateur ne devait pas rester étranger aux idées religieuses qui ont tant d'influence sur le bonheur et la tranquillité des Etats.

Pour agir puissamment sur l'imagination des populations méridionales pour lesquelles le luxe est un besoin, Napoléon adopta les cérémonies pompeuses du culte catholique : son clergé fut distingué, honoré et plus respecté que jamais ; mais il le força de suivre la ligne de conduite que lui avaient tracée les maximes mêmes du Christ. Renfermés dans leurs fonctions sacrées, occupés comme leur divin Maître à soulager les misères de leurs semblables, les ecclésiastiques comprirent alors que la politique mondaine doit leur être étrangère, et que, nuisible à la religion, qui est une religion de paix et d'indulgence, elle est incompatible avec la mission auguste qui leur est confiée dans ce monde, mission de conciliation et d'abnégation personnelle. Souffrir et espérer, telle est la vie du vrai chrétien ; et c'est ainsi que s'est exprimé Jésus lui-même, lorsqu'attaché sur la croix de douleur, il pardonna à ses plus cruels ennemis.

« Le concordat de 1801, dit Bonaparte, était né-
» cessaire à la Religion, à la République, au Gou-
» vernement même. Les temples étaient fermés ;
» les prêtres étaient persécutés ; ils étaient divisés
» en trois sectes : les constitutionnels, les vicaires
» apostoliques, les évêques émigrés à la solde de
» l'Angletere. Le concordat mit fin à ces divisions,
» et fit sortir de ses ruines l'Eglise catholique,

» apostolique et romaine. Je relevai les autels, fis » cesser les désordres, prescrivis aux fidèles de » prier pour la République, et dissipai tous les » scrupules des acquéreurs de domaines natio- » naux.

» Il est vrai que le concordat reconnaissait dans » l'Etat un pouvoir étranger, propre à le troubler » un jour, mais il ne l'introduisait pas; ce pouvoir » existait de tout temps. Maitre de l'Italie, je me » considérais comme maître de Rome, et cette in- » fluence italienne me servait à détruire l'influence » anglaise. »

La tolérance est de droit divin.

Convaincu que la tolérance est un hommage rendu aux vues de la Providence, Bonaparte l'établit pour tous les cultes basés sur la morale universelle. Ce grand homme avait en horreur la persécution, en matière de religion, et ne la regardait que comme le produit de la méchanceté et de la cupidité. Son concordat posa, en conséquence, d'une main habile, les bornes qui limitaient la puissance temporelle et spirituelle. Quoiqu'il montra le plus grand respect pour la religion, Bonaparte, à l'exemple de Constantin et de Charlemagne, se réserva le droit de régler la discipline des différentes communions chrétiennes, et de leur accorder les récompenses et les distinctions que leurs services envers la nation pourraient leur mériter.

L'impartialité doit d'autant plus présider au jugement qu'on porte sur l'Empereur, que l'examen réfléchi de sa vie nous prouve qu'il n'a jamais rien fait, jamais rien pensé que dans l'intérêt de la Nation qu'il représentait. Ce prince ne prétendait point régner en vertu du droit divin, mais par la volonté du peuple, et pour le peuple : c'était enfin le *Peuple Empereur* qui gouvernait en sa personne. **Patriotisme de Napoléon.**

Aussi, au lieu de suivre le conseil imprudent de rétablir les anciennes provinces de la France, avec leurs états souvent hostiles à l'autorité, le premier Consul maintint la circonscription départementale de la République, qui confondant toutes les races, ne reconnaissait, dans notre heureuse Patrie, qu'une seule famille appelée la Nation française. Trop grand cependant, pour être jaloux, Napoléon réunit toutes les gloires de la monarchie et de la république pour ombrager son jeune Empire, lorsque le peuple lui posa la couronne sur la tête.

Une centralisation vigoureuse, chef-d'œuvre de l'économie politique moderne, fut organisée par ses soins, et devint un principe de force et de prospérité : elle créa l'unité de gouvernement et de territoire, garantie éternelle de notre indépendance devant les étrangers, et palladium éternel et sacré des libertés nationales.

Nature du Despotisme.

On a souvent blâmé, mais fort injustement, le prétendu despotisme de l'Empereur, sans déterminer, en aucune manière, la nature de ce pouvoir. Le véritable despotisme ne reconnait aucune loi divine ou humaine ; c'est l'intérêt du moment, ce sont les fantaisies de l'imagination qui le dirigent et l'égarent pour l'ordinaire : *ordre, contre-ordre et désordre,* tels sont ses mobiles naturels. Il n'en fut point ainsi du despotisme bienfaisant et conservateur de Napoléon, à moins qu'on ne veuille dire qu'ayant plus de talents, plus de pénétration que les autres hommes, il prétendait faire adopter les conceptions remarquables de son puissant génie, conceptions qui n'avaient jamais en vue que le bonheur des Français. Si c'est ainsi qu'on l'entend, il n'y aurait, il faut l'avouer, que des louanges à lui donner, puisque, dans ce sens, Dieu lui même qui a tout fait pour le bien commun, pourrait être regardé comme un despote, parce qu'il est bon et très grand, *bonus et maximus;* ce qui impliquerait contradiction dans le jugement que nous devons porter sur les résultats de ses œuvres.

Les Décisions du Génie sont supérieures à celles du Monde entier.

En effet, qu'un million d'hommes sache les éléments d'une science, c'est une unité répétée un grand nombre de fois, nombre qui n'ajoute rien au savoir réel de chaque individu : mais qu'un seul homme connaisse la même science dans toute son

étendue, alors il est supérieur au million d'hommes qui n'en sait que les simples éléments.

D'après cette hypothèse qui me semble claire pour tout le monde, il peut y avoir moins de despotisme dans le pouvoir absolu d'un seul homme de génie, que dans celui de plusieurs individus dont les opinions varient quelquefois, suivant les circonstances où ils se trouvent.

Ainsi, les citoyens, autorisés à voter les lois, sont obligés, afin d'éviter des discussions interminables, de déléguer quelques-uns d'entre eux, pour remplir ce devoir : c'est donc une très petite partie de la société délibérative qui prend part à la confection des lois dont on attend son bonheur, et auxquelles on s'engage tacitement d'obéir aveuglément, dans l'intérêt général ; c'est enfin le despotisme légal imposé à la majorité par une faible minorité. En conséquence, il reste à savoir si cinq cents hommes choisis, il est vrai, par la Nation, comme les plus capables de connaitre et de discuter les intérêts du pays, mais souvent conduits, en temps de révolution, par des passions liberticides ou vindicatives, il reste à savoir, dis-je, s'ils peuvent promulguer des lois meilleures que celles proposées par un seul homme de génie, inspiré par l'amour de la Patrie, et le désir de rendre heureuse une Nation à laquelle il doit tout, et qui

a placé en lui comme au plus digne, ses plus chères espérances. Je pense, pour moi, et ainsi penseront les hommes sages, que l'avantage restera au despote éclairé et vertueux, sur les cinq cents délégués entraînés souvent par des impulsions qui faussent leur jugement et leur font adopter des lois pernicieuses à la prospérité et à la sureté de la Nation. En effet, il n'est nullement présumable qu'un homme sensé, à plus forte raison, qu'un grand homme se suicide moralement, et agisse contre ses propres intérêts, en faisant le malheur du peuple qui l'envisage comme une seconde providence, et dont lui-même doit se regarder comme le père : c'est sous ce point de vue qu'il faut considérer la conduite de Napoléon dans tout le cours de sa vie politique.

Gouvernement de l'Empereur.

D'un esprit supérieur, d'une conception vaste et puissante, il n'est pas étonnant que ce prince ait voulu conduire, d'une main ferme et préservatrice le char de l'Etat que les chefs du gouvernement républicain, avaient mené avec si peu d'habilité, qu'il était prêt de tomber dans l'abîme creusé sous leurs pas, par leur imprévoyance et leur impéritie. Quoique fier des services immenses qu'il avait rendus à la patrie, ce grand homme n'abusa cependant pas de ses avantages ; et au lieu d'agir en despote, comme ses ennemis lui reprochent de

l'avoir fait, il se montra toujours en prince véritablement constitutionnel, et cela volontairement, et au moment ou le peuple, oubliant la liberté, était affamé du pouvoir absolu qu'il regardait comme un port qui devait le mettre à l'abri de nouveaux orages. Chacun voulait alors rétablir ses affaires délabrées, réparer ses pertes; chacun voulait l'ordre à tout prix.

Napoléon, qui aurait pu profiter habilement d'une pareille situation, agit avec grandeur d'âme, et sut sauvegarder notre dignité et notre honneur devant nous-mêmes et devant les étrangers. Bornant de son propre mouvement le pouvoir immense dont il pouvait s'emparer, sans aucune opposition, il nomma un Sénat conservateur des libertés nationales et des constitutions de l'Empire; et cette nomination fut si sérieuse, qu'en 1814, le sénat proclama la déchéance de l'Empereur, sous prétexte qu'il avait fait paraître plusieurs décrets sans avoir été sanctionnés par ce premier corps de l'Etat; mais Napoléon lui prouva qu'il avait toujours rempli religieusement ce devoir qu'il s'était imposé volontairement.

« Le Sénat, dit-il, s'est permis de disposer du
» gouvernement français; il a oublié qu'il doit à
» l'Empereur le pouvoir dont il abuse maintenant;
» il a oublié que c'est l'Empereur qui a sauvé une

» partie de ses membres des orages de la Révolu-
» tion, tiré de l'obscurité et protégé l'autre contre
» la haine de la Nation. Le Sénat se fonde sur les
» articles de la Constitution pour la renverser; il
» ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur
» sans remarquer que, comme premier Corps de
» l'Etat, il a pris part à tous les événements. »

Dans les circonstances importantes, l'Empereur ne faisait rien sans prendre conseil des hommes capables qui l'entouraient : lorsqu'il s'agissait du bonheur public, il se méfiait de son libre arbitre, et cherchait la lumière partout où il pouvait se la procurer. Grand enseignement pour ces Rois inhabiles et sans talents qui se regardent comme infaillibles, et au dessus de tous les autres hommes, parce que leurs flatteurs les élèvent continuellement jusqu'aux nues!

Entouré du Conseil d'Etat, Napoléon se croyait en famille et oubliait sa puissance. Comme un simple Conseiller, il laissait un champ libre à la discussion, aux contradictions mêmes qui pouvaient l'éclairer, par de nouveaux aperçus qui orientent singulièrement le jugement : Napoléon écoutait attentivement, et ce n'était que quand la matière était épuisée, qu'il prenait lui-même la parole. Alors, ce prince se levait, et, avec une netteté de diction surprenante, avec une lucidité de

raison incroyable, il résumait les principaux motifs qu'on venait de débattre, et il émettait enfin une opinion si claire, si précise, que malgré soi, on était obligé de se rendre à la force de la vérité, seul despotisme qu'employait ordinairement l'Empereur.

Lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre, ce n'était jamais qu'après le plus mûr examen que Napoléon en venait à cette extrémité, parce qu'il ne regardait une guerre entre les peuples chrétiens, que comme une guerre fratricide. Les hommes les plus savants en politique et en diplomatie étaient consultés, et leur avis, élaboré par une longue discussion, fut souvent le seul qui influât sur la détermination qu'il prenait.

En campagne, lorsque l'Empereur jugeait indispensable de convoquer un conseil de guerre, ce n'était qu'une assemblée de pairs. Quoique son génie pût facilement trancher la question, il s'en gardait bien, et il attendait patiemment des débats, le triomphe de ses idées stratégiques. Si l'opposition était trop forte, il cédait malgré ses convictions personnelles, pour ne pas être accusé d'opiniâtreté et d'arbitraire ; mais plusieurs fois, comme en 1812 et 1813, il eut à se repentir de n'avoir point suivi ses premières inspirations.

Quand les circonstances étaient difficiles, l'Em-

pereur, malgré son immense supériorité, écoutait volontiers les avis mêmes des officiers subalternes. On a vu quelquefois ce prince, peser familièrement les raisons que ces braves donnaient d'attaquer brusquement un poste qui paraissait inexpugnable, et laisser à leur valeur l'initiative de le tenter, ce qui, après un pareil encouragement, leur devenait facile.

Les maux de la guerre que Napoléon regardait comme *un métier de barbares*, étaient si pénibles au cœur sensible de ce prince, qu'il faisait tous ses efforts pour l'éviter sans déshonneur ; et, pas de doute qu'il n'y fût parvenu, sans des attaques préméditées, et les conseils de traîtres qui l'entouraient, de ces traitres qui, en flattant son amour-propre, le poussaient perfidement à entreprendre de nouvelles expéditions, dans l'espoir que ce héros trouverait sa perte dans ces jeux cruels de la fortune.

Familiarité militaire.

Napoléon savait tenir ses généraux à distance, il n'en était pas de même de ses soldats : c'était un père au milieu de ses enfants. Partisan éclairé des idées qui reconnaissent le mérite dans tous les rangs de la société, il croyait entrevoir dans ces braves qui prodiguaient leur sang pour sa gloire et la prospérité de la France, ses futurs maréchaux et même des rois. L'Empereur aimait à s'en voir

entouré, et ces soldats, glorieux de cette distinction, n'en profitaient qu'avec un empressement presque religieux. Il semble que le génie en répandant sa lumière divine sur tout ce qui l'entoure, transforme l'homme et lui donne l'instinct d'une situation supérieure à sa condition ordinaire. A l'approche d'une campagne, Napoléon se montrait encore plus bienveillant envers ses soldats : ce prince riait et plaisantait avec eux, et souffrait de leur part une familiarité qui allait jusqu'à la camaraderie. Souvent on le vit leur faire part du sujet de la guerre et les prendre comme arbitres : fiers de cette confiance, ces braves ne lui répondaient que par des cris de victoire. Aussi, ces démonstrations lui donnaient tant d'assurance, que Napoléon ne douta jamais du succès de ses entreprises, et plusieurs fois il disposa avec conviction de ses conquêtes futures. Les rivaux de ce prince, Alexandre, César et Frédéric, agirent tous de même à l'égard de leurs soldats, et ils n'eurent jamais qu'à se féliciter de cette conduite, parce qu'un grand homme sait faire participer à son propre mérite ceux auxquels il trace la ligne de l'honneur et du devoir.

Loin d'imiter les rois qui pensent que leurs sujets ne sont créés que pour souffrir et mourir pour eux, Napoléon cherchait toujours à éviter à ses

soldats un danger inutile bravé souvent par ostentation, et il les aidait lui-même à supporter avec patience les fatigues inséparables de la guerre. Dans la campagne de Pologne, en 1807, plein de sollicitude pour des braves si dévoués, on a vu l'Empereur descendre de cheval et entrer dans l'eau pour faciliter la marche de ceux qui avaient peine à se tenir dans la boue fangeuse des marais : après de grands efforts il y parvenait, et les bénédictions de ses soldats l'accompagnaient jusqu'à ce qu'il fût remonté à cheval.

A la revue, Napoléon occupé sérieusement du bien-être des militaires, et voulant dans une circonstance aussi importante ne s'en rapporter qu'à ses propres yeux, faisait ordinairement ouvrir les sacs, examinait attentivement la qualité des objets qui formaient l'équipement du soldat, et lui demandait s'il était content de ses chefs : malheur alors à l'officier qui avait manqué à son devoir !... Mépriser ses enfants, négliger surtout leur bien-être, c'était pire que de manquer à l'Empereur lui-même... Tant de soins et de tendresse paternelle de la part de ce grand homme, embrâsait le cœur des militaires pour sa personne, et les aidait à tout supporter, sans murmure et avec un zèle vraiment filial.

Un jour que ce Prince passait la revue d'un ré-

giment de la garde impériale, dans les environs de Varsovie, un militaire sortit des rangs et lui présenta un morceau de pain noir et mal cuit, en disant qu'il était impossible de manger une pareillle nourriture. L'Empereur qui, pour le moment, ne pouvait en procurer de meilleur, le prit cependant complaisamment ; et, après l'avoir goûté, il répondit à celui qui le lui avait donné : « Mon enfant, il » n'est pas bon, il est vrai ; mais ce que je te sou- » haite sincèrement, c'est d'en avoir toujours de » pareil. » Cette réponse inattendue mit en gaité tous ses camarades, et apaisa les murmures, mieux que n'auraient fait les réprimandes les plus sévères. Napoléon prenant part à l'hilarité générale, les quitta en tirant la moustache du vieux grognard, tout confus et joyeux, en même temps, de cette marque d'amitié.

L'Empereur considérait le peuple et l'armée comme sa famille, et il ne fit jamais rien, comme l'attestent ses rapports, ses proclamations, ses décrets, sans demander les conseils et surtout l'approbation de ceux qui l'avaient, avec tant d'enthousiasme, élevé au souverain pouvoir. Ce Prince disait que *ses résolutions prises dans l'intérêt public n'étaient que l'expression des volontés générales de la nation.* Toujours le peuple fut regardé par Napoléon comme la véritable source de Popularité de Napoléon.

son autorité; et il ne douta jamais que pour le défendre, comme conservateur des libertés nationales, la nation entière ne vint se ranger autour de son trône. Il se servait de tous les mérites pour la gloire de la patrie, mais il ne dissimulait pas, même à ses courtisans, que dans les grands dangers, c'était sur les masses qu'il comptait le plus.

« Si j'avais besoin de monde, disait l'Empereur
» à ses conseillers, je le demanderais hardiment
» au Sénat qui me l'accorderait, et si je ne l'obte-
» nais de lui, je m'adresserais au peuple même,
» que vous verriez marcher avec moi. Je vous
» étonne peut-être, car vous semblez parfois ne
» pas vous douter du véritable état des choses. Sa-
» chez que ma popularité est immense, incalcu-
» lable; car, quoiqu'on en veuille dire, partout le
» peuple m'aime et m'estime; son gros bon sens
» l'emporte sur toute la malveillance des salons et
» la métaphysique des niais. Il me suivrait en dé-
» pit de vous tous. Cela vous étonne encore, et
» pourtant il en serait ainsi. C'est qu'il ne connait
» que moi : c'est par moi qu'il jouit sans crainte
» de tout ce qu'il a acquis; c'est par moi qu'il voit
» ses frères, ses fils, indistinctement avancés, dé-
» corés, enrichis; c'est par moi qu'il voit ses bras
» facilement et toujours employés; ses sueurs ac-
» compagnées de quelques jouissances. Il me

» trouve toujours sans injustice, sans préférence.
» Or, il voit, il touche, il comprend tout cela et
» rien de plus, rien surtout de la métaphysique.
» Non que je repousse les vrais, les grands prin-
» cipes, le Ciel m'en préserve!... On me les voit
» pratiquer autant que nos circonstances extraor-
» dinaires me le permettent, mais je veux dire que
» le peuple ne les comprend pas encore, au lieu
» qu'il me comprend tout-à-fait, et s'en fie à moi. »

Unité du Genre humain.

Napoléon, intimement persuadé que les hommes ne devraient former qu'une seule nation, ne s'abandonna jamais à des invectives grossières contre les étrangers. Ennemis, il les combattait loyalement; vaincus, il ne cherchait point à les avilir, parce qu'il n'ignorait pas qu'un prince augmente sa gloire, en honorant la bravoure de ceux qu'il a forcés, par son habileté, à reconnaitre la supériorité de ses talents.

L'Empereur ayant, un jour, rencontré un convoi de blessés autrichiens, s'arrêta; et se découvrant: « Honneur, s'écria-t-il, au courage malheureux! » Se trouvant, à Abensberg, à la tête d'une armée composée de Bavarois et de Westphaliens, ce Prince leur adressa ces paroles mémorables: ***Messieurs, il n'y a que Moi de Français dans vos rangs; mais j'ai tant de confiance dans votre valeur et votre loyauté, que je compte, comme à mon ordinaire,***

coucher sur le champ de bataille. La victoire fut la réponse de ces braves, et les Autrichiens complètement défaits, se consolèrent de leur malheur, en apprenant que leur vainqueur était le grand homme qui les avait si souvent vaincus.

Voulant honorer le courage, même chez ses ennemis, de quelque condition qu'il sortit, Napoléon demanda à l'empereur de Russie, lors de leur entrevue, à Tilsitt, quel était le plus brave de la cavalerie russe. Sur le rapport des chefs, Alexandre lui ayant présenté un simple soldat des chasseurs de la garde impériale, Napoléon lui attacha à la boutonnière sa propre croix de la Légion-d'Honneur.

Ces exemples nous prouvent que si ce Prince, dans l'intention d'avoir un gouvernement établi sur des bases solides, maintenait impérieusement la hiérarchie civile et militaire, il n'était cependant pas l'ami aveugle des préjugés.

L'Etiquette est une suite de l'Ordre.

L'étiquette qu'on a tant reprochée à l'Empereur, car on ne lui a rien passé, entrait naturellement dans des vues de subordination et de respect pour le pouvoir. Les fonctionnaires étaient largement rétribués, mais il les obligeait, en même temps, de représenter dignement le pays : leurs costumes magnifiques devaient en imposer aux classes inférieures, et les disposer à recevoir leurs ordres avec plus de soumission. Les jours de cérémonie et de

fête, le préfet, le maire, les autorités civiles et militaires se réunissaient, en grand costume, couverts de décorations et de broderies. Suivis d'une garde d'honneur, ils se rendaient en cortége, à la cathédrale, pour entendre un *Te Deum*, ou à la préfecture, pour assister à la lecture d'un bulletin de la Grande-Armée. Le seul luxe que l'Empereur aimât fut celui qui faisait honneur à la nation : aussi, la nation était glorieuse des distinctions qu'il avait établies dans la société, parce que tous les citoyens, sans exception, pouvaient y parvenir par leur mérite et leurs qualités personnelles : aucune charge n'existait, à laquelle chacun ne pût prétendre. Au surplus les magnificences officielles, qui pouvaient quelquefois éveiller l'envie, n'étaient que pour ceux qui l'entouraient ; car chez lui, dans l'intérieur de son palais, tout était modeste comme ses manières. Lors d'une grande réception aux Tuileries, le prince Murat se présenta dans un costume un peu excentrique. A sa vue, la figure de Napoléon se rembrunit, et il reçut ce Prince avec un mécontentement visible. Dans ce moment le général Dorsenne parut : l'Empereur charmé de la simplicité élégante de son habillement, lui fit un geste amical, et l'accueillit avec la plus franche cordialité.

Modestie de l'Empereur.

Quand j'étais sous-lieutenant, disait souvent Napoléon ; et ces paroles jetées, sans affectation,

au milieu de la conversation, faisait réfléchir, et penser quels talents éminents, ce Prince devait posséder pour avoir, en si peu de temps, franchi un espace aussi immensurable. Du reste, semblable à Philippe, roi de Macédoine, ce grand homme aimait qu'on lui rappelât les vicissitudes de la fortune. N'oubliant jamais ses modestes commencements, il se mettait souvent au niveau de ses anciens compagnons d'armes qu'il craignait toujours de blesser dans leurs moindres susceptibilités, quelque tort qu'ils eussent d'ailleurs.

Anecdote caractéristique.

Dans une tournée que Napoléon fit à Cherbourg, en 1810, il lui arriva une aventure qui le rapproche de César pour la délicatesse des sentiments, et qui fait voir que tous les grands hommes se ressemblent, jusque dans les moindres circonstances. Il faut remarquer que Napoléon avait plus que personne, une répugnance extrême pour ce qui n'était pas d'une grande propreté. Après avoir inspecté le corps-de-garde et toute l'artillerie qui défend la rade et le port, l'Empereur se fit apporter le pain de munition et la soupe des soldats. Il prit une cuiller, la remplit : la première chose qu'il aperçut, ce fut un cheveu... ce Prince l'ôta froidement, sans témoigner le moindre dégoût, et avala la soupe, ne voulant pas attrister le cœur, ni blesser l'amour-propre des soldats qui l'entouraient avec un affec-

tueux empressement, par une observation cruelle sur une négligence dont ils ne pouvaient pas être tous coupables.

Dans les relations ordinaires de la vie, Napoléon était d'un commerce facile, entraînant : il aimait à causer avec abandon, sans apprêt. En cela, il ressemblait à tous les hommes illustres qui ne croient nullement s'abaisser en se mettant à la portée de leurs semblables, et en sympathisant même avec leurs passions. L'Empereur tenait essentiellement à ce que ceux qui lui obéissaient, et surtout ses soldats, fussent persuadés qu'aucun de ses ordres n'était arbitraire, mais que la justice la plus sévère, que le désir le plus ardent d'être utile à tout le monde, le lui avait dicté.

Aussi l'armée entière n'en doutait pas, et rien n'était sublime et attendrissant en même temps, comme de voir un simple soldat faire à ce prince une demande lorsqu'il passait sur le front de bandière d'un régiment. Sans crainte de déplaire, il quittait son rang pour parler à l'Empereur qu'il regardait comme un père. Le soldat s'approchait d'un pas grave, et présentant les armes, il se posait devant lui avec assurance, Napoléon prenait la pétition de ses propres mains, la lisait en entier, et lui accordait sa demande, si elle était juste. Lorsque ce Prince pensait que le pétitionnaire

Scène touchante.

n'était pas en droit, il le lui faisait observer avec douceur, et lui pinçant familiairement l'oreille, il disait : « C'est bien mon brave... nous verrons. » Dans tous les cas, le soldat se retirait satisfait, parce qu'il était persuadé que son Empereur ne pouvait faire tort à aucun de ses enfants.

La Police impériale.

Il résulte de ces considérations que, pendant toute sa vie, Napoléon fut, si l'on veut, despote pour le bien, jamais pour faire le mal. La terreur des dilapidateurs, des concussionnaires, des accapareurs et des hommes rétrogrades, il ne faut pas s'étonner s'ils déclamèrent avec fureur contre son arbitraire, comme anciennement leurs semblables firent du temps de César, parce que ce héros réparait les maux que ces hommes avides faisaient à la patrie. Leurs calomnies ont poussé à l'assassinat de César et préparé la chute de Napoléon. Voilà la première cause et l'origine de cette opinion erronée du despotisme de l'Empereur. Ils criaient contre les entreprises colossales de ce Prince, et les premiers, ils étaient assez adroits pour en retirer les plus grands avantages ; ils blâmaient la guerre, et sans jamais la faire, ils en recueillaient les plus beaux fruits. Le peuple, le peuple seul l'approuvait, malgré qu'il en supportât presque toutes les charges, intimement convaincu que Napoléon, aux dépens de sa propre tranquillité,

défendait le sol sacré de la Patrie et les libertés de la Nation.

Induites en erreur, par de vagues déclamations, un grand nombre de personnes, la plupart inconsidérées, ont fait un crime à Bonaparte de l'organisation savante de sa police : chacun, poussé par une conviction intime, avoue cependant que, sans cette institution protectrice, l'ordre ne pourrait longtemps se maintenir, et que les passions les plus bizarres finiraient par troubler la société. La police est le supplément de la morale et la sauvegarde des malheureux. C'est une barrière entre eux et le puissant ; et, comme une mère tendre, elle éloigne les objets qui pourraient les blesser. Dans les calamités, la police va au devant du mal, et emploie tous ses moyens d'influence et toutes ses ressources à en atténuer les effets toujours désastreux, si on n'y apporte un prompt remède. Cette institution précieuse est donc le développement des lois mêmes ; elle donne le moyen d'utiliser tous les avantages que nous a procurés la civilisation : nous travaillons avec courage, parce que le fruit de nos travaux nous est garanti contre les attaques incessantes du méchant. La police qui connaît ses devoirs a une mission encore plus sacrée, c'est de propager la vertu en la protégeant de tout son pouvoir, et d'extirper le vice en

le montrant dans toute sa laideur, et en le poursuivant sans pitié, sous toutes les formes qu'il peut prendre, pour échapper à la vindicte de la morale outragée : cette sévérité est nécessaire pour maintenir le bonheur des familles et assurer la tranquillité de la société même. « Mais, pour bien » faire la police, disait l'Empereur, il faut être » sans passions, se méfier des haines, écouter » tout, et ne se prononcer jamais sans avoir donné » à la raison le temps de revenir d'un jugement » précipité. »

Malgré la sécurité qu'elle nous amène, et dont nous sommes ordinairement peu reconnaissants, la police a toujours été réprouvée par un certain nombre d'individus, parce qu'elle scrute les opinions hostiles au Gouvernement, et que chacun serait bien aise de pouvoir manœuvrer contre la Patrie, sans crainte d'être entravé par les agents de l'autorité. Quand on est incapable de mauvais desseins, on ne craint point d'agir, quoiqu'on sache que tous les yeux sont tournés vers nous, et qu'on pénètre toutes nos actions, comme si la maison que nous habitons était aussi transparente que le verre : mais le cœur humain est si incompréhensible, qu'on serait dans une inquiétude mortelle, si on croyait que quelqu'un pût fouiller dans ses derniers replis. Voilà pourquoi chacun,

sans avoir la moindre chose contre la conscience, réprouve une administration dont les fonctions principales sont d'interpréter nos paroles et de découvrir le secret de nos pensées et de nos démarches.

Loin cependant que la police de Napoléon fut inquisitoriale, on peut, avec raison, lui reprocher de n'avoir point mis assez de pénétration dans ses recherches, et de n'avoir souvent appris que par le bruit public des événements qui, sans la Providence divine, auraient été désastreux pour la France : il semble que Napoléon ait été placé sous son égide; et, il le croyait lui-même fermement, lorsqu'il réfléchissait à tous les dangers qu'il avait courus, et dont il n'était échappé que par une espèce de miracle.

« Voyez, ô vous qui me lisez !.. voyez ces poi- Conspiration d'Aréna.
» gnards qu'on aiguise, ces pistolets qu'on amorce;
» c'est pour faire périr le premier Consul, à l'opé-
» ra !.. c'est pour assassiner, au milieu de sa
» famille, celui qui, vainqueur en brumaire,
» pardonna à tous ceux qui avaient juré sa mort.

» Qu'entends-je ?.. quel épouvantable bruit La Machine infernale.
» ébranle tout Paris ?.. d'où viennent ces membres
» palpitants qui retombent des airs ?.. Je vois une
» femme qui se traîne pour répondre aux vagisse-
» ments de son enfant, enseveli avec son berceau,

» sous des décombres fumants. Est-ce que l'enne-
» mi est maître de la capitale?.. non!.. c'est un
» quartier entier que des conspirateurs font sauter
» pour envelopper Bonaparte dans cette effroyable
» catastrophe.

Conspiration de Pichegru.

» Je détourne les yeux saisi d'horreur, et je
» suis tout surpris d'apercevoir dans le lointain,
» à la clarté incertaine de la lune, des hommes
» entre la vie et la mort : ils grimpent, à l'aide
» d'un câble, sur la falaise de Béville. Ce sont
» Pichegru, le conquérant de la Hollande; Georges
» Cadoudal, un des chefs les plus célèbres de la
» Vendée; ce sont des hommes recommandables
» par leurs talents et leur bravoure. Que viennent-
» ils donc faire en France?.. Ah!.. foulant aux
» pieds, l'honneur et l'humanité, ils se rendent
» clandestinement à Paris, pour attaquer, au mi-
» lieu de sa garde, le sauveur de la Patrie, de sa
» garde, où se trouvent les débris de cette brillante
» Milice de l'Orient qui ont quitté leur pays, tra-
» versé les mers, pour venir faire un rampart de
» leurs corps au Vainqueur des Pyramides! »

Comme tous les Réformateurs célèbres, Napoléon fut persécuté, calomnié, et en butte à la vengeance des partisans des préjugés et des abus. Aussi, en Égypte, en Espagne, en Allemagne, et surtout en France, ce Prince n'échappa que provi-

dentiellement au poignard des assassins : tout son crime n'était cependant que de vouloir travailler dans l'intérêt général de l'humanité, et d'obéir à l'impulsion régénératrice que Dieu lui avait imprimée. Agent de la Providence même, il fut destiné à rétablir l'harmonie dans les œuvres de la création compromises par des passions impitoyables.

Valeur de l'Empereur.

Napoléon était très brave, principalement sur le champ de bataille : sa bravoure fut cependant raisonnée, car il regardait comme une sottise de se faire tuer par vaillantise. Si les circonstances l'exigeaient, on le voyait alors courir, avec intrépidité, au devant des plus grands périls, et, animé de cette fièvre de grenadier qui fait tout surmonter, il surpassait les plus braves en courage. Bonaparte dans une affaire glorieuse pour l'armée, fut dangereusement blessé au siége de Toulon ; à la journée de Vendémiaire, dirigeant principalement l'artillerie, il se vit exposé au feu des sectionnaires qui tiraient de toutes parts ; à Ratisbonne, une balle lancée par un Tyrolien, vint le blesser au talon. A Wagram, où en plusieurs endroits, on se battait à coups de canon d'aussi près qu'on le fait à coups de fusil, Napoléon s'approche tellement des batteries, que le comte Lariboissière, commandant en chef l'artillerie de l'armée, le supplia de s'éloigner parce que le salut de l'armée dépendant de sa

conservation, il ne pouvait sans ingratitude, hasarder une vie aussi précieuse. On a vu ce Prince appuyer à Lutzen les bataillons qui pliaient, en les adossant avec son cheval qu'il plaçait en travers. A Arcis-sur-Aube, il brava l'explosion d'un obus, pour encourager ses grenadiers qui ne pouvaient l'éviter sans se débander; à Waterloo, il s'exposa tellement que les soldats éperdus le firent retirer en disant que les boulets ne voulaient pas de lui. Enfin, dans toutes ses batailles, l'Empereur affrontait tellement le feu de l'ennemi que des aides-de-camp étaient tués ou blessés à ses côtés, et que même les boulets atteignaient des personnes placées derrière l'état-major.

Mais si, au milieu des combats, l'Empereur poussait la bravoure jusqu'à la témérité, rendu à la vie civile, ce Prince devenait prudent. Les conjurations lui causaient de l'inquiétude. Un coup imprévu et fatal pouvait mettre un terme à ses espérances, et détruire les vastes projets qu'il méditait pour le bonheur des peuples. Ce danger vague, incertain, ce volcan qui, recouvert d'une cendre trompeuse, pouvait tout-à-coup l'engloutir, le rendait de mauvaise humeur, et détermina souvent la sévérité avec laquelle il traita quelquefois les conspirateurs.

Ce fut dans un de ces moments d'irritation,

que ses prétendus amis arrachèrent à Bonaparte l'ordre d'arrêter le malheureux duc d'Enghien. Voilà la seule culpabilité de Napoléon, dans cette ténébreuse affaire, quoique, par une générosité trop grande et même imprudente pour sa mémoire, il ait voulu en supporter toute la responsabilité. Aussi a-t-elle laissé imprimée sur son manteau impérial une tache qui, comme celle de Duncan, paraît difficile à effacer ; et cependant le premier Consul fut innocent de cet acte inattendu !

Mort du duc d'Enghien.

Un jugement irrégulier, le refus de recours en grâce auprès du chef du gouvernement, une exécution précipitée et accompagnée de circonstances qui attristent l'imagination ; tout constitue un crime politique : mais c'est le crime de ceux qui, après avoir fait périr leur roi, dévasté leur patrie, craignaient trouver dans Bonaparte un nouveau Monck. Leur conscience terrifiée a voulu s'assimiler, par cet horrible attentat, le jeune vainqueur de l'Italie et de l'Egypte, et ils lui ont offert le trône en échange du sang d'un Bourbon. Napoléon n'avait cependant nul besoin de leur assentiment pour s'élever au rang suprême : son génie, l'amour de l'armée, et les suffrages unanimes de la Nation lui suffisaient. Loin de les craindre, un seul mot réprobateur sorti de sa bouche, et ils étaient anéantis. Le premier Consul a été trop bon, trop indulgent

même, parce que sa force appuyée sur le peuple, lui permettait de ne rien craindre. Ce sont donc les prétendus amis de Napoléon qui doivent se laver de la mort du duc d'Enghien ; eux seuls sont coupables de cet attentat, puisqu'eux seuls en ont profité. En se mettant sous l'égide du premier Consul, à l'abri d'une vengeance d'autant plus terrible qu'ils étaient plus coupables, ils se sont montrés les dignes disciples de Machiavel. Heureux Napoléon !.. s'il avait pu se passer de leur funeste concours, nous n'aurions pas à nous attrister sur les trahisons de 1814 et 1815.

Jusqu'à présent, la catastrophe du duc d'Enghien a été entourée d'un mystère sinistre. On n'a jamais pu concevoir que Napoléon ait fait périr avec tant de précipitation un Prince si éloigné du trône. Sans doute, il en était incapable, comme il le fait sentir dans les paroles suivantes :

« Des mains accoutumées à gagner des batailles
» avec l'épée, ne se souilleront jamais par le crime,
» même sous le vain prétexte de l'utilité publique :
» maxime affreuse, qui, de tout temps, fut celle
» des Gouvernements faibles, et que désavouent
» la religion, l'honneur et la civilisation euro-
» péenne. »

Aussi, après un mûr examen, on est obligé de s'avouer à soi-même que le premier Consul n'a pu

souhaiter la mort du duc d'Enghien, mais que probablement une pensée fatale, appuyée traîtreusement par ses familiers, le poussa à vouloir prouver aux Bourbons que sa puissance les atteindrait lorsqu'il le voudrait. Son intention fut probablement d'accorder sa grâce au duc d'Enghien, lorsqu'il aurait été condamné ; et après lui avoir demandé sa parole d'honneur de ne plus se mêler dans aucune affaire ténébreuse, il l'aurait fait escorter jusqu'en Angleterre. A dater de cet acte de clémence, il est présumable qu'on l'aurait laissé tranquille.

Mais ceux qui entouraient Bonaparte, le firent tomber dans un piége perfide qu'ils avaient préparé à sa confiance et dont elle ne sut point se parer. En effet, un de ceux qui jouissaient d'une grande influence auprès de sa personne, ne put s'empêcher de manifester son contentement, à la nouvelle qu'un de ses agents lui donna, que le duc d'Enghien venait d'être fusillé. Il jeta un cri de joie, et se frottant les mains : « Maintenant, dit-il, » nous n'aurons plus d'inquiétude ; le premier » Consul est un des nôtres. »

En apprenant cette cruelle nouvelle, Napoléon s'écria : « Quelle fatalité ! » Mais renfermant sur le champ ce généreux sentiment dans son cœur, il ne voulut pas ensuite convenir qu'il avait été

trompé, comme il le laisse cependant soupçonner dans les réflexions suivantes.

« La mort du duc d'Enghien doit être attribuée » aux personnes qui dirigeaient et commandaient » de Londres l'assassinat du premier Consul, » et qui destinaient le duc de Berry à entrer en » France, par la falaise de Béville et le duc d'En- » ghien par Strasbourg ; elle doit être attribuée » aussi à ceux qui s'efforcèrent, par des rapports » et des conjectures, à le présenter comme chef de » la conspiration ; elle doit être éternellement re- » prochée enfin à ceux qui, entraînés par un zèle » criminel n'attendirent point les ordres de leur » souverain pour exécuter le jugement de la com- » mission militaire. *Le duc d'Enghien périt victime » des intrigues d'alors*. Sa mort, qui m'a été injus- » tement reprochée, me nuisit et ne me fut d'au- » cune utilité politique.

» Dans cette affaire, il y a quelque chose que je » ne comprends pas. Que la Commission ait pro- » noncé sur l'aveu du duc d'Enghien, cela ne me » surprend pas... Mais enfin, on n'a eu cet aveu » qu'en procédant au jugement *qui ne devait avoir » lieu qu'après que M. Réal l'aurait interrogé sur » un point qu'il nous importait d'éclaircir*... Il y a » là quelque chose qui me surpasse... *Voilà un » crime, et qui ne mène à rien.* »

Oui, sans doute ! mais ceux qui s'étaient arrangés de manière à pouvoir rejeter sur Bonaparte la responsabilité de ce crime ne l'ont fait que pour se garantir à eux-mêmes l'impunité de ceux qu'ils se reprochaient.

Cette explication bien simple tranche le nœud gordien, et dévoile naturellement le mystère de la mort du duc d'Enghien. Ce Prince devint la victime d'une perfide machination : Napoléon a été au désespoir d'un pareil événement ; mais il fut obligé d'accepter ostensiblement un fait accompli par des hommes redoutables, et qu'il était forcé, malgré lui, de ménager. *Ce n'est point à un incident*, dit-il, *à gouverner la politique, mais bien à la politique à gouverner les incidents.*

Il est vrai que dans son testament, Napoléon accepte résolument la responsabilité de la mort du duc d'Enghien ; mais on peut décliner son aveu, en lui opposant ses propres dénégations. Ce Prince fut poussé à cet espèce de dévouement par amour paternel. En voyant son fils au milieu de ses ennemis, il crut qu'en amnistiant, pour ainsi dire, les véritables coupables de la mort du duc d'Enghien, ils pouvaient, par reconnaissance, le prendre sous leur protection. Du reste, le premier Consul était trop juste pour condamner le duc d'Enghien de ce qu'il avait lutté contre la destinée, et com-

battu un Gouvernement tyrannique et incapable, que lui-même venait de renverser aux applaudissements de la France entière. Ce qui repousse cette opinion, c'est que Napoléon accueillait avec empressement des émigrés plus coupables que le duc d'Enghien, et qu'à l'imitation de César, il comblait d'honneurs et de richesses, pour les attirer à sa cause.

La conduite que Napoléon tint en plusieurs circonstances remarquables, démontre aux plus mal intentionnés de ses ennemis, que ce Prince dont la justice dirigeait les démarches, était incapable, par grandeur d'âme, d'aucun sentiment de haine ou de vengeance.

Dans la conspiration de Pichegru, qui occasionna la mort du duc d'Enghien, le premier Consul fit grâce de la vie à Bouvet de Lozier, Russillon, d'Hozier, Lajolais, Gaillard, de Rivière, Armand de Polignac, tous condamnés à la peine de mort. En voyant à ses pieds, Mme de Polignac, ce Prince se sentit vivement ému, et il s'empressa de la relever, en disant : *Comme c'est à moi, Madame, qu'on en voulait, je puis pardonner.*

Mis hors la loi, en 1815, par le congrès de Vienne et par le roi de France, Napoléon, plein de magnanimité, n'en conserva aucune rancune. Bien loin de là, il ne fut pas plutôt arrivé à Paris,

qu'il ordonna à un détachement de la garde de suivre à distance Louis XVIII, jusqu'à la frontière, et de préserver ce Prince, lui et sa suite, de toute insulte et de tout danger.

Il en agit de même envers le duc et la duchesse d'Angoulême, et cela avec les plus grandes prévenances, quoiqu'il soit douteux qu'on eût eu pour sa personne les mêmes égards : exemple unique que la France, malgré ses rigueurs, permettait à ce grand homme de donner aux Rois de l'Europe. Respect et protection aux malheureux, telle fut la maxime que l'Empereur suivit invariablement dans tous les temps. Ces exemples prouvent que la mort à jamais regrettable du duc d'Enghien ne doit pas lui être imputée, et qu'il gémit le premier de cet événement douloureux.

Mais une mort violente et cruelle, épée toujours suspendue sur sa tête, ne fut pas ce qui inquiétait le plus Napoléon : les réactionnaires, ce qui était réellement douloureux pour son cœur sensible et généreux, cherchèrent à lui ôter l'affection de ses concitoyens. Son intérieur était violé ; ses paroles, dénaturées ; ses discours, tronqués ; ses actions les plus louables, représentées au Peuple comme les actes d'un despote orgueilleux. Une foule d'administrateurs qui cependant lui devaient tout, existence, honneurs et récompenses, rendaient son au- Funestes effets de la calomnie.

torité pénible aux citoyens, par leurs vexations personnelles, et leurs brusqueries calculées, pour lui enlever l'amour des Français.

Dessein machiavélique.

Lors de la conscription, de ce service que tout citoyen doit à la Patrie, on a vu des préfets augmenter imprudemment le contingent imposé à leur département, et donner ainsi occasion aux malintentionnés de s'apitoyer sur le malheureux sort des parents qui, disaient-ils, étaient obligés de livrer leurs enfants pour satisfaire l'ambition désordonnée de l'Empereur. En 1811, il y avait 60,000 réfractaires : ce Prince jugeant que le mal pouvait augmenter et entrainer de graves embarras, prescrivit d'engager avec douceur ces jeunes gens à rejoindre leurs corps respectifs. Parmi les préfets, il s'en trouva qui agirent avec molesse et une indulgence coupable, tandis que d'autres, pour indisposer contre le Gouvernement, donnèrent des ordres violents, et les firent exécuter par la gendarmerie, avec la plus grande sévérité. Les réfractaires forcés de se soumettre, mais imbus, à l'avance, de mauvais principes, portèrent l'esprit d'insubordination dans les régiments où ils furent incorporés, et devinrent des soldats dangereux, en poussant au relâchement de la discipline militaire, cette puissance incalculable des armées. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'ils contribuèrent

d'une manière fatale, aux désastres de 1812; à la retraite lugubre de Leipsick, et aux funérailles de la Patrie, dans les plaines sanglantes de Waterloo.

Partout, les différents partis, à la vue des dangers dont la France était menacée, commençaient à relever la tête, partout existait un concert, une tenacité d'efforts pour dénaturer les intentions de Napoléon, contre lesquels la vigilance de la police venait échouer. Et cependant, nous l'avouons hardiment, ce Prince vertueux et reconnaissant, ne faisait rien que dans l'intérêt général de la Patrie: s'il ne l'avait pas tant aimée, s'il avait eu la faiblesse de transiger sur sa gloire et ses libertés, il aurait pu vivre heureux et tranquille, si cela est possible à un grand homme. Au reste, son règne portera des fruits glorieux, et les Français n'oublieront jamais que c'est l'Empereur qui leur a donné le nom de *Grande Nation*, dénomination sous laquelle ils seront connus désormais, et que la muse de l'histoire s'est empressée de buriner sur l'airain dans le temple de mémoire. La France ne peut plus reculer maintenant, et elle marchera toujours en tête de la civilisation. « La moralité » publique, disait Napoléon, est du domaine spécial » de la raison et des lumières : elle est leur résul- » tat naturel, et l'on ne saurait plus faire rétro-

» grader la raison et les lumières. On pourra peut-
» être arrêter, comprimer le mouvement ascendant
» d'amélioration, mais non le détruire : par mes
» soins, il circule dans les veines de la Nation
» même, de la Nation que j'ai couverte de gloire
» et de lauriers. »

Principes de 89.

Napoléon sera toujours pour le peuple le père de la Patrie; et, malgré les revers de ce Prince, il n'oubliera jamais que son plus grand désir était d'améliorer le sort des classes indigentes. Plein de reconnaissance, le peuple est resté fidèle à l'Empereur, et il a pleuré amèrement sur la destinée malheureuse de ce grand homme : il l'a aimé, et l'aimera toujours, parce que Napoléon chérissait, malgré son prétendu despotisme, cette liberté et cette égalité pour lesquelles la Nation fit tant de sacrifices. L'Empereur avait non seulement comblé de gloire les Français, de cette gloire qui est, pour ainsi dire, l'âme d'un peuple valeureux et chevaleresque, mais il avait aussi dirigé les esprits, vers une noble indépendance, et la couronne de lauriers qui leur ceignait la tête, l'étoile de l'honneur qui parait leur poitrine, n'étaient point les emblêmes de la servitude.

« Il suffit, disait Napoléon, il suffit, à présent,
» de l'atmosphère des jeunes idées, pour étouffer
» les vieux féodalistes, car rien ne saurait désor-

» mais détruire et effacer les grands principes de
» notre révolution. Ces grandes et belles vérités
» doivent demeurer à jamais, tant nous les avons
» entrelacées de lustre, de monuments, de pro-
» diges ; nous en avons noyé les premières souil-
» lures dans des flots de gloire, elles sont désor-
» mais immortelles! Sortis de la Tribune fran-
» çaise, cimentées du sang des batailles, décorées
» des lauriers de la victoire, saluées des acclama-
» tions des peuples, sanctionnées par les traités,
» les alliances des souverains, devenues familières
» aux oreilles comme à la bouche des rois, elles
» ne sauraient plus rétrograder ! Elles vivent dans
» la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique,
» elles sont nationalisées en France : voilà le tré-
» pied d'où jaillira la lumière du monde ! Elles le
» régiront ; elles seront la foi, la religion, la mo-
» rale de tous les peuples : et cette ère mémo-
» rable se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire,
» à ma personne, parce qu'après tout j'ai fait
» briller le flambeau, consacré les principes, et
» qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en
» rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en
» diront le premier soldat, le grand représentant.
» Aussi, même quand je ne serai plus, je demeu-
» rerai encore pour les peuples, l'étoile de leurs
» droits, de leurs efforts, de leurs espérances, et

» mon nom sera leur devise et leur cri de guerre. »

Disette factice. Lorsque le moment d'une rupture avec la Russie parut imminent, les ennemis de l'Empereur saisirent l'occasion d'une récolte moyenne, pour porter la désolation dans les cabanes, dans les mansardes ; et l'accapareur insensible à la vue de l'or que ses manœuvres perfides lui rapportaient, n'entendit point le cri déchirant des malheureux. En vain, la mère, en pleurs, à la vue du désespoir de ses enfants, cherchait à subvenir à leurs besoins ; elle se voyait dans l'impossibilité de leur procurer le pain qu'ils lui demandaient, à cause du haut prix où l'agiotage, aidé par la trahison, le faisait monter. On a vu des amas immenses de blé changer plusieurs fois de propriétaires, sans qu'ils eussent été, un seul instant, déplacés. Chaque acquéreur cependant, spéculait sur les besoins du pauvre, et prélevait, sans remords, un énorme bénéfice qui devait nécessairement augmenter le prix de cette denrée, et la rendre à la fin inabordable pour le malheureux ouvrier dont le salaire était quelquefois diminué, comme cela arrive dans toutes les calamités. Il s'est cependant trouvé des hommes très instruits et même profonds politiques qui ont prétendu que ces manœuvres perverses ne pouvaient être empêchées, parce que ce serait entraver le commerce qui pour fleurir a besoin de

liberté. Malgré ces autorités respectables, je suis loin d'approuver de pareilles maximes, et je regarde le pouvoir de trafiquer librement de la subsistance, de la vie même des peuples, comme un crime horrible, comme un crime de lèze-nation, lorsqu'il y a une simple apparence de disette. Aussi, le Gouvernement qui est chargé du bonheur du peuple, doit avoir constamment les yeux ouverts sur le moindre gaspillage de la subsistance des citoyens, et, sans contestation, il a le droit, droit même impérieux, de s'y opposer, dans l'intérêt général, par tous les moyens imaginables.

En 1811, en dépit des alarmistes, il n'y avait pas de disette réelle, puisque malgré les fournitures considérables qu'exigèrent les magasins des armées, pour la campagne de 1812, la récolte conduisit, sans peine, jusqu'à la moisson suivante; mais le blé étant renchéri par les ruses ingénieuses de la spéculation, l'ouvrier, faute d'argent, ne pouvait se procurer du pain, en suffisante quantité, afin de nourrir sa famille, ce qui fit beaucoup souffrir les classes nécessiteuses, et porta l'amertume et la désolation dans le cœur de Napoléon.

En tolérant les abus du commerce illimité des grains, l'Empereur tombait infailliblement dans les funestes et désastreux errements du Moyen-Age, temps si calamiteux de toutes les manières. En

effet, l'hectolitre de blé qui, après la moisson, coûtait 14 fr. 90 c., mesure et argent de notre époque, finissait par des tripotages infâmes à monter jusqu'à 114 fr. 60 c. Ces chertés anormales duraient quelquefois huit ou neuf années consécutives, comme cela eut lieu de 1416 à 1425. Quelle ressource restait-il alors au malheureux, à l'ouvrier?.. aucune : ils finissaient leurs jours dans les tortures affreuses de la faim !.. en maudissant leur ingrate et barbare Patrie... On en vit périr jusqu'à 40,000 dans une seule province et des localités perdirent un quart de leurs habitants : la population de la France n'était cependant alors que de 16,000,000 d'âmes. Un pareil système ne pourrait donc qu'entraîner des malheurs irréparables, et finalement la ruine de l'Etat.

On fait sonner bien haut la liberté que demande impérieusement le commerce pour prospérer ; et on ne réfléchit pas qu'aucune branche de l'industrie n'est réellement libre : elle a des entraves, et avec raison, depuis l'entrée de la matière première, jusqu'à la fin de la fabrication. Et d'imprudents économistes voudraient soustraire à tout contrôle les denrées alimentaires qui sont le sang, la vie même du peuple ? On prétendrait les assimiler à une marchandise, à une simple marchandise de luxe ? Erreur capitale et extrêmement dangereuse

au bonheur social! Il est de l'intérêt même de l'autorité qu'il n'en soit pas ainsi, parce qu'elle est la tutrice naturelle de la Nation, et la protectrice obligée des infortunés. Aussi, c'est un devoir sacré pour elle, de suivre pas à pas le blé partout où il va, dès qu'il est sorti des granges du fermier : on doit agir à l'égard de cette denrée comme on le fait pour les boissons spiritueuses. Mais il est d'autres dangers qui menacent les citoyens, au milieu des circonstances graves amenées par l'apparence d'une disette.

Dans une année de récolte moyenne, une Nation ennemie, à la faveur du commerce illimité des grains, peut, par l'entremise d'agents habiles, acheter pour 1,000,000,000 de grains, à des prix élevés, et en sacrifiant au plus, en les revendant à l'extérieur, 100,000,000 de francs, somme modique, en temps de guerre, exciter une révolution, chez ses adversaires. A l'intérieur, il est même à craindre, sans une surveillance active, qu'on ne vienne à accaparer les blés, et que les haines politiques ne poussent certaines gens à les détruire : cette appréhension n'est nullement exagérée.

Pendant nos discordes civiles, nous avons vu, au moment où le peuple n'avait, pour toute nourriture, qu'un mauvais pain distribué avec parcimonie, malgré le haut prix auquel il était monté ;

nous avons vu, avec épouvante, les rivières dévoilant le crime qu'on avait cru cacher dans leur sein, se couvrir tout-à-coup de blé que les sacs détruits par vétusté, laissaient échaper, malgré eux, comme pour montrer quels profonds scélérats il existe, dans les temps d'anarchie, au milieu des sociétés modernes. Que de fois, l'autorité elle-même a été obligée de faire noyer des blés et des farines qui entassés sans précaution, par une spéculation coupable, s'étaient échauffés ! Elle craignait, et celà est arrivé plus souvent qu'on ne croit, que leur libre circulation ne vînt porter la contagion au milieu de populations nombreuses. En examinant ces faits déplorables avec les yeux de l'humanité, je ne pense pas qu'il se trouve un seul économiste capable de persister dans son opinion de liberté illimitée du commerce des grains. A moins que son cœur ne soit pétrifié par l'esprit de système, il verra sur le champ les désastres qu'elle pourrait entraîner; désastres souvent suivis de commotions violentes qui parfois amènent la ruine de la Patrie.

En 1811, les partis qui, pourvu qu'ils triomphent, s'inquiètent fort peu de la ruine même du pays, avaient travaillé avec tant d'habilité, que tout était perdu, si l'Empereur n'eût veillé pour tous. La hausse excessive et inattendue des grains, lui

fit sentir que c'était à lui qu'on en voulait personnellement : sa vue d'aigle pénétra bientôt les machinations de ces hommes pervers qui ne voyaient qu'avec chagrin le bonheur des Français; et par des mesures promptes et vigoureuses, il déjoua leurs complots criminels : sa prévoyance et son énergie épargna à la Patrie de grands malheurs. Ceux qui blâment ses décisions un peu arbitraires, ressemblent aux Autrichiens qui se consolaient de leurs défaites, en disant que Napoléon ne les avait point battus suivant les règles de l'ancienne tactique. Ils font semblant d'ignorer que, imitant la Providence, le génie, par des voies nouvelles, surmonte tous les obstacles, afin d'arriver à l'accomplissement de ses combinaisons philanthropiques.

Informé, par des rapports circonstanciés de la police, que les blés vendus à de prétendus marchands restaient chez les fermiers, l'Empereur s'opposa à ce trafic frauduleux et coupable : il ordonna, en conséquence, que les blés seraient voiturés au marché public, au fur et à mesure des besoins. Les aveux de plusieurs émeutiers qui avaient pillé des magasins, sans être poussés par le besoin, mais parce qu'ils étaient bien payés, l'avertirent de redoubler de vigilance dans ce moment des plus critiques. Il se fit donc présenter

un état exact et détaillé des différentes denrées alimentaires qui existaient en France, et après un sévère examen, il reconnut qu'elles suffiraient amplement à la consommation du Pays : il jugea sainement alors que cette hausse excessive n'était amenée que pour exciter des troubles et entraver ses préparatifs militaires contre la Russie. Et cependant dans le relevé des denrées alimentaires, on n'y vit point figurer plus de 40.000 sacs de farine que les ménagères prudentes avaient achetés pour parer aux éventualités de la récolte prochaine : leur apparition subite à l'approche de la moisson, fit baisser singulièrement le prix du blé.

Pour agir cependant avec cette justice qui était l'essence de son caractère, ce Prince balança tous les intérêts divers; et, faisant ensuite un décret (1), qui fixait le maximum du prix du blé, il mit enfin un terme à des craintes exagérées, mais toujours dangereuses, parce qu'il n'est jamais prudent de vouloir raisonner avec la faim.

Belles paroles de l'Empereur.

Dans cette circonstance douloureuse pour son cœur, Napoléon ne négligea rien pour assurer la subsistance du peuple. Le Ministre de l'intérieur lui ayant dit que le pain ne manquerait pas, bien qu'il dût être cher. « Qu'est-ce à dire? répondit-il

(1) 8 mai 1812.

» avec indignation, et qu'entendez-vous par ces
» paroles : *le pain sera cher, mais il ne manquera*
» *pas*. Eh ! de qui croyez-vous, Monsieur, que nous
» nous occupions depuis deux mois ? des riches...
» non, sans doute ; je sais que ceux qui ont de l'or
» trouveront toujours du pain, comme ils trouvent
» tout en ce monde... Ce que je veux, c'est que le
» peuple ait du pain, c'est qu'il en ait beaucoup
» de bon, et à bon marché... *c'est que l'ouvrier,*
» *enfin, puisse nourrir sa famille avec le prix de*
» *sa journée*. » Ces paroles sont mémorables, dignes d'un grand Prince, et justifient toutes les mesures exceptionnelles qu'il a prises dans l'intérêt du peuple.

On a blâmé Napoléon de la sévérité indispensable qu'il a employée pour maintenir la tranquillité dans l'Empire, au moment où de si grands événements allaient éclater dans le Nord. Rien n'est plus injuste que ces vagues déclamations parce que la mission spéciale de l'Empereur, mission sanctionnée par le peuple, était de veiller au salut de tous en vertu du pouvoir immense qu'on lui avait déféré. Personne ne peut nier que, dans une crise générale, les citoyens ne soient solidaires les uns envers les autres. Tandis que le militaire, les armes à la main, repousse aux dépens de ses jours, l'invasion de l'ennemi, que l'ouvrier passe laborieuse-

ment sa vie à nous procurer tous les objets qui rendent l'existence agréable, le laboureur, au milieu même des alarmes, cultive tranquillement la terre, et lui fait produire les denrées nécessaires à l'alimentation générale. Dans ce travail commun, mais de produits différents, les bénéfices sont cependant connus. Le négociant les porte à 15 %; l'agriculteur, tous frais payés, à 5 % : c'est donc sur cette dernière base qu'il faut établir notre raisonnement au sujet du prix du blé. Que l'Empereur fût venu dire aux fermiers, vous vendrez l'hectolitre de blé qui vous coûte 15 fr. pour le même prix : certes, il y aurait eu là une injustice que le fermier cependant aurait soufferte, en bon Français, plutôt que de voir mourir de faim ses compatriotes. Mais non, ce Prince leur montra seulement qu'il voulait que ceux qui n'étaient pas riches, comme il l'avait dit au Ministre de l'intérieur, pussent arriver à se procurer un morceau de pain.

« Tout en vous astreignant à un tarif, dit Napo-
» léon, je vous laisse cependant la latitude de
» gagner quatre fois plus que vous ne l'auriez fait,
» sans ces perfides machinations qui, par un actif
» agiotage, ont porté une perturbation dangereuse
» dans le commerce des grains. Non..., je le répète,
» je ne veux en aucune manière, surtout lorsqu'il
» s'agit de l'existence du peuple, qu'on abuse de

» la protection que je vous accorde pour amener
» le trouble dans l'Empire et la désolation dans les
» familles. Sachez que si je vous retirais cette
» protection, si je permettais à la licence d'envahir
» les campagnes, bientôt vos terres, vos blés, vos
» vins ne vous appartiendraient plus. La sécurité
» ou vous vivez, ne doit pas vous faire oublier les
» dangers que vous avez courus. Souvenez-vous
» que cinquante bandits (1) suffisaient naguère pour
» mettre le désordre dans plusieurs départements.
» Je vous ai délivrés de cette calamité, mais la
» tranquillité dont vous jouissez, ne doit pas vous
» pousser à devenir ingrats. La vie des citoyens,
» quel que soit leur rang ou leur fortune, m'est
» si précieuse, que tout raisonnement qui tendrait
» à vouloir pallier les maux que je prévois, ne serait
» pour moi que de l'idéologie toute pure, et j'aurais
» mauvaise opinion de celui qui chercherait à me
» persuader que mes appréhensions n'ont point de
» fondement. Nommé par le peuple pour veiller à
» son bonheur, je dois me souvenir que mon
» premier devoir est de songer au salut du peuple.
» Ce devoir sacré pour moi, sourit d'autant plus
» à mon cœur, que je puis le mettre en pratique
» sans nuire à qui que ce soit, et en répandant la

(1) Les chauffeurs.

» sécurité et l'abondance autour de moi (1). » Que répondre à des paroles aussi sensées?... rien ; et les fermiers, même ceux qui avaient comploté de ne plus vendre un seul grain de blé avant qu'il ne fût à 100 fr. la somme, finirent par s'exécuter volontairement et même avec joie, car une raison supérieure leur en faisait voir l'urgence à défaut de la voix de l'humanité.

Dans mon intime conviction, je pense que les mesures que prit Napoléon sont justes et conservatrices, et qu'elles ne méritent pas les reproches acerbes et erronés dont elles ont été stigmatisées par un de nos plus grands écrivains. C'est comme historien que j'expose mon sentiment, et je ne prétends, en aucune manière, me poser en critique des nouvelles théories de nos économistes modernes : autre temps, autres maximes. Je dis seulement que Napoléon, dans les circonstances impérieuses où il se trouvait, a agi comme il devait le faire, et que son initiative courageuse a sauvé la Patrie des plus grands dangers. *Le salut du peuple est la première des lois;* et ce Prince représentant le peuple même, ne devait écouter que sa conscience et son humanité pour suivre cette maxime tout exceptionnelle. « Ce n'est pas sans

(1) Pensées intimes.

» la plus vive douleur, disait Napoléon, que je
» songe au triste sort des ouvriers qui, dans les
» temps de disette, se trouvent sans ouvrage.
» Pleins de courage, ils ne peuvent pourvoir à
» leurs besoins et à ceux de leur famille : la faim
» décharnée vient s'asseoir sur le seuil de leur
» demeure. Le désespoir qu'ils éprouvent doit être
» aussi poignant que serait celui du riche auquel
» on pourrait retirer l'air qu'il respire, »

Mais l'Empereur avait affaire à des ennemis implacables. Désespérés que Napoléon fût parvenu à déjouer leurs combitaisons machiavéliques, ils se tournèrent d'un autre côté, et livrèrent à l'étranger l'état détaillé des forces militaires de la France; les plans de nos places de guerre et de nos ports lui furent vendus. Cette trahison retarda la campagne de Russie de plusienrs mois, et la rendit désastreuse : ses ennemis en profitèrent pour créer de nouveaux embarras à ce Prince.

Conjuration de Mallet.

Pendant son absence, trois généraux, prisonniers pour leurs opinions politiques, tentèrent un coup de main, à Paris. Dans le premier moment de surprise, ils s'emparèrent du duc de Rovigo même : mais cette échauffourée les conduisit au champ de Mars, où ils périrent, sans qu'on soupçonnât la main occulte qui les avait mis en mouvement.

« Cette extravagance, disait l'Empereur, ne fut

» au fond qu'une véritable mystification : c'est un
» prisonnier d'Etat, homme obscur, qui s'échappe
» pour emprisonner à son tour le Préfet, le Ministre
» même de la Police, ces gardiens de cachots, ces
» flaireurs de conspirations, lesquels se laissent
» moutonnement garrotter. C'est un Préfet de
» Paris, le répondant né de son département, très
» dévoué d'ailleurs, qui se prête sans la moindre
» opposition aux arrangements de réunion d'un
» nouveau gouvernement qui n'existe pas. Ce sont
» des ministres nommés par les conspirateurs,
» occupés de bonne foi à ordonner leur costume, et
» faisant leur tournée de visites, quand ceux qui
» les avaient nommés étaient déjà rentrés dans les
» cachots. C'est enfin toute une capitale apprenant
» au réveil l'espèce de débauche politique de la nuit,
» sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient.
» Une telle extravagance ne pouvait avoir absolu-
» ment aucun résultat. La chose eût-elle en tout
» réussi, elle serait tombée d'elle-même quelques
» heures après ; et les conspirateurs victorieux
» n'eussent eu d'autre embarras que de trouver à
» se cacher au sein du succès. »

Malgré cette police qu'on voudrait nous représenter comme si terrible, si sévère, et comme le pivot principal sur lequel s'appuyait le prétendu despotisme de Napoléon, de nombreuses sociétés

secrètes s'organisent sur tout le territoire de l'Empire, et facilitent, lors de nos revers, l'entrée du sol sacré de la Patrie. On voit que la police, au lieu d'avoir été trop tracassière, n'a jamais eu cette activité judicieuse qu'on devait attendre de son service; et, si une contre-révolution n'a pas éclatée plus tôt, on doit en bénir les décrets de la Providence qui a toujours protégé Napoléon contre les attaques incessantes de ses ennemis. Lorsqu'elle a retiré sa main de lui, c'est que nous avions comblé la mesure de nos ingratitudes, et que nous n'étions plus dignes de posséder ce grand homme. Au surplus, c'est un fait avéré que la police de l'Empire, malgré des récriminations absurdes, n'a jamais inquiété le citoyen paisible. Terrible aux méchants, elle a toujours honoré et protégé celui qui consacrait sa fortune et son existence à la prospérité du pays, à la gloire de l'Empire, qui était la gloire de tous.

Dans son désir ardent de faire le bien, Napoléon réunit autour de lui, sous le nom de Conseil d'Etat, des hommes éclairés qui pouvaient l'aider de leurs idées, et élaborer les lois utiles à la Patrie. La plus entière liberté régnait dans cette assemblée ; et présidée par Napoléon lui-même, ce n'était encore qu'une réunion de pairs. Conseil d'État.

Un Sénat conservateur devait être le gardien des libertés nationales; et il lui confia la mission, si Sénat.

un jour elle devenait nécessaire, de modérer les passions du Souverain, et de lui rappeler ses serments.

Corps législatif.

Un Corps législatif apportait aux pieds du trône les plaintes, les souffrances et les remerciements du peuple, éclairé par une autorité paternelle. Mais instruit par les excès auxquels s'était abandonnée une éloquence fallacieuse, Bonaparte lui interdit ces fleurs de rhétorique qui ne servent qu'à flatter l'amour-propre de l'orateur, et finissent quelque fois par ébranler la meilleure constitution. Avouons-le, après une révolution désastreuse et sanglante, ce Prince avait parfaitement raison. A présent que tout a été débattu, que tout est connu, ce n'était plus de l'enthousiasme qu'il fallait, mais du bon sens et le désir de faire le bien, pour choisir, au milieu du dédale de lois souvent contradictoires, celles qui pouvaient contribuer aux améliorations sociales : on devait rejeter avec un esprit judicieux un superflu dont les passions nous avaient inondés, et qui pouvait devenir un arsenal de tyrannie, entre des mains perverses.

Comme l'Aréopage d'Athènes qui dans les causes les plus importantes, ne demandait qu'un résumé clair et succinct de l'affaire, tant il craignait les charmes parfois trompeurs de l'éloquence, le Corps législatif, sans être animé par des sentiments

étrangers au sujet qui avait provoqué sa réunion, examinait mûrement les projets que le pouvoir envoyait à son acceptation ou à son refus. Chaque membre était en droit d'obéir à la voix de sa conscience et de ses convictions personnelles : son vote devenait alors le produit de la raison et non de l'enthousiasme si fatal dans le cours de nos discussions civiles et politiques.

Légion-d'Honneur.

Pour faire de tous les membres de l'Etat un même faisceau, par une réciprocité de services et de récompenses, Bonaparte, toujours inspiré par les grandes choses, institua l'ordre de la Légion d'Honneur, cette noblesse personnelle qui devait balancer la prépondérance de la noblesse héréditaire. C'est dans son sein que viennent se confondre tous les hommes qui se distinguent dans les sciences, les lettres et les arts, ou qui ont bien mérité de la Patrie par leurs travaux et leur dévouement : *sublime institution qui relève la dignité de l'homme aux yeux mêmes de ceux qui sont les plus indifférents pour la gloire nationale.* Là, point de prééminence sociale qui blesse toujours l'amour-propre; le mérite seul est distingué, sans avoir égard à quelle classe il appartient. Le noble, le militaire, le bourgeois, le paysan, l'ouvrier sont tous des hommes que la Patrie recommande au même titre, malgré la différence des aptitudes et des services,

à la reconnaissance et au respect des citoyens. *L'ordre de la Légion d'Honneur est la république des gens de mérite utiles à la Patrie : c'est le Panthéon de la noblesse personnelle, noblesse qui n'excite jamais la jalousie du peuple, parce qu'elle ne doit ses titres qu'au désir de le rendre heureux et de gagner sa confiance par des bienfaits.*

Telle fut la noble intention de Napoléon dans la création de cet ordre du mérite personnel. Aussi, lorsque ce Prince envoya la décoration de la Légion d'Honneur au prince Charles, il ne lui fit remettre que celle de simple légionnaire, pour lui faire sentir que c'était à ses talents qu'il la devait, et non à sa naissance : cette idée était ingénieuse, et montre le tact délicat de l'Empereur. Lui-même ne portait ordinairement que la décoration de simple légionnaire.

Les Codes. Après l'organisation des grands corps de l'Etat, Napoléon s'occupa de donner à la France des garanties légales, bases naturelles de toute société bien organisée, et on vit ses Codes immortels remplacer les lois incohérentes de l'ancien régime et de la République. Les lois de l'Empire portèrent la lumière dans l'antre ténébreux de la chicane, et abrégèrent singulièrement les procès, source de discussions continuelles et de ruine pour les familles. Malgré les matériaux immenses dont on pouvait

disposer, cet ouvrage lui appartient, non seulement parce qu'il l'ordonna, mais encore parce que ce fut lui qui apporta le plus de lumières dans la discussion de ce travail précieux pour tous les intérêts.

« Un Gouvernement basé sur les lois de la nature » et les principes de la justice, disait Napoléon, a » besoin de peu de lois : elles doivent être simples, » claires et d'une interprétation facile. Leur déve- » loppement surtout ne doit laisser à la mauvaise » foi aucun moyen de dénaturer les intentions » conservatrices du Législateur. »

Ordre judiciaire.

L'administration de la justice est ce qui doit occuper le plus sérieusement le Gouvernement, parce que c'est de cette partie importante que découlent toutes les vertus des citoyens. Tranquille dans ses foyers, chacun est persuadé que l'homme puissant ne peut lui nuire : l'homme puissant lui-même sait qu'il ne peut nuire à qui que ce soit, sans que les lois ne répriment sa méchanceté ou son avidité, et un équilibre de modération dans les désirs ne tarde pas à s'établir parmi les citoyens ; la sécurité amène la confiance, et le développement des nobles qualités que Dieu nous a départies.

Mais pour arriver à cet heureux résultat, il ne faut pas que la justice puisse offrir un instrument de ruine, en devenant le flatteur de passions intéressées ou dépendantes du Pouvoir. Afin d'éloigner

ce malheur, Napoléon composa l'Ordre judiciaire, protecteur naturel de l'ordre public, d'hommes consciencieux et indépendants qui ne fissent servir l'autorité qu'on leur confiait qu'à entretenir la paix et la sécurité dans la société : la position des juges devint brillante. Ce ne fut pas encore assez, Napoléon voulut que l'inamovibilité vint, pour ainsi dire, les consacrer dans leurs nobles fonctions, et les rendre recommandables aux yeux de leurs concitoyens. Alors, on les vit rivaliser de zèle pour faire triompher le bon droit, et aucun intérêt personnel ou particulier ne put tyranniser leur conscience. Trop haut placés pour être déterminés par aucune influence étrangère, leurs arrêts furent reçus avec respect, parce que la justice même les avait dictés.

« La bonne administration de la justice, disait » l'Empereur, et la bonne composition des Tribu- » naux sont dans un Etat ce qui a le plus » d'influence sur la valeur et la conservation des » propriétés et sur les intérêts les plus chers des » citoyens. Les Juges doivent prononcer comme » les Jurés, d'après leur propre conviction, et sans » se livrer à ce système de semi-preuves qui » compromet bien plus souvent l'innocence qu'il » ne sert à découvrir le crime. La règle la plus » sûre d'un juge qui a présidé aux débats, c'est la

» conviction de sa conscience : ***aucun ordre ne***
» ***peut le justifier.*** »

Justice sévère de l'Empereur.

Napoléon fidèle à ces principes de justice éternelle, n'abusa jamais du droit de faire grâce, droit qu'il regardait comme un des plus beaux fleurons de sa couronne. Des sollicitations trop pressantes bouleversaient son âme, surtout lorsqu'on lui demandait la remise de la peine infligée à un crime odieux. « Je vous en prie, s'écriait-il, laissez-moi
» tranquille; vous ne savez pas le mal que vous
» me faites. Ma conscience se refuse à vous accor-
» der votre demande ; elle me semble par trop
» injuste. » Un jour, il repoussa, avec le plus grand mécontentement, les prières de Joséphine, son épouse, qui lui demandait la grâce d'un homme puissant, accusé de meurtre exécuté sur sa femme, avec une préméditation révoltante. « Non, s'écria-
» t-il, il ne sera point dit que source de toute
» justice, j'ai abandonné la cause de la faiblesse
» et de l'innocence pour favoriser le crime. »

Prospérité de la France.

Le Commerce, à la suite de la victoire et encouragé par les bienfaits de ce Prince, devint florissant, Les Arts et les Sciences, qui contribuent si puissamment au bonheur des Etats, revinrent, à l'abri de ses lauriers, répandre l'abondance dans toutes les classes de la société. Les ouvriers se souviennent encore, avec reconnaissance, que sous son règne,

ils étaient bien nourris, bien vêtus, et que l'Empereur avait réalisé le vœu chéri du bon Henri IV *qui désirait au Peuple la poule au pot tous les Dimanches.*

La Vendée dévastée impitoyablement, nos villes désertés, nos campagnes en friche se relevèrent bientôt de leurs ruines. Elles bénirent l'homme bienfaisant dont la main puissante et salutaire venait cicatriser leurs plaies ; et la misère, atténuée par ses lois protectrices et paternelles ne tarda pas à disparaître de l'Empire français. Ce ne fut point en prenant à l'un pour donner à l'autre que Napoléon ramena l'abondance ; mais par les ressources que son génie parvint à créer, par la confiance qu'il sut inspirer au Commerce et à l'Industrie, par les encouragements qu'il prodigua à l'Agriculture.

A sa voix, les Français enfantèrent des merveilles : le Pays changea bientôt d'aspect, et les étrangers ne le reconnurent plus. Au lieu de ces figures, attristées des ruines qui les environnaient, ils ne voyaient maintenant que des visages où brillait la joie d'être échappés à tant de dangers et de malheurs. L'abondance, la gloire et l'honneur semblaient avoir choisi pour séjour notre beau pays, tandis que nous avions repoussé chez les ennemis de nos institutions, la misère, la confusion

et le désespoir : une France nouvelle et radieuse avait surgi des débris de l'ancienne.

Quarante millions d'hommes qui, naguère, luttaient douloureusement contre la disette et la privation des commodités de la vie, se virent, comme par enchantement, dans une aisance qui n'appartient souvent qu'aux maisons les plus opulentes. La propriété jusqu'alors menacée et incertaine, devint sacrée : cette assurance donna un nouvel essor aux Arts, aux Sciences et à toutes les Industries débarrassées des entraves prohibitives et des priviléges, toujours si funestes au commerce. L'argent que la crainte avait caché, reparut avec confiance, et avec lui les jouissances qui embellissent notre existence. Les richesses immobilières et mobilières de la France triplèrent de valeur en peu de temps, et malgré des guerres presque continuelles, sa population augmenta considérablement. Une auréole de gloire couvrit les crimes de la Révolution, et parvint même à les faire oublier, au milieu de l'allégresse générale. Le Français devint si grand qu'on n'osa plus lui reprocher des actions, si dignement réparées; la liberté et la prospérité dont il jouissait, les lauriers qui ceignaient son front, semblèrent tout justifier : l'épée du grand homme qui le conduisait à la victoire avait abaissé toutes les prétentions, toutes

les rivalités. Sous ce règne géant, la France fut forte, glorieuse et libre, parce que personne n'était jaloux de supériorités auxquelles il pouvait parvenir : il n'y avait de mécontent que la médiocrité envieuse.

Tolérance patriotique de l'Empereur.

Indulgent pour les opinions qui voulaient travailler au bien du Pays, Napoléon appela près de lui les hommes de mérite de tous les partis et même des contrées étrangères. En échange des richesses dont il les dota, des honneurs dont il les combla, il leur demanda de se rallier franchement à son autorité pour travailler en commun au bonheur de la France.

« J'ai fait tout au monde, disait l'Empereur,
» pour accorder tous les partis ; je les ai réunis
» dans les mêmes appartements, fait manger aux
» mêmes tables, boire dans les mêmes coupes :
» leur union a été l'objet constant de mes soins,
» j'avais le droit d'exiger qu'on me secondât.

» Tant que je fus à la tête du gouvernement, on
» ne m'a jamais entendu demander ce qu'on était.
» ce qu'on avait été, ce qu'on avait dit, fait, écrit..,
» on aurait dû m'imiter.

» On ne m'a jamais connu qu'une question,
» un but unique : *Voulez-vous être bon Français*
» *avec moi?* Et sur l'affirmative, j'ai poussé chacun
» dans un défilé de granit sans issue à droite ou à

» gauche, obligé de marcher vers l'autre extré-
» mité, ou je montrais de la main l'honneur, la
» gloire, la splendeur de la Patrie. »

La République a manqué d'hommes de génie.

La Révolution a sans doute produit des hommes éminents, des hommes du plus grand talent ; mais la plupart n'avaient qu'une vue spéciale, chacun dans sa partie ; l'ensemble, trop vaste, pour leur intelligence, leur échappait. Je ne parle pas de ceux qui ne cherchent que le désordre, parce que le désordre seul les fait briller.

Après avoir beaucoup travaillé avec le désir et la volonté invincible de bien faire, après avoir sacrifié leur bonheur, leur tranquillité au salut et à la prospérité de la Patrie, au bout de nombreuses années d'angoisses, de déceptions, de malheurs inénarrables, ils se retrouvaient fatigués, découragés, au même point d'où ils étaient partis triomphants et pleins d'espérance. Une révolution succédait à une révolution, parce qu'ils n'avaient pas la main assez ferme pour conduire le char de l'Etat, et beaucoup se trouvèrent broyés en voulant faire cet essai dangereux. Des vicissitudes continuelles et inattendues finirent par porter le découragement dans tous les cœurs : on alla alors jusqu'à renier ses plus intimes convictions ; la Patrie, la gloire, l'honneur même ne furent plus regardés que comme des erreurs et des inductions dangereuses.

Napoléon seul embrassant tout, sachant tout, appréciant tout, put d'une main puissante et sûre, relever l'édifice social, parce qu'il réunissait la force au génie. C'est avec le plus grand soin et la plus grande habileté qu'il distribua les rouages de la machine gouvernementale. Administration civile et militaire, Clergé, Finances, Justice, tout passait devant ses yeux, et les abus disparaissaient pour faire place à l'ordre et aux améliorations les plus désirables. Son organisation départementale fut constituée avec tant de sagesse, qu'elle est restée debout, au milieu des ruines de l'Empire, et démontre encore à nos regards étonnés le génie du grand homme qui l'avait établie.

Caractère du despotisme.

Le propre du despotisme est de craindre tous les hommes de talent : aussi, sous ce gouvernement, la bassesse est le seul moyen de plaire au Prince. « Si je croyais, disait Mahomet II, empereur des » Turcs, que quelqu'un eut plus d'esprit que moi, » je le ferais pendre. Dans un pays, où le maintien » de l'ordre demande une obéissance passive, il est » dangereux qu'un individu pense en savoir plus » que le sultan. »

Quelle différence avec Napoléon qu'inconsidérément on a pourtant accusé de despotisme! Voulant s'entourer de tous les genres de gloire, ce Prince encouragea les sciences et les arts par des pensions,

les belles-lettres, par des distinctions qui flattaient ceux qui les cultivaient, et les poussaient à persévérer dans une voie si souvent ingrate pour ceux qui la parcourent : c'était le génie puissant et éclairé qui accueillait le génie parfois délaissé et malheureux, au milieu de l'égoïsme des intérêts purement matériels.

Eloge des sciences et des lettres.

« Les vraies conquêtes, disait l'Empereur, les » seules qui ne donnent aucun regret, sont celles » que l'on fait sur l'ignorance : l'occupation la » plus honorable comme la plus utile pour les » nations, c'est de contribuer à l'extension des » idées humaines. Les Sciences qui honorent l'es» prit humain, les Arts qui embellissent la vie et » transmettent les grandes actions à la postérité, » doivent être spécialement honorés dans les gou» vernements libres. *Tous les hommes de génie, et* » *tous ceux qui ont obtenu un rang dans la Répu*» *blique des Lettres, sont frères, quelque soit le pays* » *qui les ait vus naître.* Un peuple éclairé doit » ajouter plus de prix à l'acquisition d'un savant » mathématicien, d'un peintre en réputation, d'un » homme distingué, quelque soit l'état qu'il pro» fesse, que de la ville la plus riche et la plus » abondante. *Un Gouvernement sage doit s'assurer* » *des hommes de Lettres ; leur puissance est vaste.* » *Je crois qu'au moyen des Journaux, une seule*

» *plume finirait par soulever le monde, tandis*
» *qu'une seule épée n'y parviendrait jamais.* »

Vœux de l'Empereur.

Intimement convaincu que ce sont les grands Ecivains qui environnent les Nations d'une gloire impérissable, Napoléon avait pour eux les égards les plus flatteurs. Une belle page de prose ou de poésie suffisait pour leur aplanir la route des honneurs, et leur assurer son estime et sa protection. Il désirait avec ardeur, que son siècle fut illustré par leurs écrits, comme l'avaient été ceux d'Auguste et de Louis XIV ; car c'est aux Ecrivains seuls qu'appartient le droit incontesté de dispenser dans tous les temps la gloire et les hommages même de la postérité.

Aussi l'Empereur attendait de leur reconnaissance que son siècle serait nommé *le Siècle de Napoléon le Grand,* comme l'époque remarquable d'une nouvelle ère qui consacrait la prépondérance du mérite sur les protections intéressés, dans toutes les conditions de la société. La fortune a trahi l'Empereur, il est vrai, mais les Ecrivains ne le trahiront pas, et il sera plus heureux qu'Alexandre le Grand qui enviait le bonheur d'Achille d'avoir eu un Homère pour chanter ses exploits, tandis que *lui, après avoir rempli le monde de sa renommée, n'avait aucun Ecrivain qui pût faire passer son nom à la postérité.*

Une circonstance qu'on n'a pas remarquée dans la vie de Napoléon, et qui fait le plus bel éloge du noble caractère de ce Prince, c'est qu'il s'identifie, pour ainsi dire, avec la France. Dans ses conventions, dans ses traités, il ne pense jamais à ses propres avantages, mais il stipule toujours dans les intérêts de la Patrie. Toujours et préférablement à l'argent, il exige comme condition principale de la paix, un certain nombre de statues, de tableaux, de manuscrits rares et précieux, non pour lui, mais pour enrichir nos musées, nos bibliothèques ; sa gloire est inséparable de celle de la Patrie, et il se croirait rabaissé, s'il laissait passer une condition tant soit peu avilissante pour la France.

Désintéressement de ce grand Homme.

Vainqueur à Iéna, Napoléon eut plus de joie de se voir possesseur des insignes du grand Frédéric, que de cette victoire même. Il était satisfait, non pas pour lui seul, mais encore pour ses compagnons d'armes, de ce fruit précieux de son triomphe. Examinant tour à tour le cordon de l'Aigle noir, la ceinture de général que portait ce Roi à la guerre de sept ans, son hausse-col et son épée : « J'aime » mieux cela, dit-il, que 20,000,000. J'en veux » faire présent à l'hôtel des Invalides : les vieux » soldats de la guerre du Hanovre accueilleront » avec un respect religieux tout ce qui appartient

Ambition patriotique.

» à l'un des premiers Capitaines dont l'histoire
» conservera le souvenir. »

Après la victoire d'Iéna, Napoléon fit abattre, en sa présence, la colonne qui consacrait la défaite des Français dans la plaine de Rosbach; et, changeant en trophée ce monument d'un ancien désastre, il ordonna qu'il fut transporté à Paris.

De la Presse. L'Empereur a fait du bien à tout le monde; jamais il n'a commis la moindre injustice pour le plaisir de mal faire. S'il entrava la liberté de la presse, ce ne fut point celle qui veillait aux intérêts de l'Empire et à la conservation des libertés nationales, ce ne fut point celle qui cherchait à développer son industrie et à augmenter sa puissance: non, certes! mais il fut sévère envers cette presse continuellement hostile qui ne vit que d'anarchie et de trahison. C'était un père de famille qui ne se souciait pas de voir troubler le bonheur de ses enfants. Connaissant par leurs funestes résultats, la violence et le caractère impitoyable des partis, l'Empereur voulait empêcher le retour de ce régime de fer qui fit tant de mal à la Patrie: il désirait en même temps protéger cette égalité devant la loi pour laquelle la France avait sacrifié ses intérêts les plus chers. Sensible à la reconnaissance de ses concitoyens, son but en s'opposant à la licence de la presse, était de rendre la religion

respectable et de la faire respecter. Il voulait, en outre, que le foyer domestique, l'asile de toutes les vertus, fut un lieu inabordable aux attaques contagieuses du vice. En agissant ainsi, Napoléon comblait les vœux de tous les honnêtes gens et des véritables amis de la liberté.

« Chez un Peuple, disait l'Empereur, où l'opi-
» nion doit tout influencer, où elle doit intervenir
» dans les actes des ministres, dans les délibéra-
» tions des grands corps de l'Etat, que la presse
» soit indéfiniment libre, on le conçoit ; mais nos
» constitutions n'appellent pas le peuple à se mêler
» des affaires politiques ; c'est le Sénat, le Conseil
» d'état, le Corps législatif qui pensent, qui parlent,
» qui agissent pour lui, chacun dans l'étendue de
» ses attributions : si l'on veut plus, il faut changer
» l'organisation actuelle. S'il est démontré que
» cette puissance de l'opinion ne produirait que
» des troubles et des bouleversements, il faut bien
» établir une surveillance de la presse. »

Napoléon aurait été constamment heureux, si ses ennemis, qu'il cherchait à gagner par des bienfaits, avaient eu pour lui la moindre reconnaissance qu'on ne refuse même pas aux hommes les plus ordinaires. Bien au contraire, ces bienfaits que les envieux de sa gloire et de la prospérité de la France, semblaient accepter avec gratitude,

furent des armes dont ils se servirent pour le plonger lui et la Patrie dans un abîme de maux.

Bienfaits de Napoléon.

Sans doute, Napoléon a pu commettre involontairement des fautes, mais qui n'en ferait pas, s'il commandait à une Nation aussi impressionnable que la Nation française, et qui alors, sortant d'une révolution terrible qui avait bouleversé toutes les fortunes, détruit toutes les convictions, ne songeait qu'à satisfaire, aux dépens de la tranquillité publique, son ambition et ses vengeances? Mais l'Empereur ne fut point tel que le dépeignaient ses ennemis ; au contraire, l'homme impartial conviendra que son génie sauva la France de l'anarchie où elle allait retomber. Ce Prince restaura les autels foulés aux pieds, rétablit l'empire de la morale et des lois, et fit du peuple français le premier peuple du monde : ses vertus, son courage, ses victoires et ses institutions vraiment libérales méritent l'estime et l'approbation de tous les hommes sensés et vertueux.

Napoléon historien et orateur.

Grand guerrier, profond politique, législateur éclairé, administrateur habile, l'Empereur semblable en tout à César, est encore un excellent historien et un orateur du premier ordre. La narration de ses exploits rappelle les commentaires du vainqueur des Gaules : comme lui, il excellait dans le talent inappréciable de rendre sa pensée avec précision

et énergie. Quelle politique habile il développe à ceux qui croyaient avoir pénétré tous les secrets de l'art de gouverner ! Ses rapports, ses discussions au Conseil d'État, le placent parmi les orateurs les plus distingués. Son éloquence est précise et positive : Napoléon avait de l'éloignement pour l'éloquence parlementaire qui souvent au lieu de bonnes raisons ne nous donne que des phrases harmonieuses qui finissent par compliquer les questions les plus simples : les résultats seuls avaient de l'influence sur un esprit avare du temps qu'il voulait consacrer au bonheur général. Ses proclamations, chefs-d'œuvre d'éloquence militaire, assurent à l'Empereur, le premier rang sur les Capitaines de tous les temps et de tous les pays. Dans son style figuré et plein d'enthousiasme, avec quel feu il parle de la liberté, de la gloire, de l'honneur ! Comme il nous entraine sur les champs de bataille où le succès l'accompagne presque toujours ! En l'écoutant, notre imagination s'élève à la hauteur de son génie, et il semble que l'ennemi soit déjà vaincu, et que nous n'arriverons que pour recueillir les fruits de la victoire. Quelle connaissance profonde du cœur humain, Napoléon révèle dans ces harangues immortelles ! Quel avenir de prospérité il présage à la France, et qu'une Nation doit être fière de posséder un si grand

homme! Aussi ses soldats enthousiasmés par ces discours brûlants, marchaient fièrement à la victoire, et s'associaient à son immortalité future.

A la bataille des Pyramides, il montre à son armée quarante siècles qui du haut de ces monuments gigantesques viennent contempler la destruction des Mamelouks et la délivrance de l'Egypte. Cette figure est imposante, grandiose, on croit voir ces ombres vénérables se grouper pour assister à la victoire mémorable de l'armée française.

Allocution magnétique.

Mais c'est lorsqu'il remercie ses soldats que l'Empereur est sublime. Semblables aux héros d'Homère, comme ils grandissent à nos yeux. « Soldats, je suis content de vous, leur dit le grand » capitaine, vous avez été au delà de mes espé» rances et de celles de la Patrie. Continuez de » marcher dans cette voie glorieuse, et un jour, » couverts de lauriers, vous rentrerez dans vos » foyers, satisfaits d'avoir rendu la paix au » monde. » Et ces mots nous font sentir qu'ils sont les arbitres de l'Europe.

Le plus grand mérite de Napoléon, dans sa carrière militaire, est de n'avoir point tout rapporté à sa personne, à sa gloire individuelle, comme ces rois vulgaires qui, insensibles aux privations de leurs soldats, aux dangers qu'ils courrent journelle-

ment, s'attribuent tout l'honneur des belles actions qu'ils ne comprennent même pas.

Libéralisme impérial.

Il y avait entre ce grand homme et ses compagnons d'armes une solidarité de gloire à laquelle ce Prince a toujours été fidèle. Maréchaux, généraux, officiers, simples soldats, Napoléon lui-même, tous travaillaient en commun, à la prospérité et à la prééminence de la Patrie, et chacun était récompensé comme il le méritait : l'armée ressemblait à une famille dont chaque membre se voyait placé dans le rang que ses talents lui permettaient d'espérer. *La plus belle immortalité que l'Empereur désirât, était la reconnaissance du bien qu'il laisserait après lui ; et, à l'instant suprême, à cette heure où on semble tout négliger, elle fut encore sa dernière pensée.*

Voilà ce qui rendait alors le militaire si fier : il sentait qu'il n'était pas un simple instrument d'ambition, et que l'arbitre des destinées de l'univers ne dédaignait pas de le consulter, parce que son courage et son patriotisme pesaient dans la balance politique des Nations. Avec de tels soldats, Napoléon, comme Frédéric, pouvait avoir la prétention *qu'il ne se tirât pas un seul coup de canon, sans sa permission, en Europe.*

Amour des sciences et des lettres.

Quoique les historiens racontent avec complaisance et un noble enthousiasme, la gloire militaire

de l'Empereur, quoiqu'ils énumèrent avec admiration les services rendus à la Patrie, ce ne sont cependant pas ses seuls titres à l'estime de ses semblables. Napoléon occupé de ses grandes conceptions, fut aussi un savant distingué, un mathématicien profond, qualité qui, suivant lui, devait l'emporter sur toutes les autres. C'est avec orgueil et conscience, qu'il signait : ***Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Italie.***

Ce Prince d'un goût épuré par l'étude de l'antiquité, protégeait avec éclat, mais avec discernement en même temps, les arts, les sciences et les belles-lettres : il réprouvait, non sans raison, les dons du génie même, lorsqu'ils ne servaient qu'à corrompre les mœurs et à détruire la religion base de toutes les vertus : l'immoralité était pour lui un indice que l'individu qui l'affichait, ferait bon marché de nos libertés nationales. L'ignorance modeste lui plaisait plus que la corruption insolente de la science, et toutes ses sympathies étaient acquises à celui qui au savoir joignait le respect de la morale. Quoique chef militaire, Napoléon mettait les hommes instruits au dessus des gens de guerre, et il regardait l'amitié d'un savant comme devant faire honneur à un roi même. Aussi, avait-il quelquefois à la bouche ce vers de Cicéron :

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.

Pénétré de cette grande vérité, Napoléon fut plein de sollicitude pour l'instruction de la jeunesse. Il avait vu avec quelle facilité on peut imprimer des idées funestes à la Patrie dans des organes encore tendres, et cette connaissance lui fit sentir que la direction de l'éducation est d'une importance majeure pour le gouvernement. Les passions sont ingénieuses dans leurs raisonnements ; et telle est la faiblesse de l'esprit humain, qu'une éloquence fallacieuse peut jeter du doute sur les vérités le mieux démontrées. Aussi, voyez comme les partis voudraient s'emparer de l'âge débile de l'enfance, pour la dresser, non dans son intérêt, mais pour leur propre avantage, afin d'en faire les instruments passifs de leur ambition et de leurs passions impies. Education nationale.

L'étude des républiques anciennes pouvait présenter à Napoléon des modèles dans cette œuvre réparatrice. Si elles nous offrent tant de grands hommes, tant d'actions mémorables, c'est qu'elles n'avaient pas abandonné la jeunesse aux instructions arbitraires des factions. Bien au contraire, ces républiques, regardant les enfants des citoyens comme les siens propres, ne les délaissaient point qu'ils ne fussent parvenus à l'adolescence.

Elles leur inculquaient l'amour de la Patrie, la bravoure, la tempérance, et quand l'occasion se présentait, elles les trouvaient au poste du devoir. Aussi, Napoléon imbu des préceptes sublimes de l'antiquité, sembla entendre résonner à ses oreilles les sages conseils de ces ombres vénérables : « Suivez ces nobles exemples, ô Vous à qui la » France a confié ses destinées ! n'écoutez point » ces insinuations intéréssées qui voudraient vous » faire négliger les intérêts de la Patrie. Exigez » rigoureusement que les Français qui ambition- » nent les charges publiques, soient élevés dans » les écoles du gouvernement : leurs principes » connus, épurés seront les gages de leur fidélité » à gérer les affaires du Pays. *Tolérer différents* » *modes d'instruction, chez un peuple déchiré par* » *les factions, c'est organiser le désordre des* » *intelligences et l'anarchie des opinions.* »

Université.

Fidèle à ces préceptes, Napoléon releva l'instruction tombée dans l'avilissement ; et l'établissement de son Université impériale prouve son amour pour la propagation des lumières, et son respect envers les arts et les sciences. Des études sérieuses étaient suivant ce Prince, les meilleurs moyens qu'on pût employer pour fonder un gouvernement sage et capable de résister à toutes les tourmentes révolutionnaires.

« L'enseignement public, disait l'Empereur,
» est la moyenne intellectuelle nécessaire à un
» peuple, et la gloire des lettres nécessaire à un
» grand peuple. Je n'étais inquiet que d'une chose
» dans le monde, des gens qui parlent, et à leur
» défaut des gens qui pensent. Cependant je les
» aimais assez, ou du moins, je ne pouvais m'en
» passer. Je voulais que mon règne fût signalé
» par de grands travaux d'esprit, de grands
» ouvrages littéraires. Etre loué comme inspira-
» teur de la science et des arts, être le Chef écla-
» tant d'une époque glorieuse pour l'esprit humain,
» c'est l'idée qui me flatte le plus ; c'est ce que
» j'ai cherché par mes *prix décennaux ;* et je
» m'impatientai de la lenteur des grands talents
» à paraître, quand je les demandais. N'ayant pas
» d'abord réussi par en haut, je repris de plus
» bas, à la racine de l'édifice, et je voulus que de
» fortes études saisissent de bonne heure la
» jeunesse et suscitassent les talents supérieurs
» en élevant le niveau général : je comptai pour
» cela sur l'Ecole normale et sur l'enseignement
» des Lycées, régénéré par une laborieuse milice
» de jeunes maîtres ; je voulus des études forte-
» ment classiques, l'antiquité et le siècle de
» Louis XIV, puis, quelques éléments de sciences
» mathématiques, et plus tard, la haute géométrie

» qui est le sublime abstrait, comme la grande » poésie, la grande éloquence est le sublime » sensible. Seulement, j'entendais que tout cela » fût d'accord avec le pouvoir concentré de l'Em- » pire et que la pensée, agrandie par mon règne, » tournât dans mon orbite.

» Il me fallait créer de ma main une profession » civile désintéressée, grave, qui ne travaillât que » pour les lettres et la science ; du reste, nulle- » ment exclusive, point fermée, ouverte au clergé » en même temps qu'elle sert à exciter son zèle : » c'est l'idéal de mon Université de France. Il » n'est pas une institution dont je m'honore plus, » et que je voulais davantage maintenir forte et » durable : c'est pour cela que je l'ai dotée d'un » impôt et d'une juridiction. J'ai voulu surtout » qu'elle fût fortement lettrée. J'aime les sciences » mathématiques et physiques, chacune d'elles, » l'algèbre, la chimie, la botanique, est une belle » application partielle de l'esprit humain : les » lettres, c'est l'esprit humain lui-même, l'étude » des lettres, c'est l'éducation générale qui prépare » à tous l'éducation de l'âme. »

Ecole polytechnique. L'école polytechnique est un fruit de la république que Napoléon conserva précieusement. Il revisa avec le plus grand scrupule ses réglements, et la mit en état de fournir à tous les services importants,

des hommes spéciaux et d'une profonde instruction qui devinrent l'admiration de l'Europe entière Cette belle institution sera toujours l'orgueil et la gloire des soldats de Dieu, comme Shakespeare appelle les Français.

Ambitieux, dans l'intérêt de la Patrie, de rivaliser avec toutes les gloires, l'Empereur égala par l'érection de ses monuments, ce que l'Antiquité a laissé de plus somptueux et de plus imposant aux yeux.

Projets sur Paris.

Un jour, regardant du pavillon de Flore aux Tuileries, ce Prince s'écria, transporté d'enthousiasme : « Qu'il est beau mon Paris ! » Cette exclamation était sans doute, l'expression d'une satisfaction bien naturelle à la vue des grandes choses qu'il avait faites pour la capitale. La population réduite à 500,000 habitants par suite des discordes civiles, monta à 1,000,000 d'âmes sous son règne. Une autre fois, sous l'impression du même spectacle, animé du même sentiment d'orgueil, il laissa échapper ces mots : « Dans un temps » donné, je veux que mon Paris soit de marbre. » Un autre César, l'empereur Auguste, avait dit : « J'ai trouvé Rome bâtie de briques, je la laisserai » bâtie de marbre. » Et il regardait cet acte comme le plus glorieux de son règne.

Pour rivaliser avec Auguste et même le surpas-

ser, Napoléon embellit Paris, dont il voulait faire la métropole de l'Europe, d'édifices magnifiques et d'une utilité incontestable. A ses ordres, des quartiers insalubres disparurent pour faire place à des habitations plus saines et plus agréables : des hôtels magnifiques couvrirent le sol comme par enchantement.

L'Arc de Triomphe.

Le Louvre fut continué, et les Tuileries débarrassées de constructions qui gênaient son aspect, présentèrent une perspective magnifique. Pour prouver à ses braves qu'il n'oubliait pas que leur intrépidité avait contribué à sa réputation et à sa gloire, Napoléon fit élever en l'honneur de la grande armée, l'arc de triomphe du Carrousel. Ses soldats devaient être fiers de leur Empereur, lorsqu'il les passait en revue dans la cour des Tuileries, et que ce monument, en le traversant, leur rappelait des campagnes immortelles.

La Colonne.

L'Empereur voulant surpasser la colonne Trajane si célèbre par son élévation et son travail exquis, fit ériger la colonne de la place Vendôme avec le bronze des canons pris sur l'ennemi pendant la campagne de 1805 : elle représente tous les faits glorieux qui ont illustré cette époque mémorable. Sur le haut de cette colonne domine la statue colossale de l'Empereur qui, la vue sur Paris,

semble veiller aux destins de la seconde Rome, de la ville éternelle.

Plein des idées grandioses de l'Orient, Napoléon voulut consacrer la gloire de ses braves compagnons d'armes par un monument caractéristique qui rappelât ces contrées célèbres et féeriques. Il destina à cette œuvre colossale les canons enlevés en Espagne, et la fontaine de l'Eléphant fut projetée. Fontaine de l'Éléphant.

Mais une idée qui ne pouvait venir qu'à Napoléon, et qui montre tout le sublime des plus grandes pensées, ce fut le dessein qu'il conçut de construire un Temple a la gloire des armées françaises. Il voulut que sur des tables immortelles, fussent gravés les noms des braves, non-seulement pour les faire passer à la postérité, mais encore pour les rappeler, sans cesse, aux hommages de leurs contemporains. L'Empereur élevé à l'école de l'antiquité, voulait renouveler parmi nons les institutions libérales des anciens. Certes ce n'est pas de sa bouche que pouvait jamais sortir cette réponse cruelle qu'un roi fit à ses officiers. Ils se plaignaient à ce Prince, de ce qu'il les commandait pour une expédition, où ils devaient périr, et sans la consolation d'acquérir, en mourant, de la gloire pour eux-mêmes. « Qu'importe, s'écria le tigre, » vous devez vous trouver très honorés de vous » faire tuer pour mon service. » Ce n'est pas ainsi Le Temple de la Gloire.

que pensait Napoléon, la vie d'un simple soldat était pour lui aussi sacrée que celle d'un général, et il se serait regardé comme coupable, s'il l'eût fait périr inconsidérément.

Mais ce n'était pas seulement les militaires qui occupaient sa sollicitude, et il regretta souvent de ne pouvoir accorder plus de temps au commerce, à l'industrie et à l'agriculture. Cependant, il ne les oublia pas, et dans leur intérêt, il fit élever les magnifiques constructions de la Banque et de la Bourse. Des quais superbes vinrent embellir les bords de la Seine; et des ponts grandioses qui devaient rappeler, sans cesse, au peuple, ses immortelles victoires d'Austerlitz et d'Iéna, facilitèrent les communications de toutes les parties de la ville.

Statues. et Tableaux.

La galerie du Louvre devint si riche en statues, en tableaux des plus grands maîtres, qu'elle fut regardée, et avec raison, comme la plus belle du monde. On accourait en foule à Paris, de toutes les parties de l'Europe, pour y admirer les chevaux de Venise, le Laocoon, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis; chacun venait voir, avec empressement, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, du Guide, du Dominicain, de l'Albane, du Corrège, et on ne se lassait point d'examiner ces tabeaux remarquables par leur coloris brillant

et leur composition parfaite. On voyait surtout avec enthousiasme, la communion de saint Jérôme, par Léonard de Vinci, création sublime de la peinture. Le duc de Modène offrit 2,000,000 à Bonaparte, afin que ce tableau lui restât, mais le vainqueur de l'Italie répondit à ce Prince, *que tout l'argent du monde ne pouvait balancer la joie qu'il ressentait de faire à sa Patrie un si beau présent.* Paris devint, sous Napoléon, le centre de la civilisation européenne, encore quelques années, et sa population eût été doublée.

L'Empereur qui ne négligeait aucun détail, fit restaurer Versailles, et le sauva, par ses soins, d'une ruine prochaine. Tous les châteaux du domaine impérial furent embellis et rendus dignes de la Nation et du chef glorieux qui la représentait si dignement. Fidèle à ses principes, Napoléon ordonna de rétablir les églises démolies pendant la révolution, et il en fit construire d'autres aux frais du gouvernement. Lyon qui avait tant souffert, ne fut point oublié ; et, par ses largesses, il aida cette ville à relever de leurs ruines les monuments renversés pendant ses désastres. C'est au nom d'un vandalisme insensé que Couthon les fit démolir ; c'est au nom de l'humanité que Napoléon satisfit l'honneur français, en les faisant restaurer, avec plus de somptuosité. Vingt millions

Monuments restaurés.

furent consacrés à réparer les désastres de la Vendée.

Partout, ce Prince établit des routes magnifiques et creusa des canaux qui facilitèrent la circulation, en contribuant à la prospérité du commerce et de l'industrie. A sa voix, les Alpes et les Pyrénées s'abaissèrent pour donner passage à ses légions invincibles. Des chemins qui surpassent tout ce que les Romains ont laissé de plus surprenant, ouvraient l'Italie aux voyageurs étonnés de marcher, à travers les précipices, avec autant de sécurité qu'au milieu d'une plaine.

Malgré ses désastres maritimes, Napoléon fit creuser les bassins d'Anvers, de Flessingue, et surtout celui de Cherbourg, la terreur des Anglais. Il ordonna des travaux immenses à Brest, au Hâvre, à Nice, à Venise. L'Empereur avait de vastes desseins sur l'Itàlie : son idée constante fut de travailler à son autonomie. Mettant à exécution les grands changements qu'avait mûris César, il voulait les conduire à un achèvement parfait. Les marais Pontins devaient être définitivement desséchés ; Ostie serait devenue digne de Rome, et l'un des plus beaux ports de la Méditerrannée. Napoléon projetait de faire sortir Rome de ses ruines en restaurant tous ses anciens monuments ; et embellie et repeuplée par ses

soins, elle eût été la seconde capitale de l'Empire.

Pour éviter les disettes, si fréquentes dans les anciens temps et si désastreuses par les calamités qu'elles entraînaient, ce Prince prescrivit la construction de greniers d'abondance, où une réserve en dehors de la moisson annuelle tranquillisait le peuple sur sa subsistance : l'Empereur était intimement convaincu que le pouvoir est pour le malheureux une seconde providence, et que si dans cette circonstance, il négligeait les fonctions augustes qui lui sont confiées, le peuple aurait droit de s'en plaindre comme d'une monstrueuse ingratitude. Aussi, Napoléon veilla toujours, avec un soin tout paternel, à remplir ce devoir sacré : pour Paris seul, la réserve était de 500,000 quintaux en grains et de 30,000 sacs de farine. Greniers d'abondance.

Enfin, l'Empereur a fait tant de bien à toutes les nations, et à la France en particulier, que s'il a commis quelques fautes, c'est aux Français moins qu'à tout autre peuple qu'il appartient de lui faire des reproches. Il voulait porter le nom français si haut, qu'on aurait été fier de l'obtenir, comme anciennement on s'honorait de celui de citoyen romain.

Un des grands inconvénients de notre existence passagère, c'est la brièveté de la vie. L'homme de génie établit ses plans, prévoit les difficultés, s'as- Vanité de nos desseins.

sure du concours d'individus forts et généreux, et la mort jalouse et impitoyable arrive pour tout déranger, pour remettre en question ce qui promettait une heureuse issue : elle semble rire d'un rire de démon à la vue de la désorganisation des entreprises les plus louables. Ceux sur lesquels comptait l'Empereur, s'évanouissent à l'instant de l'exécution de son œuvre chéri : lui-même, au moment où, après avoir sacrifié ses plus belles années, tous ses intérêts particuliers, il se croit enfin arrivé au comble de ses désirs, le bonheur de la France ; on le voit tomber, sous des malheurs inouïs, comme frappé de la foudre, et semblable à la fleur, il incline la tête, pour ne plus se relever.

Mais ce qu'il y a de désolant dans cet événement inattendu, c'est que souvent le génie disparaît après avoir soulevé contre lui une foule d'ennemis parmi ceux qui se trouvent lésé par ses projets d'amélioration sociale. Car, il ne faut pas s'y tromper, bien peu d'hommes feraient des sacrifices dans l'intérêt de la Patrie, s'ils n'espéraient d'elle ni place, ni récompense. Il est pénible d'y penser, mais, en politique, il faut avouer que le bien ne s'obtient souvent que par contrainte.

Egoïsme individuel.

L'homme s'isole ordinairement : il ne songe qu'à accumuler richesse sur richesse, et souvent même par des moyens qui sont réprouvés par l'exacte

probité. Avec de tels sentiments, il se soucie fort peu du bonheur général, et Socrate reviendait à la vie, pour moraliser de nouveau la société, que dans la crainte d'améliorations qui pourraient lui coûter quelque légère somme, il serait peut-être le premier à imiter l'exemple des Athéniens.

Les médiocrités ont écrasé l'Empereur.

Parmi ceux que la Divinité avait destinés à accomplir ses décrets providentiels, Napoléon, pour des raisons qu'elle ne nous a pas révélées, est un de ceux qui ont été le plus maltraités, parce que venu chez une Nation trop avancée en civilisation, il a trouvé des intérêts nombreux en opposition avec les réformes qu'il cherchait à établir, résistance qui n'aurait pas eu lieu chez un peuple nouvellement réuni. La France voulait, il est vrai des améliorations sociales, mais chacun, malheureusement, ne les désirait qu'aux dépens de son voisin. Napoléon était de plus un soleil brillant qui éclipsait cette foule d'étoiles qui, avant lui, se trouvaient satisfaites de la lumière dont elles jouissaient. Aussi, toutes les rivalités, toutes les ambitions, toutes les positions sociales, peu soucieuses de la gloire nationale, se sont réunies pour entraver ses desseins les plus grandioses. .

Désireux de faire parler de soi dans son village, dans sa ville natale, beaucoup ont dédaigné cette immense renommée qui devait remplir la terre

entière du nom français. Un grand homme trouble quelques existences, il est vrai, mais de ce mal passager naissent mille prospérités, comme le tonnerre épouvantail terrible n'est qu'un agent bienfaisant de la nature qui contribue à conserver la vie, en renouvelant l'air que nous respirons.

Le Siége pontifical à Paris.

Une des plus grandes conceptions qui soit sortie de l'esprit humain mais qui devait rencontrer le plus d'opposition, est lorsque Napoléon songea à transférer le siége de la papauté à Paris. S'il avait eu affaire à un Pape d'une politique éclairée et prévoyante, ce Prince aurait accompli la plus grande révolution qui ait jamais eu lieu; il aurait surpassé les Constantin et les Mahomet, et l'Empire français devenu l'égal de l'Empire romain était consolidé pour jamais. Non seulement Napoléon voulait agglomérer les peuples de l'Europe, mais en envisageant la diversité des sectes chrétiennes, il avait le dessein, en employant l'influence de son nom, influence immense, pour rallier à son opinion tous les dissidents, de rétablir la belle unité de l'Eglise, et de faire pacifiquement ce que tant de guerres, de persécutions et de crimes n'ont pu accomplir.

Mais pour parvenir à cet immense et philanthropique résultat, il lui fallait l'assentiment volontaire du Pape; et malheureusement, il ne put l'amener

à ses desseins. D'anciens préjugés firent manquer une combinaison magnifique qui aurait rappelé les beaux jours du christianisme, sous les premiers Empereurs chrétiens. Le Pape pouvait cependant sans scrupule accéder aux vœux de Napoléon. Il en avait d'autant plus la liberté que ses prédécesseurs n'eurent point de résidence bien positive, puisqu'ils préférèrent longtemps le séjour d'Avignon. Nulle part Rome n'est désignée anciennement comme devant être le siége de la Papauté; et si une ville devait avoir la préférence, ce devrait être Jérusalem, berceau du christianisme, et entourée de lieux mémorables qui ne rappellent que des miracles. Ainsi, il était tout naturel que l'Empereur pensât que le Pape ne ferait pas de difficulté. Mais écoutons Napoléon développant les raisons de son vaste projet.

« J'avais rétabli la puissance du Pape, en
» France. Je n'avais voulu profiter des circonstan-
» ces, ni pour créer un patriarche, ni pour altérer
» la croyance de mes peuples ; je respectais les
» choses spirituelles et les voulais dominer sans y
» toucher, s'en m'en mêler ; je les voulais faire
» cadrer à mes vues, à ma politique, mais par
» l'influence des choses temporelles... En 1813,
» sans les événements de Russie, le Pape eût été
» évêque de Rome et de Paris, et logé à l'archevê-

» ché. Le sacré Collége, la Daterie, la Pénitencerie, » les Missions, les Archives, l'eussent été autour » de Notre-Dame et dans l'île Saint-Louis : Rome » eût été transportée dans l'ancienne Lutèce.

» L'établissement de la cour de Rome dans » Paris eût été fécond en grands résultats politi- » ques. Cette influence sur l'Espagne, l'Italie, la » confédération du Rhin, la Suisse, la Pologne, » aurait resserré les liens fédératifs du grand » Empire; celle que le chef de la chrétienté avait » sur les fidèles d'Angleterre, d'Irlande, de Russie, » de Prusse, d'Autriche, de Hongrie, de Bohême, » fût devenue l'héritage de la France.

» C'est un fait constant qui deviendra démontré » tous les jours d'avantage, que j'aimais ma reli- » gion, que je voulais la faire prospérer, l'honorer, » mais en même temps m'en servir comme d'un » moyen social pour réprimer l'anarchie, conso- » lider ma domination en Europe, accroître la » considération de la France et l'influence de » Paris, objet de toutes mes pensées; à ce prix » j'eusse tout fait pour la propagande, les missions » étrangères, et, pour étendre, accroître la puis- » sance du clergé.

» Déjà, j'avais reconnu les Cardinaux comme » les premiers de l'Etat; ils avaient le pas dans le » palais sur tout le monde : tous les agents de la

» cour Papale eussent été dotés avec magnificence,
» et de manière à ce qu'ils n'eussent rien à re-
» gretter de leur existence passée. C'est par une
» suite de tout cela, que j'étais sans cesse occupé
» de l'amélioration, de l'embellissement de Paris :
» ce n'était pas seulement par amour des arts,
» mais aussi par une suite de mon système. Il
» fallait que Paris fût la ville unique, sans compa-
» raison avec toutes les autres capitales ; les chefs-
» d'œuvre des sciences et des arts, les musés,
» tout ce qui avait illustré les siècles passés devait
» y être réuni ; les églises, les palais, les théâtres
» devaient être au-dessus de tout ce qui existe. Je
» regrettais de ne pouvoir y transporter Saint-
» Pierre de Rome : j'étais choqué de la mesqui-
» nerie de Notre-Dame. Aussi, mon projet, lorsque
» la paix me l'eût permis, était d'élever une
» basilique digne de l'Empire français : elle aurait
» attiré l'admiration de l'Univers entier. »

Principes de Napoléon.

En matière de religion, Napoléon était tolérant mais il n'affectait point une philosophie moqueuse : le moyen de lui déplaire souverainement, était d'afficher l'impiété, aussi repoussait-il avec horreur ces doctrines désolantes qui sapent toutes les vertus, préconisent tous les vices, et détruisent la société même, en portant le trouble et le désordre dans le sein des familles. Désirant que les différents

cultes vécussent en paix, il leur recommandait la concorde, et confiait à Dieu seul, qui pénètre les consciences, le soin de juger ceux qui pratiquaient sincèrement les vertus chrétiennes : il mettait religieusement en pratique le conseil sublime de l'immortel Archevêque de Cambrai. « Vivons en » paix avec nos frères dissidents, disait Fénélon, » et laissons à Dieu le soin de venger ses propres » injures, si sa miséricorde le trouve convenable. »

Religieux sans fanatisme ni superstition, l'Empereur reconnaissait sa faiblesse devant l'Etre des êtres ; tout ce qui lui offrait des idées religieuses avait son approbation : *n'est pas athée qui veut*, disait-il souvent. Pendant ses promenades à la campagne on a vu bien souvent ce Prince, ralentir le pas de son cheval au son argentin de la cloche mystérieuse d'un pauvre village. Cette voix inattendue qui semblait sortir de l'immensité de l'espace, lui rappelait la fragilité de notre nature, la vanité des projets des hommes, la grandeur infinie de Dieu, et lui disait qu'un jour tous nos travaux s'évanouiront devant cette éternité dont la seule idée nous confond et épouvante notre faible intelligence. Enfin, Napoléon reprenait sa course, lorsque la cloche ne se faisait plus entendre ; mais silencieux et mélancolique, il semblait absorbé par les sérieuses réflexions que ce son lointain et prophétique avait

éveillées dans son esprit porté vers les profondes méditations.

Aussi, à ses derniers instants, à ces instants solennels, où l'âme se dévoile toute entière, l'Empereur crut devoir faire un acte religieux qui prouvât aux hommes que les plus grands rois de la terre ne sont pas, devant l'Etre-Suprême, au-dessus de leurs sujets, et que la vertu seule à ses yeux, comme le disait le maréchal de Luxembourg, marque la différence qui existe entre eux. Sublime leçon qui couronne dignement la vie de ce grand homme.

Les esprits forts ont reproché à Napoléon cet acte religieux, comme une faiblesse d'esprit, indigne d'un si grand génie, mais c'est réellement à tort. Ils auraient dû se ressouvenir consciencieusement que tolérant pour tout le monde, l'Empereur a droit qu'on ait pour lui la même indulgence. Du reste, ce Prince n'a agi que d'après ses convictions intimes et non par une hypocrisie toujours condamnable; ce qui rend son opinion sacrée pour nous. Sans être théologien, Napoléon a émis des sentiments sur la *divinité de Jésus-Christ* qui méritent toute l'attention des hommes sérieux, et surtout depuis que M. Renan a fait paraitre ces sorties inattendues contre le dogme fondamental de la vérité du Christianisme,

« Il est évident, disait l'Empereur, que la posté-
» rité seule a divinisé les premiers despotes, les
» héros, les princes des nations et les instituteurs
» des premières républiques. Pour moi, je reconnais
» les dieux et ces grands hommes pour des êtres
» de la même nature que moi. Leur intelligence,
» après tout, ne se distingue de la mienne que
» d'une certaine façon. Ils ont primé, rempli un
» rôle dans leur temps, comme j'ai fait moi-même.
» Rien chez eux n'annonce des êtres divins; au
» contraire, je vois de nombreux rapports entre
» eux et moi, je constate des ressemblances, des
» faiblesses et des erreurs communes qui les
» rapprochent de moi et de l'humanité. Leurs
» facultés sont celles que je possède moi-même;
» il n'y a de différence que dans l'usage que nous
» en avons fait, eux et moi, selon le but différent
» que nous nous sommes proposé, et selon le pays
» et les circonstances...

Divinité de Jésus-Christ.

» *Il n'en est pas de même du Christ.* Tout de
» lui m'étonne; son esprit me dépasse et sa volonté
» me confond. Entre lui et quoi que ce soit au
» monde, il n'y a pas de terme possible de compa-
» raison. Il est vraiment un être à part : ses idées
» et ses sentiments, la vérité qu'il annonce, sa ma-
» nière de convaincre, ne s'expliquent ni par l'orga-
» nisation humaine, ni par la nature des choses.

» Sa naissance et l'histoire de sa vie, la profon-
» deur de son dogme qui atteint vraiment la cime
» des difficultés, et qui en est la plus admirable
» solution; son Evangile, la singularité de cet
» être mystérieux, son apparition, son empire, sa
» marche à travers les siècles et les royaumes,
» tout est pour moi un prodige, je ne sais quel
» mystère insondable... qui me plonge dans une
» rêverie dont je ne puis sortir, mystère qui est
» là sous mes yeux, mystère permanent que je ne
» peux nier, et que je ne puis expliquer non plus.

» *Ici je ne vois rien de l'homme...*

» Plus j'approche, plus j'examine de près, tout
» est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une
» grandeur qui écrase, et j'ai beau réfléchir, je ne
» me rends compte de rien...

» Sa religion est un secret à lui seul et provient
» d'une intelligence qui certainement, n'est pas
» une intelligence de l'homme. Il y a là une origi-
» nalité profonde qui crée une série de mots et de
» maximes inconnus. Jésus n'emprunte rien à
» aucune de nos sciences. On ne trouve absolument
» qu'en lui seul l'imitation ou l'exemple de sa
» vie. Ce n'est pas non plus un philosophe, puis
» qu'il procède par des miracles, et, dès le com-
» mencement, ses disciples sont ses adorateurs.
» Il les persuade bien plus par un appel au senti-

» ment, que par un déploiement fastueux de
» méthode et de logique ; aussi ne leur impose-t-il
» ni des études préliminaires, ni la connaissance
» des lettres. Toute sa religion consiste à croire.

» En effet, les sciences et la philosophie ne
» servent de rien pour le salut, et Jésus ne vient
» dans le monde que pour révéler les secrets du
» ciel et les lois de l'esprit.

» Aussi, n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'en-
» tretient qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il
» apporte son Evangile.

» L'âme lui suffit comme il suffit à l'âme. Jus-
» qu'à lui, l'âme n'était rien ; la matière et le temps
» étaient les maîtres du monde. A sa voix, tout
» est rentré dans l'ordre. La science et la philoso-
» phie ne sont plus qu'un travail secondaire, l'âme
» a reconquis sa souveraineté. Tout l'échafaudage
» scolastique tombe comme un édifice ruiné par
» un seul mot : LA FOI.

» Quel maître, quelle parole qui opère une telle
» révolution ! Avec quelle autorité il enseigne aux
» hommes la prière, il impose ses croyances !
» et nul ici ne peut contredire, d'abord parce que
» l'Evangile renferme la morale la plus pure, et
» ensuite parce que le dogme, dans ce qu'il
» contient d'obscur, n'est autre chose que la pro-
» clamation et la vérité de ce qui existe, là où nul

» œil ne peut voir, et où nul raisonnement ne
» peut atteindre.

» Quel est l'insensé qui dira : *non*, au voyageur
» intrépide qui raconte les merveilles des pics
» glacés, que lui seul a eu l'audace de visiter?

» Le Christ est ce hardi voyageur. On peut
» demeurer incrédule, sans doute ; mais on ne
» peut dire : *cela n'est point*...

» La religion chrétienne n'est pas de l'idéologie
» ni de la métaphysique, mais une règle pratique
» qui dirige les actions de l'homme, qui le corrige,
» le conseille et l'assiste dans toute sa conduite.
» La Bible offre une série complète de faits et
» d'hommes historiques, pour expliquer le temps
» et l'éternité, telle qu'aucune autre religion n'est
» à même d'en offrir ; si ce n'est pas la vraie reli-
» gion on est excusable de s'y tromper ; car tout
» cela est grand et digne de Dieu.

» Je cherche en vain dans l'histoire pour y
» trouver le semblable de Jésus-Christ, ou quoi
» que ce soit qui approche de l'Evangile. Ni l'his-
» toire, ni l'humanité, ni les siècles, ni la nature
» ne m'offrent rien avec quoi que je puisse le
» comparer ou l'expliquer. Ici tout est extraordi-
» naire, plus je le considère, plus je m'assure
» qu'il n'y a rien là qui ne soit en dehors de la

» marche des choses et au-dessus de l'esprit
» humain.

» Les impies eux-mêmes n'ont jamais osé nier
» la sublimité de l'Evangile qui leur inspire une
» sorte de vénération forcée! Quel bonheur ce
» livre procure à ceux qui y croient! Que de
» merveilles y admirent ceux qui l'ont médité!

» Tous les mots y sont scellés et solidaires l'un
» de l'autre, comme les pierres d'un même édifice.
» L'esprit qui lie les mots entre eux est un ciment
» divin qui tour à tour en découvre le sens ou le
» cache à l'esprit. Chaque phrase a un sens com-
» plet, qui retrace la perfection de l'unité et la
» profondeur de l'ensemble, livre unique où l'es-
» prit trouve une beauté morale inconnue jusque-
» là, et une idée de l'infini supérieure à celle-même
» que suggère la création! Quel autre que Dieu
» pouvait produire ce type, cet idéal de perfection,
» également exclusif et original, où personne ne
» peut critiquer ni ajouter, ni retrancher un seul
» mot, livre différent de tout ce qui existe, absolu-
» ment neuf, sans rien qui le précède et sans rien
» qui le suive...

» Dans toute autre existence que celle du Christ,
» que d'imperfections, que de vicissitudes! Quel
» est le caractère qui ne fléchisse abattu par de
» certains obstacles? Quel est l'individu qui ne

» soit modifié par les événements ou par les lieux,
» qui ne subisse l'influence du temps, et qui ne
» transige avec les mœurs et les passions, avec
» quelque nécessité qui le surmonte?

» Je défie de citer aucune existence, comme
» celle du Christ, exempte de la moindre altération
» de ce genre, qui soit pure de ces souillures et
» de ces vicissitudes.

» Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est
» le même, majestueux et simple, infiniment
» sévère et infiniment doux; dans un commerce
» de vie pour ainsi dire public, Jésus ne donne
» jamais de prise à la moindre critique; sa conduite,
» si prudente, ravit l'admiration par un mélange
» de force et de douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse,
» Jésus est lumineux, immuable, impassible. *Le*
» *sublime, dit-on, est un trait de la Divinité* : quel
» nom donner à celui qui réunit en soi tous les
» traits du sublime?..

» Le Christ prouve qu'il est le fils de l'Eternel,
» par son mépris du temps; tous ses dogmes signi-
» fient une seule et même chose : L'ÉTERNITÉ.

» Aussi comme l'horizon de son empire s'étend
» et se prolonge infiniment! Le Christ règne par
» delà la vie et par delà la mort! le passé et l'ave-
» nir sont également à lui; le royaume de la vérité
» n'a et ne peut avoir en effet d'autre limite que

» le mensonge. Tel est le royaume de l'Evangile,
» qui embrasse tous les lieux et tous les peuples.
» Jésus s'est emparé du genre humain : il en a
» fait une seule nation, la nation des honnêtes
» gens, qu'il appelle à une vie parfaite. Les enne-
» mis du Christ relèvent de lui comme ses amis
» par le jugement qu'il exercera sur tous, au
» dernier jour. »

Comparons ces belles pages au sublime portrait que J.-J. Rousseau à fait de Jésus-Christ, et le lecteur impartial, après un mûr examen, sera obligé de décerner à Napoléon la palme de la victoire sur le citoyen de Genève.

Je pense que cet éloquent morceau sur la *divinité de Jésus-Christ* fera aussi réfléchir M. Renan, homme éminemment consciencieux, et qu'il aura peine parfois à se cacher à lui-même qu'il pourrait arriver que la vérité ne fût pas toujours de son côté.

Blocus continental.

Le blocus continental est le thème favori des détracteurs de Napoléon : à la tête de cette phalange redoutable paraît surtout M. de Châteaubriand dont la plume imprégnée de fiel est conduite par la haine la plus aveugle. Mais après de nombreuses diatribes, ils ont seulement prouvé aux yeux les moins clairvoyants qu'ils n'étaient pas très forts sur l'origine des richesses et de la puis-

sance des Nations : ils se montrèrent étrangers aux premières notions de l'industrie et du commerce. Le succès de ce coup d'état exceptionnel vint justifier l'Empereur des vagues accusations de ses ennemis, et montrer la profondeur et la sagesse de ses vues ultérieures. Ces Ecrivains attribuent bénévolement la chute de Napoléon à cette mesure préservatrice et de la plus habile politique ; tandis que sans la trahison, l'Angleterre eût été obligée de faire la paix malgré elle, ou de succomber écrasée sous le poids de ses productions devenues inutiles : stagnation forcée du commerce et banqueroute désastreuse et générale; voilà ce que lui préparait le blocus continental. Il n'en était pas de même de nous, car c'est à cette mesure, comme l'avait prévu l'Empereur, que la France doit sa plus grande prospérité, prospérité qui une fois développée par les encouragements de Napoléon, n'a pas cessé de grandir, et ne craint plus maintenant aucune concurrence ; bienfait immense, inappréciable dont l'industrie et le commerce ne se sont pas montrés assez reconnaissants envers ce Prince.

En effet, l'agriculture, quoique très florissante en Angleterre, et supérieure même à tout ce qu'on voit de mieux chez les puissances continentales, est cependant insuffisante aux besoins de ses

nombreux habitants : ils sont obligés d'aller à l'Etranger se pourvoir de plus de la moitié en sus de leur récolte. Le commerce seul, au moment des grandes guerres de l'Empire, alimentait donc, par ses ramifications nombreuses, la prospérité et la puissance toujours croissante de l'Angleterre; c'était le commerce qui nourrissait sa bourgeoisie quadruple, en proportion de sa population, de celle des autres pays; c'était le commerce qui construisait ces flottes formidables qui couvraient toutes les mers; c'était le commerce qui lui fournissait l'or pour solder, à l'exemple des Carthaginois, les nombreuses armées des différentes coalitions formées contre Napoléon et nos libertés nationales. Ses machines multipliées fonctionnaient jour et nuit et suppléant aux bras de 200,000,000 d'ouvriers, permettaient à l'Angleterre de livrer ses produits à meilleur marché que les autres Peuples, ce qui lui faisait donner la préférence sur tous les marchés de l'Europe. Cette concurrence colossale, et parmi des Nations guidées encore par une routine imparfaite, écrasait toutes les fabriques étrangères et les forçait de laisser le champ libre à l'industrie anglaise. Malgré les nombreuses armées que ses ennemis dirigeaient contre lui, la carrière de l'Empereur fut une suite continuelle de victoires : les Anglais ne se lassèrent pas cependant de pro-

diguer leur or. « Qu'importe nos fréquentes dé» faites ! disait lord Castlereagh, nous finirons par » l'user. » Dans de pareilles circonstances, Napoléon ne devait plus envisager que des guerres sans fin et sans pitié, et l'Anglais avait raison, il aurait fini par s'user.

L'Empereur ne pouvait donc faire autrement que de chercher à tarir ce pactole qui fournissait à l'Angleterre des armes si terribles à sa tranquillité et aux projets grandioses qu'il avait conçus pour le bonheur de la France. En effet, les millions que ses implacables ennemis voituraient chez toutes les puissances de l'Europe, ne tardaient pas à rentrer par les milliers de canaux que leurs marchandises s'étaient frayés dans toutes les places de l'Europe, et sur lesquelles ils gagnaient des sommes immenses, produit d'une fabrication perfectionnée et d'une activité sans égale.

Pour arriver au cœur de l'ennemi, Napoléon prit un parti décisif et à la hauteur des circonstances : il fit paraitre les décrets de Berlin et de Milan dont la stricte exécution devait immanquablement faire périr l'Angleterre de consomption ou la forcer à la paix. A cette nouvelle, sa terrible rivale tressaillit jusque dans ses entrailles : elle se sentit blessée au défaut de la cuirasse. Cette mesure décisive la privait de blés nécessaires à l'alimentation

de ses nombreux habitants ; la construction de ses vaisseaux demandait impérieusement les sapins du Nord ; les cordages et la voilure avaient besoin des chanvres et des lins de la Russie ; et comment se les procurer, si elle-même ne pouvait plus se défaire de ses marchandises qui encombraient ses docks et ses magasins : l'avenir ne se présentait plus à ses yeux que sous un sombre aspect ; et dès lors le blocus continental devenait pour l'Angleterre une question de vie et de mort. Le coup avait porté et le lit du pactole allait se dessécher, ou diriger son cours vers la France.

Il est vrai que ces prohibitions inattendues, causèrent d'abord une certaine perturbation dans les habitudes des populations de l'Empire français, mais cette perturbation ne fut que passagère. Bientôt, l'Industrie, les Arts et les Sciences encouragés par les largesses et les récompenses de l'Empereur firent des progrès rapides et étonnants. Les pertes momentanées furent amplement réparées, et l'ouvrier heureux de la protection qui accompagnait son travail n'eut plus qu'à s'applaudir des vues prévoyantes de l'Empereur. A l'exclusion des Anglais, nous fîmes le commerce de l'Europe entière ; et le libre-échange devint pour nous seuls, une mine inépuisable.

Ceux qui eurent le plus à se plaindre furent

la Hollande, les villes anséatiques, la Prusse et la Russie. La Hollande et les villes anséatiques, pays d'un commerce seulement de transit qui fait de ces peuples les courtiers de l'Europe, souffrirent beaucoup de cette interruption dans leurs affaires. Napoléon sentant le fâcheux de leur position, veilla à en alléger, autant que possible, les désagréments; et il y parvint, en partie.

En Prusse, en Russie, pays essentiellement agricoles, il n'en fut pas tout-à-fait de même. Les grands propriétaires, seigneurs des villages, surtout en Russie, ont l'habitude pour se procurer des objets de luxe, des vins, des draps, des meubles, de vendre une partie de leurs récoltes. Mais ce commerce qui offre d'abord un côté brillant, ne laisse pas que de finir par attrister l'esprit, pour peu qu'on ait encore un certain fonds d'humanité. En effet, afin de retirer le plus de profit de leurs productions, les seigneurs vendaient les plus beaux blés, les meilleurs lins et les chanvres de choix, et ils ne gardaient pour la nourriture et le vêtement de leurs serfs que les qualités inférieures, ce qui, entre autres, constitue un pain, dont les Français eux-mêmes ont pu reconnaitre la mauvaise confection et l'alimentation vicieuse (1). Le

(1) Rzaczinsky.

blocus continental porta donc le découragement et une humeur hostile chez les grands propriétaires, mais la joie, par une compensation précieuse, se répandit parmi les serfs en voyant le superflu amoncelé chez leurs maitres, superflu dont ils devaient naturellement profiter. En effet, ils purent enfin manger un morceau de pain passable, et avoir peut-être pour la première fois de leur vie une chemise de toile de lin.

Dans l'affaire du blocus, l'Empereur de Russie a été ingrat envers la France : sa condescendance à écouter les réclamations intéressées de la noblesse russe lui a fait oublier sa générosité naturelle. Qui avait remporté la victoire à Austerlitz, à Eylau, à Friedland ?.. n'était-ce pas Napoléon. Et cependant, ce Prince traita d'égal à égal avec le Czar, quoiqu'il eût pu alors, avec toute justice et tout honneur, lui redemander une partie de la Pologne.

Il était de la loyauté d'Alexandre de maintenir religieusement les prescriptions qui devaient faciliter l'exécution du blocus continental. S'il est quelquefois permis à un particulier de vouloir interpréter une loi qu'il pense lui être nuisible, cette licence n'est jamais tolérable dans un Prince, dont le devoir est de la respecter de manière à prouver aux populations que la loi doit être sacrée à leurs yeux, comme elle l'est aux siens mêmes.

C'est ce respect qui distingue réellement celui qui aime sincèrement sa Patrie; car il est, pour ainsi dire, la traduction d'une bonne conscience : c'est pour les Rois comme pour les Peuples le palladium de la tranquillité publique.

Entraîné par les sollicitations dorées des Anglais, et par les clameurs des grands propriétaires, Alexandre oublia, trop facilement, ce grand principe de sécurité intérieure. L'avidité et l'intérêt personnel lancèrent témérairement la Russie dans une guerre désastreuse qui pouvait amener la ruine du pays : l'issue en a été favorable à l'empereur de Russie; mais contre toutes les probalités. La fortune appuyée de la trahison, a fait tourner en désastre pour les Français, une expédition formidable, conduite par le plus grand Capitaine du siècle, et qui avait pour elle toutes les chances de succès.

Mais écoutons les raisons de Napoléon au sujet du blocus continental :

« Je me suis trouvé seul de mon avis sur le
» continent; il m'a fallu pour l'instant employer
» partout la violence. Enfin, l'on commence à
» me comprendre; déjà l'arbre porte son fruit, le
» temps fera le reste.

» Si je n'eusse succombé, j'aurais changé la
» face du commerce, aussi bien que la route de

» l'industrie : j'avais naturalisé au milieu de nous
» le sucre, l'indigo ; j'aurais naturalisé le coton, et
» bien d'autres choses encore : on m'eût vu dépla-
» cer les colonies, si l'on se fût obstiné à ne pas
» nous en donner une partie.

» L'impulsion chez nous était immense ; la
» prospérité, les progrès croissaient sans mesure ;
» et pourtant les ministres anglais répandaient
» par toute l'Europe que nous étions misérables,
» et que nous retombions dans la barbarie. Aussi,
» le vulgaire des alliés a-t-il été étrangement
» surpris à la vue de notre intérieur aussi bien
» que les Anglais qui en sont demeurés déconcer-
» tés. »

Mais ce n'est pas assez de donner une bonne constitution à son pays, il faut encore le mettre en état de la défendre ; autrement, ce n'est qu'une œuvre imparfaite qui, bien loin de le faire respecter, excite l'envie et la convoitise des peuples qui l'environnent.

Art militaire. Tout Etat qui négligera la science militaire, et l'expérience de tous les siècles le prouve d'une manière douloureuse, peut être certain de se voir envahi par la barbarie toujours avide et souvent sans principes. Telle est malheureusement la tournure de l'esprit humain : il constitue son bonheur sur le malheur des autres, au lieu de le chercher

dans la vertu et dans la simplicité des mœurs. Pourchassant des jouissances infinies, il n'est pas heureux de l'accomplissement de ses désirs, lorsqu'il en voit d'autres que lui, plus favorisés des dons de la fortune : l'envie le pousse alors à devenir injuste et même atroce dans la poursuite des biens qu'il convoite. D'après ces dispositions rapaces et qui ne sont que trop réelles, un peuple voudrait, en vain, opposer à la violence ses vertus politiques et civiles, son respect pour les droits des Nations; ce serait une raison de plus de le dominer, parce qu'il aurait la prétention de vouloir amener le règne de la modération et de l'équité, prétention en horreur aux partisans des abus.

Mais si, au contraire, c'est l'épée à la main qu'il désire la paix, alors c'est autre chose, et il aura autant d'alliés que sa faiblesse lui susciterait d'ennemis. Voilà l'homme : il ne respecte que ce qu'il craint, et c'est d'après cette connaissance du cœur humain que Napoléon se conduisit : les événements prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé.

« A dater du jour, disait l'Empereur, où, » adoptant l'unité, la concentration du pouvoir » qui seule pouvait nous sauver, à compter de » l'instant où, coordonnant nos doctrines, nos » ressources, nos forces qui nous créaient une » Nation immense, les destinées de la France ont

Réflexions politiques.

» reposé uniquement sur le caractère, les mesures
» et la conscience de celui qu'elle avait revêtu de
» cette dictature accidentelle; à compter de ce
» jour, la chose publique, *l'Etat ce fut Moi !* (1)
» Ce Moi que j'avais prononcé pour ceux qui pou-
» vaient me comprendre, a été fortement censuré
» par les esprits bornés et les gens de mauvaise
» foi. L'ennemi l'avait bien senti, aussi s'est-il
» étudié tout d'abord à n'abattre que Moi.

» Nos circonstances étaient extraordinaires et
» toutes nouvelles : il ne faut point aller leur
» chercher de parallèle. J'étais, Moi, toute la clef
» d'un édifice tout neuf et qui avait de si légers
» fondements ! La durée dépendait de chacune de
» mes batailles ! Si j'eusse été vaincu à Marengo,
» nous eussions eu dès ce temps-là tout 1814 et
» 1815, moins les prodiges de gloire qui ont suivi
» et demeurent immortels. Il en eût été de même
» à Austerlitz, à Iéna, encore à Eylau et ailleurs.
» Le vulgaire n'a pas manqué d'accuser mon am-
» bition de toutes ces guerres ; mais étaient-elles
» donc de mon choix ; n'étaient-elles pas toujours
» dans la nature et la force des choses, toujours
» dans cette lutte du passé et de l'avenir, toujours
» dans cette coalition constante et permanente de

(1) Paroles de Louis XIV au Parlement de Paris.

» nos ennemis qui nous plaçaient dans l'obligation
» d'abattre sous peine d'être abattus...

» Quelles n'étaient pas mes tribulations de me
» trouver tout seul à juger de l'imminence du
» danger, et à y pourvoir ; de me voir placé entre
» les coalisés qui menaçaient notre existence, et
» l'esprit de l'intérieur qui dans son aveuglement,
» semblait faire cause commune avec eux ; entre
» nos ennemis qui s'apprêtaient à m'étouffer, et
» les harcellements de tous les miens, de mes
» ministres mêmes qui me poussaient à me jeter
» dans les bras de ces mêmes ennemis ! Et j'étais
» obligé de faire bonne contenance dans une si gau-
» che posture, de répondre fièrement aux uns, et de
» rembarrer avec dureté les autres qui me créaient
» des difficultés sur les derrières, entretenaient la
» mauvaise pente de l'opinion au lieu de l'éclairer,
» et laissaient le cri public me demander la paix,
» lorsqu'ils eussent dû convaincre chacun que le
» seul moyen de l'obtenir, était de me pousser
» ostensiblement à la guerre. »

Coalition permanente.

L'Empereur, en jetant les yeux autour de lui, s'aperçut bientôt que les peuples ne se trouvaient pas encore fatigués de révolutions et de malheurs. Le repos momentané dont on jouit dans les premiers jours du Consulat, ne fut qu'une trêve qui ne servit qu'à se préparer à de nouveaux combats.

Chacun réparait ses pertes, réorganisait ses armées, pour décider qui l'emporterait du despotisme ou de la liberté.

Mais on ne pouvait prendre au dépourvu un homme tel que Napoléon. Plein de sang-froid dans les plus grands dangers, il savait, lorsque des circonstances imprévues le demandaient, développer une activité prodigieuse. Alors, la fortune semblait être à ses ordres, et tranquillement il traçait l'itinéraire de la victoire, comme s'il ne se fût agi que d'une partie de plaisir. Ses combinaisons étaient si savantes et si sûres, qu'il n'aurait point délibéré de faire connaître ses plans à l'ennemi, avec défi de pouvoir les déranger, et cela lui est arrivé plusieurs fois. « Ce pauvre M. de Mélas, disait-il, ne » se doute guère que mon dessein est de l'attirer » et de le battre dans les plaines de Marengo. »

Lors de la campagne de Prusse, Napoléon, pendant quelques jours, ne fut occupé que de ses cartes géographiques, et lorsqu'il eut acquis une connaissance exacte des positions des ennemis, on l'entendit dire : « L'armée sera en présence des Prussiens » le 8 octobre ; je les battrai le 10 à Saalfeld ; ils » se retireront sur Iéna ou sur Weimar, où je les » battrai encore. Le 14 ou le 15, j'aurai détruit » l'armée ennemie. Avant la fin du mois mes Aigles » victorieuses seront dans Berlin. » Tout le monde

dira si l'Empereur s'est trompé dans ses prévisions. Qu'il est grand et sublime l'homme qui peut ainsi dominer les événements; et que les soldats sont bien justifiés de leur amour pour lui!.... Il tient leur destinée dans sès mains; et la vie et la mort semblent obéir à ses ordres. Aussi, sa présence électrise les hommes les moins passionnés, et sa volonté est aussi puissante que celle du destin même.

Afin de pouvoir lutter contre les nombreuses troupes qui ne devaient pas tarder à venir l'assaillir, Napoléon compléta ses armées dont l'effectif avait été diminué depuis le traité d'Amiens. Bientôt des corps nombreux se levèrent, comme par enchantement, du sein de la patrie. Formés d'éléments républicains, et instruits par la victoire, les soldats y apportèrent l'enthousiasme et la bravoure des premiers temps de la Révolution, tout en obéissant à une discipline sévère qui les rendit le modèle des militaires de toutes les nations. Mais aussi, quelle moisson assurée de gloire et d'avancement s'ouvrait devant eux! Chaque soldat, s'il avait du mérite, portait dans sa giberne le bâton de maréchal; et, plus tard, il vit, en perspective, le bandeau des rois, comme récompense de grands services rendus à la patrie.

Armée française.

Non, point assez de vœux, point assez de louanges
Pour jeter sur vos pas, héroïques phalanges
De notre beau pays!
C'est en vain que nos cœurs redoublent de puissance;
Non, pour vous, notre amour, notre reconnaissance
N'ont point assez de prix!
Depuis que sous le ciel resplendit notre France,
Sur vous a reposé toute son espérance:
Par vous, elle défend
Ses limites, son rang, sa fortune, sa gloire;
Par vous, elle conserve aux pages de l'histoire
Son maintien triomphant!...
Vous, aux jours de faiblesse, aux jours de perfidie,
Où l'âme, sous la peur, tremble et reste engourdie,
Où la France peut voir
Des Français la trahir! Vous, fermes sans relâche,
Savez, foulant aux pieds l'égoïste, le lâche,
Mourir pour le devoir!

Mme Fanny Dénoix.

Les troupes françaises, sous la conduite de Napoléon, ressemblaient à ces blocs de granit qui bravent la fureur des flots; et la victoire elle-même s'empressait de leur tracer la route qu'elles devaient suivre. Toutes les capitales de l'Europe virent les aigles françaises planer au-dessus de leurs clochers; et la Liberté, pour réparer les malheurs de la guerre, sema, à la suite de triomphes inouïs, ces germes précieux qui, plus tard, devaient se développer et conduire, sous les aus-

pices de l'Empereur, à une régénération sociale pacifique et glorieuse. Napoléon voulait enfin, pour l'honneur et la gloire des Français, renouveler l'*Imperium sine fine* des Romains, appuyé sur les bases inébranlables de la Justice et de la Liberté.

But réel de l'Empereur.

Mais c'est ici que s'élèvent contre Napoléon les reproches les plus graves et cependant les moins mérités. Des hommes prévenus regardent comme un goût décidé pour la guerre, la nécessité où l'Empereur fut toujours de se défendre ou d'attaquer pour prévenir une injuste agression. Cette accusation est bien hasardée aux yeux d'un homme sensé qui examine les circonstances impérieuses qui forçaient ce prince à prendre les armes. Il avait, en effet, à répondre à des ennemis implacables et la moindre faiblesse aurait entraîné sa ruine et celle de la patrie. Deux partis se trouvaient en présence et l'expérience ne leur avait pas encore prouvé que la paix pouvait régner entre eux.

Les uns prétendaient que la terre et ses richesses appartenaient au premier occupant; les autres que le mérite avait droit d'y prétendre, et que les récompenses de la Patrie devaient être dévolues à ceux qui se sacrifiaient pour elle. Sentinelle vigilante, Napoléon, comme le dernier de ses soldats, avait les yeux fixés sut le salut de l'Empire, continuellement menacé, et c'était pour lui un devoir

sacré. Si, plus tard, pour mettre un terme à des coalitions incessantes, il fit des conquêtes, ce ne fut que pour développer son vaste plan d'empire européen qui aurait conduit les peuples à la liberté et amené une paix générale. Voici comment l'Empereur prétendait arriver à cette émancipation désirée.

« Une de mes plus grandes pensées a été l'ag-
» glomération, la concentration des mêmes peuples
» géographiques qu'ont dissous, morcelés les révo-
» lutions et la politique. Ainsi, l'on compte en Eu-
» rope, bien qu'épars, 40,000,000 de Français,
» 15,000,000 d'Espagnols, 15,000,000 d'Italiens,
» 30,000,000 d'Allemands : j'eusse voulu faire de
» ces peuples un seul et même corps de nation.
» C'est avec un tel cortége qu'il eût été beau de s'a-
» vancer dans la postérité et la bénédiction des
» siècles. Je me sentais digne de cette gloire...

» Après cette simplification sommaire, il eût été
» plus possible de se livrer à la chimère du beau
» idéal de la civilisation; c'est dans cet état de
» choses qu'on eût trouvé plus de chances d'ame-
» ner partout l'unité des Codes, celle des principes,
» des opinions, des sentiments, des vues et des in-
» térêts. Alors, peut-être, à la faveur des lumières
» universellement répandues, devenait-il permis de
» rêver, pour la grande famille européenne, l'ap-

» plication du Congrès américain, ou celle des Am-
» phictyons de la Grèce; et quelle perspective alors
» de force, de grandeur, de jouissances, de pros-
» périté! Quel grand et magnifique spectacle!

» L'agglomération des 40,000,000 de Français
» était faite et parfaite; celle des 15,000,000 d'Es-
» pagnols et Portugais l'était à peu près aussi.
» Rien n'étant plus commun que de convertir l'ac-
» cident en principe; comme je n'ai point soumis
» les Espagnols, on raisonnera désormais comme
» s'ils eussent été insoumettables; mais le fait est
» qu'ils ont été soumis, et qu'au moment même où
» ils m'ont échappé, les Cortès de Cadix traitaient
» secrètement avec nous.

» Aussi, ce n'est pas leur résistance, ni les ef-
» forts des Anglais qui les ont délivrés, mais bien
» mes fautes et mes revers lointains; celle surtout
» de m'être transporté avec toutes mes forces à
» mille lieues d'eux, et d'y avoir péri; car personne
» ne saurait nier que si lors de mon entrée dans
» ce pays, l'Autriche, en ne me déclarant pas la
» guerre, m'eût laissé quatre mois de séjour de
» plus en Espagne, tout y eût été terminé; le gou-
» vernement espagnol allait se consolider, les es-
» prits se fussent calmés, les divers partis se se-
» raient ralliés; trois ou quatre ans eussent amené
» chez eux une paix profonde, une prospérité bril-

» lanté, une nation compacte, et j'aurais mérité
» d'eux; je leur eusse épargné l'affreuse tyrannie
» qui les foule, les terribles agitations qui les at-
» tendent.

» Quant aux 15,000,000 d'Italiens, l'agglomé-
» ration était déjà fort avancée : il ne fallait plus
» que vieillir, et chaque jour mûrissait chez eux
» l'unité de principes et de législation, celle de
» penser et de sentir, ce ciment assuré, infaillible
» des agglomérations humaines. La réunion du
» Piémont à la France, celle de Parme, de la Tos-
» cane, de Rome, n'avaient été que temporaires
» dans ma pensée, et n'avaient d'autre but que de
» surveiller, garantir et avancer l'éducation natio-
» nale des Italiens. Et voyez si je jugeais bien, et
» quel est l'empire des lois communes ! Les parties
» qui nous avaient été réunies, bien que cette réu-
» nion pût paraître de notre part l'injure de l'en-
» vahissement, et en dépit de tout leur patriotisme
» italien, ces mêmes parties ont été précisément
» celles qui, de beaucoup, nous sont demeurées les
» plus attachées. Aujourd'hui qu'elles sont ren-
» dues à elles-mêmes, elles se croient envahies,
» déshéritées, et elles le sont !...

» Tout le midi de l'Europe eût donc bientôt été
» compact de localités, de vues, d'opinions, de
» sentiments et d'intérêts. Dans cet état de choses,

» que nous eût fait le poids de toutes les nations
» du nord ? Quels efforts humains ne fussent pas
» venus se briser contre une telle barrière ?

» L'agglomération des Allemands demandait plus
» de lenteur, aussi n'avais-je fait que simplifier
» leur monstrueuse complication; non qu'ils ne
» fussent préparés pour la concentration ; ils l'é-
» taient trop, au contraire, ils eussent pu réagir
» aveuglément sur nous avant de nous comprendre.
» Comment est-il arrivé qu'aucun prince allemand
» n'ait jugé les dispositions de sa nation, ou n'ait
» pas su en profiter? Assurément, si le Ciel m'eut
» fait naitre prince allemand au travers des nom-
» breuses crises de nos jours, j'eusse gouverné in-
» failliblement les 30,000,000 d'Allemands réunis,
» et pour ce que je crois connaître d'eux, je pense
» encore que, si une fois ils m'eussent élu et pro-
» clamé, ils ne m'auraient jamais abandonné, et je
» ne serais pas à Sainte-Hélène.

» Quoiqu'il en soit, cette agglomération arrivera
» tôt ou tard par la force des choses; l'impulsion
» est donnée, et je ne pense pas qu'après ma chûte
» et la disparition de mon système, il y ait en Eu-
» rope d'autre grand équilibre possible que l'agglo-
» mération et la confédération des grands peuples.
» Le premier souverain qui, au milieu de la pre-
» mière grande mêlée, embrassera la cause des

» peuples, se trouvera à la tête de toute l'Europe,
» et pourra tenter tout ce qu'il voudra.

» Que si l'on me demande à présent pourquoi je
» ne laissais pas transpirer alors de pareilles idées?
» Pourquoi je ne les livrais pas à la discussion pu-
» blique? Elles eussent été si populaires, me di-
» ra-t-on, et l'opinion m'eût été d'un renfort si
» immense! Je réponds que la malveillance est
» toujours plus active que le bien : qu'il existe
» aujourd'hui tant d'esprit parmi nous, qu'il do-
» mine aisément le bon sens, et peut obscurcir à
» son gré les points les plus lumineux; que livrer
» de si hauts objets à la discussion publique, c'é-
» tait les livrer à l'esprit de coterie, aux passions,
» à l'intrigue, au commérage, et n'obtenir pour
» résultat infaillible que discrédit et opposition. Je
» calculais donc trouver un plus grand secours
» dans le secret; alors, demeuraient en auréole
» autour de moi ce vague qui enchaine la multi-
» tude et lui plait; ces spéculations mystérieuses
» qui occupent, remplissent tous les esprits; enfin,
» ces dénouements subits et brillants reçus avec
» tant d'applaudissements et qui créent tant d'em-
» pire sur les populations. »

Eutonomie européenne.

On voit par ces considérations générales que Napoléon ne faisait pas la guerre pour donner des trônes aux membres de sa famille, comme on l'en

a accusé faussement. Ses frères et ses parents, quoique rois, n'étaient réellement que ses lieutenants; et il surveillait et dirigeait leurs actions dans l'intérêt des peuples qu'il les avait chargés de gouverner. Se regardant comme solidaire des actes émanés des trônes qu'il venait d'élever, il se multipliait pour n'avoir point de reproches à se faire à lui-même : sous différents noms, c'était l'Empereur qui régnait en Espagne, en Italie, en Hollande et sur les bords du Rhin.

Il faut avouer aussi qu'on n'a jamais vu ce prince entretenir la guerre, pour courir à la poursuite d'une gloire chèrement achetée et trop souvent éphémère. Bien loin de là, ce n'était qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, qu'il prenait le parti de recourir aux armes. Une fois en campagne, ni la haine, ni la vengeance ne présidaient à ses opérations militaires; le ressentiment n'entrait pour rien dans sa manière d'agir. Prenant en pitié les malheureux sujets, victimes ordinaires des passions inconsidérées de leurs chefs, il faisait tout ce qui était en son pouvoir, afin de diminuer les maux de cet horrible fléau de la guerre, dont l'idée seule fait frémir l'homme sensible et vertueux. « Il faudrait, disait ce prince, » que les agitateurs de guerres vissent toutes les » monstruosités qu'elles entraînent : ils sauraient

» ce que leurs projets coûtent à l'humanité. »

Bonté de Napoléon.

Aux premières propositions de paix, les hostilités cessaient sur le champ ; et il regardait comme amis ceux qu'il aurait pu anéantir avec justice, parce qu'ils ne lui auraient fait à lui-même aucun quartier. L'Empereur, après la victoire, veillait avec un soin tout particulier sur les blessés ennemis comme sur les siens, et il ne se donnait point de repos qu'il ne les sût tous enlevés du champ de bataille : un silence profond était recommandé à ceux qui l'accompagnaient dans cette tournée solennelle, et il prêtait une oreille attentive aux plaintes du malheureux qui aurait été oublié. Jamais, dans les armées que ce prince commandait en personne, on ne vit de représailles, ni ces atrocités qui déshonorent les chefs qui s'en rendent coupables. Pendant la campagne de Napoléon en Espagne, des prisonniers français furent massacrés par les insurgés. L'armée irritée voulait se venger par de cruelles représailles ; l'Empereur s'y opposa avec chaleur. « Comment, mes enfants, leur dit-il, » d'un ton paternel, parce que l'ennemi s'est dés- » honoré, est-ce que vous, soldats de Napoléon, » vous n'auriez pas d'autre moyen de vous ven- » ger que d'imiter une inique lâcheté ? Non certes !.. » Camarades, je ne le crois pas. C'est sur le champ » de bataille que vous retrouverez les assassins de

» vos frères, et la victoire seule appaisera leurs » mânes. N'oubliez jamais, braves Français, que » vos adversaires prisonniers ne sont plus enne- » mis, mais des hommes malheureux; ils sont tous » sous la sauvegarde de l'honneur et de la géné- » rosité de la nation qui les a vaincus et désar- » més. » Ces paroles modérées et pleines d'huma- nité firent rentrer en eux-mêmes les soldats exas- pérés, et ils ne tardèrent pas à partager leur pain avec les prisonniers que dans leur fureur aveugle ils voulaient égorger sans pitié : tant il est vrai que l'homme n'a souvent de vices et de vertus que ceux que ses chefs lui inspirent par leur propre conduite.

Tout pillage était odieux à l'Empereur, et sa co- lère s'allumait lorsqu'il en apercevait les moindres traces. « Retournez chez votre père, Monsieur, s'é- » cria-t-il un jour, en voyant un général de grande » maison qui avait permis la dévastation de plu- » sieurs villages de la Pologne, en 1812, retournez » chez votre père, car je ne veux point dans mon » armée de militaire qui laisse avilir le caractère » de mes soldats, et compromette la gloire de mes » armes. Le pillage, disait-il, n'enrichit qu'un » petit nombre d'hommes; il nous déshonore, il dé- » truit nos ressources; il nous rend ennemis des » peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour

» amis. Aussi, un général prudent doit le répri- » mer sévèrement; sans cela il ne sera pas le libé- » rateur des peuples, il en sera le fléau : ses vic- » toires, son courage, ses succès, le sang de ses » frères morts aux combats, tout sera perdu, même » l'honneur et la gloire. »

Napoléon fut toujours le même : Général ou Empereur, on le voit fidèle aux principes de la morale et de l'humanité la plus éclairée. Que sa manière d'agir est différente de celle de ses adversaires, et qu'elle justifie bien les éloges dont on l'a comblé ! Tandis que ce Prince semble s'identifier avec ses soldats; qu'il les traite en compagnons d'armes, on voit ses rivaux, quoique infiniment inférieurs à lui, s'isolant, pour ainsi dire, de ceux qui se sacrifient, afin de protéger leur fortune, ne regarder leurs subordonnés que comme des machines destinées, par une organisation savante, à obéir à leurs commandements arbitraires. Une discipline cruelle les maintient dans le devoir, plutôt que les sentiments généreux et patriotiques : ce sont des idées que leurs chefs se gardent surtout de réveiller en eux. Les mauvais traitements ruinent tellement les armées de plusieurs puissances étrangères, que le recrutement, pour ces peuples, est aussi désastreux en temps de paix que pendant la guerre.

Lord Wellington, quoiqu'un des premiers d'un pays qui se vante avec orgueil, de ses libertés nationales, n'encourage jamais ses soldats au nom de la Patrie et de la gloire ; il leur dit seulement que bien nourris, bien vêtus, bien payés, ils doivent se battre avec courage : la guerre n'est qu'un métier pour eux, et non une carrière de gloire ouverte à leur bravoure, comme dans l'armée française. A Waterloo, Wellington fut très-mécontent de l'entrain des volontaires anglais qui semblaient vouloir imiter nos futurs zouaves. A Inkermann, lord Raglan a cru ne devoir pas mentionner à l'ordre du jour un sergent qui avait, par son énergie, sauvé l'armée anglaise, la hiérarchie militaire s'y opposant.

Les seules paroles que l'Empereur pourrait revendiquer aux étrangers comme dignes de lui, c'est l'ordre du jour que Nelson fit connaître à son armée, lors de la bataille de Trafalgar : « Enfants ! l'Angleterre vous regarde, et compte que vous ferez votre devoir. » Cette simple mais sublime allocution, digne pendant de celle de la bataille des Pyramides, au moment où un drame terrible va se dérouler, fait tressaillir le cœur. Il est à remarquer que Nelson, surnommé le Napoléon des mers, a commencé sa glorieuse carrière dans les derniers rangs de la marine anglaise, et ne doit son avancement qu'à son mérite personnel.

On a beaucoup blâmé Napoléon de cette familiarité paternelle qui semblait introduire un certain relâchement dans la discipline militaire, mais c'est à tort. En développant jusqu'à un certain point les passions généreuses de ses soldats, l'Empereur prétendait créer de véritables militaires : il voulait leur imprimer son propre caractère. Embrasés de l'amour de la Patrie et guidés par l'honneur, il les rendait fermes dans le danger et prêts à quitter tous les plaisirs pour remplir leur devoir et se couvrir d'une gloire immortelle.

Armée française.

En effet, voyez cette armée livrée à la joie la plus bruyante, et comme entachée d'une espèce d'indiscipline, et vous pensez d'abord que de telles troupes ne sauraient lutter avec avantage contre des armées dont la discipline est plus sévère, et qui paraissent pousser l'obéissance jusqu'à l'abnégation ! C'est une grave erreur, et l'expérience de tous les siècles a prouvé le contraire. Mettez en présence de ces soldats qui, dans la joie et les divertissements, vous semblent indisciplinés, une de ces armées compactes, agissant mathématiquement, et vous verrez s'ils faillissent à leurs devoirs, si leur discipline est faussée, si leur courage est affaibli et si l'honneur est banni de leur cœur. Aussitôt que le rappel se fait entendre, que la trompette sonne, les soldats courent aux armes, et leur intel-

ligence développée leur fait trouver la place qu'ils doivent occuper. D'eux-mêmes ils sondent le terrain, rectifient l'alignement, et les officiers n'ont, pour ainsi dire, qu'à se mettre à leur tête.

Chez leurs adversaires ce n'est plus la même chose : le sort de ces soldats, regardés comme n'ayant aucune initiative, dépend ordinairement du talent qui les met en mouvement et sait les impressionner. Vainqueurs s'ils sont bien commandés et si le génie les conduit à la victoire; ils sont battus lorsque leurs chefs sont ignorants ou doués seulement d'une imprudente bravoure. N'ayant aucun intérêt qui leur fasse désirer la victoire ou craindre une défaite, la tristesse peinte sur le visage, ils ressemblent à ces hommes qui, éprouvés par toutes les privations, n'attendent plus sur cette terre de deuil que des jours ourdis par le malheur. Dans cette armée, maîtrisée par la crainte de cruels châtiments, les idées libérales sont regardées comme un manque de respect envers la puissance militaire. Rien n'est spontané : la discipline, les manœuvres, tout est systématisé. Le carnage augmente ou cesse à la voix des chefs, sans haine ni pitié. C'est un devoir que les soldats remplissent, les conséquences leur sont indifférentes. **Armées étrangères.**

Quel contraste dans l'autre armée ! Après avoir montré la plus grande valeur, après avoir couru

les plus grands dangers, elle dépose, le combat terminé, toute animosité et on la voit se refuser à un acte de vengeance qui lui paraitrait contraire à l'honneur et à l'humanité. Elle a en horreur le pillage qui ne sait que gaspiller ; et les femmes, les enfants, les vieillards, victimes malheureuses de la guerre, tombent naturellement sous sa protection éclairée et compatissante. Ses sentiments épurés par l'expérience et la réflexion adoucissent souvent les passions emportées de ceux qui ne savent plus se conduire suivant les lois sacrées de la nature.

L'Empereur, même en pays ennemi, empêchait toute dévastation, quelque utilité qu'il eût pu en retirer ; et celui qui osait se le permettre, se trouvait toujours mal noté dans son esprit : à l'occasion, il s'en ressouvenait. Vellington n'était pas si scupuleux, et on le vit saccager trente lieues de pays ami, afin de former un désert devant les lignes retranchées de Torrès-Védras, en Portugal.

Napoléon obligé, en 1808, de faire le siége de Madrid, donna des ordres sévères de ne point incendier les bâtiments : il ne voulait pas attrister son triomphe. Il préféra emporter la ville quelques jours plus tard, sans avoir de grands malheurs à déplorer. Bien loin de l'imiter, en 1812, les Russes brûlèrent 200 lieues de leur propre pays, et mirent

sans asile 4,000,000 d'habitants, dont beaucoup ne trouvèrent de refuge que dans les bois.

Humanité de Napoléon.

Lorsque les blessés étaient nombreux après une bataille importante, la plus grande préoccupation de Napoléon fut toujours d'ordonner qu'on les enlevât avec promptitude et ménagement, pour les conduire en lieu de sûreté. Il mettait alors toutes les voitures en réquisition, et si elles ne suffisaient pas, il voulait, en donnant lui même l'exemple, que les officiers et les généraux, missent pied à terre, pour abandonner leurs chevaux au transport des blessés. Quelle différence de cette conduite qui rappelle l'humanité de l'empereur Trajan, avec l'insouciance et l'insensibilité des généraux ennemis, aux yeux desquels un soldat un peu grièvement blessé, était regardé comme un homme perdu, et se voyait exposé à être abandonné sans aucun secours.

Sowarow quitte la Suisse sans s'inquiéter de 6,000 blessés, ses anciens compagnons d'armes, restés prisonniers des Français; Bonaparte les fait équiper et armer et les renvoie généreusement à Paul Ier, étonné de revoir des troupes auxquelles il ne pensait plus.

Après la bataille de la Moskowa, Kutusow entasse plus de 20,000 blessés dans les hôpitaux et les maisons de Moscou et évacuant ensuite la capi-

tale, il les abandonne à leur destinée : cependant il n'ignorait pas le sort que la police réservait à la Ville-Sainte. Bientôt les flammes dévorantes entourent ces braves, et ceux qui scélèrent de leur sang, dans la plaine de Borodino, le serment qu'ils avaient fait de défendre la religion et la Patrie, meurent au milieu de tortures épouvantables.

Un pareil spectacle exalte la sensibilité de Napoléon, et ses soldats, animés par ses ordres généreux, s'exposent à tous les dangers pour sauver leurs ennemis. Ces secours empressés sont couronnés de succès, et plusieurs milliers de ces malheureux se voient arrachés aux flammes par un dévouement sublime et inattendu que Napoléon seul pouvait inspirer. Les restes de la population de Moscou trouvent protection à sa voix libératrice, et une sauvegarde donnée aux Enfants-Trouvés, le fait regarder par ces infortunés comme l'image de la Providence.

En Italie, en Egypte, en Russie, en Allemagne, l'Empereur veilla toujours avec sollicitude sur le sort des blessés, et quand ils furent négligés, ce ne fut jamais que lorsque la trahison méconnut ses ordres philanthropiques, comme en Espagne et à Leipsick.

L'humanité de Napoléon était tellement le produit de son cœur généreux, qu'elle ne s'arrêtait

point à soulager les blessés amis ou ennemis qu'il faisait religieusement enlever du champ de bataille. Non !... ce qu'on n'a jamais vu, elle se portait aussi sur ces nobles coursiers qui comme ses braves avaient affronté la mitraille et les baïonnettes; elle avait pitié de ces compagnons fidèles qui en mourant relevaient péniblement la tête pour jeter un regard d'adieu sur leurs maitres expirants. Tous les chevaux qui pouvaient guérir de leurs blessures étaient recueillis et traités avec sollicitude jusqu'à leur entier rétablissement. Par ses ordres, on abattait ceux qui ne présentaient aucune chance de guérison, pour leur épargner une cruelle agonie, toujours douloureuse pour une âme sensible.

Tandis que l'Angleterre, oubliant sa réputation d'humanité, jetait sur des pontons infects nos malheureux soldats, Napoléon avait pour ses prisonniers les égards qu'on doit au courage trahi par la fortune. Ils étaient libres dans les lieux que l'Autorité leur désignait pour séjour : s'ils travaillaient on les payait; et leur sort était si heureux qu'on a vu l'ennemi faire souvent une molle résistance, parce que sûr d'être bien traité en France, il préférait se rendre plutôt que de tenter une défense désespérée. Quoique ses prisonniers, l'Empereur n'abusa jamais de son pouvoir sur ces étrangers pour les obliger à des corvées inattendues.

Sort des prisonniers.

Ayant eu besoin sur le Rhin, en 1809, d'un détachement de marins anglais, ce Prince les fit venir de Verdun, où ils étaient internés. Après l'exécution des travaux, exécution dont il fut satisfait, il leur fit distribuer une gratification de cent napoléons.

Compatissant au sort des prisonniers, l'Empereur ne souffrait aucune malversation à leur égard, et quand un administrateur s'en rendait coupable, il pouvait compter d'être sévèrement puni, si ce Prince venait à en avoir connaissance. Aussi, plusieurs ayant manqué à leur devoir, se brûlèrent la cervelle pour éviter ce déshonneur.

Activité de l'Empereur.

Infatigable, Napoléon après le travail le plus pénible n'accordait à la nature que quelques heures de repos. Le vent brûlant du désert, les frimats du Nord, les pluies torrentielles, les ouragans de neige le trouvaient insensible à la douleur, et ne lui arrachèrent aucune plainte, aucun mouvement d'impatience, au milieu des marches les plus longues et les plus dangereuses : il n'était occupé que de la réalisation de ses projets toujours conçus dans un but d'utilité générale : c'était chez l'Empereur un sacrifice continuel de jouissances personnelles. Titus regrettait d'avoir perdu un jour, Napoléon ne voulait point perdre une heure.

L'imagination ardente de ce Prince aurait voulu

abréger les espaces, et bien des fois, comme César, la prodigieuse activité de l'Empereur devança ses courriers : cette vigilance de tous les instants fut la source de ses étonnants succès, succès amenés cependant par la plus savante stratégie. En négligeant, en apparence, les règles systématiques de la guerre, Napoléon troublait les plans de campagne de l'ennemi ; il se trouvait libre de manœuvrer sur un terrain choisi par lui-même et étudié avec attention depuis longtemps : alors, il pouvait dire avec vérité, comme César : « *Veni, vidi, vici;* Je » suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Nouvelle tactique.

L'impétuosité avec laquelle Napoléon abordait ordinairement ses adversaires, rendait inutiles les magasins qu'il eût pris soin d'établir, avec l'ancienne manière de conduire les opérations militaires. Par cette innovation manœuvrière qui supprimait habilement les *impedimenta* des anciens, l'armée, entraînée par ses mouvements rapides, ne devait vivre qu'aux dépens de l'ennemi, et sur ses propres magasins amassés à grands frais. Il est vrai qu'il était difficile de maintenir un ordre parfait, au milieu de ces marches forcées ; mais ce torrent impétueux s'écoulait rapidement, et les largesses de l'Empereur réparaient, avec générosité, le mal qu'il avait causé involontairement. Napoléon le pouvait d'autant mieux que les résultats

qu'il obtenait étaient immenses. Une guerre qui aurait duré plusieurs années sous un autre général, ce Prince la terminait en quelques mois, et chose inouïe, des personnes de sa suite, n'arrivaient souvent que pour assister à la signature du traité de paix qui lui procurait plus d'avantages que Louis XIV n'en retira de quarante ans de guerre.

Quelle magnificence dans les campagnes de Napoléon, et qu'il se montre digne de lui-même et de la Nation éclairée et guerrière qui lui a confié son honneur et sa gloire. Profondeur de vues, sages prévisions, ensemble admirable dans les mouvements des différents corps de son armée; rien n'échappe à son talent militaire. Ce profond génie semble né pour la guerre ; et suivant les occasions, il sait développer ou modifier les manœuvres les plus compliquées. Il connait dans ses moindres replis le terrain où il doit attaquer et vaincre ses adversaires, et ses marches habiles conduisent l'ennemi, à son insu, au lieu qu'il a choisi pour rendre sa victoire plus complète et plus glorieuse.

Le combat commence, le canon gronde, la fusillade pétille, et Bonaparte déploie le sang-froid d'un général consommé : mais si le danger augmente, s'il devient menaçant pour ses compagnons d'armes, alors, le petit Caporal met l'épée à la main : se

portant rapidement à la tête des troupes, il les électrise par son intrépidité, raffermit leur courage, et fraie le chemin de la victoire aux premiers grenadiers de l'Europe.

A Toulon, on le voit développer les talents d'un futur Vauban; dans ses campagnes d'Italie, par des marches stratégiques des plus savantes, il surpasse les meilleurs généraux de l'antiquité, Epaminondas, Annibal et Sertorius; en Allemagne, dans les grandes guerres de l'Empire, on ne peut disconvenir qu'il ne soit l'égal des Alexandre, des César et des Frédéric, et sans égal parmi ses contemporains, il devient enfin l'arbitre des destinées du monde.

Révolution française.

Jamais, dans les siècles qui se sont écoulés, une occasion aussi solennelle ne s'est présentée d'améliorer le sort de l'espèce humaine, comme en 1789, lors de la convocation des Etats-Généraux. Les annales des peuples seraient dégoûtantes, si on n'y trouvait de puissants motifs de réviser les lois qui gouvernent les Nations. Partout, c'est le code des vainqueurs qui régit les vaincus; partout, nous y voyons des guerres acharnées, excitées par l'ambition, par la vengeance, par les passions les plus cupides et les plus ignobles. L'homme y est regardé comme une propriété, et assimilé aux animaux mêmes. La terre ressemble à un lieu maudit, où la créature privilégiée de Dieu se débat entre la

douleur, les privations et la mort. Des villes ruinées, des campagnes dévastées, sans aucun fruit pour le bonheur général, souillent continuellement les pages de l'histoire, et nous démontrent clairement qu'une Constitution est le lien indispensable qui doit unir les hommes en société : elle détermine leurs droits et leurs devoirs réciproques, et leur rappelle sans cesse, que les premiers principes de la religion et de la politique sont la modération et la justice.

Oh ! qu'ils seront grands dans la postérité, les législateurs qui, sensibles aux maux de leurs semblables, dirent aux puissants que les richesses dont ils jouissent, ne leur sont garanties par la société, qu'à la condition qu'ils s'en serviront pour la gloire de la Patrie et le bonheur de leur compatriotes. Ils consacrèrent comme une vérité éternelle, immuable, que les plus capables, les plus justes, les plus dévoués peuvent seuls commander aux hommes, et que les récompenses nationales ne doivent être accordées qu'à ceux qui ont été utiles à leur Pays. L'Assemblée constituante, composée de l'élite des Citoyens français, fit enfin triompher les principes de la révolution de 89, d'où date l'émancipation réelle de la Nation, révolution maudite par certaines gens, et qui cependant entrait dans les desseins de la Providence,

puisqu'elle l'a permise. Elle a montré aux moins clairvoyants, que Dieu ne peut tolérer d'injustice éternelle, et que ses intentions ont toujours été que l'homme jouit des dons qu'il doit à sa libéralité.

Ce grand événement à coûté la vie à des innocents, à des personnes vertueuses sacrifiés machiavéliquement par des traitres vendus à l'étranger qui désirait souiller l'enfance d'une liberté dangereuse pour des prétentions séculaires : mais, malgré les trahisons continuelles, et à l'intérieur et à l'extérieur, la France a surmonté tous les obstacles, au milieu d'un Océan de gloire, d'une gloire qui a surpassé celle que les Grecs et les Romains avaient acquise en plusieurs siècles, par des prodiges de politique et de bravoure. Si des enfants, indignes de leur mère, l'ont déshonorée par des actions nuisibles à l'humanité, combien d'autres se sont distingués par des vertus, par des actes de dévouement, inconnus à l'antiquité même. Quelle foule d'hommes dans la diplomatie, dans la guerre, dans les arts et dans les sciences sont venus la recommander à l'admiration de tous les siècles, admiration qu'elle mérite, malgré les calomnies atroces des envieux de notre Pays. La révolution a été un fléau dont Dieu s'est servi pour rétablir l'harmonie parmi ses créatures.

Résultats de la Révolution.

Dans l'ancien régime, la France, partagée en provinces distinctes, était peuplée de races d'origine différente et souvent hostiles à l'autorité. Depuis l'Assemblée constituante les enfants de la Patrie ne sont plus Picards, Normands, Bretons, Vendéens, Bourguignons, Lorrains, Alsaciens, etc., mais Français, nom glorieux à tous les titres. Notre pays n'était autrefois qu'une vaste propriété, divisée entre un certain nombre de familles. Elle subissait toutes les modifications, toutes les variations des autres propriétés. L'accroîssement du territoire ne profitait qu'à de grandes maisons, la gloire de la Patrie n'était que la gloire de quelques particuliers. Aujourd'hui tout est changé, et la Patrie reconnaissante fait participer à sa gloire le plus humble de ses enfants.

Qu'y a-t-il, en effet, de comparable à cette unité de notre belle France, unité qui fait le désespoir de ses ennemis impuissants ; à cette unité, pleine de force et d'intelligence qui se renouvelant sans cesse deviendrait éternelle comme la nature même, sans les attaques incessantes de quelques hommes qui, aveuglés par un égoïsme insensé, voudraient l'asservir pour l'exploiter dans leur intérêt et celui de leurs partisans! Mais leurs efforts seront vains, et la France dominera ses ennemis intérieurs, comme elle saura toujours

triompher des étrangers qui oseraient attenter à notre indépendance.

Ce sont nos pères qui ont préparé les grandeurs de notre Patrie, en abattant toutes les oppositions, mais elles leur ont coutées cher. Fortune, tranquillité, avenir, réputation même, tout a été entrainé dans le gouffre des révolutions. Ils ont été vainqueurs des obstacles les plus effrayants, mais leur triomphe leur a fait verser des pleurs sur les malheurs de la France. Pour nous qui sommes innocents des excès de la révolution, et qui n'avons hérité que de sa gloire et des avantages qu'elle a conquis, il y aurait lâcheté à vouloir, pour des intérêts matériels et éphémères, rendre inutiles tant de sacrifices, tant de dévouements, et même tant de crimes. Tranquillisons-nous cependant ; les principes de la liberté sont impérissables, parce que sortis du sein de Dieu, qui ne peut que faire le bien, ils sont immuables comme lui. Les opinions les plus opposées ont parcouru le monde, bouleversé toutes les contrées ; mais la nature se rit de ces erreurs et de ces folies, et toujours jeune, elle est la même que lorsqu'elle est sortie des mains du Créateur : elle démontre à l'homme malheureux que ce n'est pas en suivant ses passions, mais en obéissant à des lois justes et bienfaisantes qu'il pourra trouver un bonheur qui le fuit sans cesse.

Avenir menaçant.

L'aurore de la révolutiou française fut splendide et parut promettre de beaux jours. Tous les Citoyens dans leur juvenil enthousiasme se regardaient comme frères : la nature semblait être régénérée. Ils attendaient des travaux de l'Assemblée la répression de tous les abus et le bonheur et la gloire de la France. Vaine espérance qui comme le mirage du désert fuyait devant les yeux abusés! Des décrets imprudents ébranlèrent trop d'intérêts divers, et ces intérêts terrifiés et impitoyables se coalisèrent pour empêcher le bien d'éclore : il fut étouffé par les plantes inutiles, et l'infortuné Louis XVI, trop bon pour s'opposer au malheur qui le poursuivait, se trouva entraîné par l'ouragan impétueux des passions désordonnées. Les plus fermes champions des améliorations sociales désespérèrent du salut de la Patrie, et on entendit Danton lui-même, dans un sombre découragement, s'écrier que, *comme Saturne, la Révolution dévorerait ses enfants;* et ce n'était pas une terreur imaginaire!

A cette époque terrible, on voyait les villes se dépeupler d'une manière effrayante ; les campagnes se trouvaient dévastées ; la Vendée était en feu ; Lyon tombait en ruines ; le Midi se sillonnait de nombreuses insurrections ; et Toulon trahissant la Patrie venait d'ouvrir ses portes à l'ennemi :

tout présageait d'affreux désastres pour la France, si la Providence n'avait jeté sur elle un œil de commisération, et inspiré au jeune Bonaparte la mission qu'elle lui destinait; mission d'ordre et de régénération qui plus tard fit dire aux Français, comme Virgile disait du temps d'Auguste :

........Deus nobis hæc otia fecit.

C'est un Dieu qui nous a procuré la paix et le bonheur.

Sollicité et tenté par les promesses les plus avantageuses et les plus brillantes; menacé même par des hommes puissants, Bonaparte n'avait point cependant voulu émigrer comme le firent la plupart des officiers des armées de terre et de mer. « Français, dit-il, je me dois tout entier à la France, » et mes intérêts et même mon ambition ne sont » pour moi que secondaires. J'ai toujours blâmé » la vengeance aveugle de Coriolan, et je n'irai » point l'imiter dans des circonstances où les dangers de la Patrie appellent le dévouement de ses » enfants. Je ne doute nullement de son triomphe, » car ses ressources sont si grandes que les plus » désastreux événements peuvent bien entraver » sa prospérité, mais la détruire, jamais. Semblable au Phénix, elle renaîtra toujours de ses

» cendres, et apparaîtra plus belle et plus forte
» aux yeux de ses ennemis étonnés. »

La conduite de Bonaparte fut exemplaire pendant nos désastres publics, et digne d'un Spartiate : il sut conserver son cœur et ses mains purs de tout excès révolutionnaire. Le ressentiment qu'il pouvait éprouver des injustices commises à son égard, n'alla jamais jusquà la vengeance, et on le vit oublier entièrement les mauvais procédés de Salicetti, d'Albitte, d'Aubry, et de plusieurs autres, quoiqu'ils compromissent singulièrement son avenir.

Siége de Toulon; 1793.

Le début de Napoléon dans la carrière militaire fut brillant et décisif. A Toulon, on le voit éclipser les représentants du peuple et les généraux qui semblaient mépriser sa jeunesse et envier ses talents. C'est contre les Anglais, ses éternels ennemis, que son génie développe et son courage et son activité : par des combinaisons infaillibles, il les force à se rembarquer, et Toulon rentre sous les lois de la République.

La prise de cette ville annonçait Bonaparte à l'armée. Le général en chef Dugommier écrivit au comité de salut public, pour lui signaler le mérite supérieur du commandant de l'artillerie.

« Citoyens, écrivait-il aux membres de ce comité,
» récompensez et avancez ce jeune homme ; car,

» si l'on était ingrat envers lui, il s'avancerait
» tout seul. »

Le comité le nomma général de l'artillerie de l'armée d'Italie et le chargea de réarmer les ports de la Méditerranée. Après avoir reconnu les bons mouillages de la côte, Bonaparte rejoignit à Nice le quartier général de l'armée qui venait d'envahir le Piémont. Les troupes traversèrent le territoire génois, et les conseils de Napoléon contribuèrent à la victoire de Saorgio où 20,000 Piémontais furent culbutés à la baïonnette.

Le général Dumerbion, non content d'avoir témoigné personnellement à Bonaparte son admiration et sa reconnaissance, écrivit au comité de salut public :

« C'est au talent du général Bonaparte que l'on
» doit les savantes combinaisons qui nous ont
» assuré la victoire. »

Rentré en France, Napoléon inspecta les batteries établies sur les côtes de la Méditerranée. Il poursuivait son inspection, lorsqu'il apprit que le représentant Aubry, appelé à la direction du comité de la guerre, venait de lui ôter le commandement de l'artillerie, et l'avait mis à la tête d'une brigade d'infanterie, chargée de pacifier la Vendée. Napoléon se rendit immédiatement à Paris pour réclamer : le ministre fut inflexible.

« Vous êtes trop jeune, lui dit-il, pour com-
» mander plus longtemps une arme qui demande
» une expérience consommée. — On vieillit vite
» sur un champ de bataille, répondit Bonaparte,
» et j'en arrive. — Vous connaissez la décision du
» comité de la guerre, ajouta le ministre. — Je
» refuse votre brigade. »

Disgracié, parce qu'il ne pouvait plier son caractère plein de noblesse et de grandeur d'âme aux souplesses d'une basse ambition, Napoléon se retira sans insister davantage. Rentré dans la vie privée, le héros de Toulon prit, en commun, avec Junot et Sébastiani, un petit logement dans la rue *Michodière*.

Appréciant l'importance des services qu'il avait rendus, il savait que, sans lui, les troupes perdraient toute confiance en leurs chefs; mais découragé par le mauvais vouloir du comité de la guerre, forcé de vendre ses livres pour subvenir à ses besoins, ainsi qu'à ceux de ses deux amis, ce repos désastreux fût bientôt venu paralyser cette grande âme, si la fortune qui avait sur lui de si grandes vues, n'eût veillé sur son protégé. En effet, le destin n'était pas encore fatigué d'accabler la France de calamités : l'horizon se rembrunissait plus que jamais, et menaçait notre infortunée Patrie de nouvelles horreurs. La guerre civile allait se

joindre à la guerre étrangère pour le malheur des citoyens, et reculer indéfiniment le bonheur des Français.

Les animaux de la même espèce restent en paix les uns avec les autres; l'homme seul se montre impitoyable envers l'homme. Pour satisfaire l'ambition de leurs chefs, des armées innombrables se rassemblent, et au signal donné, elles s'élancent pour s'exterminer. Par un aveuglement inconcevable, elles se déchirent, elles s'anéantissent : le fer, le feu, la faim, la misère semblent conjurer la perte de l'espèce humaine. La faiblesse, l'innocence sont foulées aux pieds, et tous les sentiments naturels méconnus : le vice, les instincts les plus dangereux sont triomphants. Sans doute, rien de plus affreux que la guerre, mais lorsqu'elle se déclare entre les Citoyens mêmes, elle présente un aspect si horrible qu'on ne peut s'empêcher de gémir sur le triste sort de l'homme qui semble destiné à faire son propre malheur. La Guerre.

Rien d'affreux, en effet, comme les discordes civiles. Le mari n'a plus de confiance dans sa femme; le père n'a plus d'amitié pour son fils : les amis deviennent ennemis jurés. L'idée qui nous occupe exclusivement est la perte de l'homme opposé à notre manière de voir, qui n'est souvent que le reflet de l'intérêt personnel non justifié ! La Guerre civile.

Ordinairement on sacrifie les plus douces émotions de la vie, pour faire triompher une erreur, ou pour des ambitieux qui ne sont pas toujours dignes de tant et de si douloureux sacrifices.

13 Vendémiaire 1795.

La réaction de Thermidor fut violente ; et elle promena sa faux sanglante dans plusieurs départements du Midi. A Paris les sections animées par les discours incendiaires de quelques littérateurs et journalistes de grand mérite, ne visaient à rien moins qu'à renverser le Gouvernement et à provoquer une contre-révolution. Sur les quarante-huit sections qui composaient la garde nationale, cinq seulement se prononcèrent pour la Convention.

De part et d'autre l'agitation allait croissant : dans ce moment critique, l'autorité désigna Barras pour commander les troupes chargées de protéger l'Assemblée. Ce général qui n'entendait rien à la guerre, pensa à Bonaparte, dont il avait pu, à Toulon, juger les talents militaires, et il le fit nommer, à l'unanimité, général en second de l'armée de l'intérieur. Disgracié, perdu dans la foule, la destinée semblait prendre par la main ce grand homme et le porter au pouvoir afin de sauver la Patrie.

Napoléon hésita un instant avant d'accepter cette dangereuse mission. Il ne se dissimulait pas que c'était la guerre civile qui allait commencer,

et il lui répugnait de verser le sang français. « Dans ma position, pensa-t-il, je ne puis déli-
» bérer ; militaire, je dois obéir à mes chefs, quoi-
» que ma conscience me dise que les sectionnaires
» ont raison d'opposer la force à la violence.
» Longtemps, ils ont baigné les échafauds de leur
» sang, et la résistance est devenue, pour ainsi
» dire, un de leurs droits. Mais s'il y a eu injustice
» de la part de l'Autorité, je pense aussi qu'il
» peut sortir du triomphe des sectionnaires d'af-
» freuses éventualités pour l'humanité. Par les
» scènes désolantes qui ont eu lieu sous mes
» yeux, après Thermidor, je dois préviser les
» regrettables résultats d'une réaction armée. Les
» troupes, le peuple sont républicains ; les cam-
» pagnes redoutent le retour de l'ancien régime :
» tout fait entrevoir les dangers de la France qui,
» attaquée aux frontières par les étrangers, et à
» l'intérieur par ses propres enfants, peut dispa-
» raître dans ce cataclysme épouvantable. Mon
» parti est donc pris, et je le fais pour le salut de
» la Patrie, parce que c'est au gouvernement à
» garantir la sûreté et la prospérité des citoyens,
» sans flatter d'aveugles passions, et non aux
» citoyens à contraindre l'autorité, par une cou-
» pable intimidation, à ne songer qu'à satisfaire
« leurs intérêts particuliers. »

Aussitôt que Napoléon eut accepté le commandement, il se hâta de reconnaître les positions avec cette rapidité d'action et cette profondeur intuitive d'opération qui l'avaient rendu célèbre au siège de Toulon. Sachant que quarante pièces de canon étaient parquées dans la plaine des Sablons, il envoya sur le champ le chef d'escadron Murat, avec un fort détachement de cavalerie, pour s'en emparer : cette prévoyante initiative fut décisive pour la victoire. Minuit sonnait : un moment plus tard, elles étaient enlevées par une colonne de la section Lepelletier qui, étonnée de l'arrivée des trois cents chevaux de Murat, n'osa pas les attaquer.

Le lendemain, 13 Vendémiaire, à neuf heures du matin, l'artillerie est placée, sous la garde d'hommet sûrs, à la tête du pont Louis XVI, du Pont-Royal, de la rue Saint-Honoré, enfin à tous les abords des Tuileries. Bonaparte n'avait que 8,000 combattants à opposer à 40,000 gardes nationaux bien équipés, bien exercés et animés d'une haine violente contre la Convention. Danican, général des sectionnaires, s'était habilement emparé des postes de Saint-Roch et du Théâtre Français. Une colonne des insurgés, battant la charge, essaya de déboucher par le Pont-Royal ; mais, écrasée par la mitraille, elle fut obligée de se

replier en désordre : il était quatre heures après midi. Le feû commença alors de toutes parts et se continua jusqu'à six heures. Danican voyant que ses combinaisons étaient déjouées par le génie du vainqueur de Toulon, ordonna la retraite. Bonaparte, sûr que la victoire resterait aux conventionnels, ne poussa point au désespoir les sectionnaires ; il leur fit un pont d'or, afin de ménager le sang de ses compatriotes : pour maintenir leur déroute, il fit encore tirer quelques coups de canon, mais seulement à poudre. Avec un autre général, ce combat qui ne coûta aux deux partis que quelques centaines d'hommes, aurait pu dégénérer en une bataille sanglante, comme en juin 1848. Cette escarmoûche laissa si peu de rancune au cœur des Parisiens que Napoléon pouvait parcourir Paris sans craindre la vengeance et le poignard des assassins. La bonté et l'humanité de ce grand homme firent de Vendémiaire comme un piédestal qui le montra à la Nation en sauveur futur de la France et en régénérateur de la société : dès cette époque, le nom de Bonaparte devint populaire.

Nommé commandant en chef des troupes de l'intérieur, en remplacement de Barras qui venait d'être revêtu de la dignité de directeur, il se vit dans l'obligation de pourvoir à l'ordre public, ce qu'il fit avec douceur et avec fermeté, en même

temps. Abandonnant les maximes révolutionnaires qui n'allaient nullement à ses projets philanthropiques, il n'inquiéta point les insurgés et ferma même les yeux sur la fuite de Danican et de quelques-uns de ses officiers, en Angleterre. Sans cesse au milieu du peuple, il le harangua plusieurs fois aux halles, dans les faubourgs, et prit sur lui un grand ascendant par cette influence magnétique qui agissait impérieusement sur tous ceux qui l'approchaient.

Le plus pénible pour le cœur de Napoléon, dans son commandement de Paris, fut de prévenir le fléau de la disette, dont Fouquier-Tinville, allant à l'échafaud, avait, par une vengeance insensée, menacé le peuple. Les conséquences de la misère qui accablait alors la capitale étaient affreuses, mais le génie de Bonaparte parvint à les diminuer considérablement et à maintenir l'ordre.

Sensibilité de Bonaparte.

Dans une de ses tournées, pour veiller à la sûreté publique, il se trouva tout d'un coup, dans le faubourg Saint-Antoine, en présence d'un rassemblement considérable, d'où sortait des cris de mort, à cause du manque de pain chez les boulangers. Bonaparte fit signe à son état-major de s'arrêter, et, malgré les craintes expressives de ses officiers, il poussa hardiment son cheval au milieu des groupes les plus exaspérés. « Qu'avez-

» vous, citoyens, s'écria-t-il; pourquoi ces cris » lamentables? Le peuple montrant alors les femmes et les enfants exténués de besoin : « Voyez, » général, ces pauvres créatures meurent de faim, » et on leur refuse du pain! » Alors Napoléon tournant vers eux ses yeux où la bonté de son âme paraissait se refléter toute entière, fut si touché de tant de misère que des larmes vinrent mouiller ses paupières. Les femmes le comprirent; elles sentirent la sympathie qu'il y avait entre le cœur de ce grand homme et leur cœur de mère, et élevant leurs enfants au-dessus de leurs têtes, elles les recommandèrent à sa compassion, qu'elles avaient déjà jugé ne pouvoir leur manquer. Bonaparte, intimement convaincu que celui qui a connu le malheur, ne doit regarder rien d'indifférent lorsqu'il peut être utile aux infortunés (1), s'empressa de les consoler : « Tranquillisez-vous, mes » enfants, leur dit-il, avec une vive émotion, je » m'occupe de vos besoins, et dans quelques » heures vous trouverez du pain chez les boulan- » gers. Mais séparez-vous, car le tumulte entrave » les opérations commerciales et le mal retombe » toujours sur vous-mêmes. »

A ces mots qui étaient l'expression du cœur

(1) Térence et Virgile.

sensible de Napoléon, les cris de *Vive Bonaparte!* se firent entendre de tous côtés, et les groupes tranquillisés sur le sort de leurs familles, se retirèrent satisfaits. Plein de contentement d'avoir fait le bien, le général rejoignit son état-major. « Vous voyez, dit-il à ses officiers, que le Peuple » n'est pas aussi méchant que voudraient le faire » croire ceux qui ne cherchent qu'à l'exploiter. » Au contraire, il est bon, serviable, et prêt même » à se sacrifier pour ceux qui ont acquis sa » confiance. Mais adulé bassement quand on a » besoin de lui, délaissé avec indifférence quand » il est inutile, il finit dans son découragement, » par devenir ombrageux, méchant même, parce » qu'on a été méchant envers lui et qu'on a payé » d'ingratitude ses services désintéressés. Le Peuple » est simple dans ses goûts et facile à contenter. » Ce qu'il désire c'est du pain pour sa femme et ses » enfants, une honnête aisance qui le mette en » état de jouir de quelques heures de repos et de » plaisir, après les travaux les plus pénibles. Il » est un fait constant et positif, c'est que le Peuple » n'est jamais révolutionnaire par ambition. Ne » désirant ni places, ni dignités, ni même grande » fortune ; on les lui offrirait qu'il n'en voudrait » pas. Que le gouvernement veille donc au bien- » être du Peuple et il n'aura jamais à se plaindre

» de sa, turbulence et de sa prétendue mé-
» chanceté (1). »

Napoléon était à peine rentré qu'il donna des ordres aux boulangers de délivrer sur le champ au peuple tout le pain disponible, et il accorda un grand nombre de bons gratuits aux plus nécessiteux. Dès ce moment, Bonaparte fut regardé comme le protecteur des malheureux, et il ne paraissait jamais dans les rues de Paris sans être accompagné de leurs acclamations. Cette popularité qui croissait de jour en jour, inquiéta vivement le Directoire, et, dans sa frayeur, il ne tarda pas à donner à ce grand homme, une autre destination, dans l'espoir qu'avec une armée désorganisée, il ne serait pas plus heureux que ses devanciers. Mais l'événement les trompa d'une manière désastreuse et humiliante pour leur amour-propre et leur autorité. La Providence qui avait ses vues sur Bonaparte, le conduisit de victoire en victoire, jusqu'à ce que devenu puissant dans l'opinion publique, il n'eût plus qu'à se montrer pour dissiper ceux qui depuis longtemps juraient sa perte.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de Napoléon, c'est que contrairement aux ambitieux de

(1) Pensées intimes.

tous les temps et de tous les pays, il fut inaccessible aux promesses les plus brillantes et ne voulut pas entrer dans aucune des nombreuses conspirations qui, depuis sa naissance, eurent lieu contre la République. Des hommes très honnêtes ne se faisaient point scrupule d'attaquer ce qu'ils avaient si laborieusement élevé, et il s'en trouva même plusieurs parmi les membres influents du gouvernement. Non !.. telle ne fut pas la conduite de Napoléon : fidèle à ses principes, il ne figura jamais parmi eux, et il attendit toujours de son dévouement, et non de menées liberticides et criminelles, la récompense des services qu'il rendait continuellement à la Patrie.

Maxime. Sans doute, les opinions sont du for intérieur et doivent être libres, car il serait insensé et imprudent pour notre propre sûreté, de recourir aux supplices, afin de tuer les idées ; mais il faut alors les professer hautement, et ne point joindre l'hypocrisie à la cruauté pour tromper indignement ceux qui ont en nous une pleine confiance. Un honnête homme, s'il est convaincu, doit avoir le courage de la conscience et de la volonté.

Mariage de Bonaparte, 1796. Le lendemain de la journée de Vendémiaire, on fit des perquisitions dans toutes les maisons de Paris, pour découvrir les armes cachées par les royalistes. Quelques jours après, un enfant de douze

ans vint à l'état-major pour parler au général en chef. Son maintien noble et plein de simplicité attira l'attention de Bonaparte qui l'accueillit avec bienveillance : cet enfant était Eugène Beauharnais. « Mon père, dit-il au général, d'une voix » émue, a péri sur l'échafaud : il s'était servi de » son épée avec honneur ; je viens vous demander » cette épée, car, par suite du désarmement, elle » est déposée dans les magasins de la place. » Touché de cette pieuse démarche, Bonaparte s'empressa d'accéder à la demande de l'enfant qui, en recevant l'épée de son père, la couvrit de baisers et de larmes. Le lendemain, Joséphine de la Pagerie, veuve du marquis de Beauharnais, vint remercier le général de la réception aimable qu'il avait faite à son fils. Une sympathie mutuelle les attira insensiblement l'un vers l'autre : les entrevues devinrent fréquentes, et Napoléon s'unit à cette femme aimable et pleine de sensibilité, dans la persuasion que la Providence même la lui destinait pour compagne. « Elle m'a donné le bonheur, disait » l'Empereur, et s'est constamment montrée mon » amie la plus tendre, professant à tout moment » la complaisance la plus absolue. Aussi lui ai-je » toujours conservé les plus tendres souvenirs et » la plus vive reconnaissance. » L'impératrice Joséphine fut pour ce grand homme l'Egérie de

Numa, et de ce moment, il crut apercevoir au ciel cette étoile mystérieuse qui devait le guider dans la carrière que le destin lui avait tracée.

Nommé général en chef de l'armée d'Italie, Bonaparte part pour Nice : il y arrive le 27 mars. Les troupes étaient commandées par les généraux Masséna, Augereau, Serrurier, Lahaye, Berthier, déjà illustrés par d'importants services : ils reçurent assez mal le nouveau venu qui n'était âgé que de vingt-six ans. Napoléon sans s'intimider convoqua un conseil de guerre. En présence de ces hommes expérimentés, il développa des plans si grandioses, si lumineux que Masséna ne put s'empêcher de dire à Augereau : « Nous avons trouvé notre » maître. » Dès-lors leur jalousie se convertit en admiration, et Bonaparte les trouva disposés à le seconder dans toutes ses opérations.

Campagnes d'Italie, 1796 et 1797.

Les troupes manquaient de tout, et 2,000 louis que Bonaparte avait apportés dans sa voiture lui firent sentir l'urgence d'entrer aussitôt en campagne. Voulant se faire reconnaître des soldats dont beaucoup n'avaient jamais entendu parler de lui que par la renommée, il commande, pour le lendemain, une revue générale des troupes de toutes les armes. L'armée joyeuse de cette nouvelle, se prépara avec enthousiasme à se montrer digne de la confiance que le nouveau général semblait

avoir en son courage et son dévouement : tout le monde se mit à l'ouvrage. Le dénuement des habits, et en général de l'équipement militaire, fut déguisé avec cette habileté naturelle aux Français, et on se drapa dans ses haillons, d'une manière encore pittoresque. Mais ce qui frappa le plus l'imagination du soldat, ce fut de ne point manquer à son ancienne réputation. Aussi, s'occupa-t-il spécialement de ses armes offensives et défensives qui furent mises dans l'état le plus satisfaisant ; il sentait que ce n'était pas seulement un soldat de parade que demandait Bonaparte, mais des braves capables de fixer la victoire à ses drapeaux.

Le lendemain, l'armée occupa les positions désignées à l'avance. Le temps était magnifique et semblait raviver les troupes encore engourdies des rigueurs de l'hiver. Bientôt Bonaparte paraît, suivi d'un brillant état-major, mais tous les yeux se tournent vers lui seul. Les soldats remarquèrent la simpliciié des habits de leur jeune général, presqu'en harmonie avec le dénuement qu'ils éprouvaient eux-mêmes. Sa tournure leur parut celle d'un véritable Spartiate, d'un vrai républicain ; mais ils virent avec peine son air fatigué qui semblait annoncer une santé peu faite pour les grands travaux de la guerre. Bonaparte qui les examinait de son côté, comprit aux nuances des

passions qui se peignaient sur leur figure, leurs plus secrètes pensées. Pour les sonder de près, il mit pied à terre, et parcourant les rangs, il leur prodigua des éloges flatteurs sur leur bravoure et leur patience, au milieu des plus dures privations ; il accompagnait ces éloges de ce sourire magnétique qui semblait vous caresser jusqu'au fond du cœur. Mais quand les mots de victoire et de gloire sortaient de sa bouche, sa voix devenait plus sonore, plus solennelle ; et les éclairs qui jaillissaient alors de ses yeux allaient embraser les âmes du feu sacré de la Patrie.

Bonaparte inspecta les troupes avec la plus minutieuse attention, mais cette inspection ne se porta que sur leurs armes et sur les manœuvres qu'il fit exécuter, et dont il loua les chefs qui les avaient dirigées. Les soldats comprirent alors que la guerre allait commencer ; instinctivement, ils rectifièrent leurs alignements et mirent plus de précision dans leurs mouvements : fatigués de leur inaction, une joie martiale vint illuminer ces figures bronzées par le soleil d'Italie.

L'inspection terminée, Bonaparte remonte à cheval, et s'entourant de l'armée, il fait appel à la valeur et au dévouement des troupes dans une de ces proclamations qui montrent le génie prenant

l'essor qui lui convient, et dont la chaleur électrique enflamme tous les courages :

SOLDATS,

« Vous êtes mal nourris et presque nus ; le
» gouvernement vous doit beaucoup, et ne peut
» rien vous donner. Votre patience, le courage que
» vous montrez au milieu de ces rochers, sont
» admirables ; mais ils ne vous procurent aucune
» gloire ; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je vais
» vous conduire dans les plus fertiles plaines du
» monde : de riches provinces, de grandes villes
» seront en votre pouvoir ; vous y trouverez
» honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie !
» manqueriez-vous de courage ou de constance? »

Non !... non !... s'écrièrent les soldats pleins d'enthousiasme pour leur général. Et mettant les chapeaux et les casques au bout de leurs baïonnettes et de leurs sabres, ils firent entendre les cris de : *Vive la République ! Vive Bonaparte !*

En arrivant à Nice, Napoléon au lieu de cent mille hommes dont le ministre de la guerre lui avait donné l'état, n'avait trouvé que trente-cinq mille combattants. Son armée n'étant pas assez nombreuse pour attaquer les troupes ennemies réunies, le général de l'armée d'Italie résolut de tourner les Alpes, afin d'isoler les Piémontais des Guerre offensive.

Autrichiens et d'éviter un engagement inégal, avec les Austro-Sardes. Bonaparte exécute son plan de campagne avec le génie qui préside à toutes ses conceptions. Les victoires de Montenotte, de Millesimo, de Dégo forcent les armées ennemies de se séparer et portent les Français jusqu'aux hauteurs de Montezemoto. « Ce fut un spectacte sublime, » dit Napoléon, que l'arrivée de l'armée française » sur ces hauteurs pittoresques : là se déroulaient » les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le » Pô, le Tanaro, et une foule d'autres rivières » serpentaient au loin. Une ceinture blanche de » neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, » ornaient à l'horizon ce riche bassin de la terre » promise. *Soldats!* m'écriai-je, en leur montrant » la chaîne gigantesque des Alpes, derrière et » autour d'eux : *Soldats! Annibal franchit les* » *Alpes, nous les avons tournées. Nous avons, sans* » *perdre un seul homme, exécuté cette opération* » *difficile, tandis que ce grand Capitaine y a laissé* » *la moitié de son armée.* »

Napoléon, maitre alors de la route de Turin, sur laquelle les Piémontais reculent, et de celle de Milan, par où les Autrichiens se retirent, redouble d'activité pour empêcher leur jonction, afin de diviser leurs forces et les battre séparément. Il fait observer les Autrichiens et poursuit vivement,

en personne, les Piémontais qui, défaits à Céva et à Mondovi, sont contraints de demander un armistice que Bonaparte signe dans Chérasco, à dix lieues de Turin, et qui changé, le 15 mai, en un traité de paix, donne à la France la Savoie, avec les comtés de Nice et de Tende et ouvre au général de l'armée d'Italie les trois places fortes de Coni, de Céva et d'Alexandrie.

Délivré d'un ennemi, Napoléon se retourne sur l'autre : il se porte rapidement vers Lodi, et après des prodiges de valeur, l'armée s'empare du pont devenu si célèbre, malgré 12,000 hommes chargés de défendre son artillerie : c'était le chemin qui menait à la conquête de la Haute-Italie. Bonaparte, parvenu au-delà du Mincio, chasse totalement Beaulieu de la Lombardie et le force à se réfugier dans le Tyrol.

Wurmser, à la tête d'une armée plus nombreuse, succède à Beaulieu. Mais battu à Castiglione et à Bassano, il se fait jour jusqu'à Mantoue, où la perte de la bataille de Saint-Georges le force de s'enfermer.

L'Autriche victorieuse sur le Danube, envoie Alvinzi avec 60,000 hommes pour reconquérir la Lombardie et débloquer Mantoue. Cette campagne fut la plus importante de la guerre d'Italie : Bonaparte par des marches stratégiques du premier

ordre se montra le rival des généraux les plus consommés dans l'art de la guerre. Avec une célérité étonnante, il déjoue les plans d'Alvinzi, et au moment où l'ennemi et ses soldats mêmes le croyaient perdu, il tourne la formidable position de Caldiéro et vient à Arcole vaincre l'armée autrichienne qui, après trois jours de combats acharnés, se met en retraite, avec une perte de 20,000 hommes tués, blessés et prisonniers.

Alvinzi ayant reçu des renforts, reparaît bientôt avec une armée aussi nombreuse que celle qu'il a perdue ; mais, battu complètement à Rivoli, il regagne, en désordre, le Tyrol, laissant à Provéra le soin de dégager Wurmser : ce général cerné, battu à plusieurs reprises, fut contraint de mettre bas les armes. Wurmser n'ayant plus aucun espoir d'être secouru, rendit aux Français Mantoue, la plus forte place de l'Italie.

L'archiduc Charles, le vainqueur de Jourdan, fut alors envoyé en Italie pour venger les défaites des armées autrichiennes ; mais, malheureux dans les premières affaires, il désespéra de la fortune, et la cour de Vienne voyant les Français à trente lieues de la capitale, finit par signer la paix à Campo-Formio. Le nom de Bonaparte grandit par ce traité mémorable, plus qu'il n'eût fait par de nouvelles victoires. L'Empereur cédait la Bel-

gique, reconnaissait à la France la possession de la rive gauche du Rhin et des îles Ioniennes; il acceptait, quoiqu'avec douleur, la création de la République cisalpine formée en grande partie de la Lombardie si chère à la maison de Hapsbourg.

Rien de beau, rien de glorieux comme ces campagnes d'Italie : Bonaparte, à la fleur de l'âge, s'y montre général sans parallèle et administrateur du premier ordre. Ce grand homme ne prend conseil de personne, et personne ne se sent capable de critiquer ses opérations et les dénouements étonnants qu'elles amènent. Organisation civile et militaire, lois, combinaisons politiques, tout est marqué du sceau du génie. La confiance des soldats dans les talents de leur général est sans bornes; et son éloquence entraînante, sans modèle dans l'antiquité, leur fait affronter avec joie les plus grands dangers. En moins de deux ans, ce grand homme sauve la France de l'invasion étrangère, conquiert toute la Haute-Italie, impose des conditions avantageuses pour sa Patrie, aux princes confédérés, et délivre la Péninsule du joug des Autrichiens. Et cependant quand le Directoire lui donna le commandement de l'armée, c'était dans la prévision, et cette prévision était générale, que la campagne serait malheureuse et couvrirait de honte un général que le Pouvoir craignait plus que

l'ennemi même. Dans cette guerre grandiose, Napoléon surpassa Annibal, le seul homme qui ait fait courir un véritable danger aux Romains. Le général carthaginois que Napoléon regardait comme le premier Capitaine de l'antiquité, fut contraint de quitter cette belle Ausonie, après une guerre acharnée de plus de quinze ans, et de courir au secours de sa Patrie qui, malgré ses talents supérieurs, succomba dans les plaines de Zama, sous l'ascendant de Scipion l'Africain.

Ovation de Bonaparte. Pour reconnaître tant de services rendus à la Patrie, le Directoire nomma le vainqueur de l'Italie général de l'armée destinée à envahir l'Angleterre, et plénipotentiaire au congrès de Rastadt. Après avoir réglé les affaires de la Péninsule, il se rendit dans cette ville ; mais, impatienté des lenteurs de la diplomatie, il vint à Paris, accueilli partout comme le sauveur de la France. La reconnaissance publique fut la plus belle récompense de Napoléon : elle le porta comme en triomphe, et la Commune changea le nom de la rue qu'il habitait, en celui de rue de la Victoire. Le Directoire, malgré son mauvais vouloir, le reçut avec une pompe extraordinaire, et Barras s'exprima en ces termes en le félicitant : « La nature, avare de ses prodiges, ne » donne que de loin en loin de grands hommes à » la terre. Le premier de tous, Bonaparte a secoué

» le joug des parallèles ; du même bras dont il a » écrasé les ennemis de la République, il a écarté » les rivaux que l'antiquité lui présentait. »

Le conquérant de l'Italie prononça, au milieu du plus profond silence, l'allocution suivante :

« CITOYENS,

» Le Peuple français, pour être libre, avait les » rois à combattre ; pour obtenir une constitution » fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de » préjugés à vaincre. La religion, la féodalité, le » despotisme ont successivement, depuis vingt » siècles, gouverné l'Europe ; mais de la paix que » vous venez de conclure date *l'ère des gouvernements représentatifs*. Vous êtes parvenus à organiser la *Grande Nation* dont le vaste territoire » n'est circonscrit que parce que la nature en a » posé elle-même les limites. Je vous remets le » traité de Campo-Formio ratifié par l'Empereur. » Lorsque le bonheur du Peuple français sera assis » sur les meilleures lois organiques, l'Europe » entière deviendra libre. »

L'armée d'Italie fut associée aux honneurs qu'on décernait au général : le Directoire lui donna un drapeau sur lequel il avait fait inscrire ses hauts faits. Quelle que fût l'intention cachée de l'autorité, par cet hommage inusité, on ne pouvait faire un plus

bel éloge de Bonaparte, car cette armée n'aurait rien exécuté sans son génie, et peut-être même n'eût-elle éprouvé que des désastres.

L'armée a fait 150,000 *prisonniers, pris* 170 *drapeaux,* 550 *pièces d'artillerie de siège,* 600 *pièces de campagne,* 3 *équipages de pont,* 9 *vaisseaux,* 12 *frégates,* 12 *corvettes,* 18 *galères; donné la liberté aux peuples du Nord de l'Italie, de Corcyre, de la mer Egée et d'Ithaque; envoyé à Paris les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, du Corrège, de l'Albane, des Carrache, de Raphaël, etc.; triomphé en dix-huit batailles rangées, Montenotte, Millesimo, Mondovi, Lodi, Borghetto, Lonato, Castiglione, Rovérédo, Bassano, Saint-Georges, Fontana-Niva, Caldiéro, Arcole, Rivoli, la Favorite, le Tagliamento, Tarwis, Neumark; et livré* 67 *combats.*

Vie privée de Napoléon.

Fuyant les enivrements de l'ambition, Bonaparte, comme un autre Epaminondas, se retira dans sa petite maison de la rue de la Victoire, au sein de sa famille dont il faisait le bonheur. Occupé de l'étude des sciences et des arts, on le voyait comme un simple particulier, se rendre assidûment aux séances de l'Institut qui le comptait parmi ses membres les plus distingués.

Pour plaire à son épouse, Napoléon se vit cependant obligé d'aller dans les sociétés les plus

élégantes, et de fréquenter les salons de Barras qui rappelaient les temps frivoles de la régence. Mais cette fureur du plaisir et même de la corruption, ne pervertit en aucune manière les mœurs sévères de ce grand homme et il plaignait ceux qui, dans leur aveuglement, foulaient aux pieds la vertu et s'abandonnaient au torrent de l'habitude et de la mode. Peu désireux de mériter les applaudissements d'un monde dont la légèreté lui déplaisait souverainement, le vainqueur de l'Italie passait souvent inaperçu, au milieu de cette foule vaine et inconséquente : suivant les avis de Socrate, il se créait une solitude dans le tumulte et le bruit. Profond politique, mais politique sage et cherchant à résoudre le problème de la prospérité sociale, il ne pouvait souffrir que les femmes parlassent politique comme c'était la manie du temps : sortant d'une jolie bouche, il finissait par prendre en dédain cette science sublime d'où dépend le bonheur ou le malheur des Etats. Un jour, Bonaparte s'en plaignait à Mme de Staël qui lui dit vivement : « Citoyen général, dans un pays où on leur coupe » la tête, il faut bien que les femmes sachent » pourquoi ! — Voilà justement la cause de leur » malheur, répliqua Bonaparte, si, comme dans » l'antiquité, elles veillaient religieusement à » l'éducation de leurs enfants et ne voyaient que

» le bonheur de leurs maris, on ne songerait à
» elles que pour les entourer de respects et leur
» donner les éloges qu'elles auraient mérités. De
» notre temps, l'inconséquence des femmes a été
» désastreuse, et par leur bavardage inconsidéré
» elles ont conduit à l'échafaud leurs parents,
» leurs amis, et elles finirent malheureusement
» par y monter elles-mêmes. »

Napoléon n'était pas galant, parce que la séduction lui répugnait, et qu'il n'aimait que les femmes vertueuses. Aussi, se montrait-il sévère envers celle dont la conduite n'était pas régulière : alors, quand il lui parlait, sa voix devenait acerbe, stridente et cette infortunée semblait sentir au cœur le froid de la lame d'une épée, pour me servir d'une expression de Mme de Staël. Si, touché cependant de son désespoir sous cette étreinte fascinatrice, Bonaparte laissait pénétrer jusqu'à elle la douceur de ses paroles, elle relevait la tête et reprenait sa gaîté naturelle ; semblable au lis majestueux qui, accablé d'une pluie torrentielle, courbe sa tige devant l'orage, mais favorisé d'une plus douce température se redresse bientôt et offre aux yeux charmés sa blancheur éclatante, symbole de l'innocence. D'une indulgence compatissante pour l'erreur de bonne foi, Napoléon était impitoyable pour le vice audacieux qui, tête levée, semblait

braver la morale. « La galanterie, disait-il, est » le voile diaphane de l'adultère, et l'adultère est » le dissolvant le plus actif des meilleurs insti- » tutions : il porte un coup mortel à la sécurité » publique et particulière. Amenant le trouble » dans les familles, la haine dans des cœurs ulcérés, » il détruit pour jamais le bonheur de la vie, et » fait apparaître aux yeux épouvantés le spectre » hideux des réalités. A l'homme froissé dans ses » plus doux et ses plus chers sentiments, le désin- » téressement, le patriotisme, le bonheur social » enfin, ne semblent plus que des illusions dan- » gereuses pour sa tranquillité, ce qui est la ruine » de la liberté et le triomphe du despotisme. »

Fidèle à ces principes, Napoléon se trouvait à la gêne dans ces salons brillants qui contrastaient d'une manière lugubre avec la misère douloureuse qui régnait dans Paris. En songeant aux malversations qui alimentaient ce luxe scandaleux, Bonaparte ne rentrait souvent dans sa modeste maison que mécontent de lui et des autres, comme disait J.-J. Rousseau, dans de pareilles circonstances. Il voyait avec peine des femmes charmantes, vêtues comme les filles de Sparte, costume très inconvenant pour des Françaises, s'abandonner étourdiment aux passions les plus délirantes. De ce moment, il en nota plusieurs, comme ne méritant pas d'être

de la société de son épouse ; et par la suite, il leur refusa l'entrée des Tuileries : il défendit même expressément à Joséphine de les recevoir, pensant comme César, *que la femme de Napoléon ne devait laisser élever aucun soupçon sur sa vertu.*

Malgré la frivolité de ces assemblées, on n'en conspirait pas moins ouvertement contre la République, et des propositions dorées furent faites à Bonaparte pour l'attirer dans le parti de la contre-révolution. Mais ce grand homme s'y refusa obstinément, et répondit *que son épée ne serait jamais tirée que pour la défense de la Patrie et de ceux auxquels elle avait confié son bonheur, ses représentants naturels à ses yeux.*

Le refus de Napoléon de seconder leurs desseins liberticides raviva la haine des réactionnaires ; ils se ressouvinrent de vendémiaire et de fructidor, et il se vit exposé à tous les genres de calomnie ; les habitudes publiques et privées, la simplicité de ses mœurs, sa tenue un peu négligée, tout fut tourné en ridicule par une jeunesse turbulente et oublieuse. On alla même jusqu'à déprécier ses plus belles victoires ; victoires qui faisaient sa gloire et l'orgueil de la Patrie. Napoléon prévisa le danger qu'il courait, et la portée de ces attaques qui cachaient le poignard qu'on dirigeait contre son sein. Il vit que sa réputation n'était pas encore assez

grande pour repousser les attaques perfides que la dépravation employait contre les plus nobles passions, et il sentit qu'il ne tarderait pas à subir le sort de Màrius, dont la renommée s'obscurcit devant l'inconstance naturelle à l'homme.

Projets de Napoléon.

Imitant Sylla, qui ne pouvant mettre d'accord les factions qui déchiraient le sein de la République romaine, résolut d'aller conquérir tant de gloire, en combattant Mithridate, que personne n'osât lui résister à son retour, Bonaparte prit le parti grandiose d'aller vaincre l'Angleterre en Orient. « Oui ! dit-il, il me faut retremper ma gloire ; il » me faut cueillir de nouveaux lauriers sur cette » terre de merveilles. J'irai porter la civilisation » dans ces pays lointains et ranimer le feu sacré » chez ces peuples désolés par un abrutissant despo- » tisme. Si l'Angleterre domine sur l'Océan, la » Méditerranée deviendra un lac français : bientôt » ses bords couverts de villes florissantes augmen- » teront notre puissance, et l'Italie et la Grèce » régénérée s'enrichiront du commerce des Indes, » facilité par le canal de Suez, que mon intention » est de rétablir et de livrer à la navigation de » tous les peuples. Alors, le front ceint de cette » auréole magique, à la tête d'une armée invin- » cible et couverte de gloire, je reparaîtrai dans » ma Patrie reconnaissante, et mes ennemis les

» plus acharnés seront obligés de se taire en ma
» présence. »

En s'emparant de l'Egypte, Bonaparte portait un coup mortel à l'Angleterre. Dans cette conquête précieuse pour les intérêts de la France, ce grand homme voyait en perspective l'envahissement des Indes, centre de la puissance anglaise. L'Egypte par sa fertilité et son climat favorable pouvait remplacer toutes les colonies que nous avions perdues : elle ouvrait, en outre, un champ vaste et glorieux aux talents du vainqueur de l'Italie, non seulement comme militaire, mais encore comme législateur, qualité qu'il regardait comme supérieure à tout, parce qu'elle seule organise et consolide les empires. « Les militaires, disait-il, sont
» bons pour sabrer ; les administrateurs décident
» du succès des entreprises. »

La soumission de ce pays paraissait facile au jeune général, et tous les obstacles devaient s'abaisser devant la civilisation dont il allait doter cette terre célèbre à tous les titres, mais avilie par le fatalisme le plus insensé, et foulée aux pieds par quelques milliers d'esclaves braves, il est vrai, mais à demi-barbares : bientôt une savante organisation produirait en Egypte les institutions qui font fleurir les contrées fortunées de l'Europe. Confiant dans ses talents, Bonaparte se flattait, et

avec raison, de soumettre toutes les volontés, moins par la terreur de ses armes que par la persuasion et la vue de la prospérité qu'il apportait à ces contrées déshéritées. Son imagination s'élançait dans l'avenir, et il se regardait comme le régénérateur de l'Orient, berceau des croyances religieuses et des grandes révolutions qui ont agité et bouleversé le monde. Maître d'Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, il voulait relever de ses ruines cette ville célèbre et mettre à exécution les projets interrompus par la mort du conquérant de l'Asie : Alexandrie serait devenue le centre d'un commerce immense de toutes les parties du monde, et ce commerce aurait accéléré l'eutonomie de la race humaine, vœu sincère de Bonaparte.

Mais cette conception magnifique, avortée par l'hostilité anglaise, n'a été cependant qu'ajournée : reprise par M. de Lesseps, appuyée par la volonté énergique de Napoléon III, favorisée par les vœux de l'Europe entière, il y a tout lieu d'espérer qu'elle sera conduite à bonne fin, dans l'intérêt général. Par cet heureux résultat, nous verrions dans peu les vaisseaux indiens, chinois, japonais, et en général tout ceux de l'extrême Orient, sillonner les eaux de la Méditerrannée. Ils viendraient apporter les produits de leurs pays, produits devenus un besoin pour les habitants de nos

climats, et prenant goût à notre luxe et au travail parfait de nos ouvriers, ces peuples augmenteraient la prospérité de nos industries et contribueraient à l'extension de notre commerce.

Expédition d'Egypte.

Dès que Bonaparte se fut ouvert au Directoire sur son projet d'aller faire la conquête de l'Egypte, un rayon de joie illumina le front des directeurs : mais, dissimulant de suite le contentement qu'ils éprouvaient de se voir débarrassés d'un concurrent aussi redoutable que le Conquérant de l'Italie, ils ne firent d'objection sérieuse que sur les dépenses qu'allait nécessiter la mise en état de guerre des armées de terre et de mer. « Soyez » tranquilles, citoyens Directeurs, leur dit sur le » champ Napóléon, c'est de l'argent placé à 500 » pour 100. L'expédition une fois sortie du port » de Toulon, je me charge de subvenir à tous les » frais de la guerre, et la France n'aura que des » louanges à vous donner pour la résolution que » vous allez prendre. » Cette question d'argent terminée, le Directoire mit à sa disposition une armée de trente mille hommes d'élite et une flotte considérable, montée par dix mille marins. Des savants, des artistes, des ingénieurs firent partie de cette entreprise mémorable dont le but éminemment libéral était de régénérer l'Orient.

Dans la nuit du 5 au 6 mai 1798, Bonaparte

quitte Paris avec sa femme ; le 9, il est à Toulon. Cette expédition grandiose fut conduite et préparée avec le plus profond secret. Rien ne manqua, parce que travaillant sous ses yeux, chacun y apportait tout le zèle dont il était capable. *La tente d'un général,* disait-il, *a la transparence du verre, et pour que personne n'abandonne son poste, il faut qu'on s'aperçoive qu'il est constamment debout.*

Au moment du départ, Joséphine tout en pleurs, se jeta dans ses bras, en le suppliant de lui permettre de l'accompagner. « Non !.. mon amie, dit
» Bonaparte, je ne veux pas que tu t'exposes aux
» dangers d'une si longue traversée. Dans peu tu
» me reverras, car tu ne dois point croire, malgré
» ce que disent mes soldats, que je sois assez *bon*
» *enfant* pour me laisser déporter. Les fautes de
» nos gouvernants me feront rappeler dans peu
» pour sauver le Pays et eux-mêmes de leurs
» imprudences. Alors, entouré de mes victoires, je
» reviendrai aux applaudissements de la France
» entière, et leurs myrtes flétris pâliront devant
» mes lauriers. »

Apprenant qu'un coup de vent a forcé Nelson, qui observait la flotte française, à chercher un refuge dans les ports de la Sardaigne, il fait appareiller, et prêt à quitter la France, il expose à

ses braves d'Italie les motifs qu'il a d'entreprendre cette glorieuse expédition :

« Soldats !

» Vous avez fait la guerre des montagnes, des
» plaines et des siéges, il vous reste à faire la
» guerre maritime... Les légions romaines, que
» vous avez imitées quelquefois, mais pas encore
» égalées, combattaient Carthage, tour à tour sur
» cette même mer et aux plaines de Zama. La
» victoire ne les abandonna jamais, parce que
» constamment elles furent braves, patientes à
» supporter la fatigue, disciplinées et unies entre
» elles... Le génie de la liberté, qui a rendu
» dès sa naissance, la République arbitre de l'Eu-
» rope, veut qu'elle le soit des mers et des nations
» les plus lointaines. »

La flotte composée de 14 vaisseaux de ligne et d'un grand nombre de transports, était commandée par l'amiral Brueys, qui avait sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve-Duchayla, Decrès et Gantheaume. Napoléon monta sur le vaisseau *l'Orient* et on mit à la voile le 19 mai 1798. En passant, il enleva Malte qui n'osa pas se défendre, intimidée par le nom du vainqueur de l'armée d'Italie. A la vue des fortifications de ce rocher imprenable, le général Cafarelli s'écria : « Nous

» sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un » dans la place pour nous en ouvrir les portes. » Bonaparte y laissa Vaubois et Regnault de Saint-Jean d'Angély, avec 3,000 hommes.

Le 1er juillet, la flotte arrive avant le jour devant Alexandrie. On débarque sur le champ, et le drapeau tricolore flotte sur la terre des Pharaons et des Ptolémées. Le 2, Alexandrie est prise d'assaut et les divisions formant l'avant-garde occupent Rosette et Damanhour.

Bonaparte ne voulant pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, marche sur le Caire, où la redoutable milice des Mamelouks, après avoir traversé le Nil, l'attendait aux environs des Pyramides, décidée à livrer une bataille générale. Repoussés dans une reconnaissance de cavalerie près de Chébreis, les Mamelouks se replièrent sur le gros de leur armée forte de 20,000 hommes. Plus d'un soldat de l'armée d'Italie, qui avait reçu avec impassibilité les charges de la cavalerie hongroise, ne put s'empêcher de pâlir en voyant les évolutions rapides de ces enfants du Caucase.

Bonaparte, en examinant l'impétuosité de cette cavalerie d'élite, jugea qu'il fallait modifier la tactique européenne en reprimant la vivacité française, et opposer à l'ennemi des citadelles mouvantes hérissées de baïonnettes. Il forma ses

divisions en carrés et les disposa de manière à ce qu'ils pussent se protéger mutuellement. Comme les Mamelouks n'avaient point d'artillerie volante, il eut la liberté de décupler les lignes et de donner aux carrés la fermeté de la phalange macédonienne. Cette précaution procura la victoire aux Français : sans cela, les carrés pouvaient être enfoncés, ce qui arriva à la division Desaix.

Bataille des Pyramides.

Avant de commencer l'action, Napoléon montre de la main ces monuments orgueilleux qui s'élèvent au milieu des sables, et s'écrie dans un noble enthousiasme : « Soldats!.. songez que du » haut de ces Pyramides quarante siècles vous » contemplent. » C'est alors que les Mamelouks chargèrent l'armée avec une rare intrépidité, mais leurs efforts furent inutiles, ils ne purent enfoncer les carrés, et, en désordre, ils se virent obligés de regagner leur camp : les Français le prirent bientôt à la baïonnette. Les Mamelouks perdirent 3,000 hommes dans cette bataille, qui fit tomber entre nos mains 40 pièces de canon, 700 chameaux, les trésors, les armes et les magasins de l'ennemi. L'occupation du Caire et la soumission de la basse Egypte furent le prix de cette mémorable victoire.

Maître de la capitale, Bonaparte gagne les principaux habitants par sa clémence, ses manières agréables, et surtout son application religieuse à

faire rendre justice à tous les individus, sans distinction de rang et de fortune. Sa principale sollicitude fut de travailler à une constitution basée sur les lois, les coutumes et la religion de ces pays, voués depuis des siècles au plus affreux despotisme. Voulant dissiper les ténèbres de l'ignorance, cause éternelle du malheur des peuples, il organise l'Institut d'Egypte, dont Monge fut président et lui vice-président. Les travaux de cette assemblée célèbre sont immenses dans l'intérêt des sciences et des arts. Elle souleva le voile qui, jusqu'à son arrivée dans ce pays, avait caché les secrets de cette terre mystérieuse, et, sous ce point de vue important, l'expédition d'Egypte sera toujours regardée comme précieuse aux progrès de l'humanité et de la civilisation.

Au milieu de ces occupations importantes, Bonaparte apprit le désastre de notre marine dans la rade d'Aboukir : sa grande âme n'en fut pas accablée. « Nous n'avons plus de flotte, dit-il à ses » soldats; eh bien, il faut mourir ici, ou en sortir » grands comme les anciens ! »

Insurrection du Caire.

La nouvelle de cette défaite encourage la Porte à nous déclarer la guerre et elle lance un manifeste qui met l'Egypte en feu : partout on prend les armes. Bonaparte qui s'était rendu au vieux Caire pour surveiller les événements, apprend que la

capitale est en pleine insurrection. Il arrive comme la foudre avec de l'artillerie et canonne la grande Mosquée où s'étaient retranchés les séditieux. Ils sont bientôt forcés, mais Bonaparte pardonne aux révoltés à la prière des Cheiks et une amnistie générale est proclamée. Cette clémence inusitée dans l'Orient, dont les insurrections sont toujours terminées par des massacres épouvantables, rallia à Napoléon les habitants, et depuis ils ne lui donnèrent aucun sujet d'inquiétude et de mécontentement.

Canal de Suez. Napoléon se voyant tranquille, résolut de mettre à exécution le grand projet qu'il mûrissait depuis longtemps de la jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée. Pour activer cette œuvre grandiose, digne des temps les plus civilisés, il se rendit à Suez et reconnut les restes de l'ancien canal qui, creusé par les premiers rois, rétabli par Trajan et plus tard par Omar, second calife des Musulmans, avait enfin été comblé dans les jours de barbarie et d'anarchie. Satisfait de ses recherches, Napoléon donna les ordres nécessaires pour commencer les travaux préparatoires. Il apprend alors que Djézar, pacha de Saint-Jean-d'Acre (1) s'est emparé du fort d'El-Arick qui couvrait l'Egypte.

(1) Ancienne Ptolémaïs.

L'expédition de Syrie est sur le champ décidée, et dans l'intention de troubler les préparatifs de l'ennemi, Napoléon commence de suite les hostilités.

La traversée de cette vaste plaine inculte et sablonneuse qui sépare l'Egypte de la Syrie fut pénible, mais montra dans le plus beau jour l'amour et la vénération que les soldats avaient pour Bonaparte. Ces braves succombaient souvent sous la chaleur et la soif, mais aux paroles encourageantes de leur chef, tout était oublié, et leur ardeur naturelle retrempée au feu de son génie, les grandissait à leurs propres yeux et leur faisait surmonter la fatigue et les privations de toutes sortes. Bonaparte savait impressionner, d'une manière magnétique, tout ce qu'il y avait de bon, de généreux dans l'homme, et ses soldats reconnaissants étaient prêts de verser leur sang pour lui et pour la Patrie qu'il représentait si dignement. Aussi ce grand homme les aimait plus que s'ils eussent été ses propres enfants, parce que, dociles au moindre geste, on les voyait courir au danger, à la mort même pour réaliser ses aspirations les plus intimes. Le Désert.

Un jour de cette marche accablante, on présenta à Napoléon fatigué, mourant de soif, un vase rempli d'une eau saumâtre mais précieuse cependant dans une pareille situation. Il prit le vase,

mais voyant que ses soldats le regardaient d'un œil avide et altéré, il s'écria : « Non !.. je ne veux » point de cette eau, puisqu'elle ne peut désaltérer » tous ceux qui m'entourent et qui paraissent plus » malheureux que moi. » Et il répandit, sans y toucher, l'eau que le vase contenait. Quelques heures après, les guides lui apprirent qu'ils avaient trouvé un puits, et cette nouvelle fut douce à son cœur plutôt encore pour ses soldats que pour lui-même. Une autre fois, brûlé de l'ardeur du soleil, Napoléon aperçut des militaires dont l'industrie leur avait procuré un léger abri. Il se dirigea de leur côté et leur demanda de lui permettre de profiter de cette heureuse rencontre. Tous se levèrent avec empressement et firent place à leur général, étonnés, quoiqu'ils connussent la bonté de son cœur, qu'il les priât de lui accorder une faveur que tout autre général aurait pu prendre arbitrairement et quelquefois même avec brutalité.

Après avoir franchi le désert, l'armée marche sur le fort d'El-Arick qui est emporté le 15 février 1799 : l'ennemi surpris nous abandonne ses tentes, ses chevaux, ses chameaux et un riche butin qui fait oublier aux soldats leurs fatigues et leurs privations. Ils quittent ces plaines désolées pour entrer dans un pays riant qui fascine leurs regards : ils se croient en France. Partout, les montagnes

sont couvertes d'arbres magnifiques et les vallées présentent une verdure agréable aux yeux blessés de la monotonie fatiguante du désert.

Bientôt l'armée entre dans Gaza, où elle se repose deux jours. Le 3 mars elle investit Jaffa (1). Prise d'assaut, cette ville est livrée au pillage, et Bonaparte, forcé, contre ses intentions, par les clameurs de l'armée, fait fusiller la garnison, comme ayant violé les lois de la guerre. Prise de Jaffa.

Le massacre de la garnison de Jaffa a fourni à l'Anglais Wilson, celui même qui s'est immortalisé en sauvant généreusement de la mort, en 1815, M. Lavalette, l'occasion de calomnier Napoléon. La narration de cet écrivain est remplie de fiel, et la vérité historique n'est point le mobile qui conduit ordinairement sa plume. Aussi, je la passerais sous silence, si, écrite avec art, elle n'avait pas induit en erreur une foule de lecteurs, surtout dans les pays étrangers. Wilson rapporte avec une complaisance coupable tous les détails du massacre de Jaffa, de cet événement réellement regrettable. Cependant, on ne peut disconvenir que Napoléon ne voulût sauver ces malheureux de l'exaspération de ses soldats. Dans une perplexité douloureuse, trois jours durant, il retarda l'ordre de les faire fusiller, quoique l'armée le demandât à grands

(1) Ancienne Joppé.

cris, irritée des horribles cruautés que leurs ennemis exerçaient envers les prisonniers et contre les blessés même qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains. Trois jours durant, l'œil fixé sur la mer, Bonaparte espéra voir arriver des bâtiments sur lesquels il eût fait embarquer ces infortunés pour l'Egypte ; l'indifférente fortune trahit son espoir et son humanité. Enfin, malgré ses convictions intimes, il consentit à donner l'ordre cruel que demandait l'armée, parce qu'il s'aperçut que son autorité pouvait être méconnue de soldats républicains animés par plusieurs de leurs officiers : général, il fut obligé de céder à l'impérieuse nécessité ; empereur, il serait parvenu à maitriser ces mécontentements, comme la suite l'a prouvé. C'était pour ne point manquer à la clémence et surtout à son caractère noble et généreux que Napoléon avait montré une répugnance louable pour en venir à cette cruelle extrémité. Il était loin de se conformer à cette loi odieuse et insensée du Gouvernement révolutionnaire qui ordonnait aux soldats français le massacre des prisonniers de guerre. En bonne politique, Bonaparte devait aussi pencher pour l'indulgence, car il est prouvé, par des milliers d'exemples, que des militaires menacés d'extermination deviennent invincibles. *Les morts ne reviennent pas*, dit-on ; *c'est une erreur*,

pensait Napoléon, *qu'alors on doit être tranquille : ils ont laissé des parents, des amis, ils ont laissé les sentiments naturels à l'homme, et s'ils ne sortent pas eux-mêmes de leur tombeau, ils peuvent compter sur des vengeurs qui regardent la vengeance comme un devoir sacré.*

Il n'y a pas de doute que le massacre de Jaffa n'ait amené bien des malheurs et causé la mort d'une infinité de soldats qui l'avaient ardemment provoqué. On peut même croire que Bonaparte échoua devant Saint-Jean-d'Acre, parce que sa garnison craignant le sort de celle de Jaffa, et n'espérant aucun quartier des Français, jugea qu'il valait mieux mourir les armes à la main que de se laisser égorger comme des moutons : aussi, elle se défendit avec le courage du désespoir. Sans cet événement inattendu, la ville n'aurait pas tenu vingt-quatre heures, et ce grand homme en ralliant toutes ces troupes mercenaires, pouvait facilement révolutionner la Turquie et rétablir l'empire d'Orient dans toute sa splendeur. C'est ainsi que se déroulent les destinées des nations comme celles des hommes : la faute, même involontaire, d'un Chef influent donne aux événements une autre direction que celle qu'il avait projetée, et un contre coup funeste et désastreux se fait sentir jusqu'aux dernières générations.

Des personnes inconsidérées se plaignent ordinairement que la Providence laisse impunies les fautes les plus condamnables, c'est une grave erreur, et en morale et en politique. Quoique son action ne soit point visible, elle n'en est pas moins active, parce que le crime renferme toujours, comme un ver rongeur, la punition qui ne tarde pas à l'atteindre. Les soldats avaient traité avec barbarie les malheureux habitants de Jaffa, et, quelques jours après, la peste vint les venger. La nouvelle s'en répandit bientôt et consterna l'armée. Comme la fermeté d'âme est le remède le plus efficace contre ce terrible fléau, Bonaparte jugea qu'il était de la dernière importance de relever le moral de l'armée. Accompagné de plusieurs de ses généraux, il se rendit à l'hôpital des pestiférés et toucha les bubons purulents qui leur couvraient le corps, en disant : « Vous voyez bien que cela n'est » rien ! » Cette action sublime a été retracée par un des plus beaux tableaux de l'Ecole française.

Pour dissiper les inquiétudes des soldats, Napoléon marcha de suite sur Saint-Jean-d'Acre. Après quelques rencontres avec les populations insurgées, l'armée arriva sous les murs de la place, où le féroce Djézar commandait en personne. Saint-Jean-d'Acre fut investi et les approches se firent avec activité. Mais le pacha de Damas accourait à la

tête de vingt-cinq mille hommes pour secourir la place. Il attaqua Kléber qui couvrait le siége avec deux mille hommes. Bonaparte, instruit de ce qui se passait, marcha au secours de son lieutenant et arriva bientôt sur les hauteurs de Fouli.

Bataille du Mont-Thabor.

Quelques instants suffirent à Napoléon pour tracer son plan de bataille : ses dispositions prises, il s'avance en silence ; puis il fait tirer un coup de canon afin d'avertir Kléber de son arrivée. « C'est » Bonaparte ! » s'écrièrent les soldats. Les Turcs, enfermés dans un triangle de feu, coupés dans leur retraite, perdirent cinq mille hommes dans l'affaire et abandonnèrent leurs provisions, leurs tentes et leurs chameaux.

Napoléon fit donner à Saint-Jean-d'Acre plusieurs assauts meurtriers ; mais voyant que la bravoure de nos soldats était impuissante contre l'opiniâtreté de l'ennemi, secondé par les équipages anglais, sous les ordres de Sidney-Smith, et les talents de deux émigrés français, Phélippaux et Troncelin, il leva le siége le 20 mai. Arrivé à Jaffa, il s'occupa principalement des blessés et des pestiférés. Tous les transports furent mis à leur disposition ; mais comme ils étaient insuffisants, il abandonna pour cet acte éminemment philantropique, ses propres chevaux et engagea les généraux à imiter son exemple.

On a accusé Bonaparte d'avoir, dans cette retraite, empoisonné ses malades, et cela est en partie vrai. Par une abnégation sublime, ce grand homme a jeté en pâture aux méchants et aux envieux de sa gloire, une réputation qu'il pouvait conserver intacte, en abandonnant quelques malheureux, comme ont fait tant de généraux, en s'appuyant sur les nécessités impérieuses de la guerre : la conduite de Napoléon ne fut que l'expression des devoirs que lui imposaient l'humanité et la bonté de son cœur. En effet, après le départ des malades et des blessés, il restait encore une quinzaine de moribonds, qu'il était imprudent d'emmener et même de toucher : cette situation déplorable navrait de douleur le cœur de Bonaparte. Il ne pouvait supporter l'idée de les laisser tomber entre les mains d'ennemis acharnés et féroces qui leur auraient arraché un reste de vie par les tourments les plus affreux. Il fut donc décidé, ***d'après l'avis des médecins,*** de leur administrer une dose d'opium pour leur épargner une agonie cruelle. C'est ainsi que des milliers de fois on a vu, dans les batailles, un ami brûler la cervelle à un ami qui l'en priait ardemment, afin de l'empêcher d'être broyé par la cavalerie ou le sauver par une mort douce des vengeances d'un ennemi impitoyable. Toute personne judicieuse et sensible approuvera

cette conduite et décidera impartialement que Bonaparte a agi, dans ces pénibles circonstances, comme il devait faire, et comme lui-même l'aurait fait.

Bataille d'Aboukir.

Rentré au Caire, après de grandes fatigues, parce qu'il ne voulut abandonner aucun malade, Napoléon songeait à donner du repos à son armée, lorsqu'il apprit qu'une flotte anglaise avait débarqué à Aboukir dix-huit mille Turcs qui, après s'être emparé du fort, menaçaient Alexandrie. A cette nouvelle, Bonaparte conçut le glorieux dessein de venger la mort de nos braves marins et le désastre de notre flotte. Ce grand homme se surpassa dans cette journée mémorable, et son génie brilla du plus vif éclat. Plongeant pour ainsi dire dans le camp des ennemis, assistant à leur conseil de guerre, pénétrant tous leurs desseins, il fit ses dispositions de manière que même en s'en apercevant, les Turcs n'auraient pu corriger le vice de leurs combinaisons stratégiques. Pleins de confiance dans les talents militaires de Bonaparte, les Français, généraux et soldats, le secondèrent courageusement, et firent des prodiges de valeur. Quoique protégés par des retranchements formidables, une artillerie nombreuse et libres de communiquer avec le fort et la flotte anglaise, les Turcs ne peuvent tenir devant les savantes manœuvres de Napoléon. Enfoncés par Murat, tournés par l'infan-

terie française, ils n'ont d'autre ressource que de se précipiter dans la mer où dix mille sont noyés : deux mille tués ou blessés couvraient le champ de bataille, et quelques jours après le fort d'Aboukir est obligé de se rendre à discrétion.

Que le génie est grand et sublime, lorsqu'il amène de pareils résultats. Une armée formidable composée en grande partie de Janissaires envahit l'Egypte prête à s'insurger, Mourad descend des cataractes avec ses Mamelouks, et tout fait prévoir de désastreux événements, Napoléon paraît et l'ange exterminateur semble l'accompagner. Les Janissaires sont anéantis, Mourad épouvanté regagne la haute Egypte, et la tranquillité se rétablit dans la terre des Pharaons, qui regarde ce grand homme comme l'homme du destin. « La terre, » disent les Musulmans, appartient à Dieu, il la » donne à qui il lui plait, et les victoires de » Bonaparte le proclament notre sultan, » L'enthousiasme fut universel dans l'armée française ; et Kléber apercevant Napoléon après la bataille, s'écria en ouvrant les bras : « Général, permettez » que je vous embrasse ; vous êtes grand comme » le monde ! »

Quelques jours après, il reçoit des journaux d'Europe qui lui apprennent les désastres de la Patrie : comprenant alors que sa mission va com-

mencer, il se résout à partir sur le champ pour la France.

« Sans ambition, se dit-il, je pouvais vivre
» heureux du bonheur de mon pays. Après l'avoir
» servi avec honneur, j'étais sûr de mériter les
» respects de mes compatriotes : mais il n'en est
» plus de même à présent. Les Français sont
» repoussés sur le Rhin ; l'Italie est perdue, et
» cent mille de mes compagnons d'armes sont
» morts par l'impéritie de ceux qui gouvernent
» maintenant. La France est abandonnée à la dé-
» vastation, et tous les partis, ordinairement sans
» entrailles, veulent en arracher un lambeau.
» Aujourd'hui ce n'est plus seulement la Patrie
» que j'ai à défendre, ce sont mes amis, mes
» parents, c'est moi-même. Oui ! je dois défendre
» ma gloire et celle des braves qui sont tombés au
» champ d'honneur, ou je suis exposé à la voir
» flétrie et déshonorée : le *Væ victis* de Brennus
» me serait appliqué avec la plus amère déri-
» sion. Que diraient les braves qui ont péri pour
» me sauver de tous les dangers ; que dirait ce
» sublime Muiron qui est tombé frappé des balles
» qu'on dirigeait contre moi ! ils se voileraient la
» face en pensant que j'ai trompé leur espoir, et
» manqué à ce que je devais à moi-même. (1) »

(1) Pensées intimes.

Bonaparte quitta l'Egypte pour ne plus y revenir, et des circonstances exceptionnelles le forcèrent à faire évacuer par les troupes françaises cette superbe colonie. Malgré ce revers, le nom de ce grand homme est resté populaire dans ce pays, parce qu'il était bon, humain et qu'il savait respecter les mœurs et la religion des habitants. Les Pharaons, les Ptolémées sont oubliés, mais les Peuples reconnaissants se souviendront toujours de celui qu'ils appelaient *le Père du feu* et *le Lion du désert*. Son exemple et celui de l'armée française a réveillé ces Nations d'un long sommeil. Les germes de civilisation que le Vainqueur de l'Orient a laissés dans ces contrées célèbres, porteront leurs fruits, et les habitants plus heureux béniront, un jour, le moment où Napoléon est venu briser le joug de fer des Mamelouks. Les bienfaits produits par l'expédition d'Egypte ne se bornent pas à ce pays, mais se sont répandus dans tout l'Orient ; et si les Turcs font maintenant partie de la civilisation européenne, c'est à Bonaparte qu'ils le doivent. Il a propagé, dans ces contrées anciennement barbares, les idées d'ordre, d'humanité et de liberté qui découlaient naturellement de son cœur. L'éloge le plus glorieux qu'on pourrait faire de Napoléon, c'est de remarquer que ses victoires d'Italie et d'Egypte qui seules mériteraient le nom de *grand*

et même de *très grand* à tout autre général ne sont que des épisodes de cette vie extraordinaire.

Le 29 août 1799, Bonaparte instruisit l'armée, par une proclamation, de son départ et de la nomination de Kléber au commandement général. Quatre bâtiments, commandés par le contre-amiral Gantheaume, reçurent Napoléon et sa suite, composée des généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Andréossy ; des savants Monge, Berthollet, Denon, Parceval-Grandmaison ; de MM. Lavalette, Bourienne et de deux cent cinquante guides, commandés par Bessières. On craignait les croisières anglaises ; mais Napoléon les rassura en disant : « Soyez tranquilles, mes amis, mon étoile nous » guidera, et nous arriverons sûrement en France. » La traversée fut heureuse : Bonaparte, parti d'Egypte le 22 juillet, débarqua le 28 septembre dans la rade de Fréjus.

A la nouvelle de l'arrivée de Napoléon, ce fut comme une espèce de délire : plusieurs personnes en moururent de joie. Le 9 octobre, il partit pour Paris et toutes les villes qu'il traversa le reçurent avec des transports d'enthousiasme qui lui firent comprendre le rôle que la fortune lui réservait. Il semblait aux populations fascinées que la France ne pouvait se sauver sans lui et que c'était le destin même qui l'avait poussé à quitter l'Orient

pour venir défendre la Patrie et la relever de ses ruines.

Le 16, Napoléon arrive à Paris et descend dans sa petite maison, rue de la Victoire. Pour se mettre à l'abri de tout soupçon, il vit très retiré avec sa sœur et sa femme, ne fréquentant que des amis intimes; et pourtant il prépare déjà le coup d'état du 18 brumaire; coup d'état devenu nécessaire et désiré par tous les citoyens qui aimaient sincèrement leur Patrie.

La guerre civile de l'ouest, un moment comprimée, s'était rallumée avec une nouvelle ardeur; les différents partis qui fatiguaient la France ne cherchaient qu'à s'emparer du pouvoir pour en abuser : partout le pillage et la démoralisation poussés à l'excès. A la vue des maux qui accablaient la Patrie et assombrissaient l'avenir, Bonaparte jugea qu'il était temps d'arracher le pouvoir des mains d'hommes incapables ou indifférents. Il résolut de s'emparer de l'autorité pour travailler sérieusement au bonheur général : mais en sondant le terrain il vit qu'il fallait agir avec prudence, parce que tout le monde conspirait : Sieyès dans le directoire, Fouché et Talleyrand dans le ministère, cent autres dans les conseils. « Il faut, disait » Sièyes, pour sauver la France, une tête et une » épée. » Il réservait à Bonaparte le rôle de l'épée,

ce qui fait voir que ce profond politique n'avait pas su juger Napoléon.

Dans cette journée mémorable, le Conseil des Anciens décrète la translation du Corps législatif à Saint-Cloud et le place sous la garde du vainqueur de l'Egypte, qui reçoit le commandement de toutes les troupes. Bonaparte, accompagné des généraux Berthier, Lefebvre, Macdonald, Murat, entre dans la salle des délibérations. « Citoyens représentants, » dit-il, la République périssait, vous l'avez vu, et » votre décret vient de la sauver. Malheur à ceux » qui voudraient le trouble et le désordre, je les » arrèterais aidé du général Berthier, du général » Lefebvre, et de tous mes compagnons d'armes. » Qu'on ne cherche pas dans le passé des exemples » qui pourraient retarder notre marche ; rien dans » l'histoire ne ressemble à la fin du dix-huitième » siècle : votre sagesse a rendu le décret, nos bras » sauront l'exécuter. *Nous voulons une République* » *fondée sur la liberté civile, sur la représentation* » *nationale ;* nous l'aurons, je le jure !.. je le jure » en mon nom et celui de mes compagnons » d'armes. » Le 18 Brumaire 1799.

Bonaparte reçut les félicitations et les encouragements des membres présents du Conseil des Anciens, appui indispensable sans lequel le coup d'État pouvait avorter.

En sortant de l'Assemblée, il alla passer dans le Carrousel la revue des troupes, et leur adressa cette proclamation :

« Soldats !

» Le décret extraordinaire du Conseil des Anciens
» est conforme aux articles 102 et 103 de l'acte
» constitutionnel. Il m'a remis le commandement
» de la ville et de l'armée, je l'ai accepté pour
» seconder les mesures qu'il va prendre et qui sont
» toutes en faveur du peuple. La République est
» mal gouvernée depuis deux ans. Vous avez
» espéré que mon retour mettrait un terme à tant
» de maux : vous l'avez célébré avec une union
» qui m'impose des obligations que je remplis.
» Vous remplirez les vôtres, et vous seconderez
» votre général avec l'énergie, la fermeté et la
» confiance que j'ai toujours trouvées en vous. La
» liberté, la victoire et la paix replaceront la Répu-
» blique française au rang qu'elle occupait en
» Europe, et que l'ineptie ou la trahison a pu
» seule lui faire perdre. *Vive la République !* »

Les troupes répondirent avec des cris unanimes de *vive Bonaparte ! vive la République.*

A la nouvelle de ces événements, le Directoire fut incertain, consterné, et il tomba sans oser se défendre et couvert de honte : trois directeurs

donnèrent leur démission. Barras, connaissant la décision des Anciens, envoya son secrétaire Bottot à Bonaparte pour faire ses conditions ; mais au moment où il se mettait en devoir de remplir la mission dont il était chargé, le général se souvenant des opinions liberticides du directeur, dit à son émissaire : « Annoncez à votre Barras que je » ne veux plus entendre parler de lui. » Cette sortie violente ayant été rapportée à Barras, il en conçut de telles alarmes qu'il demanda un passeport pour Gros-Bois avec une escorte, ce que lui accorda facilement Napoléon. Moulins et Gohier ayant refusé de donner leur démission comme leurs collègues, sont mis en surveillance au Luxembourg, sous la garde de Moreau.

Le lendemain 19, Bonaparte part à la tête des troupes et marche vers Saint-Cloud : les deux Conseils y étaient réunis. Il n'est pas plus tôt arrivé, qu'il se rend au Conseil des Anciens. Traversant le salon de Mars, suivi de ses aides-de-camp, Bonaparte se montre tout à coup dans la galerie du palais où siégeait l'Assemblée. Dès qu'il fut entré, il parla des dangers actuels et de ses propres intentions. « Citoyens ! vous êtes sur un volcan, » leur dit-il, la République n'a plus de gouverne- » ment, le Directoire est dissous, les factions » s'agitent, l'heure de prendre un parti est arrivé.

» Vous avez appelé mon bras et celui de mes » compagnons d'armes au secours de votre sagesse. » Mais les instants sont précieux, il faut se pro- » noncer.

» On parle d'un César, d'un nouveau Cromwell ; » on répand que je veux établir un Gouverne- » ment militaire... Si j'avais voulu usurper l'auto- » rité suprême, je n'aurais pas eu besoin de » recevoir cette autorité du Sénat. Plus d'une fois » et dans des circonstances extrêmement favora- » bles, j'ai été appelé par le vœu de la nation, par » le vœu de mes camarades, par le vœu de ces » soldats qu'on a tant maltraités depuis qu'ils ne » sont plus sous mes ordres. Je ne parle pas ainsi » pour m'emparer du pouvoir : le pouvoir, on me » l'a offert depuis mon retour à Paris. Les diffé- » rentes factions sont venues sonner à ma porte ; » je ne les ai pas écoutées parce que je ne suis » d'aucune coterie, *parce que je ne suis que du » parti du Peuple français.*

» Le Conseil des Anciens est investi d'un grand » pouvoir, mais il est encore animé d'une plus » grande sagesse ; ne consultez qu'elle ; prévenez » les déchirements ; évitons de perdre ces deux » choses pour lesquelles nous avons fait tant de » sacrifices, *la liberté et l'égalité.*

» Et la Constitution ?.. s'écria le député Linglet.

» La *Constitution!* reprit Bonaparte avec vivacité ; la *Constitution!* osez-vous l'invoquer ! vous » l'avez violée au 18 fructidor, au 22 floréal, au » 30 prairial ; vous avez en son nom violé tous » les droits du Peuple... Nous fonderons, malgré » vous, la liberté de la République : aussitôt que » les dangers qui m'ont fait conférer des pouvoirs » extraordinaires seront passés, j'abdiquerai ces » pouvoirs.

» Et quels sont ces dangers ? lui cria-t-on ; que » Bonaparte s'explique !

» S'il faut s'expliquer tout à fait, répondit-il, » s'il faut nommer les hommes, je les nommerai. » Je dirai que les directeurs Barras et Moulins » m'ont proposé eux-mêmes de renverser le gouvernement.

» Je n'ai compté que sur le Conseil des Anciens ; » je n'ai point compté sur le Conseil des Cinq-Cents » où se trouvent des hommes qui voudraient nous » rendre la Convention, les échafauds, les comités » révolutionnaires.

» Je vais m'y rendre, et si quelque orateur payé » par l'étranger parlait de me mettre hors la loi, » qu'il prenne garde de porter cet arrêt contre » lui-même ! S'il parlait de me mettre hors la loi, » j'en appelle à vous mes compagnons d'armes ! à » vous mes braves soldats, que j'ai menés tant de

» fois à la victoire ! à vous braves défenseurs de
» la République, avec lesquels j'ai partagé tant de
» périls pour affermir *la liberté et l'égalité !* Je
» m'en remettrai, mes vrais amis, à votre courage
» et à ma fortune ! »

Après cette harangue, le cri de *vive Bonaparte !* retentit dans toute la salle. Napoléon sûr de son triomphe aux Anciens, se rendit au Conseil des Cinq-Cents dans l'espoir d'obtenir un succès aussi brillant. Le général se présenta sur le seuil de la salle, où il entra seul, après avoir ordonné aux officiers et soldats qui l'accompagnaient de rester aux portes.

A la vue de Bonaparte et de ses soldats, des imprécations remplissent le lieu de l'Assemblée.
« Ici des sabres ! s'écrient les Députés ; ici des
» baïonnettes ! *A bas le Dictateur ! A bas le tyran !*
» *Hors la loi le nouveau Cromwell !* — Que fais-tu,
» téméraire ? dit Bigonnet, retires-toi ! tu violes
» le sanctuaire des lois ! »

Cependant Napoléon parvient à la tribune, malgré la plus ardente opposition ; il veut parler, mais sa voix est étouffée par ces cris mille fois répétés : *Vive la Constitution ! Vive la République ! Hors la loi le Dictateur !* Transportés de fureur, plusieurs Députés vont à lui le poignard à la main. *Tu veux donc faire la guerre à ta Patrie !* lui dit son com-

patriote Aréna : les injures, les menaces redoublent et deviennent effrayantes.

A la vue de cette scène scandaleuse qui rappelle les plus mauvais jours de la terreur. Lefebvre, frappé du danger que courait Napoléon, se précipite dans la salle à la tête d'une compagnie de grenadiers, en criant : *Sauvons notre général !* Les soldats lui font un rempart de leurs corps, et l'entraînent hors de la salle.

Au milieu de cet affreux tumulte, Lucien qui présidait, s'efforce en vain de défendre son frère, en citant ses nombreux services. Il demande qu'il soit rappelé et entendu, mais il n'obtient d'autre réponse que des vœux de proscription contre sa personne. Tous les Députés se lèvent et s'écrient à la fois : *Aux voix la mise hors la loi contre le général Bonaparte !*

Lucien, révolté d'une demande si peu constitutionnelle, abdique la présidence et quitte le fauteuil. Rien ne peut justifier un acharnement aussi féroce : dans leur aveuglement inexplicable, ils oubliaient qu'en Vendémiaire, Napoléon avait sauvé un grand nombre d'entre eux de la fureur des Sectionnaires. Républicains, Royalistes, Terroristes, comme ils le firent encore en 1815, se réunirent contre ce grand Homme, ce qui prouve d'une manière incontestable

l'immense supériorité qu'il avait sur toute cette Assemblée.

Pendant ce temps, Bonaparte avait harangué les troupes et attendait Lucien. Celui-ci arrive, monte à cheval à côté de son frère, et s'adressant aux soldats : « Vous ne reconnaîtrez, leur dit-il, » pour législateurs de la France, que ceux qui » vont se rendre auprès de moi. Quant à ceux qui » resteraient dans l'orangerie, que la force les » expulse ! Ces brigands ne sont plus les représen- » tants du peuple ; ce sont les représentants du » poignard. »

Aussitôt Murat entre dans la salle à la tête d'un corps de grenadiers. Les Députés sont sommés de se dissoudre et de rejoindre leur président : ils s'y refusent en protestant énergiquement. Alors Murat fait battre la charge, et les grenadiers s'avancent en croisant la baïonnette. Les Députés épouvantés se sauvent par les couloirs, par les fenêtres, en se débarrassant d'une partie de leur costume, et Bonaparte, mis hors la loi, les met, selon l'expression de Siéyes, hors la salle.

Les ennemis les plus acharnés de Napoléon se rendirent de suite à Paris pour soulever le peuple, mais ce fut en vain. Ils s'adressèrent aux Sectionnaires qui les reçurent froidement : ils tentèrent ensuite les ouvriers des faubourgs, mais aux pre-

mières ouvertures, ceux-ci les repoussèrent en termes si énergiques que les agitateurs trouvèrent prudent de se retirer aussitôt. Tout le monde attribuait au Directoire les désastres de la France : c'est lui qu'on accusait de l'issue sanglante du congrès de Rastadt, de la rupture de la paix de Campo-Formio, de la conquête de l'Italie par les Russes et les Autrichiens, des sanglantes défaites de la Trebbia et de Novi ; de toutes les calamités enfin qui étaient venues fondre sur le Pays. Comment comparer ce gouvernement inhabile, et qui même inspirait de la défiance aux Républicains, avec un général plein d'avenir, brûlé de l'amour de la Patrie, entouré de victoires, et dont le front se trouvait ceint des lauriers d'Italie et des palmes de l'Orient? Avec un général qui promettait la victoire, l'abondance, une paix glorieuse pour la France et pour le monde entier? Ce ne pouvait être que par aberration d'esprit qu'on osait le tenter : à cet instant suprême, l'opinion publique ne devait point se tromper et devenait infaillible.

Sous la présidence de Lucien qui, dans cette circonstance, montra le courage d'un véritable Républicain, les députés des Cinq-Cents se réunirent de nouveau dans l'Orangerie : l'exclusion de soixante et un de ses membres les plus exaltés est décrétée, et on remercia Bonaparte comme *ayant*

bien mérité de la Patrie. Les deux Conseils prononcent à l'unanimité l'abolition du Directoire, qui est remplacé par une *Commission consulaire exécutive*, composée de Bonaparte, de Sièyes et de Roger-Ducos. Ainsi fut consommée la révolution du 18 Brumaire, sans troubles et sans effusion de sang.

Voici comment s'exprime Napoléon sur cette journée mémorable dans les Fastes de la France :

« Tout conspirait contre la Constitution ; les » pouvoirs mêmes étaient de la conjuration. Pour » mon compte, dans le complot d'exécution, ma » part se borna à réunir à une heure fixe la foule » de mes visiteurs, et à marcher à leur tête pour » saisir la puissance. Ce fut du seuil de ma porte, » du haut de mon perron et sans qu'ils eussent été » prévenus d'avance, que je les conduisis à cette » conquête. Ce fut au milieu de leur brillant » cortége, de leur vive allégresse, de leur ardeur » unanime que je me présentai à la barre des » Anciens pour les remercier de la dictature dont » ils m'investissaient.

» On a discuté métaphysiquement et l'on discu» tera longtemps encore si nous ne violâmes pas » les lois, si nous ne fûmes pas criminels ; mais » ce sont autant d'abstractions bonnes tout au » plus pour les livres et les tribunes, et qui

» doivent disparaître devant l'impérieuse néces-
» sité ; autant vaudrait accuser du dégât le marin
» qui coupe ses mâts pour ne pas sombrer. Aussi
» les auteurs, les grands acteurs de ce mémorable
» coup d'État, au lieu de dénégations et de justifi-
» cations, doivent-ils, à l'exemple de ce Romain (1),
» se contenter de répondre avec fierté à leurs
» accusateurs : *Nous protestons que nous avons*
» *sauvé notre pays ; venez avec nous en rendre*
» *grâce aux Dieux !* Et certes, tous ceux qui dans
» le temps faisaient partie du tourbillon politique,
» ont eu d'autant moins de droit de se récrier avec
» justice, que tous convenaient qu'un changement
» était indispensable, que tous le voulaient, et que
» chacun cherchait à l'opérer de son côté. Je fis le
» mien à l'aide des *Modérés*. La fin subite de
» l'anarchie, le retour immédiat de l'ordre, de
» l'union, de la force, de la gloire, furent ses résul-
» tats. Celui des *Jacobins* ou celui des *Royalistes*
» aurait-il été supérieur ? Il est permis de croire
» que non. Toutefois il n'est pasmoins très naturel
» qu'ils en soient demeurés mécontents, et en
» aient jeté les hauts cris. Aussi, n'est-ce qu'à des
» temps plus éloignés, à des hommes plus désin-
» téressés qu'il appartient de prononcer sainement
» sur cette grande affaire. »

(1) Scipion l'Africain.

Suivant le sentiment de Bonaparte, l'histoire a prononcé, et dans son impartialité, elle a approuvé le 18 Brumaire. *Il consacrait en effet, le règne de la liberté et du mérite personnel, ère napoléonienne qui désignera par la suite le dix-neuvième siècle.*

Bonaparte au pouvoir s'empresse de faire révoquer les lois concernant les ôtages et l'emprunt forcé ; il envoie à Londres un négociateur pour traiter de l'échange de nos prisonniers, et bien loin de se venger, il brûle, comme César à Pharsale, tous les papiers qui pouvaient compromettre ses ennemis et proclame une amnistie générale.

Apathie du Gouvernement

Sous le Directoire, la situation des finances de l'Etat était si désastreuse, qu'après le 18 Brumaire, on ne trouva pas au trésor de quoi expédier un courrier. Lorsque Napoléon voulut se procurer la force précise de l'armée, il fut obligé d'envoyer sur les lieux mêmes pour en faire le relevé. « Vous devez avoir des rôles au bureau de la » guerre? disait-il à Dubois-Crancé. — A quoi » nous serviraient-ils? répondit celui-ci, il y a » eu tant de mutations dont on n'a pu tenir » compte. — Mais du moins demanda, Bonaparte, » vous devez avoir l'état de la solde qui nous » mènera de même à notre but? — Nous ne la » payons pas. — Mais les états de vivres? — Nous » ne nourrissons pas les soldats. — Mais ceux

» d'habillement? — Nous ne les habillons pas. »

L'esprit de justice, d'ordre et d'investigation administrative qui distinguait éminemment ce grand Homme, mit un terme à ce chaos et à cette indifférence des plus coupables. La supériorité incontestable de Napoléon sur ses collègues, dans toutes les questions relatives aux finances, à l'armée, à la politique, aux lois, était telle qu'à la suite d'une conférence, Sièyes déconcerté s'empressa de dire à ses intimes : « Citoyens, vous » avez un maître ; cet homme sait tout, veut tout » et peut tout. »

Les Conseils chargèrent deux commissions, chacune de 25 membres, de poser les bases d'une nouvelle Constitution. Le gouvernement consulaire remplaça la commission exécutive. Bonaparte est nommé premier Consul, et Cambacérès et Lebrun remplacent Sièyes et Roger-Ducos, mais seulement avec voix consultative. Quatre pouvoirs émanent de la Constitution de l'an VIII ; le Consulat qui a l'initiative des lois, le Tribunat qui les discute, le Corps législatif qui les décrète, et le Sénat qui en est le conservateur. Le Consulat.

A la vue d'un gouvernement qui ne se laissait diriger que par la justice et la probité, l'argent reparut et Napoléon se vit en état de subvenir aux besoins des militaires qui étaient tombés dans le

même dénûment que lorsqu'il se mit à la tête de l'armée d'Italie. Les campagnes furent purgées des bandits qui les infestaient et portaient la terreur dans le sein de toutes les familles. Usant de sévérité et de clémence en même temps, il mit fin à la guerre de la Vendée qui a dévoré autant de citoyens que les guerres soutenues contre les puissances étrangères.

Quelques royalistes crurent que le moment était venu de rappeler les Bourbons. MM. d'Andigné et Hyde de Neuville proposèrent au premier Consul de jouer le rôle de Monck, lui promettant, au nom de Louis XVIII, l'épée de connétable : Bonaparte leur répondit : « Messieurs, il n'y a plus ni » jacobins, ni modérés, ni royalistes, mais partout » des Français. Je n'apporte au pouvoir ni haine ni » vengeance, parce que ma mission est une mis- » sion d'ordre, de conciliation et d'humanité. » N'ayant pris parti pour aucune des factions qui » ont ensanglanté le sol de la Patrie, je me sens » capable plus que tout autre de relever la société » sur les bases inébranlables de la religion, de la » liberté et de tous les mérites qui peuvent distin- » guer l'homme, dont l'ambition est d'acquérir » l'estime de ses concitoyens. J'oublie le passé et » j'ouvre un vaste champ à l'avenir. Quiconque » marchera droit devant lui sera protégé sans

» distinction ; quiconque s'écartera à droite ou à
» gauche sera frappé de la foudre. Laissez tous les
» Vendéens qui veulent se ranger sous le gouverne-
» ment national et se placer sous ma protection,
» suivre la grande route qui leur est tracée : car
» un gouvernement soutenu par les étrangers ne
» sera jamais accepté par la Nation française. »

Manifeste de Napoléon.

Le lendemain du jour où la Constitution de l'an VIII avait été en action, le premier Consul, afin de frapper l'esprit public, écrivit au roi d'Angleterre la lettre suivante :

« Sire,

» Appelé par le vœu de la Nation française à
» occuper la première magistrature de la Répu-
» blique, je crois convenable en entrant en charge
» d'en faire part directement à Votre Majesté.

» La guerre, qui depuis huit ans ravage les
» quatre parties du monde doit-elle être éternelle?
» N'est-il donc aucun moyen de s'entendre?

» Comment les deux nations les plus éclairées
» de l'Europe, puissantes et fortes plus que ne
» l'exigent leur sûreté et leur indépendance,
» peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine
» grandeur le bien du commerce, la prospérité
» intérieure, le bonheur des familles? Comment

» ne sentent-elles pas que la paix est le premier
» des besoins comme la première des gloires ?

» Ces sentiments ne peuvent pas être étrangers » au cœur de Votre Majesté, qui gouverne une » Nation libre, et dans le seul but de la rendre » heureuse.

» La France et l'Angleterre, par l'abus de leurs » forces, peuvent longtemps encore, pour le mal- » heur des peuples, retarder le moment de leur » épuisement absolu ; mais j'ose le dire, le sort de » toutes les nations civilisées est attaché à la fin » d'une guerre qui enveloppe le monde entier. »

En même temps que cette lettre est digne du premier magistrat de la République, elle décèle dans Napoléon une adroite et profonde politique. Il en écrivit une semblable à l'empereur d'Allemagne ; mais l'Autriche et l'Angleterre rejetèrent ces ouvertures. Williams Pitt, premier ministre, répondit dans un style haineux que *la paix n'était pas possible, attendu que les principes seraient toujours les mêmes quelles que fussent les modifications que les Français apporteraient dans les formes de leur gouvernement. Pour traiter de la paix, il fallait préalablement que la France rentrât dans ses anciennes limites, et rappelât les Bourbons.*

Bonaparte content d'avoir mis ds son côté par sa modération l'opinion publique, se prépara à la

guerre, et avec l'espoir de la faire glorieuse et décisive. Il ouvrit les ports de la France aux vaisseaux américains, et l'anniversaire de la mort de Washington fut célébré aux Invalides avec une pompe extraordinaire. En rendant ces honneurs au vainqueur de l'Angleterre, au libérateur de son pays, le premier Consul voulait plaire aux Républicains et manifester en même temps le juste ressentiment que lui avait inspiré la réponse du cabinet britannique.

L'Angleterre et l'Allemagne firent les plus grands efforts pour rendre heureuse la campagne qui allait s'ouvrir. A cette nouvelle, Bonaparte partit de Paris, déterminé à délivrer l'Italie du joug des étrangers. Arrivé à Dijon, il se met à la tête de l'armée de réserve forte de 40,000 hommes, et par une des plus belles combinaisons de guerre qu'on pût exécuter, il escalade les Alpes et coupe les communications de Mélas avec l'Autriche.

Les Alpes franchies le 17 mai 1800.

Ce passage qui avait tant coûté à Annibal, à Charlemagne, à François 1er, s'exécute sans qu'on éprouve des pertes sensibles. Mais le génie de Napoléon avait aplani les difficultés : tout était prévu, tout était conduit avec la sagesse de l'expérience et du savoir. Quand les obstacles semblent s'accumuler devant les militaires, aucun murmure ne se fait entendre : tous travaillent avec courage

et gaîté, parce que le grand Homme est présent aux endroits périlleux ; c'est la même sollicitude, le même empressement qu'il avait montrés dans les déserts de l'Egypte et de la Syrie ; aucun danger ne l'épouvante devant le danger de ses compagnons d'armes. Il les encourage, il travaille comme eux : dans le vainqueur de Lodi et des Pyramides, les soldats ne voient plus qu'un camarade compatissant à toutes leurs fatigues. Aussi, les précipices les plus effrayants ne les font point reculer, et ils sont franchis avec cet entrain qui ne trouve rien d'impossible. Leur âme se modèle sur l'âme de leur Chef, en harmonie avec le grandiose imposant de ces monts orgueilleux qui partout se déroulant à perte de vue, semblent être les bornes du monde et barrer le passage à l'armée française.

Dans ces lieux sublimes, leur enthousiasme s'exalte et ils adorent comme un demi-dieu l'homme qui les rend si grands à leurs propres yeux. Alors ils appellent l'ennemi à grands cris, et leur courage désire le rencontrer pour le faire disparaître, comme le soleil levant balaie les brumes qui s'amoncèlent dans les vallées qui apparaissent sous leurs pieds. Tout danger est méconnu, toute fatigue est oubliée, et le désir de la gloire et de l'immortalité, anime seul ces cœurs palpitants d'impatience

de se trouver au champ d'honneur. Mais lorsqu'à travers les éclaircies des montagnes, leurs généraux, soldats comme eux dans cette circonstance, leur montrent les belles plaines de l'Italie, théâtre de leurs anciens exploits, alors un cri immense de *vive Bonaparte* électrise toutes les colonnes de l'armée et présage des victoires. Des chants guerriers animent la marche, relèvent les courages abattus et annoncent les défaites futures des Autrichiens.

En avant, Garde consulaire !
Vois-tu briller sur l'étendard,
Ce beau jour dont l'azur éclaire
Les blancs sommets du Saint-Bernard ?
Ce jour levé sur notre gloire,
Sera sans déclin dans l'histoire.

Honneur au drapeau tricolore !
Fier d'un passage si hardi,
De ses plis il ombrage encore
Le Chapeau du vainqueur de Lodi.
Par leur fraternité de gloire,
Tous deux ils vivront dans l'histoire.

Les trois couleurs sont parvenues
Au sommet du pic indompté,
Et font luire à travers les nues,
L'arc-en-ciel de la liberté.
Puisse-t-il, fidèle à sa gloire,
Ne jamais pâlir dans l'histoire.

La plaine aux combats nous invite ;
La voilà, nous la voyons tous :
Le torrent qui s'y précipite,
N'y doit arriver qu'après nous.
Battez, tambours ! qu'on se rallie !..
L'Italie ! à nous l'Italie !

Casimir DELAVIGNE.

Prise de Milan le 2 juin.

Bonaparte, descendu en Italie, culbute l'ennemi à Saint-Martin, à Romano, à Chivasso ; et bientôt Milan, dégarnie de troupes, tombe en notre pouvoir. Le premier Consul y fit son entrée au milieu des acclamations unanimes de la population. En rendant compte aux deux autres Consuls de la prise de Milan, Napoléon leur dit : « Malgré ce » qu'en pourront dire les athées de Paris, j'assis» terai demain à un *Te Deum* qui sera chanté » dans la métropole de cette ville. »

Tous ceux qui, sous la République cisalpine, avaient fait partie des municipalités, administrations départementales, tribunaux, du corps législatif, du ministère avaient été jetés dans des cachots et traités comme de vils scélérats. Bonaparte s'empressa de briser leurs fers et de les indemniser des pertes qu'ils avaient essuyées pour la cause de la liberté.

Afin d'éloigner les mauvaises impressions que la conduite de certains individus avait laissées

dans l'esprit des Italiens, il ordonna aux généraux des différentes divisions de ne lever aucune réquisition particulière pour le service de l'armée, sans en prévenir l'ordonnateur en chef, qui demeurait chargé d'indemniser les habitants. D'une justice sévère mais absolument nécessaire, il fit traduire devant un conseil de guerre un commissaire prévenu d'avoir détourné à son profit le prix de plusieurs bœufs qu'il avait requis arbitrairement pour l'armée : des pillards reconnus comme incorrigibles furent fusillés par ses ordres.

Désirant consolider la République cisalpine, il assura ne vouloir reconnaître pour amis de la liberté que ceux qui sauraient *obéir aux lois, éteindre les haines, et honorer le malheur*.

Bientôt l'armée française franchit le Pô, et le général Lannes remporte une victoire signalée à Montebello. Le 14 juin, Napoléon prend position dans la plaine de Marengo. Le combat s'engage, mais les Français sont d'abord repoussés avec de grandes pertes. Pour arrêter la marche de l'ennemi, Bonaparte se met à la tête de la soixante-douzième demi-brigade : sa présence ranime la confiance, et les soldats affrontèrent audacieusement la mort pour le préserver de tout danger, car les boulets soulevaient la terre sous les jambes de son cheval. Au milieu des morts et des blessés, qui tombent

Bataille de Marengo.

autour de lui, il donne des ordres avec son sang-froid ordinaire. A la vue de cette intrépidité, les soldats éperdus s'écrient : « Nous ne voulons pas » que le premier Consul s'expose ainsi ! Qu'il se » retire, nous l'en supplions ! s'il venait à être tué, » l'armée serait perdue sans ressource, »

Dans cette extrémité, Desaix averti par l'épouvantable canonnade de Marengo, fit une marche forcée de dix lieues, et vint au pas de course pour rétablir le combat. A l'arrivée des bataillons, Bonaparte les forme en colonnes serrées et les lance sur l'ennemi déconcerté : tout est culbuté. Les Autrichiens, dans cette mémorable journée, qui donne l'Italie à la France, perdent 20,000 hommes tués, blessés et faits prisonniers, 12 drapeaux et 30 pièces de canon. La perte des Français fut moins considérable ; mais la mort de Desaix vint couvrir d'un voile funèbre un si beau triomphe. Ce général, surnommé le *Sultan juste* par les Arabes, tomba martyr de son dévouement et fut pleuré par toute l'armée qui le regardait comme le père de ses soldats.

Quel choc ! le sort quatre fois change :
Partout siffle le plomb mortel.
Au premier rang de sa phalange,
Desaix... sa tombe est un autel !

LEBRUN.

Avant de s'éloigner de Milan, Bonaparte ordonna que le corps du général Desaix serait transporté au couvent de Saint-Bernard, où on lui élèverait un mausolée. Retour de Napoléon.

Napoléon, désireux de toutes les gloires, brûlait d'être à Paris pour veiller à l'organisation complète du nouveau gouvernement et diriger la discussion des Codes qui devaient consolider la liberté et l'égalité légales. La tête couronnée des lauriers de César, il voulait encore l'entrelacer de l'olivier de l'empereur Justinien, qui, homme ordinaire en administration et dans l'art de la guerre, était cependant devenu immortel en provoquant la confection des Institutes qui portent son nom.

Arrivé à Lyon, qui avait tant souffert pendant la révolution, une grande pensée sembla agiter le cœur de Napoléon. Le préfet Vernissac le devina : *Ces ruines vous fatiguent,* lui dit-il, *j'en effacerai l'amer et désolant souvenir.* Satisfait de cette promesse, il dit au préfet d'assurer les Lyonnais que bientôt la place Bellecour et tous leurs monuments détruits recouvreraient leur ancienne splendeur. Il l'invita aussi à leur faire espérer que les métiers de Lyon, réduits à 4,000, seraient portés avant deux ans à plus de 25,000.

Bonaparte quitta cette ville, précédé et entouré d'une foule immense qui l'accompagna jusqu'au

faubourg de Vaize, en criant *vive la République ! vive le premier Consul.* Napoléon fit sont entrée dans Paris par la barrière de Marengo, à deux heures et demie du matin : les Consuls instruits de son retour se présentèrent dans son appartement.

Ses premiers mots furent : « Citoyens, nous » revoilà ! Eh bien ! avez-vous fait beaucoup d'ou- » vrage depuis que je vous ai quittés ? » La même réponse sortit de vingt bouches à la fois : « Pas » autant que vous, citoyen premier Consul. »

Le lendemain de son arrivée, le général Cafarelli lui offrit une boîte cachetée, que cinq dames, qui ne se nommaient pas, le chargeaint de remettre au premier Consul. La boîte ouverte offrit aux yeux une couronne de laurier entrelacée d'immortelles et les vers suivants :

Dieu des combats, sois-lui toujours fidèle ;
Dieu de la paix, couronne ce guerrier :
A son génie appartient l'immortelle,
A sa valeur appartient le laurier.

Napoléon voyant que le cabinet de Vienne traînait en longueur les conférences de Lunéville, résolut de pousser vigoureusement la guerre, et de conquérir la paix par une campagne d'hiver. Quoiqu'on ait accusé Napoléon d'être jaloux de la gloire de ses généraux, il montra bien qu'on se

trompait en confiant à Moreau, soupçonné de n'être pas franchement républicain, le commandement d'une des plus belles armées que la France ait jamais eues. Cette magnifique armée montait à 100,000 hommes d'élite, parfaitement organisée, approvisionnée et munie de tout le matériel nécessaire à une campagne qui devait être décisive. Des avantages successifs terminés par la glorieuse victoire de Hohenlinden ne tardèrent pas à combler les vœux de Napoléon. La défaite de ses armées terrifia l'Autriche, et quelque temps après cette bataille, la paix, paix des plus glorieuses pour la France, fut signée à Lunéville. Que la puissance du génie est immense ! Naguère la Patrie était déchirée par les factions ; battue par les étrangers ; dévastée par ses propres enfants et menacée d'une ruine prochaine. Tout à coup un libérateur paraît, et tout change à sa présence : la France, réorganisée à l'intérieur, voit ses plaies se cicatriser et la prospérité renaître de toutes parts. Napoléon refoule les étrangers qui s'amoncelaient sur nos frontières pour envahir le sol sacré de la Patrie, et brisant la seconde coalition, il impose la paix au continent étonné des exploits de ce nouveau Cyrus, que Dieu lui-même semble conduire par la main.

Malgré les services immenses que Napoléon rendait à la France, il ne put adoucir la rage de

ses implacables ennemis. Dès qu'ils virent qu'un seul homme déjouait leurs complots, battait les étrangers et rendait la paix et la prospérité à la France, c'est sur lui qu'ils résolurent de diriger leurs coups, comptant pour peu de chose toute autre opposition. Dès lors l'assassinat menaça dans l'ombre celui qu'environnait tant de puissance, et l'attentat du 24 décembre 1800 vint épouvanter les populations. Il y eut encore plusieurs essais d'assassinat qui furent heureusement prévenus. Terrifiés, les amis du premier Consul lui communiquaient leurs alarmes. « Soyez tranquilles, leur » dit en souriant Napoléon, un Dieu me protége : » quand je ne serai plus nécessaire à ses desseins, » toutes mes précautions deviendront inutiles, il » me brisera comme du verre. »

Paix d'Amiens. L'Angleterre se voyait seule contre la France : fière de sa position inexpugnable et de la gloire qu'elle avait acquises par ses flottes, elle repoussa cependant toutes les ouvertures de paix. Mais si l'aristocratie anglaise se montrait hostile à Napoléon, il n'en était pas de même du peuple, parmi lequel ce grand homme avait de nombreux admirateurs. Aussi, l'opinion publique toute puissante dans ce pays, força bientôt l'aristocratie à satisfaire le vœu des populations, et la paix fut signée à Amiens le 25 mars 1802.

Ce traité fut accueilli en France et en Angleterre avec enthousiasme : il mettait un terme à une guerre longue et désastreuse qui avait frappé cruellement le commerce des deux nations. Napoléon en fut au comble de la joie, parce qu'il se sentait capable de faire le bonheur de la France et qu'il désirait se mettre à l'œuvre sans mélange. D'une activité surprenante et d'une puissance inouie de conception, aucune difficulté, aucun travail ne le décourageait. Croyant toutes les discussions internationales terminées, il ne songea plus qu'à s'occuper d'améliorations sociales et d'institutions philanthropiques. « A Amiens, a-t-il » dit plus tard, je pensais de très bonne foi le sort » de la France, celui de l'Europe et le mien fixés : » la guerre finie, j'allais me donner uniquement à » l'administration de la France, et je crois que » j'eusse enfanté des prodiges. »

Napoléon réorganisa les finances qu'il avait trouvées dans l'état le plus déplorable. Ensuite elles lui fournirent les moyens d'encourager l'agriculture, les arts et le commerce. La France débarrassée des ruines qui, comme les laves d'un volcan, attristaient la vue, fut couverte de constructions utiles et grandioses, qui, en donnant de l'occupation aux ouvriers, venaient embellir notre Pays. Pour récompenser les talents, il institua la Légion Administration intérieure

d'Honneur qui réunit dans un seul faisceau tous les genres de mérite, et distribue les mêmes distinctions quoique les services rendus à la Patrie soient différents : c'était établir l'égalité jusque dans les productions de l'esprit et de l'industrie, et montrer que les hommes sont tous enfants de la Patrie. Cette magnifique institution est toute entière de la création de Bonaparte, et n'a pas de modèle dans l'antiquité et dans les temps modernes, époques cependant florissantes des distinctions sociales. Il rappela les prêtres et signa avec Pie VII le Concordat ; il permit la rentrée des émigrés et leur rendit leurs biens non vendus, en déclarant inviolables ceux qui l'étaient déjà. Animé du génie de Colbert, il fit tous ses efforts pour affranchir la France des tributs considérables qu'elle payait aux étrangers et surtout aux Anglais. Afin d'arriver à ce but désirable, il parcourut plusieurs départements, et, accompagné de son épouse, il visita les monuments, les manufactures et les usines les plus considérables. Désireux de s'instruire, Napoléon questionnait les patrons, il interrogeait les ouvriers en se mettant à leur portée, et à la fin de la conversation ceux-ci étaient tout surpris de voir que cet homme unique connaissait leur art ou leur industrie mieux qu'eux-mêmes : ils ne pouvaient s'expliquer comment un si grand guerrier

entrait dans des détails qui échappaient quelquefois à ceux qui étaient foncés dans la partie.

D'une simplicité remarquable dans les manières et dans les vêtements, Bonaparte ne cherchait point à en imposer par un luxe révoltant qui fait oublier l'homme pour ne s'occuper que de la qualité des étoffes. Les mains derrière le dos et sans suite, on le voyait parcourir les jardins et les prairies des manufactures et causer familièrement avec les travailleurs qu'il rencontrait. Si Napoléon était content des renseignements qu'il avait recueillis, il faisait un prêt considérable au patron à modique intérêt ou même gratuitement et l'engageait à développer son industrie et à se mettre en état de lutter avec avantage contre le commerce étranger, afin que la France ne fût plus à la merci des caprices de la politique et de la fortune. Quoique très sobre dans le boire et le manger, Napoléon acceptait parfois quelques rafraichissements, pour satisfaire les désirs empressés du maître de la maison ; et il quittait l'établissement au milieu des bénédictions et de la joie générale.

Les Douanes

Dans l'intérêt de l'industrie, qui avait tant souffert pendant la Révolution, et pour l'avantage exclusif de la France, Bonaparte, principalement sur les objets manufacturés, augmenta le tarif des douanes qui a tant fait crier des hommes peu

judicieux ; car en réalité ce tarif, protecteur éclairé d'industries naissantes, ne devait mécontenter que les étrangers. Nos ouvriers eurent non seulement de l'ouvrage ; mais ils purent s'instruire et se mettre en état, si les circonstances le demandaient, de procurer à la France tous les objets qui lui étaient nécessaires, de manière qu'elle pût se passer du commerce extérieur. C'est de cette époque que la chimie, les teintures, le tissage des étoffes firent des progrès étonnants.

Au milieu de ces soins constants pour l'industrie et le commerce, Napoléon ne négligea aucune partie de l'administration intérieure. Convaincu de l'importance d'une éducation nationale, il élaborait le projet d'une forte organisation de l'Instruction publique, et posait les bases de son Université impériale.

La Presse. Dans ces premiers moments, Bonaparte, quoiqu'ami de toute liberté raisonnable, fut obligé, dans l'intérêt même de la Nation, de gêner la Presse qui alors n'avait qu'une action dissolutive qui détruisait avec intention ce qu'il s'efforçait d'édifier : il ne faut point se le dissimuler, la Presse est une arme à deux tranchants, aussi active, aussi puissante pour le mal que pour le bien. Elle préconisera l'esclavage avec autant d'enthousiasme qu'elle pourrait en avoir en vantant les bienfaits de

la liberté : dans tous les temps et dans tous les lieux, elle trouve des phrases harmonieuses pour colorer les plus odieuses et les plus dangereuses mesures. Du reste, Napoléon, homme positif en tout, avait un grand éloignement pour les utopies, auxquelles un chemin agréable paraît nous conduire, mais qui insensiblement devient difficile, et finit par se couvrir de ronces et d'épines. A l'égard d'un législateur, la Presse est réellement mortelle, puisqu'elle fait avorter dans son germe les meilleures lois par des critiques hasardées. Elle appelle à son œuvre de démolition les abus, les privilèges, les intérêts divers, et elle empêche l'établissement d'une loi, d'une Constitution qui feraient le bonheur des citoyens et que quelquefois ses préjugés, ses complaisances, ses ménagements la mettent hors d'état elle-même de pouvoir apprécier. Mais quand une Constitution est promulguée et acceptée par toute la Nation, alors le rôle de la Presse devient brillant et précieux, parce que, sentinelle vigilante, elle empêche qu'on ne touche témérairement à ce palladium des Libertés nationales. Aussi, Napoléon avait prévu ces instants de découragement, de lassitude, de trahison, et ils lui firent créer le Sénat conservateur, comme gardien des Constitutions de l'Empire.

La Constitution que Bonaparte donna à la France

est la plus libérale qu'on pût espérer. Basée sur la démocratie, elle reconnaissait en principe les droits des citoyens et sauvegardait la liberté et l'égalité devant la loi. Dans aucune partie du monde, nulle Nation n'était aussi respectée par l'autorité suprême que la Nation française et elle pouvait encore se vanter d'être le Peuple souverain. Les Anglomanes lui opposaient en vain la Constitution anglaise, on leur faisait observer que cette Constitution, peu nationale, n'était alors que la charte des priviléges de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie : seulement, pour contenter le peuple on l'avait abandonné sans guide éclairé à toutes ses passions et aux dangers d'une civilisation trop avancée. Il en était de même des Constitutions de l'Amérique du Nord, dont plusieurs renfermaient en germe les guerres sanglantes et fratricides qui désolent cette belle partie du monde.

Conspirations. Quoique Napoléon n'aimât point Fouché, il le nomma cependant ministre de la police : ce fut une faute, car Fouché le compromit plus qu'il ne le servit. Comptant sur la vigilance et l'activité de ce ministre, talents qu'on ne peut lui refuser, il vivait insoucieux du danger : il est vrai que plein de confiance dans son étoile, qui était pour lui la Providence, aucune crainte ne venait tourmenter le premier Consul, et il restait impassible comme

le sage d'Horace (1) au milieu des assassins qui l'entouraient.

Lors de la conspiration d'Aréna, Fouché lui conseillait de ne pas aller à l'Opéra. « Non, dit-il, » je ne trouve pas cet avis convenable. Prenez » toutes les précautions nécessaires contre les » conspirateurs, c'est votre affaire : pour moi, » j'irai à l'Opéra. »

Quand on chercha à l'exterminer au moyen d'une machine infernale qui, par son explosion, fit un si grand nombre de victimes, il montra le plus grand sang-froid. « Les scélérats ont voulu » nous faire sauter, dit-il à Lannes ; » et il se rendit à l'Opéra malgré l'affreux danger qu'il venait d'éviter miraculeusement. Sa présence excita un enthousiasme général, et on l'accompagna avec les plus grandes acclamations jusqu'aux Tuileries.

Ce drame lugubre occasionna la déportation d'un grand nombre de Républicains qu'on accusa à tort de cet attentat. Quoique leur ami, Fouché en fit une liste et les dénonça au premier Consul comme des hommes extrêmement dangereux pour la sûreté publique. Le ministre de la police insista tellement à ce qu'ils fussent déportés que Napoléon

(1) Impavidum ferient ruinæ.

consentit enfin à cette mesure dangereuse, dans la persuasion qu'elle était utile au bonheur général ; car il avoua plus tard que pour lui, il ne les connaissait pas. Dans la crainte des événements futurs, Fouché prenait déjà ses précautions : il sacrifiait en même temps à Jéhovah et à Baal.

Bonaparte, persuadé que Dieu le destinait à régénérer le monde, craignait peu les conjurations, et la non réussite de celles qu'on tenta contre lui, le confirmait dans cette opinion. Se croyant le privilégié de la Divinité, il riait des tentatives qu'on pouvait faire pour interrompre sa mission, et bravait même le danger.

Grand homme ! à ses destins un Dieu puissant préside;
Sur les flots, dans les camps, c'est sa main qui le guide.

En Espagne, après la bataille de Burgos, Napoléon aperçut lors de la réception de la députation de cette ville, un Espagnol dont la figure lui parut sinistre. « Qui êtes-vous, sénor ? lui dit-il ; vous » m'avez bien l'air d'être homme à assassiner mes » soldats sur les routes. » L'Espagnol, en balbutiant, chercha à s'excuser de son mieux, et se voyant peu observé finit par s'esquiver. Ce prince qui avait réfléchi sur cette rencontre inattendue, donna l'ordre de l'arrêter : on le chercha en vain,

il s'était sauvé. On apprit quelques heures après, que c'était un de ceux qui avaient juré sur le crucifix de le poignarder.

Dans les affaires les plus terribles et au moment où les boulets ennemis, attirés par les cris de *Vive l'Empereur*, pleuvaient traîtreusement de tous les côtés sur lui, Napoléon disait à ses aides de camp un peu émus d'un pareil ouragan : « Approchez-vous de moi, car près de ma personne » on ne courre aucun danger, et vous profiterez » de mon invulnérabilité. »

A Waterloo, où son étoile commençait à pâlir, Napoléon disait au fermier qui le renseignait sur les différentes localités, mais qui, épouvanté du sifflement des boulets, tournait le dos à l'ennemi : » Retournes-toi donc, poltron ! car les boulets » n'ont aucun pouvoir sur ceux qui m'entourent. »

Ce qui occupait sérieusement Bonaparte, c'était Les Codes. la promulgation de ses Codes ; de cette publication, il attendait sa plus grande gloire et le titre de fondateur de la Liberté en France. Pour la rendre impérissable et l'incruster dans une matière plus durable que le marbre et l'airain, il la fit circuler pour ainsi dire, dans nos veines, dans nos besoins, dans nos moindres désirs : il régénéra la Nation, non pas à la manière de Robespierre, mais en lui inoculant l'amour de la Patrie et de l'égalité, changement

moral qui amenait naturellement le régime représentatif. Ce qui n'avait été dit que par circonstance par des hommes qui voulaient plutôt briller en société, que contribuer au bonheur général, fut mis en action par ce nouveau Solon. Napoléon, dans son Code immortel qui sera toujours le Palladium de nos Libertés nationales, reconnut ces idées de bien ou de mal qui constituent la morale universelle, et que Dieu même a imprimées dans tous les cœurs. De ces principes sacrés, il fit sortir l'organisation de la famille, dans laquelle il n'introduisit aucune distinction injurieuse entre l'époux et l'épouse, et les enfants nés des mêmes père et mère furent reconnus égaux devant la loi, comme ils le sont devant Dieu. Tous les articles qui composent les Codes ont été discutés consciencieusement, élaborés avec soin, et le puissant comme le faible n'ont qu'à se soumettre à des décisions justes pour tout le monde. Bien supérieur aux Institutes de Justinien qui règlent le sort des esclaves, et s'appesantissent sur des usages barbares, futiles ou ridicules, le Code Napoléon ne parle qu'à des hommes libres de toute servitude, et dignes de donner des lois aux autres Nations. Le Code nous prend à notre naissance, nous guide dans le cours de la vie et ne nous quitte qu'à la mort, et dans cette longue période d'années il est toujours notre meilleur conseiller

et notre protecteur le plus éclairé. Honneur et louange à Napoléon! du milieu de 500,000 lois, il a retiré celles qui convenaient le mieux au caractère et au bonheur de la Nation française.

De la peine de Mort.

Cependant, comme suivant l'Ecriture, rien n'est stable sous le soleil, il est à craindre que la gloire législatrice de Napoléon ne vienne à se ternir légèrement par la question brûlante de l'abolition de la peine de mort, qui se trouve maintenant à l'ordre du jour. Nos philanthropes nouveaux accusent ce grand homme d'avoir écrit dans son Code pénal, plusieurs pages Draconiennes (1) qu'il est temps d'effacer pour l'honneur et le bien de l'humanité. Il devait, disent-ils, imiter la Convention qui, avant de se séparer, vota l'abolition de la peine de mort. Cette assemblée qui avait si étrangement abusé de ce droit, pouvait avoir des remords, mais des remords ne sont pas des raisons. Je pense en conséquence, que l'opinion de ces hommes, dont je respecte les louables intentions, est une des plus grandes erreurs philanthropiques qui aient jamais parues sur la terre : elle ne tend à rien moins qu'à bouleverser toute la morale. « Vous n'avez pas le » droit d'ôter la vie à l'homme, me dit-on, parce » que son existence vient de Dieu et appartient à

(1) De Dracon, législateur athénien.

» Dieu. — Sans doute, répondrai-je ; l'existence
» de l'homme appartient à Dieu : mais Dieu lui-
» même m'a remis ses droits, car il a dit :
» *L'homme coupable perdra œil pour œil, membre*
» *pour membre, vie pour vie.* Il a fait plus, il a
» inscrit ces droits dans mon propre cœur ; c'est
» l'instinct de ma conservation, et du salut de
» ceux qui me sont chers. Ainsi, la nature et la
» société me reconnaissent le droit de me défendre
» contre un homme méchant, comme je le fais à
» l'égard d'un lion, d'un tigre ou d'un loup. Si je
» le tue, ma victoire est celle de la société même,
» et on ne peut que m'applaudir de mon courage :
» tel a été l'opinion de tous les peuples. Si l'assen-
» timent général m'accorde le droit de tuer celui
» qui m'attaque traîtreusement, j'ai aussi celui
» de punir le méchant qui a tué mon père, mon
» frère, mon ami. En le niant, on retomberait
» dans ces temps désastreux où chacun n'attendant
» plus rien de la conscience des hommes, se faisait
» justice lui-même : de là naquit la peine arbitraire
» du talion, et l'affreuse vendetta qui confondait
» souvent l'innocent avec le coupable. Une consi-
» dération majeure, qui devrait en même temps
» amener de sérieuses réflexions sur les inconvé-
» nients de l'abolition de la peine de mort, c'est
» l'inquiétude, le découragement que cette mesure

» hasardée jeterait au milieu des Jurés, hommes » paisibles et quelquefois un peu timorés. En » agissant avec une juste sévérité, ils pourraient » craindre que l'homme qu'ils auraient condamné, » en toute conscience, ne vînt à être gracié par » un de ces événements inattendus, et ne profitât » de sa liberté que pour se venger sur leur famille, » s'il ne voyait pas moyen de le faire sur eux- » mêmes. »

A la vue des crimes atroces qui se commettent dans la société ; parricides, assassinats prémédités par avarice, empoisonnements, on ne peut qu'approuver Napoléon des précautions sévères qu'il a prises pour sauvegarder les citoyens contre ces natures perverses pour lesquelles la perpétration du crime semble être un besoin naturel et impérieux. Ses lois sont émanées de l'expérience qu'il avait des passions désordonnées de l'homme vicieux ; car, par caractère, il haïssait la peine de mort, et le mot *grâce* sortait facilement de sa bouche. On l'a vu bien souvent pardonner au coupable, lorsqu'on présentait sur son passage une femme et des enfants en pleurs, qui sollicitaient sa clémence, en faveur de leur prétendu père. Napoléon désirait ardemment l'abolition de la peine de mort, mais il ne voulait point parvenir à cet heureux résultat par une tolérance coupable, mais en rendant le

peuple si libre, si heureux, qu'on n'eût plus trouvé l'occasion de pouvoir l'appliquer.

Résultats de la Révolution.

Napoléon a formé une nouvelle France, une France plus forte, plus homogène : il a accueilli les distinctions sociales ; mais au lieu d'être comme anciennement, des droits souvent odieux, ces distinctions sont devenues des moyens de conservation, et la source de prospérités pour la Patrie. Il a sauvé du naufrage toutes les libertés raisonnables, proclamées par les Etats-Généraux. Sans cet homme unique, la Révolution n'eût été regardée que comme un ouragan furieux, dont on se serait empressé d'effacer les désastres, non sans de grandes punitions contre ses auteurs, comme l'annonçait le manifeste du duc de Brunswick. Toutes les idées généreuses, patriotiques enfin, auraient été étouffées, comme entachées de révolte et d'anarchie. C'est Napoléon qui a élaboré, épuré les plus belles pensées, pour le bonheur des hommes, qui soient sorties de l'esprit humain : maintenant glorifiées par les applaudissements des peuples et sanctionnées par l'expérience, elles bravent les assauts impuissants de l'envie et de la calomnie.

La paix assurée, les Anglais ne tardèrent pas à descendre sur le continent, et à se répandre avec empressement par toute la France ; dans leur

ardent patriotisme; ils l'examinaient avec cette curiosité inquiète qui décelait leur désappointement. Au lieu de cette France que leurs journaux leur avaient répresentée dans la dernière misère et sur le penchant de sa ruine, ils ne voyaient qu'un pays florissant et qui promettait encore de plus grandes prospérités. Au souvenir de ses victoires, le Français, naguère si humble, si soumis, relevait fièrement la tête, et semblait encore défier ses ennemis. Les professions qui nourrissent l'homme, les arts qui embellissent la vie, développaient partout leurs merveilles et prouvaient, comme l'avoua plus tard lord Wellington, que les Français étaient le peuple le plus industrieux de la terre. A la voix créatrice du premier Consul, les désastres de la Révolution disparaissaient de tous les côtés, et faisaient place à une France digne du beau pays que nous habitons. L'agriculture, depuis la division des biens nationaux, avait doublé ses produits ; et les bestiaux se multipliant comme par enchantement dans les propriétés communales, il n'y eut pas jusqu'au simple métayer qui ne profitât de cette abondance. Attiré par Bonaparte qui l'estimait beaucoup, Fox, chef des Wighs, vint en France. Le premier Consul le reçut avec les plus grands honneurs : il lui montra en détail les merveilles de l'industrie française créées par l'impulsion qu'il avait donnée à

toutes les branches de la prospérité nationale, et Fox convint qu'il n'y avait rien de supérieur en Angleterre.

Ami du progrès et des institutions libérales, l'Anglais félicita sincèrement Napoléon des résultats miraculeux que ses encouragements avaient obtenus. Dans son admiration pour le génie de Bonaparte, il conclut que la paix sincère entre l'Angleterre et la France amènerait la concorde et le bonheur dans le monde entier. Il n'en fut pas de même de ses compatriotes, ils blâmèrent l'enthousiasme de Fox pour les institutions françaises, et de cette époque son crédit commença à faiblir singulièrement dans la Chambre des Communes, tandis que l'influence de Pitt, qui avait dit *qu'il n'y avait aucune sûreté pour l'Angleterre, tant que la France ne serait rentré dans ses anciennes limites*, s'accrut énormément. Les Anglais apercevaient avec effroi la prospérité intérieure et extérieure de leur redoutable rivale : ils la voyaient grandir tous les jours. Ils ne pouvaient penser sans jalousie à sa population nombreuse, à son armée aguerrie, à ses arsenaux si bien fournis, et à sa prépondérance en Espagne, en Italie et sur les bords du Rhin. Mais ce qui les épouvantait le plus, c'était de rencontrer le pavillon français sillonnant toutes les mers, et occupé à les explorer sur tous

les points du Globe. Grâce aux soins et à l'activité de Napoléon, les pertes de notre marine étaient réparées, et ils jugeaient que le premier Consul ne tarderait pas, secondé par les flottes espagnole et hollandaise, à devenir formidable pour l'Angleterre : c'était un ennemi dangereux à leur prépondérance sur les mers. Aussi, les mots *guerre à la France*, ne tardèrent pas à circuler dans les masses, et l'horizon se rembrunissant de jour en jour, on pouvait prévoir qu'une terrible collision allait bientôt éclater entre les deux Nations rivales.

Le peuple français reconnaissant des bienfaits paternels de l'administration de Napoléon, et voulant décourager l'hostilité de ses ennemis, en donnant plus de stabilité à son pouvoir, le nomma Consul à vie. Voici sa réponse au message du Sénat : **Bonaparte Consul à vie.**

» Dans les trois années qui viennent de s'écouler, » la fortune a souri à la République. L'intérêt de » ma gloire et celui de mon bonheur sembleraient » avoir marqué le terme de ma vie publique au » moment où la paix du monde est proclamée. » Mais la gloire et le bonheur du citoyen doivent » se taire quand l'intérêt de l'Etat et la bienveil- » lance publique l'appellent. Vous jugez que je » dois au peuple un nouveau sacrifice ; je le ferai, » si le vœu du peuple demande ce que votre » suffrage autorise. »

Les citoyens appelés à voter firent connaître leur opinion par la voie de registres ouverts dans les municipalités. Excepté quelques milliers de voix, le vote fut unanime.

Réflexions politiques.

Napoléon venait un jour de recevoir des propositions magnifiques pour l'engager à jouer le rôle de Monck. Il présenta la lettre à Cambacérès, second Consul ; celui-ci en la lisant ne put s'empêcher de pâlir. « Qu'en pensez-vous, lui dit » Napoléon, avec un air interrogateur.—Mais...— » Soyez tranquille, reprit vivement le premier » Consul, ma destinée doit s'accomplir, je ne vis » point pour moi, mais pour le peuple français. » On m'offre des titres, des décorations, des » richesses, et si je le voulais je pourrais en donner » de plus considérables. Vous le savez, Monsieur, » ce que j'ai toujours désiré, c'est une douce » médiocrité et quelques amis : mais, je sens en » moi qu'une mission m'est dévolue, et pour la » remplir je sacrifierais mes goûts, mes plaisirs, » même l'attachement sincère que je porte à mon » épouse. Je ne puis cependant me dissimuler que » je ne sois entouré de dangers : toutes les armes » sont dirigées contre mon sein. Malgré ces » dangers, je ne faillirai pas à la noble cause de » l'humanité, et dussé-je périr, je ne tomberai » qu'en prononçant le nom sacré de la Patrie. Un

» moment, vous avez craint que je pusse trahir ce
» peuple qui a mis en moi toute sa confiance, ce
» peuple qui m'a comblé de gloire et d'honneurs.
» Non !.. cela n'est pas possible... il est même
» insensé de le présumer. Bientôt de nouveaux
» dangers vont menacer la France, mais ils me
» trouveront prêt à la défendre. Je ne vous cache
» pas, Monsieur, que cette guerre sera terrible,
» c'est une guerre de principes ; c'est la lutte de
» l'aristocratie contre la démocratie, et elle sera
» décisive pour les peuples comme pour les Rois.
» N'importe !.. le sort en est jeté ; je ne crains pas
» la guerre, quoique j'eusse préféré la paix qui
» m'aurait donné le loisir de réaliser les projets
» les plus grandioses. Je suis à la fleur de l'âge,
» et je pense que j'ai encore le temps de conquérir
» et de pacifier l'Europe. Alors, profitant de la
» victoire, je mettrai ses divers Gouvernements
» en harmonie avec le Gouvernement français et
» la paix générale sortira de ce conflit qui paraît
» d'abord si terrible. Ce qui me peine c'est de voir
» les Républicains faire cause commune avec mes
» plus grands ennemis. Ils devraient cependant se
» souvenir que je les ai sauvés en Vendémiaire,
» en Fructidor et même en Brumaire, puisque sans
» qu'ils le sussent, la France était vendue à
» l'étranger. Au reste, je les comblerai de tant

» d'honneurs et de richesses que j'espère qu'ils
» hésiteront un peu à m'abandonner pour courir
» après une fortune souvent incertaine. Ainsi,
» Monsieur, soyez tranquille ; il existe entre le
» peuple et moi un pacte inviolable : la reconnais-
» sance. Il m'oblige de vivre ou de mourir pour
» la Patrie, et comptez que j'y serai fidèle. (1) »

Rupture de la Paix.

Enfin, les cabinets des Tuileries et de Saint-James s'aigrirent, et la guerre devint inévitable. Napoléon ayant appris les préparatifs formidables que faisait l'Angleterre dit à son ambassadeur, lord Witword, d'un ton irrité : « Vous êtes décidé
» à la guerre !.. Nous l'avons faite pendant quinze
» ans, vous voulez la faire encore quinze ans ;
» eh bien ! vous m'y forcez. »

Puis, se tournant vers l'ambassadeur de Russie avec un geste de défi, il s'écria : « Les Anglais
» veulent la guerre ; mais, s'ils sont les premiers
» à tirer l'épée, je serai le dernier à la remettre
» dans le fourreau. » De ce moment commença la bataille de douze ans qui, par la trahison, amena la chûte de l'Empire, et l'exil de Napoléon.

Les Anglais ouvrirent les hostilités en s'emparant, sans déclaration de guerre, sur toutes les mers, de 1,200 navires français et bataves. Par

(1) Pensées intimes.

représailles, Bonaparte fit arrêter tous les Anglais qui voyageaient en France. Cet acte, quoique fait à contre-cœur, n'était pas digne de la grande âme de Napoléon ; on peut même le regarder comme injuste parce qu'il frappa plus d'un Anglais qui était le sincère admirateur du premier Consul.

A cette époque eurent lieu la conspiration de Pichegru et de Georges Cadoudal et la catastrophe du duc d'Enghien. Les premiers périrent sans soulever de grandes sympathies : il n'en fut pas de même du duc d'Enghien. Elle excita un grand mécontentement contre le premier Consul qui cependant était réellement innocent de ce meurtre.

Principes de Napoléon.

« J'étais incapable, dit Napoléon, d'ordonner un » assassinat. Quel crime, en effet, eût été plus » profitable pour moi que la mort du comte de » Lille et du comte d'Artois ? La proposition m'en » a été faite plusieurs fois, notamment par *** » et *** : il n'eût pas coûté deux millions. Je l'ai » rejeté avec mépris et indignation. Aucune ten- » tative n'a été faite sous mon règne contre la » vie de ces princes.

» Lorsque les Espagnols étaient en armes » au nom de Ferdinand, ce prince et son frère » don Carlos, seuls héritiers du trône d'Espagne, » étaient à Valencey, au fond du Berry ; leur » mort eût mis fin aux affaires d'Espagne ; elle était

» utile, même nécessaire. Elle me fut conseillée
» par *** ; mais elle était injuste et criminelle :
» Ferdinand et don Carlos ne sont point morts en
» France. »

Abandonné à son propre caractère, Napoléon montrait l'ingénuité d'un enfant, mais plusieurs de ses conseillers qui avaient fait leurs preuves dans la Révolution, cherchèrent souvent à ternir la pureté de sa conscience, sous prétexte du bien public. Chez certaines gens, il était passé en habitude d'entraver ses intentions lorsqu'il s'agissait d'améliorations importantes, ce qui produisait des tiraillements préjudiciables à la Patrie. Comme homme, Napoléon pouvait se tromper ; mais on peut assurer que toutes ses pensées ne visaient qu'au bonheur de ses semblables. D'après ses principes, ce prince ne méprisait personne, et l'honnête ouvrier était sûr de pouvoir lui parler comme le faisait un maréchal de France. Napoléon n'était cruel en aucune manière : il compatissait aux peines mêmes de ses ennemis, et cherchait à soulager leurs maux.

Intimement convaincu que c'était la France qui parlait, agissait en sa personne, ce prince visa toujours à faire honorer et respecter son pays. D'après ses inclinations philanthropiques, il aurait voulu pardonner à tous les conjurés, mais sachant

qu'en le tuant on tuait du même coup les libertés nationales, il se vit obligé, d'après l'avis de ses conseillers, de mettre des bornes à sa clémence. Georges Cadoudal et onze de ses compagnons non grâciés, furent exécutés en place de Grève : la police les avait signalés comme des hommes déterminés et à craindre, à cause de leurs antécédents.

Toutes ces conspirations ne faisaient qu'affermir la puissance de Napoléon. La France épouvantée de ces tentatives homicides, ne voyait en perspective qu'une guerre civile interminable.

« La Patrie, dit Napoléon, voulait se préserver
» à tout prix de nouveaux déchirements, et elle se
» rapprocha de moi, parce que je promettais de
» l'en garantir : elle voulait dormir à l'ombre de
» mon épée.

» J'avais fait alors toutes mes conquêtes, je
» gouvernais le monde ; j'avais apaisé la tempête,
» fondu les partis, rallié une Nation, créé un
» gouvernement : il ne me manquait que le titre
» d'Empereur. »

Ce changement dans la forme gouvernementale fut exposé par le tribun Curée à l'Assemblée qu'il présidait le 30 avril 1804; la proposition passa ensuite au Sénat. L'approbation de tous les corps constitués, la fit adopter par le peuple, à une immense majorité. **Napoléon Empereur.**

Le 18 mai, le Sénat décréta le sénatus-consulte qui déférait le titre d'Empereur au premier Consul, en établissant dans sa famille l'hérédité au trône impérial. Les Sénateurs se rendirent à Saint-Cloud, ayant à leur tête le second consul Cambacérès, chargé de présenter le sénatus-consulte. Voici la réponse de Napoléon, au discours de l'orateur :

« Tout ce qui peut contribuer au bien de la
» Patrie est essentiellement lié à mon bonheur.
» J'accepte le titre que vous croyez utile à la
» gloire de la Nation : je soumets à la sanction du
» peuple la loi de l'hérédité. J'espère que la France
» ne se repentira jamais des honneurs dont elle
» environnera ma famille. Dans tous les cas, mon
» esprit ne serait plus avec ma postérité le jour
» où elle cesserait de mériter l'estime et la confiance
» de ma Nation. »

La nouvelle Constitution était représentative, car il y avait des élections. Les Députés du pays votaient l'impôt et adoptaient ou rejetaient les lois soumises à leur censure. Si, fascinée par le génie de ce grand homme, elle ne fonctionna pas avec plus d'énergie, on ne peut en accuser Napoléon. Une opposition trop prononcée de la part des pouvoirs constitués aurait pu entraver la défense de la Patrie, et livrer les fruits de la Révolution

française aux implacables rancunes de l'aristocratie anglaise et des vieilles monarchies du continent. Ce qu'on peut leur reprocher c'est d'avoir accepté tous ses bienfaits dans sa prospérité et de l'avoir abandonné lorsque la fortune a commencé à lui devenir défavorable. Napoléon heureux ne trouva pas un seul contradicteur ; malheureux, on le foula aux pieds, et on lui reprocha jusqu'à ses actions les plus louables.

Pour compléter cette série de prospérités, Napoléon fit ce que n'avait pu obtenir aucun roi de France. Charlemagne lui-même, malgré sa puissance et la gloire qui l'entouraient, se vit obligé d'aller à Rome se faire couronner Empereur d'Occident ; il fut sacré des propres mains du pape Léon III. Napoléon, par cet attrait indéfinissable qu'il exerçait sur tous ceux qui le connaissaient, parvint à engager Pie VII à venir à Paris le couronner Empereur des Français. Il voulut, par cette cérémonie imposante, montrer son respect pour la religion et éloigner tout scrupule des âmes timorées. Elle prouvait à la France, à l'Europe entière qu'il avait les caractères qui font le monarque légitime : l'intervention de la Divinité, la victoire et les suffrages du Peuple.

Le 2 décembre 1804, la cérémonie eut lieu à Notre-Dame, au milieu de toutes les richesses du

Le Couronnement.

monde. Napoléon revêtu de son manteau impérial portait le sceptre et la main de justice : Pie VII fit l'onction sainte au front, sur les bras, sur les mains de l'Empereur et prononça les formules de consécration ; mais quand il voulut prendre la couronne pour la poser sur la tête du prince, Napoléon la saisit sur l'autel, et se couronna de ses propres mains. Ce grand homme par cet acte inusité voulait montrer aux populations qu'il était sacré par Dieu même et non par l'intermédiaire du clergé. L'Impératrice à genoux, la reçut aussi de ses mains. Cette triomphante fortune, dont Napoléon se montrait si digne, fit verser à Joséphine des larmes de joie, et elle ne put s'empêcher de songer à la réalisation des brillantes destinées qu'on lui avait prédites à la Martinique.

La cérémonie terminée, Napoléon prononça d'une voix forte ce serment : *Je jure d'employer mon pouvoir pour le bonheur du Peuple et la gloire de la Nation.*

La France entière peut certifier que l'Empereur a rempli dignement ce serment. La population, sous son règne, s'est augmentée de plusieurs millions ; il l'a couverte d'une gloire, qu'aucun peuple ne pourra jamais égaler, et la valeur matérielle du Pays s'est accrue de plus de 50 millards. On ne pourrait pas en dire autant de plusieurs dignitaires

de l'Empire. Tant que ce prince fut heureux, ils reçurent ses libéralités avec gratitude et sans aucune observation ; mais dès que la fortune parut lui être contraire, ils songèrent à mettre en sûreté ses bienfaits, en blâmant ses actions les plus innocentes, et finirent par abandonner les intérêts de la France et ceux de leur bienfaiteur.

Le Sénat, la ville de Paris célébrèrent par de somptueuses fêtes la journée du couronnement.

Le lendemain, une grande solennité militaire, la distribution des aigles, rassembla toutes les troupes au Champ-de-Mars.

« Soldats ! leur dit Napoléon, voici vos drapeaux ; » ces aigles vous serviront toujours de point de » ralliement ; elles seront partout où votre Empe- » reur les jugera nécessaires pour la défense de » son trône et de son peuple ! »

Politique libérale.

Le Pape quitta la France quatre mois après, enchanté du séjour qu'il y avait fait. Il était surtout charmé des honneurs dont l'Empereur le comblait, et des prévenances et des respects dont les populations s'empressaient de l'entourer. Napoléon, qui n'oubliait jamais la France, même dans ses plus beaux triomphes, profita habilement de cette circonstance exceptionnelle dont la fortune le favorisait. L'acte le plus habile de ce prince, dans la poursuite de ses projets, c'est d'avoir reconnu

la souveraineté de la Nation ; mais son chef-d'œuvre diplomatique est d'être parvenu à la faire reconnaître par le Pape même. Son caractère aimable influa tellement sur l'esprit de Pie VII, qu'il obtint de ce pontife la confirmation de plusieurs actes qui pouvaient sembler illégaux aux ennemis de la Révolution. L'infaillibilité du Pape couvrait tout et tranquillisait les esprits. Du reste, on a remarqué que l'Empereur n'aimait jamais à agir que légalement. Le reproche de s'être conduit d'une manière arbitraire, surtout envers les Français, effarouchait sa conscience ; et on lui entendit plusieurs fois dire à des personnes qui lui parlaient de choses irréparables : « Mon Dieu ! » Monsieur, je vous en prie, laissez-moi mon » calme ! »

Napoléon fut toujours partisan des plus nobles idées, et il ne les repoussa jamais, quoiqu'il fut obligé parfois de les gêner un peu. « Je ne suis » nullement ennemi, disait-il, des passions géné- » reuses : j'aime la liberté et l'ai toujours aimée, » parce que ce sentiment est un présent de la Divi- » nité qui donne à l'homme toute sa valeur ; mais » je ne veux pas qu'on en profite, comme on ne le » fait que trop souvent, afin d'amener de nouvelles » perturbations dans la Patrie, et à la faveur de » ce désordre, la replonger dans la servitude. Les

» utopies ne sont pour moi que pure idéologie.
» Utiles seulement, si elles pouvaient être mises
» en pratique, à quelques individus, à certaines
» coteries, elles ne sont jamais destinées à faire le
» bonheur d'une grande Nation : elles ont toujours
» l'étroitesse d'un parti. »

Si Napoléon voulut gouverner comme souverain, c'est qu'il se sentait à la hauteur des circonstances. En effet les hommes consciencieux sont obligés de reconnaitre que pas un seul de ses rivaux n'aurait été capable de défendre la Patrie contre ses ennemis intérieurs et les coalitions de l'étranger. En changeant le mot République en celui d'Empire, Napoléon sauvait la liberté d'un naufrage général ; il nous conservait par une Constitution libérale, tous les avantages que la Révolution nous avait promises. Sans l'Empire, sous peu la France fût devenue la proie d'une Restauration ou d'une épouvantable et sanglante anarchie, car les haines s'amoncelaient depuis longtemps et d'une manière effrayante.

La Nation française semble née pour la République, parce que son instinct fier et belliqueux désire trouver une libre carrière à ses nobles inspirations ; elle ne veut point être bornée dans ses espérances ni même ses caprices. Comment se fait-il donc que ce régime avantageux à tous les

Réflexions philosophiques.

citoyens ait tant de peine à s'établir dans notre beau Pays d'une manière stable ? C'est qu'après avoir tout renversé pour conquérir l'égalité, le Français *par esprit de vanité*, cherche à tout reconstruire pour primer au milieu de ses concitoyens.

L'homme qui d'abord s'est montré bon citoyen, ardent patriote, ne tarde pas à s'amollir au milieu des délices, et la corruption finit par détruire ses meilleurs sentiments. Alors il renie ses antécédents, il flatte le pouvoir et lui demande en échange de ses principes, les titres et les richesses qu'il avait d'abord méprisés. Oubliant tous les sacrifices que la Nation a faits pour arriver à une liberté modérée, et que ses nobles efforts lui ont véritablement méritée, il est le plus ardent partisan du despotisme. Dans son aveuglement coupable, il foule aux pieds ceux dont il était l'égal et même l'inférieur. Pouvant tout, il se permet tout ; et ses passions désordonnées ne connaissent bientôt plus de bornes.

L'Empire vint mettre un terme à cette bizarrerie et à cette versalité qui nous sont si naturelles. Comme il n'existe d'égalité positive, ni dans l'état de nature, ni dans la société, ni dans les différentes situations de l'homme, celle que Napoléon consacra ne fut donc qu'une égalité qui ne reconnait aucune

caste, aucun privilége : elle laissa à chacun la faculté d'occuper la position sociale la plus convenable à son caractère, à ses talents et à son patriotisme. Agir autrement aurait été consacrer l'ignorance et la paresse, parce que l'homme ne se donne de la peine que pour briller au milieu de ses semblables. L'émulation est en effet le mobile des grandes actions et des grandes vertus ; vivifiant l'amour de la Patrie, elle a porté les républiques anciennes à ce haut dégré de gloire et de prospérité, qui a été l'admiration de tous les temps et le sera de la dernière postérité. En faisant sortir du sein du Peuple français, naguère si méprisé, des hommes de génie et de talent, Napoléon prouva qu'une carrière ouverte à toutes les aptitudes, à toutes les ambitions est celle qui convient le mieux au caractère français. Les événements importants qui ne tardèrent pas à surgir, vinrent bientôt le confirmer dans ses patriotiques prévisions.

Royaume d'Italie.

Le moment approchait où la France et l'Empereur allaient avoir besoin de l'héroïque dévouement de l'armée française. Mais avant de commencer les hostilités, la fortune réservait à Napoléon un nouveau triomphe. Une députation de la consulte italienne vint offrir la royauté au Libérateur de l'Italie. Napoléon qui avait toujours eu le plus tendre attachement pour ces peuples qu'il regar-

dait comme ses compatriotes, vit avec plaisir le désir qu'ils témoignaient de vivre à l'abri de ses lauriers. Divisés par des rivalités, des intérêts divers, il n'existait entre les grandes villes ni unité, ni vie nationale. La protection éclairée de l'Empereur pouvait seule, des Italiens désunis, former une Nation puissante.

Napoléon sur son trône dans tout l'appareil de la puissance suprême, répondit aux députés : « Depuis » le moment où nous parvînmes pour la première » fois dans vos contrées, nous avons toujours eu » la pensée de créer indépendante et libre la Nation » italienne. Nous avons poursuivi ce grand projet » malgré l'incertitude des événements...

» Au milieu des soins de toute espèce qui nous » occupaient alors, nos peuples d'Italie furent » touchés de l'intérêt que nous portâmes à tout ce » qui pouvait assurer leur prospérité et leur » bonheur...

» La séparation des couronnes de France et » d'Italie, qui peut être utile pour assurer l'indé- » pendance de vos descendants, serait dans ce » moment funeste à votre existence et à votre » tranquillité. Je la garderai cette couronne, mais » seulement tout le temps que vos intérêts l'exige- » ront. »

Napoléon partit pour l'Italie, et ceignit à Milan

la couronne de fer des Rois lombards. Comme à Paris, il se couronna lui-même et s'écria : « Dieu » me la donne, gare à qui la touche ! » Le prince Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, fut déclaré vice-roi d'Italie.

Menacée d'une descente par Napoléon, l'Angleterre fit de prodigieux efforts pour la repousser. Elle couvrit les mers de ses vaisseaux, bloqua tous les ports de France, et son peuple se leva en masse pour défendre le sol de la Patrie, dans une nouvelle bataille de Hastings. Non contente de ces précautions défensives, l'Angleterre fit une alliance offensive avec l'Autriche, la Russie et la Suède, et les engagea à déclarer la guerre à la France en leur promettant un subside de plus de 100,000,000 de francs.

A son retour d'Italie, Napoléon se rendit au camp de Boulogne. Après avoir fait manœuvrer ses troupes en face de cette Angleterre dont il leur promettait la conquête, il ordonna les derniers préparatifs du départ. Il n'attendait plus que la flotte de l'amiral Villeneuve qui devait contenir la flotte anglaise et protéger le passage de 150,000 hommes. A la tête de cette armée d'élite, Napoléon ne doutait nullement du succès et tout fait présumer qu'il ne se trompait point.

Au moment où l'Empereur croyait l'instant

Campagne de 1805.

arrivé d'aller venger ses injures dans Londres même, il apprend que les Autrichiens commandés par Mack, ont envahi la Bavière notre alliée. Napoléon lève aussitôt le camp de Boulogne, et transporte en poste son armée sur le Rhin. Réunie aux corps partis de la Hollande sous les ordres de Bernadotte, elle présente un effectit de 235,000 combattants et reçoit de l'Empereur le nom de *Grande Armée :* les forces de l'ennemi s'élèvent à 300,000 hommes. Par les manœuvres les plus habiles, Napoléon force en peu de temps, le général Mack à évacuer la Bavière. Il tombe comme la foudre sur ses derrières, coupe sa ligne d'opérations, et après avoir battu les détachements qui le couvraient à Wertingen, à Memmingen, à Elchingen où les Généraux français se couvrent de nouveaux lauriers, il force le Général autrichien à chercher un refuge dans Ulm : quelques jours après Mack, désespérant d'être secouru, est obligé de capituler ; 30,000 prisonniers, 60 pièces d'artillerie, 40 drapeaux, tels sont les résultats de cette glorieuse journée, et des succès aussi brillants sont obtenus par une stratégie savante qui n'entraine que des pertes peu sensibles pour l'armée Française ; ce qui fait dire aux soldats : « l'Empereur ne conduit plus la » guerre avec nos bras, mais avec nos jambes. »

Poursuivant le cours de ses succès Napoléon bat

le 11 novembre l'avant-garde des Russes, et entre dans Vienne deux jours après. Ne voulant pas donner à l'ennemi le temps de respirer, l'Empereur franchit le Danube pousse vers la Moravie et se trouve bientôt dans les environs de Wischau. En voyant se dérouler les plaines d'Austerlitz, il dit à ses généraux : « Voilà un beau champ de bataille ; » étudiez-le, il pourra nous servir plus tard. »

Au débouché de ces plaines, il rencontra l'armée austro-russe. Les Corps autrichiens étaient composés des réserves et commandés par l'Empereur d'Autriche ; l'Armée russe, formée des troupes qui avaient remporté des victoires en Turquie et en Italie, présentait des corps d'élite. La garde Impériale en faisait partie, et l'Empereur Alexandre s'y trouvait en personne. Aussi Napoléon s'empressa de dire à ses soldats que leur honneur était engagé à vaincre parce que dans cette bataille, *il s'agissait de savoir si l'infanterie française était la première ou la seconde du monde*. Pour Napoléon, il aurait été charmé d'avoir en tête le célèbre Sowarow ; mais le conquérant de l'Italie était mort de chagrin en exil, victime de la bizarrerie et de l'ingratitude de Paul 1er.

Les Autrichiens et les Russes bien supérieurs en nombre aux soldats de Napoléon, couronnaient les hauteurs d'Austerlitz qu'ils avaient fortifiées

par des retranchements et par des ouvrages de campagne. Après avoir examiné leurs moyens de défense, l'Empereur dit à Murat : « Si l'ennemi » attend que j'aille le débusquer de ces positions, » il attendra longtemps. »

Napoléon qui avait l'habitude d'amener l'ennemi sur le terrain le plus favorable à ses desseins, et que lui-même choisissait à l'avance, ne craint pas de battre en retraite. L'armée austro-russe pleine de présomption, eut l'imprudence de le suivre et de descendre dans ces plaines d'Austerlitz que l'Empereur avait désignées comme devant être le champ de bataille où se décideraient les destinées du monde.

A la vue des manœuvres de l'ennemi, Napoléon s'écria transporté de joie : « Avant demain au soir, » cette armée est à moi. »

Les Français étaient dans l'enthousiasme, et voyant l'Empereur passer devant le front des régiments ils lui dirent, avec cette familiarité qu'il permettait à ses Braves : « Demain nous te pré» senterons pour bouquet à ta fête, une nouvelle » victoire ! »

Le 2 décembre, un beau soleil vient éclairer le champ de bataille d'Austerlitz. Napoléon monte à cheval et parcourt les lignes de ses troupes. « Soldats ! dit-il, il faut finir cette campagne par

» un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de » nos ennemis! » *Vive l'Empereur!* crie l'armée électrisée.

Les Français comptaient dans leurs rangs 70,000 hommes, les Austro-Russes pouvaient leur en opposer plus de 100,000. Kutusow général en chef des alliés, avait conçu le plan de tourner l'aile droite de l'armée française, de la couper de ses réserves, et de rejeter ces débris en Bohême où 60,000 Prussiens qui n'attendaient qu'un succès des alliés, pour se déclarer contre la France, seraient accourus à la curée du lion. Napoléon qui avait pénétré les intentions des Russes dans cette manœuvre comme s'il avait assisté à leur conseil de guerre, s'empressa de les confirmer dans leur illusion.

Il dégarnit sa droite pour leur donner la faculté de s'étendre ; mais il renforça sa gauche, afin d'opposer à Bagration une vigoureuse résistance et repousser les charges d'une nombreuse cavalerie qui couvrait la plaine. Au centre, derrière le Goldbach en face du plateau de Pratzen, il mit Soult avec trois divisions, et en arrière une réserve formidable de 25,000 hommes.

Trois divisions Russes descendent alors des hauteurs et s'emparent de Telnitz et de Sokolnitz où ne se trouvait qu'un petit nombre de troupes :

maîtres des villages derrière lesquels passait la route de Vienne, ils croyaient avoir décidé du sort de la journée.

A la gauche des Russes, la cavalerie décimée par l'artillerie de Lannes ne put soutenir le choc des escadrons de Murat, et se trouva rejetée avec les débris du corps de Bagration sur Austerlitz.

Napoléon voyant l'instant favorable d'agir, lança sur le plateau de Pratzen sa réserve composée de dix bataillons de sa garde, de dix bataillons de grenadiers du général Oudinot, surnommés la *colonne infernale*, et de 40 pièces de canon. Ces 25,000 hommes que jusqu'alors on avait contenus à grand'peine, culbutèrent la garde Impériale russe chargée de défendre cette importante position, coupèrent en deux l'armée ennemie, et se rabattant sur les divisions russes qui avaient tourné notre droite, ils en firent un affreux carnage. Prises entre deux feux, ces troupes tentèrent de faire retraite à travers les lacs de Sokolnitz et de Ménitz, mais la glace se trouvant trop faible pour supporter un poids aussi énorme, elle se brisa sous leurs pieds et 20,000 Russes et Autrichiens trouvèrent la mort dans ses eaux.

L'armée austro-russe était dans le plus épouvantable désordre : elle avait perdu 60,000 hommes tués, noyés, blessés et prisonniers. Toutes les

armes furent mêlées, et les soldats ne pouvaient plus obéir aux ordres de leurs chefs perdus dans la foule. Aussi les Russes prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent artillerie, bagages et même leurs blessés : sur les portes des maisons où ils étaient entassés, Kutusow fit placer des écriteaux portant en langue française : « Je » recommande ces malheureux à la générosité de » l'empereur Napoléon et à l'humanité de ses » braves soldats. » Ce prince n'avait pas besoin de cette prière pour obéir à la voix de son cœur. Aussi, dès que la victoire fut décidée, il s'empressa de faire porter de l'eau-de-vie et des vivres aux malheureux blessés qu'on ne pouvait transporter sur le champ.

La victoire d'Austerlitz est le plus beau fleuron de la couronne militaire de Napoléon ; et cependant cette victoire ne coûta à la France que quelques milliers d'hommes. Les récompenses furent magnifiques, et poussèrent les soldats à mourir avec joie pour la Patrie, si le devoir le demandait.

Sur le champ de bataille, Napoléon adressa la proclamation suivante à son armée :

« Soldats !

» Je suis content de vous ; vous avez à la journée » d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de

» votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles » d'une immortelle gloire ; une armée de 100,000 » hommes, commandée par les empereurs de » Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre » heures ou coupée ou dispersée : ce qui a échappé » à votre feu s'est noyé dans les deux lacs.

» Soldats ! lorsque le Peuple français plaça sur » ma tête la couronne impériale, je me confiai à » vous pour la maintenir toujours dans ce haut » état de gloire qui seul pouvait lui donner du » prix à mes yeux ; mais dans le même moment, » nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir, » et cette couronne conquise par le sang de tant » de Français, ils voulaient m'obliger de la placer » sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets » téméraires et insensés que le jour même de » l'anniversaire du couronnement de votre Empe- » reur, vous avez anéantis et confondus. Vous » leur avez appris qu'il est plus facile de nous » braver et de nous menacer que de nous vaincre.

» Soldats ! lorsque tout ce qui est nécessaire pour » assurer le bonheur et la prospérité de notre Pa- » trie sera accompli, je vous ramènerai en France. » Là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. » Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous » suffira de dire : *J'étais à la bataille d'Austerlitz*, » pour qu'on vous réponde : *Voilà un brave.* »

L'empereur d'Autriche s'empressa de venir saluer le vainqueur, le surlendemain de la bataille d'Austerlitz. La paix fut, quelque temps après, signée à Presbourg, par les plénipotentiaires des deux Nations : par ce traité, l'Autriche perdit la Vénétie et le Tyrol. Alexandre, dont l'armée était cernée, démoralisée, et eût été obligée de se rendre prisonnière de guerre, s'engagea, pour avoir la liberté de se retirer sans être inquiété, à évacuer l'Autriche et la Pologne : les subsides anglais lui firent bientôt oublier sa parole.

La paix de Presbourg donnait à la France la position la plus magnifique qu'elle pût désirer. La Prusse était éloignée du Rhin, l'Autriche était rejetée hors de l'Italie. Les Princes allemands qui nous séparaient de l'Autriche recevaient de nos mains de riches domaines et des titres qu'ils n'avaient jamais rêvés ; enfin Napoléon achevant dans la paix l'œuvre de la guerre, constituait quelques mois après Austerlitz, la Confédération du Rhin. Napoléon envoya à Paris 120 drapeaux conquis dans cette guerre de deux mois, pour être suspendus aux voûtes de Notre-Dame, de l'Hôtel-de-Ville et du palais du Sénat : des canons pris à l'ennemi, il fit ériger la colonne de la place Vendôme. Pitt à la nouvelle du désastre des alliés fut frappé au cœur, et mourut de chagrin. « O mal-

» heureuse Angleterre, dit-il en expirant, j'em-
» porte avec moi les lambeaux de ta gloire et de
» ton indépendance ! »

Napoléon de retour à Paris le 26 janvier 1806, fut salué par le Sénat du surnom de *Grand* qu'à déjà ratifié la postérité. Ce Prince, après la mort de Pitt, espérait amener les peuples à conclure une paix que lui-même désirait ardemment afin de pouvoir s'occuper du bonheur intérieur de la France ; bonheur qui l'occupait davantage que les prestiges de la gloire. Mais Fox, ami des idées libérales étant venu à mourir, les torys, partisans de la guerre à outrance, reprirent le pouvoir et parvinrent à nouer une quatrième coalition entre l'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Espagne et la Suède : pour arriver à ce résultat, l'Angleterre prodigua les subsides.

Campagne de 1806.

L'Empereur, selon sa coutume, ne laissa pas à ses ennemis le temps de l'attaquer. La garde Impériale partit en poste de Paris, et Napoléon ayant passé le Rhin le 1er octobre, porta son quartier général à Bamberg, où il prit le commandement de l'armée Française forte de 170,000 hommes.

Fidèle au système de modération qu'il avait adopté dès le principe, ce Prince écrivit au roi de Prusse.

« Si j'étais à mon début dans la carrière mili-

» taire, si je pouvais craindre les hasards des » combats, le langage que je tiens à Votre Majesté » serait tout à fait déplacé, mais Votre Majesté » sera vaincue ; et sous l'ombre d'un prétexte, elle » aura compromis le repos de ses États et l'exis- » tence de ses sujets. Votre puissance, Sire, est » aujourd'hui intacte, et vous pouvez traiter avec » moi d'une manière conforme à votre rang ; avant » un mois, elle traitera dans une situation diffé- » rente. » Frédéric-Guillaume ne daigna pas répondre à des ouvertures aussi pacifiques, et bientôt il eut lieu de s'en repentir.

La reine de Prusse, vêtue de l'uniforme de son régiment de dragons, passait continuellement des revues, et par son ardeur, son enthousiasme, elle semblait personnifier l'esprit guerrier de la Nation.

Après plusieurs affaires, dans l'une desquelles fut tué le prince Louis, frère du Roi, les deux armées se rencontrèrent à Iéna et à Averstaedt qui en est à six lieues. Les Prussiens avaient pour eux des souvenirs glorieux et ce qui restait des soldats du grand Frédéric ; Napoléon avait pour lui sa gloire présente et l'armée d'Austerlitz.

Bataille d'Iéna.

L'Empereur après avoir fait toutes ses dispositions, dans le silence de la réflexion, s'adressa à son armée avec cette voix vibrante qui promettait la victoire :

« SOLDATS !

» L'armée prussienne est coupée comme celle
» de Mack l'était dans Ulm, il y a un an : cette
» armée ne combat plus que pour se faire jour et
» regagner ses communications. Le corps qui se
» laisserait percer se déshonorerait. Ne redoutez
» pas cette célèbre cavalerie Prussienne ; opposez-
» lui des carrés fermes et la baïonnette. Soldats !
» quand on ne craint pas la mort, on la fait
» entrer dans les rangs ennemis. »

Les troupes, électrisées par ces paroles répondirent d'une seule et même voix : *Marchons*. Napoléon donne sur le champ le signal du combat et elles se précipitent sur l'armée prusienne. La victoire ne fut pas un moment douteuse pour les Français, parmi lesquels on ne remarqua ni hésitation ni aucun désordre. Les Prussiens plient de toutes parts et sont forcés de se retirer. Pendant quelque temps, la retraite se fait en bon ordre, mais Murat arrivé avec les dragons et les cuirassiers, la change bientôt en affreuse déroute. En vain l'infanterie prussienne se forme en carrés ; cinq de ces carrés sont enfoncés et sabrés, et les Français après avoir culbuté tout ce qui faisait résistance, harcèlent les fuyards pendant plus de six lieues, en ramassant un grand nombre de prisonniers, des canons, des caissons et des bagages de

toute espèce. La reine de Prusse et son état-major se dérobent avec peine à la poursuite de notre cavalerie.

Tandis que les débris de l'armée prussienne commandée par le prince de Hohenlohe, fuyaient dans le plus affreux désordre, le maréchal Davoust se couvrait de gloire à Averstaedt. A la tête de 26,000 hommes il tint tête à 50,000 commandés par le duc de Brunswick : dans cette bataille le maréchal déploya la bravoure et la fermeté de caractère qui distinguent l'homme de guerre. Les Prussiens enfoncés partout, furent entièrement défaits.

L'ennemi perdit dans ces deux batailles plus de 30,000 hommes tués ou blessés, 30,000 prisonniers, 60 drapeaux, 300 pièces de canon et des magasins immenses. Le fameux duc de Brunswick, le général Schmettau furent atteints mortellement ; le feld-maréchal Moëllendorf et le prince Henri de Prusse dangereusement blessés : plus de vingt généraux tombèrent entre les mains des Français qui n'eurent à regretter dans ces victoires mémorables, que 12,000 hommes tués ou blessés.

Arrivé à Postdam le 24, Napoléon visita toutes les positions qui environnent la ville et le palais Sans-Souci, dont il trouva la situation charmante. Il resta quelque temps dans la chambre du grand

Frédéric, encore tendue et meublée comme elle l'était le jour de sa mort. Il se rendit ensuite au tombeau de cet homme célèbre, dont les restes sont enfermés dans un cercueil de bois recouvert en cuivre et placé dans un caveau, sans ornement, sans trophées et sans inscription.

En voyant cette espèce d'abandon où on laissait le corps de ce grand roi, Napoléon tomba dans une profonde méditation, Ce modeste tombeau le faisait réfléchir à toute la vanité des gloires humaines. Frédéric, né pour l'honneur et pour la gloire de son pays, avait usé sa vie au milieu des dangers, des privations, et ce qui devait torturer son cœur, en but à l'ingratitude des hommes : à peine est-il mort, qu'il semble qu'on ait déjà oublié ses bienfaits. Au milieu de ces réflexions qui plaisaient à son esprit et même à son cœur, Napoléon resta quelque temps dans un religieux silence : son imagination planait sur les frivolités de ce monde, et devançant les siècles futurs, il plaçait lui-même dans la postérité la récompense des grands hommes et surtout des bienfaiteurs de l'humanité. Revenu enfin à la réalité, l'Empereur se retira en saluant avec respect les restes mortels de l'homme qui, à la tête d'une puissance de second ordre, avait par son génie fléchi la rigueur des destinées, fait trembler l'Europe entière et

porté la gloire de la Prusse aussi haut qu'il était possible de le désirer.

Le général Hullin fut nommé commandant de la ville de Berlin. On trouva dans l'arsenal 500 pièces de canon, plusieurs centaines de milliers de poudre et une quantité considérable de fusils. Il y avait aussi des magasins immenses d'effets de campement et d'habillement. Parmi ces dépouilles précieuses, Napoléon ne réserva pour lui personnellement que l'épée du grand Frédéric, son cordon de l'Aigle noire, sa ceinture de général, et les drapeaux que portait sa garde dans la guerre de sept ans : ils furent envoyés à l'hôtel des Invalides, à Paris.

Le séjour de Napoléon à Berlin fut marqué par un de ces traits qui excitent ordinairement l'admiration des hommes, mais qui étaient ordinaires chez ce Prince vertueux. L'Empereur voulant montrer sa confiance dans les habitants de Berlin, nomma le prince de Hatzfeld, gouverneur civil de cette ville. Peu reconnaissant de cette faveur, le prince, dans une lettre qui fut interceptée, révélait au roi de Prusse la situation et la force de nos troupes. C'était une trahison que les lois de la guerre punissaient de mort : Napoléon ordonna qu'il fût livré à un Conseil de guerre. La princesse d'Hatzfeld son épouse, vint implorer sa grâce, le croyant victime de la calomnie : Napoléon lui

Anecdote touchante.

montra la lettre fatale qui établissait sans réplique la culpabilité du prince. Cette femme infortunée perdait connaissance à chaque ligne de cette lettre. Dans un mouvement de grandeur d'âme, l'Empereur lui dit : « Eh bien ! Madame, vous tenez cette » lettre, jetez-la au feu ; cette pièce anéantie, je » ne pourrai plus faire condamner votre mari. » Et la princesse d'Hatzfeld ayant mis à profit cette noble clémence, le prince lui fut en effet rendu sans difficulté.

Par deux décrets datés de Berlin, Napoléon organisa les gardes nationales de France, et créa le fameux système qui déclarait l'Angleterre en état de blocus continental : c'était frapper de mort le commerce anglais.

Comme les Russes avançaient au secours des Prussiens, l'Empereur se vit obligé de se rendre sur le lieu des nouvelles opérations militaires. Du quartier général de Posen, il adressa la proclamation suivante à son armée :

« Soldats !

» Il y a aujourd'hui un an à cette heure même, » vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. » Les bataillons Russes épouvantés, fuyaient en » désordre ou enveloppés, rendaient leurs armes » aux vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre

» des paroles de paix, mais elles étaient trom-
» peuses. À peine échappés par l'effet d'une
» générosité peut-être condamnable, aux désastres
» d'une troisième coalition, ils en ont ourdi une
» quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel
» ils fondaient leur principale espérance, n'est
» déjà plus !.. Ses places fortes, sa capitale, ses
» magasins, ses arsenaux, 280 drapeaux, 700
» pièces de bataille, 5 grandes places de guerre
» sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les
» déserts de la Pologne, les mauvais temps de la
» saison n'ont pu nous arrêter un moment. Vous
» avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à
» votre approche.

» C'est en vain que les Russes ont voulu défen-
» dre la capitale de cette ancienne et illustre
» Pologne : l'aigle française plane sur la Vistule.
» Le brave et infortuné Polonais en vous voyant,
» croit revoir les légions de Sobieski de retour de
» leur brillante expédition (1). Soldats ! nous ne
» déposerons les armes que la paix générale n'ait
» affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait
» restitué à notre commerce sa liberté et ses
» colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et
» l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes,

(1) La délivrance de Vienne.

» le cap de Bonne-Espérance et les colonies Espa-
» gnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer
» aux Russes de balancer les destins ? Qui leur
» donnerait le droit de renverser de si justes
» desseins ? *Eux et nous, ne sommes-nous pas les*
» *soldats d'Austerlitz.* »

Campagne de 1807.

Beningsen, général en chef de l'armée Russe, croyant surprendre les Français dans leurs cantonnements, les attaqua en plein hiver et au moment où on s'y attendait le moins. Mais il était difficile de tromper la vigilance de Napoléon, et Beningsen déçu dans tous ses projets, n'évita une ruine complète que par la bravoure de ses soldats.

Bataille d'Eylau.

Après divers engagements, tous à l'avantage des Français, les deux armées se rencontrèrent près d'Eylau, le 7 février. Napoléon voulant préparer la victoire du lendemain, s'empara de la ville et surtout de l'église que les Russes défendirent avec acharnement. Forcés par la valeur française, dans leurs derniers retranchements, ils se virent contraints d'aller bivouaquer au milieu des bois, où ils passèrent la nuit à se couvrir de fortifications de campagne.

Enfin le jour se leva sur cette terre désolée : le ciel couvert de nuages sombres, ne laissait percer le soleil que par de rares éclaircies, dont le contraste augmentait la tristesse de ces lieux

ensevelis sous les frimas. Un vent glacial soufflait avec violence et produisait des rafales de neige qui couvraient les deux armées et aveuglaient les soldats. C'est dans de pareilles circonstances que l'homme montre toute sa grandeur et fait voir quels sacrifices il s'impose, lorsque l'honneur et l'amour de la Patrie développent ses nobles sentiments : c'est à la valeur de quelques milliers de braves que sont confiées la gloire et la fortune des citoyens. Hommage donc à ceux qui oubliant les douceurs de la famille et leurs intérêts particuliers, sacrifient tout pour assurer la prospérité et la stabilité des empires !

La bataille d'Eylau commença par une épouvantable canonnade : 500 bouches à feu vomissaient de toutes parts la terreur et la mort. Les maréchaux Davoust, Soult et Augereau, quoique blessé, se distinguèrent par leur intrépidité ; on se battait des deux côtés avec une fureur désespérée : le 24e régiment de ligne commandé par Sémélé, fut totament détruit ; et Augereau reçut une nouvelle blessure. Napoléon ayant harangué ses troupes, les dirige en personne sur le centre de l'ennemi, qui commençait à fléchir, lorsqu'une tourmente effroyable égare nos soldats : cet ouragan imprévu sauva les Russes qui repoussèrent nos bataillons, et marchèrent à leur tour sur Eylau. Napoléon les

voyant venir, crie à Murat. « Est-ce que tu nous » laisseras dévorer par ces gens-là. » Murat et Bessières se mettent à la tête de 80 escadrons, et passent sur le ventre à tout ce qu'ils rencontrent, mais ils sont arrêtés par la seconde ligne d'infanterie russe qui, appuyée par l'artillerie, leur fait éprouver de grandes pertes. Un biscaïen frappe mortellement le général d'Hautpoul : ce malheur met le désordre parmi les cuirassiers qui sont obligés de regagner leur position pour reformer leurs escadrons. Les progrès de Davoust et les attaques furieuses de Ney forcèrent bientôt le général russe Beningsen à ordonner la retraite qui se fit avec la plus grande précipitation : il abandonna un grand nombre de canons, des caissons, des bagages, et qui plus est ses morts et ses blessés. Les Russes perdirent dans cette sanglante bataille 30,000 hommes tués, blessés et prisonniers ; la perte des Français ne fut que de 10,000, malgré tous les désavantages de notre situation. L'ennemi se consola en disant que *sans Napoléon il aurait remporté la victoire, mais que sa seule présence doublait le nombre de l'armée Française.* Du reste les Russes, malgré leur défaite, soutinrent avec intrépidité leur ancienne renommée, et se montrèrent dignes des éloges que les Français mêmes s'empressèrent de leur donner.

Le lendemain, l'Empereur monta à cheval et visita toutes les positions où on avait combattu. Il fit enlever les blessés français et russes, en ordonnant qu'on en prit le plus grand soin. Dans sa sollicitude toute paternelle, il voulut qu'on déblaya les fossés, les ravins, et descendant de cheval, il travailla lui-même avec ardeur : ce Prince craignait que quelque blessé enseveli sous les neiges. ne mourût sans secours. En voyant la bonté de Napoléon pour eux, les blessés ennemis lui tendaient les mains et le comblaient de bénédictions. Un jeune Lithuanien à qui l'Empereur faisait donner des soins, lui dit : *Tzar, tu veux que je vive ; hé bien ! qu'on me guérisse : je te servirai fidèlement comme j'ai servi Alexandre.*

Dès qu'il eut rempli les devoirs sacrés que son cœur lui imposait, Napoléon fit ensevelir religieusement les morts des deux partis, et ordonna qu'on rendit aux officiers les honneurs dus à leur grade.

Bataille de Friedland.

Nos troupes préludèrent par des faits brillants à la mémorable bataille de Friedland. Peu intimidée par ces revers, l'armée Russe reprenant l'offensive le 14 juin, déboucha hardiment sur le pont de cette ville. « C'est un jour de bonheur, » s'écria Napoléon ; c'est l'anniversaire de Ma- » rengo ! » Le visage de l'Empereur était rayonnant de joie, car les plus habiles manœuvres

avaient amené les Russes dans une position dont ils ne pouvaient se tirer avec honneur : Beningsen ne savait plus quel parti prendre, et tout présageait pour l'ennemi la plus désastreuse défaite. Aussi la victoire ne resta pas un moment douteuse : ses attaques furent repoussées avec un carnage horrible, et la nuit seule put sauver les débris de l'armée russe. Dans cette bataille mémorable, l'ennemi perdit 40,000 hommes tués, blessés et prisonniers, 25 généraux, 80 pièces de canon, 70 drapeaux, et une quantité immense de caissons et de bagages. Un si beau triomphe ne coûta, comme à Austerlitz, que quelques milliers d'hommes à l'armée française. « La journée de Friedland, dit Napoléon, » s'inscrira dans l'histoire à côté de celles de » Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. »

Paix de Tilsitt.

L'Empereur de Russie craignant l'invasion de ses Etats, après un si grand désastre, fit des ouvertures de paix. Napoléon les accueillit avec joie, et elle fut signée à Tilsitt, le 8 juillet, entre la France et la Russie ; et le lendemain 9 avec la Prusse. On avait conseillé à l'Empereur de profiter de sa fortune, et de porter ses armes triomphantes jusque dans le cœur de la Russie ; mais ce conseil était des plus aventureux, et ce Prince eut la sagesse de le rejeter. En effet, la Prusse était plus étourdie

que vaincue; les pertes des Russes se trouvaient insignifiantes pour un aussi vaste empire que celui d'Alexandre, et les Autrichiens, l'arme au bras, attendaient le moment favorable de venger l'humiliation de leurs défaites. La pacification de l'Allemagne n'était qu'ébauchée, et deux cents lieues de pays mal soumis séparaient les Français de leurs possessions. Napoléon avait vaincu rapidement les rois, mais les ressources de leurs pays n'étaient nullement endommagées. Il aurait donc été de la plus grande imprudence de tenter une expédition aussi lointaine, lorsque les fruits de la victoire se voyaient encore à la merci des éventualités les plus inquiétantes.

Napoléon, par des traités avantageux, obtenait des rois ce qu'il n'aurait pu exiger des peuples. Avant de tenter de nouvelles conquêtes il aimait à assurer, à consolider ce qu'il avait acquis, et il ne pouvait le faire que par la paix et une paix glorieuse et certaine. C'est alors qu'il introduisait dans ces pays les lois, les coutumes de la France, et qu'il pouvait sans crainte provoquer leur annexion, en les comblant des bienfaits d'un gouvernement libéral et réparateur.

Et puis la proclamation de Godoï, tombée comme une bombe au milieu des occupations de la campagne de 1806 l'inquiétait singulièrement. Il voyait

le Portugal et l'Espagne accueillir les Anglais, et se mettre en mesure, par leurs secours d'envahir les départements du midi de la France qui se trouvaient totalement dépourvus de frontières en état de défense. Dans son anxiété, il décida de s'emparer du Portugal qui n'était plus qu'une espèce de colonie anglaise, et de l'Espagne qu'un roi indolent et un ministre incapable avaient conduite sur le penchant de sa ruine. Il lui souriait de la relever triomphante de son humiliation, d'entendre ses bénédictions, et par son moyen de pouvoir un jour débarquer en Afrique, et longeant le littoral barbaresque, aller de nouveau s'emparer de l'Egypte. Ce projet l'enthousiasmait, et vû la décadence de l'esprit militaire dans les Etats musulmans, il le regardait comme très facile, et ne pouvant donner d'autre peine que celle de l'exécuter. Malheureusement Napoléon oublia la Révolution française, et ne réfléchit pas que l'énergie d'un peuple sait devenir plus dangereuse que l'opiniâtreté d'un roi.

Il est à remarquer que la plupart des historiens de Napoléon le blâment, le critiquent et lui donnent des conseils sans réfléchir que si ce grand homme eût pu les entendre et les suivre, il n'aurait plus été Napoléon, mais le conseilleur lui-même, et je doute qu'il aurait mieux fait qu'en suivant ses propres avis. Du reste, en observant les avertisse-

ments de ses censeurs, Napoléon n'y eût rien gagné, parce que ses adversaires auraient changé alors eux-mêmes leurs premières dispositions. Il est donc une vérité incontestable, c'est que la raison de la réussite est toujours la meilleure.

Le 27 juillet, l'Empereur rentra dans la capitale de l'Empire, et quelques jours plus tard, il ouvrit la session législative, et parla ainsi aux Députés : « De nouvelles guerres, de nouveaux triomphes, » de nouveaux traités de paix ont changé la face » de l'Europe politique. Dans tout ce que j'ai fait, » j'ai eu uniquement en vue le bonheur de mes » peuples, plus cher à mes yeux que ma propre » gloire. Français !.. je me suis senti fier d'être » le premier parmi vous. Vous êtes un bon et » grand peuple ! »

Élimination du Tribunat.

Cependant malgré ces principes libéraux, Napoléon se vit obligé d'éliminer le Tribunat : cette belle institution avait devié de son organisation primitive. Au lieu de démontrer l'importance ou le côté défectueux d'une loi, ses membres abondaient en politique contraire aux vues du Gouvernement. Les orateurs les plus influents se voyant reçus, adulés dans les salons aristocratiques de la capitale, y puisaient leurs inspirations. C'était un système arrêté d'opposition contre l'Empereur, et d'éloges pour les institutions républicaines qu'ils

ne voulaient cependant qu'en faveur d'eux et de leurs amis. La plupart ne cherchaient qu'à briller et à faire de belles phrases, *pour aller ensuite*, comme disait le sire de Joinville, des barons de son temps, *s'en vanter en chambre, devant les dames.* Du reste le Tribunat lui-même, en voyant les attributions réservées au Conseil d'Etat, applaudit à la mesure que l'Empereur avait prise de le supprimer comme n'étant qu'une superfétation gouvernementale.

Guerre d'Espagne.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que dans la guerre d'Espagne, Napoléon n'a fait que prévenir ses ennemis. Certain d'être bientôt attaqué par les conseils du ministre de Charles IV, gagné par l'Angleterre, il alla hardiment au devant du danger pour le détourner. Ne se croyant pas tenu à beaucoup d'égards envers les maîtres de l'Espagne, qui étaient tombés dans l'avilissement, l'Empereur pensa, et avec raison, dans l'intérêt même de l'humanité et de la morale, qu'il lui était permis d'avoir recours à une adroite politique pour éviter l'effusion inutile du sang des citoyens. Par des négociations habiles, il se voyait arrivé à l'accomplissement de ses projets, et l'heure de la régénération de ce beau Pays était enfin sonnée.

Mais les privilégiés et tous les partisans des abus qui rongeaient l'Espagne, de temps immé-

morial, prévoyant avec terreur que leur règne allait passer, fanatisent un peuple ignorant et malheureux, lui mettent le poignard à la main, et le royaume fut bientôt couvert de cadavres et de ruines.

Si les hommes capables de la Nation avaient alors écouté la voix paternelle de l'Empereur, on aurait évité toutes les révolutions qui ont désolé ce pays depuis cette époque, et qui ont amené tant de massacres qu'un de nos écrivains a fini par dire *qu'un Espagnol en naissant semblait destiné à être fusillé*. S'ils avaient su comprendre la grandeur d'âme de ce génie supérieur, il aurait été le régénérateur de la Péninsule. Maintenant le peuple débarassé de cette foule d'abus qui encombrent à la longue la marche des institutions primitives, vivrait heureux et dans la prospérité. Il bénirait le héros qui lui aurait procuré cette tranquillité précieuse ce bonheur inattendu, aux dépens de son propre repos ; car, suivant Napoléon lui-même, *un grand homme est un météore lumineux qui brûle et se consume pour éclairer et guider la génération qui l'a vu paraître*. L'amour du peuple Espagnol lui était d'autant plus assuré, que l'Empereur ne fut pas un de ces ravageurs de la terre, dont les courses stériles en bien sont un fléau terrible pour les contrées qu'ils ont visitées. Non !.. ses victoires

portent partout les germes d'une civilisation bienfaisante, et ce n'est qu'accompagné des sciences et des arts que ce héros se montre chez les peuples assez téméraires pour l'avoir provoqué. *Comme un soleil bienfaisant, il chasse devant lui l'hiver de l'ignorance et des abus, source impure de maux intolérables.*

Abdication des Princes espagnols.

Le désordre le plus complet régnait dans la famille royale d'Espagne, le père, la mère, les enfants semblaient avoir foulé aux pieds les doux sentiments de la nature. Napoléon voulant mettre un terme à ces dissensions scandaleuses, invita les Princes à venir conférer avec lui à Bayonne. Dès qu'ils furent arrivés, il s'empressa de les sonder, mais il eut la douleur de voir qu'il ne pouvait compter sur eux, en aucune manière, pour régénérer l'Espagne. Il prit alors un parti décisif; et il eut l'habileté de les engager à abdiquer en sa faveur avec l'idée de mettre sur le trône son frère Joseph. Cette résolution fut une faute, parce que l'orgueil castillan se trouva blessé d'être traité en peuple conquis. Les Espagnols de toutes les classes avaient pour Napoléon une vénération profonde. Le peuple et l'armée voyaient en lui l'homme du destin qui, à sa volonté, enchaînait la fortune à son char de victoire; le clergé le regardait comme le restaurateur de la morale et de la religion, et les Libéraux

eux-mêmes sentaient que ce grand homme professait leurs principes et que comme eux, il désirait le bonheur des masses : la destruction de tous les abus qui s'opposaient aux progrès de l'humanité, leur dévoilait ses plus intimes pensées, et les tranquillisait sur le sort futur de la société. Napoléon aurait dû, en conséquence, se faire déclarer roi par la Junte réunie à Bayonne, ce qui ne pouvait rencontrer aucune opposition. Mais ce Prince craignant d'être accusé d'ambition, mit la couronne sur la tête de son frère, et cet acte imprudent amena l'insurrection d'Espagne qui ne put supporter l'idée d'être une province feudataire de l'Empire français.

Dès qu'on apprit à Madrid ce qui venait de se passer à Bayonne, la plus grande fermentation s'empara de la capitale, et se propagea rapidement dans toutes les provinces. Chacun se procura des armes, et on résolut d'engager une lutte désespérée avec l'armée francaise. L'incendie éclate à Madrid le 2 mai et quoique comprimé par Murat, il se répand bientôt dans toute l'Espagne. Les convois sont attaqués, les soldats isolés sont massacrés, jusque dans les villes mêmes on fait main basse sur les Français : l'armée dut prendre ses mesures en conséquence. Alors commence cette guerre, glorieuse pour nos soldats, et honorable cependant pour les Espagnols. Quoique défaits dans presque

toutes les affaires par les Français, ils ne perdent pas courage et finissent par remporter une victoire à Baylen, où le général Dupont, à la tête de 18,000 hommes, capitule au lieu de faire une trouée vigoureuse pour rétablir ses communications avec Madrid.

La nouvelle de cet événement qui détruisait le prestige de l'invincibilité française, parvint à Napoléon qui en fut consterné. Aussi, Maret, ministre-secrétaire d'Etat, s'étant rendu à ses ordres l'Empereur lui dit : « Qu'une armée soit battue, » ce n'est rien, le sort des armes est journalier et » l'on répare une défaite. Mais qu'une armée » fasse une capitulation honteuse, c'est une tache » pour le nom français, pour la gloire des armes. » Les plaies faites à l'honneur ne guérissent point : » l'effet moral en est terrible. Il eut mieux valu » que mes soldats eussent tous péri les armes à la » main, qu'il n'en fût pas revenu un seul : leur » mort eût été glorieuse; nous les eussions vengés. » On retrouve une armée, il n'y a que l'honneur » qui ne se retrouve pas. »

Entrevue d'Erfurt.

Il était important à Napoléon de détruire l'impression que les derniers événements qui venaient de se passer en Espagne produisaient dans le nord de l'Europe, et surtout en Allemagne dont plusieurs rapports confidentiels lui avaient fait connaître

les mauvaises intentions. En conséquence il invita l'empereur Alexandre à une entrevue qui eut lieu à Erfurt, le 27 juin 1808 : elle fut des plus cordiales.

Napoléon déploya une grande magnificence dans cette réunion. A une représentation de l'*Œdipe* de Voltaire, au moment où l'acteur, chargé du rôle de *Philoctète*, prononça ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un *bienfait* des Dieux.

Tous les spectateurs battirent des mains, et se tournèrent vers la loge où se trouvaient les deux Empereurs. « Le *bienfait* que j'éprouve tous les » jours, » dit Alexandre en étreignant la main de Napoléon.

Les deux Empereurs se firent des concessions politiques qui semblèrent consolider l'alliance nouée à Tilsitt. Mais Alexandre n'était pas franc dans ces démonstrations d'amitié. Sachant que l'Angleterre ourdissait une cinquième coalition contre la France, il fit dire sous main au gouvernement britannique de ne point s'inquiéter de l'alliance Franco-Russe qui ne pouvait jamais avoir que des résultats illusoires.

Désirant réparer les fautes de ses généraux, Napoléon arrive à Bayonne le 3 novembre, pour

diriger en personne les opérations militaires de l'Espagne : 150,000 hommes de la grande armée l'avaient précédé. Il se met à leur tête, et la victoire le suit partout. Madrid désespérant de pouvoir se défendre vient faire sa soumission le 3 décembre. Napoléon y entre le 4, et adresse aux Espagnols la proclamation suivante :

« Espagnols !

» Tout ce qui s'opposait a votre prospérité et à
» votre grandeur, je l'ai détruit, les entraves qui
» pesaient sur le peuple, je les ai brisées ; une
» constitution libérale vous donne au lieu d'une
» monarchie absolue, une monarchie tempérée. Il
» dépend de vous que cette constitution soit encore
« votre loi. Mais si mes efforts sont inutiles et si
» vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me
» restera qu'à vous traiter en provinces conquises,
» et à placer mon frère sur un autre trône. Je
» mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma
» tête, et je saurai la faire respecter des méchants,
» car Dieu m'a donné la force et la volonté néces-
» saires pour surmonter tous les obstacles. »

Le lendemain, il répondit au Corrégidor de Madrid qui était venu lui offrir ses hommages, à la tête d'une députation de la ville :

« Je regrette le mal que Madrid a essuyé, et je

» tiens à honneur d'avoir pu le sauver et lui » épargner le plus grand des maux.

» Je me suis empressé de prendre des mesures » qui tranquillisent toutes les classes de citoyens, » sachant combien l'incertitude est pénible pour » les peuples et pour les hommes.

» J'ai conservé les ordres religieux, en restrei- » gnant le nombre des moines. Il n'est pas un » homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop » nombreux. Du surplus des biens des couvents, » j'ai pourvu aux besoins des curés, de cette classe » la plus intéressante et la plus utile parmi le » clergé.

» J'ai aboli ce tribunal contre lequel le siècle et » l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent guider » les consciences, mais ne doivent exercer aucune » juridiction extérieure et corporelle sur les ci- » toyens.

» J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun » pourra établir des hôtelleries, des fours, des » moulins, des pêcheries, et donner un libre essor » à son industrie... L'égoïsme, la richesse et la » prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisent » plus à votre agriculture que les chaleurs de la » canicule.

» Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir » dans un état qu'une justice. Toutes les justices

» avaient été usurpées et étaient contraires aux
» droits de la Nation : je les ai détruites.

» *La génération présente pourra varier dans ses*
» *opinions : trop de passions ont été mises en jeu ;*
» *mais nos neveux me remercieront comme leur régé-*
» *nérateur. Ils placeront au nombre des jours mé-*
» *morables ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces*
» *jours datera la prospérité de l'Espagne.* »

Napoléon se remit en campagne pour continuer le cours de ses victoires, et il n'y a pas de doute qu'il n'eût soumis en peu de temps l'Espagne et chassé les Anglais de la Péninsule, lorsqu'il fut arrêté au milieu de ses exploits, en apprenant la gravité des événements qui se préparaient dans le Nord. Le quartier-général de l'Empereur était à Astorga le 1er janvier 1809, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'une cinquième coalition était formée, et que l'Autriche, encouragée par un subside de 100,000,000 de francs, faisait d'immenses préparatifs de guerre ; on lui apprenait aussi qu'il fallait se défier de plusieurs de nos alliés, et que la Russie elle-même, malgré les protestations d'Erfurt, n'était animée que d'un esprit d'hostilité. L'Empereur persuadé que de nouvelles victoires sont nécessaires pour mettre la mésintelligence parmi les alliés, donne ses instructions aux généraux qui commandent en Espagne et part sur le champ pour

Paris. Les Français continuèrent la guerre dans la Péninsule ; mais après d'innombrables faits d'armes qui illustrèrent les deux partis, les malheurs de l'Empire les forcèrent d'évacuer ce pays.

Voici le jugement que Napoléon lui-même porta sur les affaires d'Espagne. **Réflexions politiques.**

» Cette malheureuse guerre m'a perdu. Toutes » les circonstances de mes désastres viennent se » rattacher à ce nœud fatal. Elle a compliqué mes » embarras, divisé mes forces, ouvert une école » aux soldats anglais, détruit ma moralité en » Europe. Mais pourtant, pouvait-on laisser la » Péninsule aux machinations des Anglais ; aux » intrigues, à l'espoir, aux prétextes des Bour- » bons ?

» Les événements ont prouvé que j'avais fait » une grande faute dans le choix de mes moyens : » car la faute est dans les moyens bien plus que » dans les principes. Il est hors de doute que » dans la crise où se trouvait la France, dans la » lutte des idées nouvelles, dans la grande cause » du siècle contre le reste de l'Europe, nous ne » pouvions laisser l'Espagne en arrière, à la dispo- » sition de nos ennemis : il fallait l'enchaîner de » gré ou de force à notre système. Le destin » de la France le demandait ainsi, et le code du » salut des Nations n'est pas toujours celui des

» particuliers. D'ailleurs, à la nécessité de la poli-
» tique se joignait ici, pour moi la force du droit.
» L'Espagne quand elle m'avait cru en péril,
» l'Espagne quand elle me sut aux prises à Iéna,
» m'avait à peu près déclaré la guerre. L'injure
» ne devait pas passer impunie ; je pouvais la lui
» déclarer à mon tour. C'est cette facilité même
» qui m'égara. La Nation méprisait son gouverne-
» ment ; elle appelait à grands cris une régénéra-
» tion. De la hauteur à laquelle le sort m'avait
» élevé, je me crus appelé, je crus digne de moi
» d'accomplir en paix un si grand événement. Je
» voulus épargner le sang ; que pas une goutte ne
» souillât l'émancipation castillane. Je délivrai
» donc les Espagnols de leurs hideuses institutions ;
» je leur donnai une constitution libérale ; je crus
» nécessaire, trop légèrement peut-être, de changer
» leur dynastie. Je plaçai un de mes frères à leur
» tête ; mais il fut le seul étranger au milieu
» d'eux. Je respectai l'intégrité de leur territoire,
» leur indépendance, leurs mœurs, le reste de
» leurs lois. Le nouveau monarque gagna la capi-
» tale, n'ayant d'autres ministres, d'autres conseil-
» lers, d'autres courtisans que ceux de la dernière
» Cour. Mes troupes allaient se retirer : j'accom-
« plissais le plus grand bienfait qui ait jamais été
» répandu sur un peuple me disais-je, et je le dis

» encore. Les Espagnols eux-mêmes, m'a-t-on
» assuré, le pensaient au fond et ne se sont plaints
» que des formes. J'attendais leurs bénédictions;
» il en fut autrement : ils dédaignèrent l'intérêt
» pour ne s'occuper que de l'injure, ils s'indignè-
» rent à l'idée de l'offense, se révoltèrent à la vue
» de la force, tous coururent aux armes. Les Espa-
» gnols en masse se conduisirent comme un
» homme d'honneur. Je n'ai rien à dire à cela, si
» non qu'ils ont été cruellement punis ! qu'ils en
» sont peut-être à regretter !.. Ils méritaient
» mieux !..

» Toutefois on m'assaillit alors de reproches qui
» étaient injustes : l'histoire me lavera. On m'ac-
» cusa dans cette affaire de perfidie, d'embûches
» et de mauvaise foi, et il n'y avait rien de tout
» cela. Jamais quoi qu'on en ait dit, je ne man-
» quai de foi ni ne violai ma parole, pas plus contre
» l'Espagne que contre aucune autre puissance.

» On sera certain un jour, que dans les grandes
» affaires d'Espagne je fus complètement étranger
» à toutes les intrigues de sa Cour; que je ne
» manquai de parole ni à Charles IV, ni à Ferdi-
» nand VII; que je ne rompis aucun engagement
» vis-à-vis du père ni du fils; que je n'employai
» point de mensonge pour les attirer tous deux à
» Bayonne; mais qu'ils y accoururent à l'envi

» l'un de l'autre. Quand je les vis à mes pieds, » que je pus juger moi-même de toute leur inca- » pacité, je pris en pitié le sort d'un grand peuple, » je saisis aux cheveux l'occasion unique que me » présentait la fortune pour régénérer l'Espagne, » l'enlever à l'Angleterre et l'unir intimement à » notre système. Dans ma pensée, c'était poser » une des bases fondamentales du repos et de la » sécurité de l'Europe...

» Quoiqu'il en soit, je dédaignai les voies tor- » tueuses et communes, je me trouvais si puis- » sant !.. J'osai frapper de trop haut. Je voulus » agir comme la Providence qui remédie aux maux » des mortels par des moyens à son gré, parfois » violents, et sans s'inquiéter d'aucun jugement.

» Mais je le répète, il n'y eut ni manque de foi, » ni perfidie, ni mensonges ; bien plus, il n'y avait » nulle occasion pour cela. »

Campagne de 1809.

Arrivé à Paris, l'Empereur s'empressa de demander des explications au cabinet de Vienne sur les armements extraordinaires qu'il faisait. N'ayant obtenu que des réponses évasives ou peu satisfaisantes, Napoléon qu'il était difficile de tromper, prend alors les mesures nécessaires pour parer à toutes les éventualités : ses prévisions ne le trompaient pas, car il reçut bientôt par le télégraphe, la nouvelle que l'archiduc Charles, à

la tête de 170,000 hommes avait envahi la Bavière. L'Empereur quitte Paris le 13 avril et arrive le 17 sur le théâtre des opérations militaires ; il était temps. Surprise dans ses cantonnements, par les mouvements imprévus des Autrichiens, son armée n'avait pas encore opéré sa concentration, mais l'activité de Napoléon répare bientôt le mal. L'archiduc Charles cherchait à répéter la manœuvre qui lui avait si bien réussi sur le Rhin contre Jourdan, et opérait pour se jeter entre les maréchaux Masséna et Davoust, afin de les accabler l'un après l'autre. L'Empereur, qui avait pénétré son plan de campagne, le prévient en se portant rapidement sur Abensberg, où ses lieutenants victorieux ne tardent pas à le rejoindre.

Bientôt le prince Charles, devancé dans toutes ses mesures, est obligé de s'abandonner au hasard et d'accepter le combat partout où il plait à Napoléon de vouloir livrer bataille. Ses troupes nombreuses n'ayant plus de direction savamment tracée marchent en désordre, et comme disait Napoléon, semblent être les jouets d'une malheureuse fatalité. Cette campagne tient du prodige : l'Empereur avait en tête, le meilleur général de l'Autriche, et cependant tout marche comme il le désire. Les plans de l'ennemi sont retournés contre lui-même, et par des manœuvres du premier ordre

Napoléon bat les Autrichiens à Abensberg, à Eckmulh et à Ebersberg. En cinq jours de combats 40,000 hommes sont tués ou blessés et 60,000 faits prisonniers : 80 pièces de canon, 50 drapeaux 4,000 voitures chargées de bagages et tous les magasins de l'ennemi furent les trophées de ces journées mémorables, qui nous ouvrirent la route de Vienne. Le 10 mai, un mois après le commencement des hostilités, l'armée du prince Charles qui couvrait toute la Bavière était disparue, et Napoléon se trouvait devant la capitale de l'Autriche, qui après un bombardement de quelques heures, lui ouvrit ses portes le 13.

Entrée dans Vienne.

Le même jour l'Empereur adressa à l'armée la proclamation suivante :

« Soldats !

» Un mois après que l'ennemi a passé l'Inn,
» au même jour, à la même heure nous sommes
» entrés dans Vienne.

» Ses Landwehrs, ses levées en masse, ses
» remparts créés par la rage impuissante des
» princes de la maison de Lorraine, n'ont point
» soutenu vos regards. Les princes de cette maison
» ont abandonné leur capitale, non comme des
» soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances
» et aux revers de la guerre, mais comme des

» parjures que poursuivent leurs propres remords.
» En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habi-
» tants ont été le meurtre et l'incendie ; comme
» Médée, ils ont de leurs propres mains égorgé
» leurs enfants.

» Soldats ! le peuple de Vienne délaissé, aban-
» donné, veuf, sera l'objet de vos égards. *J'en*
» *prends les bons habitants sous ma spéciale pro-*
» *tection:* quant au hommes turbulents et méchants
» j'en ferai une justice exemplaire.

» Soldats ! *soyons bons pour les pauvres paysans*
» *et pour ce bon peuple qui a tant de droits à notre*
» *estime;* ne conservons aucun orgueil de nos
» succès ; voyons-y une preuve de cette justice
» divine qui punit l'ingrat et le parjure. »

La prise de Vienne ne terminait point la guerre. car François II n'avait pas perdu l'espérance de rétablir ses affaires et de ressaisir la victoire. L'Empereur de Russie qui pouvait être dangereux pour la monarchie autrichienne, au lieu de 150,000 hommes qu'il avait promis en cas de guerre à celui qu'il regardait comme un *présent des Dieux*, n'en avait fait marcher sur les frontières de la Gallicie que *quinze mille*, et encore avec des ordres secrets de n'agir que mollement. Tranquille de ce côté, François II attendait le secours de ses alliés, dont le zèle paraissait refroidi par les récentes victoires

de Napoléon. Il comptait aussi sur l'insurrection générale de l'Allemagne, fomentée par les sociétés secrètes et les Amis de la Vertu qui venaient de faire alliance, comme on l'avait vu en France, avec les partisans du despotisme. Leur intention, il est vrai, était de détruire l'un par l'autre leurs adversaires ; mais les événements de 1814 et 1815 ont montré comme ils s'étaient trompés, et au lieu d'extirper les abus et les préjugés, ils les ont enracinés pour longtemps : aveuglés par des principes exagérés, ils n'ont pas vu que Napoléon, puissant comme il l'était pouvait seul établir cette liberté possible et raisonnable que tout honnête homme doit désirer pour lui et son pays.

Afin de parvenir à la réalisation de ses projets, François II, puisant ses inspirations dans les principes de 89, voulut rendre la guerre nationale au cri de la liberté et de la délivrance de la Patrie ; et dès lors, il ordonna des levées en masse qui ne pouvaient représenter que les cohues de Xercès et rendre plus sanglantes leurs défaites : erreur regrettable, car il n'y avait pas en Allemagne, pays de plaines immenses, de guérillas possibles comme en Espagne.

Si Napoléon avait voulu fomenter les passions révolutionnaires, il aurait fort embarrassé des maitres absolus qui eux-mêmes détestaient les

maximes qu'ils s'efforçaient d'inculquer à leurs sujets pour les soulever contre ce Prince. Les améliorations sociales sont si difficiles dans ces pays, à cause d'une foule de préjugés qui enrayent la marche du gouvernement, qu'il eût été facile à Napoléon de rencontrer des esprits tout prêts à le seconder dans les entreprises les plus subversives. Mais il n'y pensa en aucune manière, parce que son caractère était éloigné de toute violence, et qu'il croyait que de mouvements populaires, il ne pouvait sortir qu'anarchie et désordre. Et cependant rien ne lui était plus facile, car les habitants des faubourgs de Vienne, pleins d'enthousiasme pour ce grand homme étaient venus au-devant de lui. Napoléon fut surpris agréablement en voyant une immense population, des femmes, des enfants, des vieillards accourir au devant des soldats français, et les accueillir comme amis : plusieurs même furent tués dans leurs rangs, lors de l'attaque de la cité. L'Empereur pouvait donc compter sur eux, s'il avait voulu imiter ses adversaires, mais il préféra recourir à son génie et à la bravoure de ses soldats, se réservant d'obtenir de la raison et de la justice les améliorations que les lumières du siècle demandaient.

Le prince Charles avait réorganisé une armée de 100,000 hommes et des renforts venaient jour-

nellement l'augmenter : il avait établi son camp sur la rive gauche du Danube. Napoléon résolut de l'aller combattre, et pour cet effet, du 15 au 19, il fit activer la construction des ponts qui devaient transporter les troupes au delà du Danube. Ce passage en face d'un ennemi nombreux et aguerri, est une des plus belles opérations militaires que l'on connaisse.

Bataille d'Essling. Dès que les Autrichiens virent qu'une partie de l'armée française était sur la rive gauche, ils l'attaquèrent avec fureur, mais ils furent repoussés. Le lendemain le combat recommença et se continua longtemps avec acharnement : tout présageait une victoire brillante pour les Français, lorsque la rupture des ponts vint interrompre le passage des troupes françaises. Malgré ce malheur elles se maintinrent avec la plus grande énergie, et finirent par repousser les Autrichiens qui éprouvèrent des pertes énormes. Mais le triomphe des Français fut attristé par la blessure mortelle du duc de Montébello. On le transporta aussitôt sur un brancard au quartier-général où Napoléon le reçut les larmes aux yeux. « Il ne fallait pas moins que ce malheur, » s'écria-t-il, pour m'arracher aujourd'hui aux » soins de mon armée. » Napoléon se livra à toute l'effusion de l'amitié ; et ce fut dans ses bras que le duc revint de son évanouissement. « Lannes,

» lui dit-il, me reconnais-tu ! c'est ton ami, c'est » Bonaparte !.. Lannes.... tu nous seras conservé. » Le blessé se jetant au cou de Napoléon, lui dit d'une voix affectueuse : « Dans une heure vous aurez » perdu celui qui meurt avec la gloire et la convic- » tion d'avoir été et d'être votre meilleur ami. » Lannes s'éteignit quelques jours après.

Le 1er juillet, *il n'existait plus de Danube pour l'armée française;* et les travaux que Napoléon avait fait exécuter étaient un chef-d'œuvre de l'industrie, qu'on ne pouvait voir sans admiration. Ils présentaient des routes faciles et solides pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Le 5, l'Empereur déboucha de l'île Lobau à la tête de 150,000 hommes et 550 pièces de canon. L'armée française sans que l'ennemi s'en aperçut, traversa le fleuve, tourna l'ennemi et le força de quitter ses camps retranchés pour venir livrer bataille en avant de ses redoutes qu'il élevait depuis six semaines. Revenu de sa surprise, l'ennemi fit enfin marcher toutes ses troupes et chercha à tirer parti du terrain qui se déroulait devant lui. Le prince Charles voulant imiter une des manœuvres de Napoléon, dégarnit son centre pour renforcer sa gauche afin d'envelopper la droite de l'armée française. L'Empereur s'étant aperçu de cette faute, en profita sur le champ pour enfoncer le centre des Autrichiens.

Lauriston, par ses ordres marche au trot à l'ennemi avec 100 pièces de canon, s'avance sans tirer jusqu'à demi-portée, et commence un feu si terrible qu'il éteint celui de l'ennemi, et porte dans ses rangs la mort et le carnage. Dès qu'il voit l'ennemi ébranlé, Macdonald marche au pas de charge et culbute son centre qui, en un clin d'œil, perd une lieue de terrain.

Dès dix heures du matin, les Autrichiens, certains de leur défaite, ne se battaient plus que pour assurer leur retraite, qu'ils effectuèrent à midi dans le plus grand désordre.

Dans cette sanglante bataille, l'ennemi eut à regretter 24,000 hommes tués ou blessés et 12,000 prisonniers : 10 drapeaux et 40 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. Mais cette victoire mémorable coûta cher aux Français, ils eurent environ 15,000 hommes tués ou blessés.

Des négociations pour la paix s'ouvrirent peu de jours après à Vienne, et durèrent jusqu'au 14 octobre, époque où le traité fut signé par le ministre des relations extérieures Champagny pour la France, et le prince Jean de Lichtenstein pour l'Autriche.

Dès que l'échange des ratifications fut fait, Napoléon quitte Schœnbrunn et arrive à Fontainebleau le 26.

Depuis quelque temps l'Empereur paraissait soucieux ; chacun faisait des commentaires, mais personne n'approchait de la véritable cause de cette préoccupation inaccoutumée. Napoléon marchait pour ainsi dire au milieu de sa gloire, et une tristesse profonde se peignait sur son front. Dans le silence du cabinet, il réfléchissait souvent que l'édifice de l'Empire français était en danger de s'écrouler à sa mort, et que le retour des préjugés et des abus pouvait alors ternir sa gloire et même l'anéantir. Dans toute la force de l'âge, et se sentant encore capable d'avoir des enfants, la stérilité de son épouse le mettait au désespoir. Quoiqu'il vit l'urgence d'un divorce, l'amour qu'il avait toujours eu pour Joséphine, le faisait reculer devant cette mesure extrême, et que cependant il regardait comme indispensable au bonheur et à la tranquillité de ses peuples. Enfin, après avoir fait sonder Joséphine par Eugène Beauharnais son fils, qui approuvait la détermination de l'Empereur, il appela dans son cabinet les princes et princesses de la famille impériale, Cambacérès archichancelier de l'Empire et le secrétaire de l'état-civil de sa maison. Il leur fit la communication suivante : Le Divorce.

« La politique de ma monarchie, l'intérêt, le
» besoin de mes peuples qui ont constamment
» guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi

» je laisse à des enfants héritiers de mon amour
» pour la France, ce trône où la Providence m'a
» placé. Cependant depuis plusieurs années, j'ai
» perdu l'espérance d'avoir des enfants de mon
» mariage avec ma bien-aimée épouse l'impératrice
» Joséphine : c'est ce qui me porte à sacrifier les
» plus douces affections de mon cœur, à n'écouter
» que le bien de l'Etat, et à vouloir la dissolution
» de notre mariage... Parvenu à l'âge de quarante
» ans, je puis concevoir l'espérance de vivre assez
» pour élever dans mon esprit et dans ma pensée,
» les enfants qu'il plaira à la Providence de me
» donner... Dieu sait combien une pareille résolu-
» tion a coûtée à mon cœur ; mais il n'est aucun
» sacrifice qui soit au-dessus de mon courage,
» lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien
» de la France... Ma bien-aimée épouse a embelli
» quinze ans de ma vie... elle a été couronnée de
» ma main... Je veux qu'elle conserve le rang et
» le titre d'impératrice. »

L'Impératrice Joséphine prit ensuite la parole :

» Je me plais, répondit-elle, à donner à notre
» auguste et cher époux la plus grande preuve
» d'attachement et de dévouement qui ait jamais
» été donnée sur la terre ; je tiens tout de ses
» bontés ; c'est sa main qui m'a couronnée, et du
» haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoi-

» gnages d'affection et d'amour du peuple fran-
» çais. Je crois reconnaître tous ces sentiments en
» consentant à la dissolution d'un mariage qui
» désormais est un obstacle au bien de la France,
» qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée
» par les descendants d'un grand homme, évidem-
» ment suscité par la Providence pour effacer les
» maux d'une terrible Révolution et pour rétablir
» l'ordre social. »

Le Sénat fut convoqué pour le lendemain 15 décembre, et il approuva le divorce par un sénatus-consulte.

Le prince Berthier obtint pour l'Empereur la main de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, et reçut à Vienne la bénédiction nuptiale, comme fondé de la procuration de Napoléon.

Marie-Louise avait alors dix-huit ans et demi. Une taille majestueuse, une démarche noble, beaucoup de fraîcheur et d'éclat, des cheveux blonds qui n'avaient rien de fade, des yeux bleus mais animés; une main et un pied qui auraient pu servir de modèles ; un peu trop d'embonpoint peut-être, défaut qu'elle ne conserva pas longtemps en France : tels étaient les avantages qu'on remarqua d'abord en elle. Rien n'était plus gracieux, plus aimable que sa figure, quand elle se trouvait à l'aise dans l'intimité, ou au milieu de personnes

Portrait de Marie-Louise.

avec lesquelles elle était particulièrement liée ; mais dans le grand monde, et surtout dans les premiers moments de son arrivée en France, sa timidité lui donnait un air d'embarras que l'on prenait mal à propos pour de la hauteur. Elle avait reçu une éducation très soignée ; ses goûts étaient simples, son esprit cultivé. Elle s'exprimait en français presque avec autant d'aisance que dans sa langue maternelle. Calme, réfléchie, bonne et sensible, quoique peu démonstrative, elle avait tous les talents agréables, aimait à s'occuper et ne connaissait pas l'ennui : nulle femme ne pouvait mieux convenir à Napoléon. Douce et paisible, étrangère à toute espèce d'intrigue, jamais elle ne se mêlait des affaires politiques et elle n'en était instruite le plus souvent que par la voie des journaux. Pour mettre le comble au bonheur de Napoléon, le destin voulut que cette jeune princesse, qui aurait pu ne voir en lui que le persécuteur de sa famille, l'homme qui l'avait obligée deux fois à fuir de Vienne, se trouvât flattée de captiver celui que la renommée proclamait comme le héros de l'Europe, et éprouvât bientôt pour lui le plus tendre attachement (1).

Lorsque les deux époux se rencontrèrent à quatre

(1) Mouner.

lieues de Soissons, l'Empereur ne put s'empêcher de s'écrier qu'il la trouvait charmante, et Marie-Louise avoua qu'elle le voyait mieux encore qu'elle ne se l'était figuré. En effet, les années qui marquent si cruellement leur présence, favorisèrent Napoléon. Son embonpoint faisait paraître sa figure plus pleine et sa peau plus blanche. Ses yeux avaient pris un éclat majestueux, et sa physionomie de la noblesse par l'habitude du pouvoir.

Un événement malheureux troubla les fêtes de l'hyménée impérial. L'hôtel où le prince de Schwartzemberg donnait un bal à la fille de l'empereur d'Autriche, fut dévoré par les flammes; une belle-sœur de l'ambassadeur y périt, et l'Impératrice elle même courut quelque danger : Napoléon l'emporta dans ses bras. Il ne l'eut pas plus tôt déposée dans ses appartements, que plein de dévouement pour les misères humaines, il revint en toute hâte au lieu du sinistre, et se mêlant parmi les ouvriers, il les encouragea tellement par son exemple, qu'il n'y eut bientôt plus rien à craindre de l'incendie.

Naissance du Roi de Rome.

La naissance d'un fils combla bientôt le vœu le plus cher de Napoléon. Le 20 mars 1811, cent et un coups de canon annoncèrent au monde la venue de cet enfant, auquel on conféra le titre de *Roi de Rome*. La Nation française regarda cet événement

comme un gage précieux de paix et de prospérité pour l'Empire. Les plus grandes réjouissances eurent lieu à Paris et dans les départements.

C'est ici l'apogée de la puissance et du bonheur de Napoléon : nul homme ne pouvait être plus heureux que lui ; tout semblait lui prospérer. Les Puissances continentales le vénéraient et le craignaient en même temps : excepté l'Angleterre et l'Espagne, l'Europe était en paix. Tous ceux qui avaient contribué au bonheur et à la gloire de la France, étaient devenus grands, plusieurs même portaient des couronnes : plein de magnanimité et de générosité, Napoléon les avait comblés d'honneurs, de dignités et de richesses. L'Empire européen qu'il avait rêvé dans l'intérêt général, semblait devoir se réaliser en sa personne, et il voyait ses idées philanthropiques se propager même chez ses ennemis les plus acharnés. Des hommes naturellement orgueilleux n'avaient plus pour leurs peuples ce mépris que quelque-uns affectent. Ils sentaient, forcés par l'impérieuse nécessité, qu'ils ne pouvaient rien sans eux, et cherchaient à acquérir leur amour et leur attachement par un gouvernement moins oppressif. Grâce aux victoires de Napoléon qui avaient fait surgir les capacités même chez les vaincus, les idées d'amélioration sociale ne tardèrent pas à envahir toutes les branches des administrations

civile et militaire. Malgré les haines qui couvaient sous la cendre, la prospérité régnait donc en Europe à l'abri de l'épée de Napoléon. Le système continental gênait bien un peu certaines populations, mais ce n'était que sous le rapport des superfluités, car il faisait prospérer les arts utiles, les fabriques, les manufactures. Aussi Napoléon répondit aux observations qu'on lui fit : « La » France telle que je l'ai faite, peut au moins pour » un temps, suffire à sa prospérité, par son indus- » trie, par sa richesse territoriale et par les rela- » tions que la victoire lui a ouvertes. On ne peut » disconvenir que la balance des exportations en » faveur d'un pays est un avantage que l'on doit » rechercher, puisqu'elle augmente la masse du » numéraire en circulation ; mais n'ai-je donc rien » fait pour suppléer à ce qui nous manque sous » ce rapport ? Les trésors que mes armes ont » conquis n'ont-il pas circulé dans vos villes, dans » vos champs par mille canaux divers ? Les travaux » dont j'ai couvert la France, les institutions » utiles que j'ai fondées, les primes que j'ai pro- » diguées, les talents que je n'ai cessé d'encou- » rager ; tout cela n'a-t-il pas compensé les priva- » tions légères que la nécessité vous impose ? » Sachez mieux entendre les intérêts de notre » gloire. Sans doute la guerre traine à sa suite

» quelques intérêts froissés ; mais n'oubliez pas
» qu'un grand peuple ne doit jamais se départir
» d'une noble fermeté, et qu'il est de son devoir
» d'attendre patiemment les biens qu'il ne pourrait
» obtenir que par une faiblesse honteuse en se
» hâtant. »

Enfin, on commença à reconnaître que l'Empereur avait raison, et les murmures s'apaisèrent insensiblement. Les affaires prenaient une tournure favorable en Espagne, et tout présageait que ce beau pays fatigué d'une lutte interminable, ne tarderait pas à reconnaitre qu'il s'était trompé, et qu'il pouvait tout attendre de la magnanimité et des vues paternelles de l'Empereur : ce Prince qui avait la plus grande estime pour le courage et la constance des Espagnols, désirait ardemment mettre un terme à cette odieuse guerre. L'Angleterre même, travaillée par la misère des classes laborieuses voyait avec douleur son sang, ses richesses, son avenir se dissiper pour satisfaire les haines particulières et l'ambition de quelques individus. Dans son affaissement, on la vit désirer le retour d'une paix générale, et que la concorde régnât dans toutes les parties du monde. Les apparences étaient donc favorables et présageaient la fin de calamités qui depuis vingt ans désolaient l'Europe, au nom de la démocratie ou de

l'aristocratie. Malheureusement pour les peuples, Napoléon s'aperçut avec douleur que son espérance serait déçue et que les hommes s'instruisent rarement par les épreuves les plus cruelles de l'expérience : l'égoïsme parvient toujours à étouffer ses plus sages leçons.

> Pour soutenir tes droits que le ciel autorise,
> Abîme tout plutôt, c'est l'esprit des *partis*.
>
> BOILEAU.

Voilà le conseil perfide et cruel qu'il donne à l'ignorance. Des indices certains firent sentir à l'Empereur que l'orage grosissait dans le Nord et qu'il ne tarderait pas à éclater sur lui et ses alliés : il ne se trompait pas, le passé lui dévoilait l'avenir. En effet, la Russie fut toujours hostile à la France, parce que c'est la seule puissance qui puisse s'opposer à son ambition envahissante. Sans être provoqué, Sowarow était venu effacer les victoires de Napoléon en Italie. A Austerlitz, l'Empereur rencontra les Russes unis aux Autrichiens, et quoique battus, il les traita avec une humanité pleine d'égards. Peu reconnaissants, de nouveau ils rallièrent les Prussiens et Napoléon fut obligé de les battre encore à Eylau, à Friedland. Sage appréciateur de leur bravoure, il se réconcilia

facilement avec Alexandre; et à Tilsitt, à Erfurt il croyait avoir conquis toutes ses sympathies, lorsqu'en 1809, et contre son attente il vit Alexandre prêt à fausser toutes ses promesses. En 1811 Napoléon se faisait encore illusion sur l'amitié de l'empereur de Russie qu'il aimait et auquel il avait fait d'immenses concessions, concessions blâmables dans un souverain. Mais les preuves qu'on donna à Napoléon de l'hostilité réelle de la Russie lui ouvrirent enfin les yeux sur les projets de ses ennemis : c'était un traité signé le 24 mars 1812, entre le cabinet de cette puissance et le cabinet britannique. Ce prince, dans la crainte qu'on ne l'accusa d'ambition dans la guerre qui ne tarderait pas à éclater, fit de nouvelles propositions à l'Angleterre afin d'amener une paix honorable pour toutes les parties : ses ouvertures restèrent sans résultat. Napoléon se prépara donc à la guerre, et à une guerre juste puisque c'était pour maintenir des traités solennels violés déjà dans plusieurs de leurs articles.

Napoléon, pour en finir avec la Russie qu'il n'avait jamais pu rallier à sa cause, résolut de repousser les Russes jusqu'au Dniéper (1) qui servirait de limite ; de reconstituer la Pologne

(1) Autrefois Borysthène.

comme barrière, et de s'en faire nommer roi. Pour arriver à de pareils résultats, il rassemble la plus belle armée qui ait jamais paru sur la terre. Excepté l'Angleterre, toutes les nations de l'Europe la composaient, car il s'y trouvait des régiments espagnols et portugais. Les contingents de la Suède et de la Turquie lui manquèrent, mais il n'en avait nul besoin : son armée formée de soldats d'élite, était près du double plus forte que celle des Russes. Des magasins immenses échelonnés sur toutes les routes devaient fournir des vivres en abondance à une si grande armée. Au milieu de cette puissance de moyens, Napoléon ne doutait nullement de voir son entreprise couronnée du plus beau succès : aussi, sur cent chances il en avait quatre-vingt-dix-neuf pour lui.

On reproche à l'Empereur de n'avoir pas rétabli sur le champ le royaume de Pologne ; mais on ne considère pas que dans les commencements d'une entreprise aussi importante, il fallait agir avec prudence. Près de s'enfoncer dans des déserts immenses, il ne voulait pas laisser des sujets de méfiance à deux puissances qui pour se venger, pouvait insurger l'Allemagne, et faire sur ses derrières une diversion terrible en faveur de la Russie. Et puis, la Pologne qu'on désirait, n'était pas celle qu'il se proposait de reconstituer : il remet-

tait donc et avec raison, la réalisation de ces projets après la victoire. « Le rétablissement de la
» Pologne, disait Napoléon, m'a toujours paru dé-
» sirable pour toutes les puissances de l'Occident.
» Tant que ce royaume ne sera pas retrouvé, l'Eu-
» rope sera sans frontières du côté de l'Asie, et
» l'Autriche et la Prusse resteront face à face, vis-
» à-vis du plus puissant empire de l'univers....

» La France n'a jamais reconnu les différents
» partages de la Pologne ; je ne puis néanmoins pro-
» clamer son indépendance que lorsque les Polonais
» seront décidés à défendre leurs droits comme
» nation, les armes à la main, par toutes sortes de
» sacrifices, celui même de la vie. On leur a re-
» proché d'avoir, dans leurs continuelles dissen-
» sions civiles, perdu de vue les vrais intérêts et
» le salut de leur patrie. Instruits par leurs mal-
» heurs, qu'ils s'unissent, et prouvent au monde
» qu'un même esprit anime toute la nation polo-
» naise...

» Les malheurs de la Pologne ont été le résultat
» de ces divisions intestines. Ce qui a été détruit
» par la force ne peut être rétabli que par la force.
» Je verrais avec un vif intérêt le trône de la Po-
» logne se relever, et son indépendance assurer
» celle de ses voisins, menacée par l'ambition
» démesurée de la Russie. Mais des discours et des

» vœux stériles ne suffisent pas ; si les prêtres, les
» nobles, les paysans devenus libres, font cause
» commune, prennent la ferme résolution de
» triompher ou de mourir, ils triompheront, et ils
» peuvent compter sur ma protection....

» Un guerre avec la Russie est hasardeuse ; il
» faut prévoir les chances, et ne pas nous inter-
» dire la faculté de céder à des résistances qui
» deviendraient trop fortes. Il ne faut donc pas
» écouter un zèle inconsidéré pour la cause polo-
» naise. La France avant tout ; c'est là ma poli-
» tique. »

Campagne de Russie.

Napoléon entra en Russie le 24 juin 1812. Sa marche fut brillante, et de victoire en victoire, il arriva aux bords de la Moscowa. Les Russes s'étaient enfin arrêtés et lui présentaient cette bataille générale qu'il désirait depuis longtemps.

Les préparatifs étant terminés, l'Empereur sortit de sa tente le 7 septembre, de grand matin, et comme le soleil brillait déjà sur l'horizon : « Voilà » un beau soleil, s'écria-t-il, c'est le soleil d'Austerlitz. » Il donna ensuite aux principaux officiers la proclamation suivante, qui fut lue à chaque compagnie.

« Soldats !

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée !

» désormais la victoire dépend de vous ; elle nous
» est nécessaire ; elle nous donnera l'abondance,
» de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour
» dans la Patrie ? Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et
» que la postérité la plus reculée cite avec orgueil
» votre conduite dans cette journée ; que l'on dise
» de vous : *Il était à cette grande bataille sous les*
» *murs de Moscou !* »

Cette affaire fut opiniâtre, sanglante, et couvrit de gloire les deux armées. Les Russes électrisés par la religion, affrontaient la mort avec impassibilité ; les Français couraient au devant des plus grands dangers, pour mériter les éloges de leurs concitoyens et ceux de la postérité : ils se tressaient de leurs propres mains une couronne d'immortelles. Enfin, malgré une résistance acharnée, les Russes se voyant enfoncés de toutes parts, et forcés d'abandonner des retranchements qu'ils croyaient inexpugnables, prirent le parti de battre en retraite, pendant la nuit : cette retraite fut cependant calme, digne et leur attira les éloges des vainqueurs mêmes.

Dans cette bataille célèbre, les Russes perdirent 40,000 hommes tués ou blessés et 30 généraux ; la perte des Français fut de plus de 20,000 hommes et 25 généraux tués ou blessés.

Les Français se mirent à la poursuite des Russes et après différents succès, ils arrivèrent à la capitale de l'empire. A la vue de ses huits cents églises, de ses milliers de clochers, de sa multitude d'obélisques et de ses coupoles dorées reluisant au soleil, ils furent saisis d'admiration, et les soldats enthousiasmés s'écrièrent : *Moscou! Moscou!* Prise de Moscou.

Quelques jours après, cette vieille métropole de la Russie était disparue : les Russes poussés par un patriotisme un peu sauvage, l'avaient incendiée, et des milliards furent engloutis par cet océan de flammes. Le feu commencé dans la nuit du 14 au 15, ne s'arrêta que le 20.

« Quel effroyable spectacle ! s'écria Napoléon.
» Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quel réso-
» lution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont
» des Scythes ! »

Aussitôt l'Empereur prend la résolution de battre en retraite et de regagner la Pologne pour y établir ses quartiers d'hiver ou du moins Smolensk qui, situé sur le Dniéper, était une ligne formidable de défense. S'il avait suivi cette idée tous les sacrifices des Russes devenaient inutiles, et Alexandre n'aurait point passé la mauvaise saison sans s'être réconcilié avec ce prince. Mais plusieurs généraux qui désiraient ardemment la paix l'engagent à rester à Moscou dans la persuasion que des propo-

sitions de l'Empereur de Russie ne tarderaient pas à l'y venir trouver. Cette condescendance à leurs désirs, arrachée presque malgré lui à sa prévoyance habituelle, fut la cause première des désastres de cette campagne, et, par la suite, de la chute de l'Empire.

Retraite de Moscou. Enfin, toutes les illusions étant évanouies, il fallut songer à la retraite. Dans ces circonstances imprévues, Napoléon se montra au-dessus de lui et se conduisit avec une impassibilité et un courage qui furent admirés de ses propres ennemis. Sang-froid au milieu du danger, abnégation de toutes les commodités de la vie, sollicitude empressée pour ses soldats, l'Empereur fit voir dans le plus vif éclat ce qui distingue le grand homme, conduit par les impulsions de la bonté et de l'humanité. Il fut supérieur à tout ce que nous présente de glorieux et de louable les temps anciens et modernes. A pied et à la tête de sa garde, on ne le voit jamais presser sa marche pour échapper au danger; non... bien loin de là, il prête une oreille attentive afin d'entendre le bruit du canon et courir au secours de son arrière-garde aux prises avec l'ennemi. Aucune préoccupation personnelle ne le détourne de ce devoir qui, dans les moments les plus critiques devient impérieux pour lui. La campagne de 1812 a complété la gloire militaire

de l'Emperenr : ce grand capitaine a montré dans cette retraite périlleuse et sans exemple, plus de talent que Xénophon et Moreau, car les circonstances étaient exceptionnelles. Un ennemi acharné, le manque de vivres, la pénurie des vêtements, la rareté des abris, un froid atrocé ; tout concourait à la rendre désastreuse. Napoléon a succombé, mais il n'a succombé que sous les rigueurs d'un hiver regardé comme rigoureux, même dans ces pays septentrionaux. Partout où il a été attaqué, partout il a été victorieux, et cependant les difficultés étaient si grandes, que si Napoléon se fût trouvé à la place des Russes, pas un seul ennemi n'aurait repassé le Niémen.

Ce Prince craignant l'insurrection de l'Allemagne travaillée depuis longtemps, et inquiet des suites de la conspiration de Mallet, remit le commandement de l'armée à Murat et à Berthier : il partit pour Paris où il arriva dans la nuit du 18 décembre.

A l'appel de l'Empereur, la France tressaillit d'enthousiasme, et une valeureuse jeunesse vint se ranger sous ses drapeaux. Avec cette nouvelle armée il attaque l'ennemi à Lutzen et remporte une victoire signalée. Campagne de 1813.

A Bautzen, en six heures de temps, il culbute et chasse de leurs positions les Russo-Prussiens. Le

lendemain ils sont encore défaits dans la sanglante bataille de Wurtchen.

Mort de Duroc.

Au milieu de ces triomphes, le jour suivant, un grand malheur vint frapper l'armée française. Napoléon, pressant la marche de ses troupes, eut à peine tourné un coude que forme le chemin derrière Markersdorf, qu'un boulet le rasa de près et alla tomber à cinquante pas derrière lui ; ce même boulet atteignit le général Duroc, grand-maréchal du palais, tua raide à ses côtés le général Kirchener, blessa à mort le général Bruyères et rasa le duc de Trévise. Duroc, frappé mortellement au bas-ventre, vécut encore quatorze heures. On le transporta sur le champ dans la maison la plus voisine. Le soir même Napoléon alla voir le grand-maréchal. En voyant l'ami qu'il allait quitter pour toujours, Duroc prit la main de l'Empereur, la pressa sur ses lèvres, et rappelant le peu de force qui lui restait, il lui dit : « Toute » ma vie a été consacrée à votre service, et je ne » la regrette que par l'utilité dont elle pouvait » vous être encore. — Duroc, lui dit Napoléon, il » est une autre vie ! c'est là que vous irez m'at» tendre et que nous nous retrouverons un jour. » — Oui, repondit Duroc, mais ce sera quand » vous aurez triomphé de vos ennemis et réalisé » toutes les espérances de la Patrie : j'ai vécu en » honnête homme ; je ne me reproche rien ; je

» laisse une fille, Votre Majesté lui tiendra lieu de » père. » L'air triste et abattu par le chagrin qu'il éprouvait, Napoléon rentra dans sa tente, où il resta jusqu'au lendemain sans recevoir personne.

Le 1er juin, Napoléon consentit à un armistice de deux mois, dans l'espoir de conclure une paix honorable avec les alliés. Mais ils en profitèrent pour faire rejoindre leurs réserves et engager l'Autriche à se réunir à eux, ce qu'elle fit enfin contre l'attente de Napoléon qui ne croyait pas son beau-père capable d'abandonner sa fille. Les Amis de la Vertu soulevaient l'Allemagne déjà gagnée par l'or des Anglais, et des levées en masse s'organisaient de tous les côtés : plusieurs princes même les ordonnèrent sous peine de mort. La position de Napoléon devait être cruelle : non-seulement il voyait la coalition de ses anciens ennemis s'augmenter tous les jours, mais il craignait aussi des défections prochaines parmi les princes de la confédération du Rhin qu'il avait comblés d'honneurs et de bienfaits. Pour lutter contre un tel débordement de haine, il aurait dû les imiter dans ses moyens de défense : il devait se ressouvenir de la Révolution française qui mise hors du droit des Nations par le congrès de Pilnitz, lui répondit en levant quatorze armées, composées de 1,200,000 volontaires. Mais Napoléon qui désirait faire le bonheur des

classes laborieuses, ne chercha jamais à les employer révolutionnairement, même contre ses plus cruels ennemis : il craignait que le mal ne l'emportât sur le bien.

A la fin de l'armistice, Napoléon instruit des intentions hostiles de l'empereur d'Autriche, se prépara à recommencer vigoureusement la guerre.

Bataille de Dresde.

Après avoir remporté plusieurs avantages sur les alliés, Napoléon marchait sur Berlin lorsqu'il fut rappelé par le danger que courait Dresde capitale de la Saxe. L'ennemi maître des hauteurs environnantes, s'était emparé de deux redoutes et cernait la ville. Moreau, revêtu de l'uniforme russe dirigeait les armées ennemies contre ses anciens compagnons d'armes; mais la science du vainqueur de Hohenlinden s'évanouit devant le génie de Napoléon. L'Empereur vit sur le champ que ses dispositions était mauvaises, et il en profita avec le tact d'un général consommé. L'aile gauche des alliés couronnait des collines, mais séparée du centre de l'armée par le vallon de Plaüen, elle se trouvait isolée. Napoléon la fit attaquer par le duc de Bellune et le roi de Naples, à la tête des cuirassiers : elle se défendit vaillamment, mais après avoir essuyé des pertes énormes, cette partie de l'armée des alliés se rendit prisonnière presque tout entière. Pendant ce temps le centre fut enfoncé par Napoléon

en personne, et dans des charges réitérées, la cavalerie ennemie fut abimée. Les alliés désorganisés de toutes parts se virent obligés de battre en retraite.

L'ennemi perdit dans cette bataille qu'on peut comparer aux plus belles victoires de l'Empereur plus de 50,000 hommes tués, blessés ou prisonniers et huit généraux. Quarante drapeaux et soixante pièces de canon furent les trophées de cette journée qui ne coûta à la France que 4,000 hommes tués ou blessés.

Une perte majeure pour les alliés, fut celle de Moreau blessé mortellement par un boulet de canon : c'était la première bataille à laquelle il assistait. Il est fâcheux pour ce grand capitaine qu'on puisse lui reprocher cette action qui sera toujours réprouvée par tous les hommes de cœur. Il aurait dû se ressouvenir que Thémistocle invité à prendre les armes contre Athènes qui l'avait exilé, préféra s'empoisonner plutôt que de faire ce qu'il regardait comme le plus grand des crimes.

La bataille de Dresde fut pour Napoléon une dernière faveur de la fortune en Allemagne. Depuis cette époque il essuya des revers qui firent saigner son cœur. Dans cette campagne il ne reconnut plus ses généraux, il ne leur vit plus la même ardeur, la même énergie, ni les mêmes talents ; ils

n'étaient plus invincibles : tout se tournait contre lui et l'affligeait profondément. Les princes qu'il avait élevés, ceux pour lesquels il avait sacrifié ses intérêts, finirent par le trahir et lui devinrent hostiles. L'or s'infiltrait partout et ébranlait toutes les fidélités. Forcé de battre en retraite par la défection de la Bavière, Napoléon est obligé d'abandonner Leipsick, après une lutte héroïque qui se termine par une catastrophe mystérieuse et sinistre. Rentré en France, en passant sur le ventre aux Bavarois, l'Empereur part pour Paris, où il arrive le 9 novembre.

A la vue des dangers qui menaçaient la Patrie, Napoléon convoqua tous les grands corps de l'Etat, le Conseil d'Etat, le Sénat, le Corps législatif. Dans cette occasion si décisive pour sa dynastie et pour la France, il leur parla en ces termes :

Discours de l'Empereur.

« D'éclatantes victoires ont illustré les armes » françaises dans cette campagne ; des défections » sans exemple ont rendu ces victoires inutiles : » la France même serait en danger sans l'énergie » et l'union des Français. Dans ces grandes » circonstances, ma première pensée a été de vous » appeler près de moi. Mon cœur a besoin de la » présence et de l'affection de mes sujets. Je n'ai » jamais été séduit par la prospérité, l'adversité » me trouvera au-dessus de ses atteintes. J'ai plu-

» sieurs fois donné la paix aux nations lorsqu'elles
» avaient tout perdu. J'ai élevé des trônes pour
» des Rois qui m'ont abandonné. J'avais conçu et
» exécuté de grands desseins pour la prospérité et
» le bonheur du monde... Cependant monarque et
» père je sens que la paix ajoute à la sécurité des
» trônes et à celle des familles. Des négociations
» ont été entamées avec les puissances coalisées ;
» j'ai adhéré aux bases préliminaires qu'elles
» m'ont présentées ; rien ne s'oppose de ma part
» au rétablissement de la paix. »

Il faut le dire sincèrement pour arriver jusqu'à Napoléon, il fallait passer par la France, ce qui rendait sa cause, la cause de la Patrie même. Aussi la commission du Sénat se rendit aux Tuileries, et lui dit d'un ton qui paraissait sincère : « Nous
» combattrons, nous mourrons pour la Patrie, entre
» les tombeaux de nos pères et les berceaux de
» nos enfants. »

Napoléon, dont l'âme grandissait avec ses malheurs, répondit avec l'effusion du patriotisme : « Ma
» vie n'a qu'un but, le bonheur des Français ;
» cependant le Béarn, l'Alsace, la Franche-Comté,
» le Brabant sont entamés : les cris de cette partie
» de ma famille me déchirent le cœur. J'appelle
» les Français au secours des Français.... les aban-
» donnerons-nous dans leur malheur ? *Paix et*

» *délivrance de notre territoire!* doit être notre
» cri de ralliement. A l'aspect de tout un peuple
» en armes, l'étranger fuira ou signera la paix...
» Trente-six millions d'hommes ne peuvent trahir
» leur gloire et leur destinée... Rallions-nous
» autour de ce diadème où l'éclat de cinquante
» victoires brille a travers un nuage passager.
» *La fortune ne manque pas aux Nations qui ne*
» *se manquent pas à elles-mêmes.* »

Le Sénat approuva tous les sacrifices demandés par Napoléon, ou plutôt par la Patrie en danger : il sentit que la guerre devient sainte, lorsqu'il s'agit de repousser l'invasion des étrangers.

Le premier Corps de l'Etat s'était montré à la hauteur des circonstances ; il n'en fut pas de même du Corps législatif : son hostilité inattendue et malveillante ressembla à une protestation ennemie. L'Empereur mécontent adressa à sa députation les paroles suivantes :

« J'ai supprimé votre adresse, elle était incen-
» diaire... Ce n'est pas dans le moment où il faut
» chasser l'étranger de nos frontières que l'on doit
» exiger de moi un changement dans la constitu-
» tion et surtout provoquer le morcellement de la
» France... Je vous ai rassemblés ponr avoir des
» consolations; ce n'est pas que je manque de
» courage, mais j'espérais que le Corps législatif

» m'en donnerait. Au lieu de cela, il m'a trompé ; » au lieu du bien que j'en attendais, il m'a fait » du mal, peu de mal cependant parce qu'il n'en » pouvait pas beaucoup faire... Moi seul je suis le » véritable représentant du Peuple, car il m'a » donné quatre millions de suffrages ; c'est de moi » seul que vous tenez le pouvoir dont vous venez » d'abuser. Et qui de vous pourrait se charger d'un » pareil fardeau ? Vous avez voulu me couvrir de » boue ; je suis de ces hommes qu'on tue et qu'on » ne déshonore pas. Si je voulais vous croire, je » céderais à l'ennemi plus qu'il ne me demande... » Votre adresse est indigne de moi et du Corps législatif : mes victoires écraseront vos criailleries.... » Dans trois mois, l'ennemi sera chassé du territoire ; nous aurons la paix ou je serai mort. »

Un décret de l'Empereur ajourna le Corps législatif.

Départ pour l'armée.

Le 23 janvier il signa les lettres-patentes qui conféraient la régence à Marie-Louise, et après avoir confié le roi de Rome à la garde nationale de Paris, Napoléon partit pour l'armée où sa présence excita le plus grand enthousiasme ; son arrivée décupla le courage de nos soldats et porta la consternation dans les rangs ennemis : tant il est vrai que le génie s'étend, se propage et finit par électriser toutes les âmes soit en bien, soit en mal.

Campagne de 1814.

Fidèle à ses promesses, Napoléon se montra le Bonaparte de Lodi et d'Arcole. Il défendit l'honneur et la gloire de la France en développant, pendant cette campagne des talents stratégiques du premier ordre, admirés des militaires les plus consommés dans l'art sublime de la guerre. Mais la fortune gagnée par la trahison l'abandonna, malgré des prodiges de valeur, et des victoires qui seules suffiraient pour établir une grande réputation militaire. Si l'Empereur avait été secondé avec zèle et patriotisme, le plan que son génie combinait pour sauver la France eût été infaillible, et le succès le plus brillant devait le couronner.

Tandis qu'en personne, Napoléon battait dans la Champagne les Russes et les Prussiens, le prince Eugène, vice-roi d'Italie réuni à l'armée napolitaine entrait d'après ses ordres, dans les États héréditaires de l'Autriche, et s'emparait de Vienne. Cette diversion savante et inattendue, forçait les alliés à évacuer avec précipitation le territoire français, et à signer, malgré eux, une paix tout à l'avantage de la France.

La défection irréfléchie et désespérante de Murat vint paralyser les mouvements du prince Eugène, et déjoua les plus belles combinaisons militaires qui fussent jamais sorties de la tête d'un général. Pour comble de malheur ceux qui, dans leur pro-

pre intérêt et pour leur honneur, devaient soutenir Napoléon sur le trône, furent les premiers à saper traitreusement les fondements de l'édifice impérial ; au risque de le voir s'écrouler sur eux-mêmes.

Paris qui, comme il l'a prouvé en 1830 et 1848, pouvait résister pendant plusieurs jours, Paris se rend par capitulation, après quelques heures de combat. « C'est une fatalité, s'écria Napoléon à » la nouvelle de ce désastreux événement : j'ai » beau préparer les éventualités les plus désirables, » je ne réussis en rien. L'ennemi acculé dans une » impasse par mes manœuvres, coupé de ses » réserves, n'ayant plus d'autre ressource que de » se rendre prisonnier, était pris en flagrant délit » et c'est à Paris même, à ma ville chérie, qu'il » doit son salut, c'est Paris qui m'enlève l'empire » du monde. »

Avant son départ pour l'armée, l'Empereur dans le silence du cabinet, les yeux sur la carte, avait médité des manœuvres infaillibles pour terminer la guerre par un coup de tonnerre ; et ses prétendus amis, ceux même qui lui avaient fait tort dans l'esprit des populations, contribuèrent de tout leur pouvoir à les rendre inutiles : ils paralysèrent d'une manière perfide le patriotisme de la Nation. On disait à Talleyrand qu'un général avait pris l'initiative de la défection. « Vous vous trompez,

» répondit le rusé diplomate, ***tout lè monde était*** » ***à l'heure;*** seulement, la montre du général » avançait. » Cette conduite n'est pas surprenante, car les esprits ordinaires sont toujours les ennemis naturels du génie, et leur vie entière se passe à nuire à celui qui a froissé trop vivement leur vanité.

Abdication. Découragé par tant de trahisons, et voulant épargner à la Patrie de nouvelles calamités, l'Empereur abdiqua et obtint l'île d'Elbe pour résidence. Napoléon, victime de sa bonté, tomba au moment où il s'y attendait le moins; mais il tomba avec gloire; car, comme il l'avait toujours dit, il ne fit aucune concession déshonorante à l'ennemi, quoique les hasards de la guerre eussent conduit les alliés jusqu'aux pieds des hauteurs de Montmartre.

Près de s'embarquer, Napoléon jeta un regard de douleur sur cette France qui lui fut de tout temps si chère, et il lui adressa ces paroles sorties du fond du cœur.

Réflexions politiques. « O France chérie! malgré les clameurs de la » calomnie, sois persuadée que le désir de la prospérité de mon pays a occupé ma vie entière. » Mes veilles, mes travaux, mes victoires avaient » pour but unique la prépondérance et la gloire de » la Patrie. La guerre qu'on m'a tant reprochée

» et que je n'aimais point, qui me faisait même
» horreur, n'était qu'un moyen pour défendre ton
» indépendance et rendre tes enfants les égaux
» des rois. Toutes mes lois ne visaient qu'à la
» destruction des anciens préjugés, et j'espérais
» voir sortir du creuset des révolutions, un peuple
» plus instruit, plus fier de ses qualités, et appré-
» ciant avec orgueil sa dignité d'homme libre et de
» Français. Tel a toujours été l'objet de mes
» réflexions et la perspective de la moindre de mes
» actions. Et on a osé m'accuser d'organiser le
» despotisme, de vouloir livrer mes enfants,
» garrottés et sans défense, à cette bête féroce!
» Infâme calomnie qui doit retomber sur la tête
» des éternels ennemis de la France ! Sans doute
» j'ai agi en maître, j'ai voulu faire plier à mes
» volontés des esprits rebelles et violents, mais
» c'était dans l'intérêt général, c'était enfin pour
» leur propre bonheur : et dans cet esprit, aucune
» de mes actions n'est arbitraire.

» Au sortir d'une révolution sanglante qui avait
» détruit les principes, qui faisait douter de la
» vertu, de la religion, du patriotisme, il fallait un
» homme qui, d'une main ferme et protectrice,
» affermît la société ébranlée jusque dans ses
» fondements, et personne, j'ose le croire, n'en
» était plus capable que moi qui, fuyant tout

» excès, arrivais au pouvoir entouré de trophées,
» protégé par mes victoires d'Italie et les faits d'ar-
» mes de l'Orient. Devais-je laisser la place libre
» et m'en remettre à la vertu de ces hommes qui
» après avoir tout détruit, venaient en me baisant
» la main me prier de tout reconstruire, et dans
» leur seul intérêt ? Fallait-il obéir aux désirs de
» ceux qui bâtissaient leur fortune sur la ruine de
» la fortune publique, et berçaient leur imagina-
» tion de l'espoir de passer voluptueusement leurs
» jours dans l'ancienne ornière des abus ? Non !..
» sans doute, et j'aurais été l'objet de la réproba-
» tion générale si j'avais agi ainsi. Qu'aurait pensé
» la Patrie, si elle m'avait vu tromper l'espoir
» qu'elle avait mise en moi ; si elle m'avait vu
» pactiser avec ceux qui la trahirent et qui profi-
» tant de son enthousiasme, de son abnégation,
» ne s'en servirent que pour la déshonorer et
» flétrir les principes divins qui l'avaient animée.
» Oui !.. elle m'aurait maudit comme traître à la
» Patrie, et elle n'eût été que juste. Mais il n'en a
» pas été ainsi, et j'en appelle à tous les hommes
» probes et consciencieux ; leur approbation una-
» nime me lavera des viles calomnies que mes
» ennemis ont vomies contre moi. Au moment où,
» noyée dans son propre sang, la France n'inspi-
» rait qu'horreur et pitié, je la relevai, je la rendis

» forte, et mon Aigle victorieuse l'a couverte de
» gloire et de prospérité. Et c'est à cette Nation
» sauvée par mes victoires, et qui par reconnais-
» sance m'a comblé de toutes les grandeurs de la
» terre, c'est à cette magnanime nation que j'au-
» rais réservé les chaînes de l'esclavage !.. Heu-
» reusement, ma conscience est tranquille ; cette
» odieuse accusation ne pouvait sortir que de la
» bouche de ceux qui m'avaient voué une haine
» mortelle, parce que mon pouvoir les empêchait
» de bouleverser de nouveau la Patrie, et d'accu-
» muler ruines sur ruines. Partisan sincère des
» améliorations sociales, ma volonté constante,
» dans l'intérêt même de l'humanité fut de faire
» triompher les maximes de 89, adoptées par tous
» les bons citoyens, mais sans excès, sans exagé-
» ration et appuyées sur la religion et le plus pur
» patriotisme.

» Pour reconnaître dignement l'amour que les
» Français me témoignaient, je résolus de maintenir
» la république, mais une république forte et
» capable de résister à toutes les attaques de la
» cupidité, de la haine et de la vengeance ; une
» république où l'honnête homme fut tranquille
» sur ses biens, sa réputation et son avenir.
» J'adoptai la forme démocratique, non point cette
» démocratie turbulente et envieuse qui voudrait

» tout abaisser pour disparaître enfin dans une
» nullité commune et désolante, mais cette démo-
» cratie qui groupe autour d'un pouvoir bien
» constitué et héréditaire, toutes les capacités,
» tous les talents, et qui place chacun suivant les
» qualités que la nature lui a accordées. J'ai
» rétabli, il est vrai la noblesse, mais ce ne fut
» point par préjugé, mais par un sentiment de
» justice et de concilation ; je voulais mettre un
» terme à tout prétexte de dissensions civiles.
» Aussi ce rétablissement fut sans privilèges, et à
» la condition que de nouveaux services rendus à
» la Patrie, viendraient la consacrer aux yeux du
» peuple, et finiraient même par la lui rendre
» chère.

» La religion fut honorée et respectée ; mais
» l'expérience m'ayant prouvé que tout corps
» indépendant finit par devenir dangereux, j'eus
» soin d'en rattacher les membres aux Constitu-
» tions de l'Empire par le triple nœud des hon-
» neurs, des récompenses et du bien-être matériel
» mobiles puissants qui nous garantissent plutôt
» encore qu'une reconnaissance souvent douteuse,
» l'attachement de ceux auxquels nous avons fait
» du bien.

» L'armée fut l'objet de ma tendre sollicitude ;
» mais tout en récompensant des Braves dignes,

» par leur patriotisme et leur désintéressement, de
» l'admiration générale, je ne fus pas injuste envers
» personne. Enfants du peuple, c'était la Nation
» même que j'honorais et récompensais pour avoir
» dignement rempli les devoirs que nous impose à
» tous l'amour de la Patrie. Intimement convaincu
» que l'indiscipline militaire est le plus grand des
» fléaux, je pris toutes mes précautions pour ne
» voir jamais se renouveler ces scènes qui avaient
» affligé mes yeux pendant les désordres de la
» révolution. Tout acte vertueux fut noté, toute
» belle action fut récompensée ; mais en même
» temps toute insubordination, tout pillage fut
» sévèrement réprimé et puni : c'est en agissant
» ainsi, qu'une armée devient respectable, et à
» ses propres yeux, et aux yeux mêmes de l'en-
» nemi : marchant glorieusement de victoire en
» victoire, elle s'attire les éloges de ses Contem-
» pòrains et les louanges méritées de la postérité.

» Naguère, la France était consternée ; le canon
» grondait sur ses frontières et elle s'attendait à
» être dans peu piétinée par des milliers de soldats
» impitoyables, lorsque la bravoure de l'armée
» pleine de confiance dans mes talents, vint la
» délivrer de ces terreurs continuelles. Bientôt le
» silence des nuits ne fut plus troublé que par le
» bruit sourd des pas de l'ennemi qui, épouvanté,

» fuyait loin du sol sacré de la Patrie. Aussi,
» quelle carrière immense j'ouvris devant les
» nobles instincts des enfants de la France : tous
» les honneurs, tous les grades furent prodigués
» aux belles actions et servirent à les multiplier.
» Le simple soldat, sans qu'on s'informât de ses
» aïeux, put prétendre par ses talents à devenir
» officier, colonel, général, maréchal, roi même ;
» et les exemples en sont nombreux. Du reste, il
» faut l'avouer, je fus dignement récompensé de
» tant de sollicitude à leur égard ; et au milieu de
» mes désastres, au moment cruel où j'étais aban-
» donné, trahi même par ceux que j'avais comblés
» d'honneurs et de richesses, l'armée seule me
» resta fidèle, et la dernière parole de mes soldats
» en tombant sous le plomb meurtrier, fut encore
» un cri de *Vive l'Empereur !*

» Dans un grand État, il faut une hiérarchie de
» conditions et de rangs, mais ces conditions et
» ces rangs doivent être raisonnés, et pour ainsi
» dire amenés par la diversité des talents et des
» vertus. Le despotisme a beaucoup de prédilec-
» tion pour les classes, les catégories, parce que
» d'une nature paresseuse et rapace, il cherche
» toujours à simplifier l'exploitation des masses.
» Dans un gouvernement constitutionnel, au
» contraire, cette classification ne doit être que

» fictive, et seulement pour maintenir l'ordre qui
» est la discipline des sociétés.

» Aussi, pour rappeler les esprits à ce principe
» sacré d'égalité légale base formé d'une bonne
» constitution, j'instituai la Légion d'Honneur ou
» du mérite personnel. Là furent confondus tous
» les talents et toutes les qualités : la Patrie seule
» resta prépondérante. Si la Légion d'Honneur
» n'eût pas été la récompense des services civils,
» comme des services militaires, elle cessait d'être
» la Légion d'Honneur ; car ce serait une étrange
» prétention des militaires, que celle d'avancer
» qu'eux seuls ont de l'honneur. Les soldats ne
» sachant ni lire ni écrire étaient fiers pour prix
» d'avoir versé leur sang pour la Patrie, de porter
» la même décoration que les grands talents de
» l'ordre civil, et par contre, ceux-ci attachaient
» d'autant plus de prix à cette récompense de
» leurs travaux, qu'elle était la décoration des
» Braves.

» Mes actions ont toujours été guidées par le
» désir de contribuer au bonheur du pays, mais
» l'expérience nous éclaire à nos dépens, et je
» reconnais franchement que j'ai commis une
» erreur en croyant faire pour le mieux. Oui !..
» j'ai montré trop de confiance, j'ai eu trop bonne
» opinion de l'espèce humaine, en me rendant

» responsable devant le Peuple des actes de ceux
» qui m'entouraient, et qui, par incapacité ou
» même par trahison, comme je l'ai malheureuse-
» ment éprouvé bien des fois, pouvaient me com-
» promettre dans l'esprit de la Nation. Une pareille
» condescendance met le Prince en danger, parce
» qu'elle apprend aux mécontents à attribuer à
» l'autorité suprême des erreurs nuisibles à son
» propre intérêt, et qui réellement ne viennent
» pas de son chef, car il serait absurde qu'elle
» travaillât contre elle-même. Voudrait-elle le
» mal ?.. non sans doute, puisque ce mal rejaillit
» naturellement sur le pouvoir, et lui enlève
» l'amour des citoyens, fondement le plus puissant
» des trônes. *Le Roi ne peut faillir*, tel est l'axiome
» politique reçu de tout temps et dans tous les
» pays, et il faut bien se garder d'affaiblir cette
» croyance préservatrice du gouvernement. Une
» fois détruite, il faudrait craindre des révolu-
» tions, parce que l'ambition la plus vulgaire
» devient ingénieuse pour calomnier les intentions
» les plus pures du Prince. Cette confiance fut
» une des principales cause de ma chûte, parce
» que les alliés en profitèrent avec une habileté
» vraiment machiavélique, pour me représenter
» aux peuples comme seul opposant à la paix
» générale.

» C'est alors que je compris qu'il n'en est pas » de même lorsque les ministres d'un Roi sont » responsables. Si leurs actes deviennent nuisibles » à la prospérité publique, la réprobation générale » les signale sur le champ à la vigilance du Pou- » voir, parce que personne n'a intérêt de les » soutenir dans un mauvaise voie, et le tort qu'ils » ont fait est bientôt réparé, sans qu'il reste le » moindre mécontentemnt de fautes qui pouvaient » devenir dangereuses pour le pays. Aussi, je » reconnais que la maxime de la responsabilité » des agents du gouvernement est éminemment » conservatrice de l'Autorité, et que bien des fois » elle a préservé de révolutions les pays qui l'ont » consacrée. Si je n'avais pas été si indulgent, je » n'aurais pas essuyé par la suite les récriminations » injustes et violentes de ceux qui par leur arbi- » traire et leurs exactions multipliées, m'avaient » plongé eux-mêmes dans le malheur qu'ils venaient » me reprocher amèrement et d'une manière aussi » barbare qu'insensée.

» Quoique trahi et abandonné, je pouvais encore » espérer de forcer la fortune à m'être plus favo- » rable ; le cœur de mes soldats m'était connu : » mais il en eût trop coûté pour arriver à un » dénouement heureux. Si j'avais été, comme on » dit légitime, j'aurais pu à l'exemple de Frédéric

» lutter jusqu'à la dernière extrémité et triompher
» enfin. Il n'en était pas de même dans une guerre
» où la trahison croit avoir le droit d'arborer les
» couleurs de la vertu : alors une pareille guerre
» finit par inspirer l'horreur. Pouvais-je voir mon
» peuple foulé aux pieds par cette multitude d'en-
» nemis qui couvre la France ? Pouvais-je voir les
» frères lutter contre les frères, les pères contre
» leurs enfants ? Pouvais-je voir ces villages où je
» suis reçu comme une Providence par leurs bons
» habitants, pouvais-je les voir dévastés ou réduits
» en cendres par un ennemi impitoyable ? Non,
» cette idée seule me révolte et me torture le
» cœur ; et puisque je suis à ce que disent mes
» ennemis, le seul obstacle à la paix, je me sacrifie
» pour que ma Patrie puisse jouir de ses douceurs.
» Reprends, ô France chérie, reprends cette cou-
» ronne dont tu a ceins mon front ! Je te la rends
» sans tache et entrelacée de palmes et de lauriers.
» Heureux si tant de sacrifices donnent enfin à
» tes enfants ce bonheur qu'ils ont mérité par
» leurs exploits, et les vertus que de tout temps
» ils pratiquèrent avec zèle.

» O France, ô ma Patrie !.. c'est avec douleur
» que je vais voir tes côtes disparaître à ma vue ;
» mais en même temps je ressens un certain
» plaisir d'être soulagé du fardeau écrasant dont

» je m'étais chargé. Il est plus difficile qu'on ne » pense de travailler au bonheur des hommes : on » sacrifie souvent à cette œuvre sublime ses senti- » ments les plus intimes et les plus chers, pour » ne recueillir de tant d'abnégation que vengeance » et ingratitude. Maintenant rendu à la solitude » et à l'étude, je vais enfin jouir de la vie qui » jusqu'à présent n'a été pour moi qu'un songe » brillant mais pénible : ce changement de situa- » tion me sera facile, parce qu'il entre dans mes » goûts. Le sort d'un roi détrôné, né roi et rien de » plus, doit être affreux. Les pompes du trône, » ces hochets qui le prennent dans les langes, qui » l'accompagnent pas à pas dans la vie, devien- » nent une des conditions obligées de son existence. » Pour moi, soldat toujours, roi par le Peuple, les » mollesses de la royauté ne m'ont jamais été » qu'une lourde charge. Il est moins malaisé qu'on » ne le croit de s'acclimater à une vie recueillie » et paisible, lorsqu'on a en soi quelque ressource » pour utiliser ses heures. Ce que je crains, c'est » l'ingratitude des hommes, car l'ingratitude tue » plus sûrement que le fer et le poison (1). »

Napoléon espérait cependant, après tous les sacrifices qu'il avait faits, passer tranquillement Séjour à l'île d'Elbe.

(1) Pensées intimes.

ses jours à l'île d'Elbe. Mais malgré sa profonde sagacité, il n'avait pas pénétré dans les replis les plus cachés de la méchanceté humaine. Tous les jours il apprenait des nouvelles désolantes de la France : la trahison de ceux qui lui étaient chers, venait péniblement affliger son cœur, et il ne pouvait concevoir la lacheté d'hommes auxquels il avait tant fait de bien. Des libelles dégoûtants, œuvres d'auteurs faméliques, s'efforçaient de flétrir ses lauriers, sa vie publique et privée, sa famille enfin : ils portaient la tristesse et l'abattement dans son imagination féconde et colorée du prisme de l'Orient. « J'ai eu de pénibles journées, » disait ce grand homme, lorsque je pensais aux » ingrats ; mais comme ils m'ont vengé !.. Quel » soin ils ont pris de se vautrer dans la boue !.. » Voltaire avait pour prière : *Mon Dieu ! faites » que mes ennemis se rendent ridicules*. Les miens » ont fait pis... car ils se sont rendus vils et » odieux. »

Non contents de l'insulter de la manière la plus grossière et la plus méprisable, les calomniateurs de ce Prince en vinrent jusqu'à pousser les rois à ne pas remplir les clauses du traité solennellement juré, du traité qui lui assurait la modeste fortune dont il avait bien voulu se contenter. Napoléon proclamé empereur par la Nation entière, sacré

par le Pape même, allié aux premières maisons de l'Europe, n'était pas un usurpateur, mais un Prince légitime, qui dans l'intérêt général et pour rendre la paix au monde, descendait volontairement du trône. Le droit des gens devait être religieusement respecté en sa personne, ou ce Prince se trouvait lui-même dégagé de tous ses serments.

Dans ces désolantes circonstances, Napoléon apprit que ses éternels persécuteurs avaient décidé le congrès de Vienne à le faire déporter à Sainte-Hélène, lieu qui devait être meurtrier pour sa santé. A cette nouvelle qu'il prévoyait depuis longtemps, ce Prince ne délibère plus parce qu'il n'y avait plus à délibérer, et au bout de quelques jours il fait une entrée triomphante dans Paris, sans avoir rencontré la moindre opposition. Quoiqu'on lui eût interdit le feu et l'eau, ce grand homme ne chercha pas à se venger : la conduite qu'il tint dans cette circonstance fut digne d'admiration. « Le baron de Vitrolles, disait-il, qui avait été » excepté par le décret de Lyon de l'amnistie générale, le duc d'Angoulême dont la sentence était » prononcée par la loi du talion, furent l'un et » l'autre sauvés par ma clémence. Je voulais » pouvoir me vanter d'avoir reconquis mon trône » sans qu'une goutte de sang ait été versée ni sur » le champ de bataille si sur l'échafaud. »

Faute de l'Empereur.

Au milieu des éventualités menaçantes où se trouvait l'Empereur, après un succès si miraculeux, il n'aurait pas dû écouter des hommes qui pouvaient être sincères dans leurs vœux constitutionnels, mais qui n'apercevaient pas le danger que devaient faire craindre des Assemblées délibérantes en présence de l'égoïsme et de l'anarchie des opinions qui divisaient la France. Son devoir était au contraire d'assumer sur sa tête toute la responsabilité des opérations civiles et militaires : ici, les discours les plus éloquents ne devaient qu'entraver la marche des événements qui allaient surgir de toutes parts. En arrivant, Napoléon aurait dû assembler les Chambres et leur demander pour sauver la Patrie, le titre de dictateur, comme Sylla, comme César l'avaient fait. Le pouvoir dictatorial une fois obtenu, ce qui n'aurait souffert aucune difficulté dans la crise terrible où la France se trouvait, l'Empereur eût prorogé les Chambres jusqu'après la guerre. Alors, la paix étant consolidée par des victoires, on aurait pu tranquillement discuter les affaires du pays et les arranger en famille, ce qu'il n'était pas possible d'exécuter avec les opinions hostiles qu'un grand nombre de Députés apportaient de leurs départements.

Il est étonnant que Napoléon ait donné les mains à cette combinaison gouvernementale : c'était dé-

manteler la place au moment où elle est menacée d'un siège. La bonté de ce Prince et le désir sincère qu'il avait de concilier tous les partis, peuvent seuls le justifier dans cette circonstance : il se trompa parce que les partis ne le comprenaient pas. Rome, dans une situation moins critique que celle où se trouvait alors la France, s'empressait de recourir à la mesure décisive d'investir un simple citoyen de tous les pouvoirs : elle voilait momentanément la statue de la liberté, pour sauver la République.

Dictateur, Napoléon eût été vainqueur de tous ses ennemis, parce qu'à sa voix magique, les opinions divergentes n'auraient plus fait qu'un seul faisceau pour la défense de la Patrie : plus heureux que Pompée, ce prince pouvait frapper du pied la terre, et un million de soldats volait à la défense des frontières. Jalonnées des Aigles impériales si souvent favorisées de la victoire, qui eût osé les franchir ? personne ; et une paix honorable serait venue tranquilliser les intérêts divers. Les étrangers n'eussent pas osé nous attaquer s'ils n'avaient compté sur la désunion des Français, et sur la certitude que leurs amis allaient leur aplanir le chemin de la capitale. Aussi, dès que Napoléon eut permis aux sophistes de parcourir la France, les mécontents et les poltrons se coalisèrent pour

» tout abaisser pour disparaître enfin dans une
» nullité commune et désolante, mais cette démo-
» cratie qui groupe autour d'un pouvoir bien
» constitué et héréditaire, toutes les capacités,
» tous les talents, et qui place chacun suivant les
» qualités que la nature lui a accordées. J'ai
» rétabli, il est vrai la noblesse, mais ce ne fut
» point par préjugé, mais par un sentiment de
» justice et de concilation ; je voulais mettre un
» terme à tout prétexte de dissensions civiles.
» Aussi ce rétablissement fut sans privilèges, et à
» la condition que de nouveaux services rendus à
» la Patrie, viendraient la consacrer aux yeux du
» peuple, et finiraient même par la lui rendre
» chère.

» La religion fut honorée et respectée ; mais
» l'expérience m'ayant prouvé que tout corps
» indépendant finit par devenir dangereux, j'eus
» soin d'en rattacher les membres aux Constitu-
» tions de l'Empire par le triple nœud des hon-
» neurs, des récompenses et du bien-être matériel
» mobiles puissants qui nous garantissent plutôt
» encore qu'une reconnaissance souvent douteuse,
» l'attachement de ceux auxquels nous avons fait
» du bien.

» L'armée fut l'objet de ma tendre sollicitude ;
» mais tout en récompensant des Braves dignes,

» par leur patriotisme et leur désintéressement, de
» l'admiration générale, je ne fus pas injuste envers
» personne. Enfants du peuple, c'était la Nation
» même que j'honorais et récompensais pour avoir
» dignement rempli les devoirs que nous impose à
» tous l'amour de la Patrie. Intimement convaincu
» que l'indiscipline militaire est le plus grand des
» fléaux, je pris toutes mes précautions pour ne
» voir jamais se renouveler ces scènes qui avaient
» affligé mes yeux pendant les désordres de la
» révolution. Tout acte vertueux fut noté, toute
» belle action fut récompensée ; mais en même
» temps toute insubordination, tout pillage fut
» sévèrement réprimé et puni : c'est en agissant
» ainsi, qu'une armée devient respectable, et à
» ses propres yeux, et aux yeux mêmes de l'en-
» nemi : marchant glorieusement de victoire en
» victoire, elle s'attire les éloges de ses Contem-
» pòrains et les louanges méritées de la postérité.

» Naguère, la France était consternée ; le canon
» grondait sur ses frontières et elle s'attendait à
» être dans peu piétinée par des milliers de soldats
» impitoyables, lorsque la bravoure de l'armée
» pleine de confiance dans mes talents, vint la
» délivrer de ces terreurs continuelles. Bientôt le
» silence des nuits ne fut plus troublé que par le
» bruit sourd des pas de l'ennemi qui, épouvanté,

Napoléon écrivit au Prince régent d'Angleterre ces paroles mémorables :

« ALTESSE ROYALE,

» En butte aux factions qui divisent mon pays, » et à l'inimitié des plus grandes puissances de » l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et » je viens comme Thémistocle, m'asseoir au foyer » du Peuple britannique. Je me mets sous la pro- » tection de ses lois, que je réclame de votre Altesse » royale, comme du plus puissant, du plus constant » et du plus généreux de mes ennemis. »

Le général Gourgaud fut chargé de porter cette lettre au Prince régent. En se présentant sur le vaisseau le Bellérophon, l'Empereur dit au capitaine Maitland : *Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre.*

Mais Napoléon qui avait compté sur la loyauté des Anglais qu'il estimait et avec raison, car celui qui aime la liberté sincèrement est ordinairement vertueux, n'avait pas prévu qu'il se mettait à la merci des ministres de cette nation : distinction importante qu'il faut toujours faire, si on veut juger sainement les événements sous le rapport politique.

Exil à Sainte-Hélène.

En effet, sans égard pour le droit des gens, sans égard pour une confiance qui les honorait, oubliant

même les lois de la morale et de la justice, ces hommes imprévoyants firent jeter l'Empereur sur le rocher de Sainte-Hélène, où les privations et les vexations de tout genre, devaient bientôt, à la honte de l'Europe et de l'humanité entière, creuser le tombeau de l'homme à la clémence duquel on n'avait jamais recouru en vain.

Napoléon était pour ses adversaires un cauchemar continuel, et son nom les faisait tressaillir d'épouvante ; aussi furent-ils cruels et impitoyables envers ce grand homme. « Je ne suis point coupa-
» ble de la mort de Napoléon, disait Hudson-Lowe
» malgré qu'on m'en accuse ; car mes instructions
» étaient si impératives, que quoiqu'ennemi du
» Général, j'ai pris quelquefois sur moi la liberté
» de les adoucir. Mais ma responsabilité était si
» grande, que cela ne m'a pas été souvent possible ;
» et j'en appelle à l'ombre du grand Homme, pour
» mériter l'indulgence de la postérité. »

Pensées philosophiques.

Les moralistes ont beaucoup raisonné sur la méchanceté individuelle de l'homme qui dans son égoïsme brutal et insensé, foule aux pieds quand il le peut impunément, les droits de la nature : on l'a comparée à la férocité du lion, plus souvent à la rage aveugle du tigre, et ils sont convenus que l'homme réellement méchant les surpassait de beaucoup. Mais aucun moraliste n'a commenté la

méchanceté collective de l'homme : aucun ne nous l'a montré briguant les récompenses de la vertu en pratiquant tous les vices. Ce spectacle est hideux, parce qu'il fait concourir le bien à l'accomplissement du mal. Chacun se regarde comme innocent, parce qu'il peut rejeter sur son voisin l'animadversion générale. Pour parer à cet inconvénient mortel pour la morale, tout homme qui fait le mal collectivement, doit en être responsable personnellement. Alors s'il a encore quelque pudeur il prendra le parti de se retirer, et le vice restera isolé et sans appui.

Le 30 juillet, l'amiral Keith remit à Napoléon une déclaration ministérielle, par laquelle l'*île de Sainte-Hélène était choisie pour sa future demeure.* Il passa du bord du Bellérophon sur le Northumberland, accompagné de Bertrand, Montholon, Gourgaud et Las-Cases, qui avaient obtenu de le suivre.

Adieu sublime.

En passant en vue du cap de la Hogue, ce Prince s'écria d'une voix émue : *Adieu, terre des Braves ! quelques traîtres de moins et tu serais encore la Grande Nation et la maîtresse du monde ! Adieu, chère France !*

L'Empereur méconnu.

..... Si le Temps jaloux n'avait hâté son terme,
Ce bienfaisant génie eût déposé le germe

D'un bien dont son pays était déshérité :
Gouvernant à loisir dans une paix profonde,
Il aurait arboré sur les clochers du monde,
L'étendard de la liberté.

Détracteurs, apprenez le but de son génie :
Des bouleversements, engendrer l'harmonie,
Du désordre, la force et la stabilité.
Il voulait nous donner la gloire et la justice ;
Et sur ces fondements élever l'édifice
D'une éternelle liberté.

Et cette liberté qu'il avait ajournée,
Au jour de son triomphe, il vous l'aurait donnée
Comme un gage certaiu du bonheur à venir.
Régénérer le monde au bruit de son tonnerre,
C'était d'un nom divin imprimer sur la terre
L'ineffaçable souvenir !

Honte à ces cœurs gonflés d'une jalouse envie,
Qui vont puérilement rechercher dans sa vie
Ce tribut de l'erreur dont nul n'est exempté !
Pour alléger le poids de la reconnaisance ;
Ils calculent du mal la triste conséquence...
Le bien l'ont-ils jamais compté ?

Le cœur préoccupé par d'incessantes luttes,
De la religion, il rétablit les cultes ;
Du faible et du puissant, il nivela les droits.
Ses efforts méritaient une autre récompense :
Que n'aurait-il pas fait s'il eût tiré vengeance
De l'indomptable orgueil des Rois ?

Mais il tomba : du sort, il a connu l'outrage ;
La victoire une fois trahissant son courage,
Au niveau de sa gloire a placé ses malheurs.
Il fut dans ses efforts trompé par ceux-là même
Qui venaient à ses pieds briguer le diadème,
Et qui mendiaient ses faveurs.

M. E. Aubert.

Le Bilan de la gloire. Les pertes des armées françaises ont été excessivement exagérées. Elles étaient cependant faciles à calculer, parce que l'Empereur exigeait un tel ordre dans tous ses ministères, qu'il connaissait exactement le nombre d'hommes qui composait chaque régiment, chaque bataillon, chaque compagnie. Ses soldats lui étaient si chers, qu'il les suivait partout où ils allaient, et que leur disparition l'inquiétait jusqu'à ce qu'il sût ce qu'ils étaient devenus. Pour des hommes consciencieux, rien de plus facile que de connaître nos pertes avec la dernière exactitude ; mais les ennemis de Napoléon ont feint d'ignorer que le tiers des armées françaises était composé d'étrangers, et que l'Empire avait cent quarante-quatre départements, ce qui diminue singulièrement la perte réelle qu'à faite la France actuelle, composée seulement de quatre vingt-six, en ne comptant pas Nice et la Savoie, récemment annexées.

Voyons maintenant les pertes que peut avoir

essuyées la France dans toutes les guerres entreprises par Napoléon. Je ne comprends pas dans ce calcul les prisonniers qui rentrent ordinairement sains et saufs, chacun dans sa Nation respective. On peut porter le nombre des tués et blessés à 1,000,000 d'hommes. De ce nombre ôtez les étrangers auxiliaires et les habitants des cinquante-huit départements annexés, il restera 500,000 hommes. De ce chiffre, si vous retranchez les deux tiers pour les blessés, comme c'est l'ordinaire, vous aurez une perte réelle d'environ 170,000 hommes. Pour prix de ce sacrifice qui est cependant douloureux, Napoléon a défendu la Patrie pendant vingt ans, conquis la plus grande partie de l'Europe, augmenté la France de plus de moitié, fait et défait des rois et remporté plus de victoires que tous les monarques de la France réunis ensemble. Ses maréchaux, ses généraux se sont aussi illustrés, et ils ont couvert les armées françaises de tant de gloire qu'elles sont devenues plus célèbres que les Grecs et les Romains. Au milieu de ces triomphes, et malgré des guerres continuelles, la France fière de ses enfants a grandi en population et en prospérité de manière à devenir un objet d'envie pour les peuples vaincus.

Grandiose de l'armée française.

Napoléon savait imprimer son caractère et communiquer un reflet de son génie à ceux qu'il com-

mandait. Aussi, rien n'était plus beau, plus imposant que ses armées formées ordinairement de l'élite de la population.

Garde impériale, infanterie de ligne, cavalerie et artillerie se composaient d'hommes à l'air martial : on s'apercevait à leur démarche, à leurs habitudes que ce n'était pas sans raison, que le grand Capitaine les regardait comme des âmes fortement trempées. En voyant défiler ces magnifiques régiments de carabiniers et de cuirasiers, surnommés les hommes de fer; en regardant ces lanciers, ces chasseurs, ces hussards, ne les prendrait-on pas pour les enfants chéris de la victoire? Et ces grenadiers de la garde, et ces voltigeurs que Napoléon à Erfurt, présentait à Alexandre comme les plus braves de l'armée, n'expliquent-ils point les succès étonnants de l'Empereur. Ces braves pleins d'ardeur et d'assurance croyaient aux plus hautes destinées et ne doutaient pas que la fortune ne leur fût favorable. On s'enquérait un jour de ce qu'était devenu Bernadotte. « Soyez tranquilles, leur dit » un grenadier, ce luron-là a fait son chemin ; il » est passé roi. »

Tous mettaient une confiance illimitée dans le génie de Napoléon ; et lors des plus grands revers, ils savaient mourir, mais ne murmuraient pas. Pendant la retraite de Moscou, on a vu des grena-

diers transis de froid, mourant de faim, oublier leurs souffrances pour ne penser qu'à leur Empereur. « Que va devenir notre Père? disaient-ils, » nous ne pourrons plus lui faire un rempart de » nos corps : il sera plus malheureux que nous, » s'il survit à ses enfants ! »

De quel éclat, brillait dans la bataille,
Ces habits bleus, par la victoire usés !
La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés !
Les Nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats :
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, lui fit un beau trépas !

BÉRANGER.

Avec de tels hommes, on pouvait tout entreprendre, et il était difficile qu'aucune Nation eût la force de nous résister. On voyait à leurs allures martiales qu'ils comprenaient leurs destinées futures et se regardaient comme capables de parvenir aux plus grandes dignités. Leur costume élégant et riche ajoutait encore à leur bonne mine, et devenait comme un pronostic de leur supériosité sur l'ennemi. Les croix d'honneur semées dans l'armée comme les diamants sur un riche vêtement, avertissaient que l'Empereur avait les yeux sur

eux, qu'il savait récompenser les actions de bravoure et ceux qui par leur mérite, leurs talents, se rendaient utiles à la Patrie. Napoléon haïssait toute débauche, mais comme César, ce prince n'était point sévère envers les militaires : aussi, l'armée l'idolâtrait, et *vaincre ou mourir* était sa devise. Malgré cette condescendance toute paternelle, l'Empereur veilla toujours à ce que leurs plaisirs ne dégénérassent jamais en licence, et en amour du pillage.

« La politique, disait Napoléon, est parfaite-
» ment d'accord avec la morale, pour s'opposer à
» cette infraction du droit des gens. J'ai beaucoup
» médité sur cet objet, on m'a mis souvent dans le
» cas d'en gratifier mes soldats ; je l'eusse fait si
» j'y eusse trouvé des avantages. Mais rien n'est
» plus propre à désorganiser, et à perdre tout-à-fait
» une armée. Un soldat n'a plus de discipline dès
» qu'il peut piller ; et si en pillant il s'est enrichi,
» il devient aussitôt un mauvais soldat ; il ne veut
» plus se battre.

« D'ailleurs, le pillage n'est pas dans nos mœurs
» françaises : le cœur de nos soldats n'est point
» mauvais ; le premier moment de fureur passé, il
» revient à lui-même. Il serait impossible à des
» soldats français de piller pendant vingt-quatre
» heures : beaucoup emploieraient les derniers

» moments à réparer les maux qu'ils auraient faits » d'abord. »

Si Napoléon s'était conduit en despote, il ne serait pas mort en exil. La crainte aurait intimidé ses ennemis, et ils n'eussent point osé l'abandonner au moment où couronnant ses opérations militaires par le plus brillant dénouement, il tenait ses ennemis enfermés dans une enceinte hérissée de baïonnettes : c'était pour eux le cercle de Popilius.

« Vaincu, il n'y eut plus qu'un cri, disait » Napoléon, qu'un sentiment contre moi : on me » proclama le tyran des rois, moi qui avais » retrempé leur existence; je ne fus plus que le » destructeur des droits des peuples, moi qui avais » tout fait, et qui allais tout entreprendre pour » eux. Et les peuples et les rois, ces ennemis » irréconciliables se sont alliés, ont conspiré de » concert contre moi ! On n'a plus tenu aucun » compte de tous les actes de ma vie ! Je me disais » bien que l'esprit des peuples me serait revenu » avec la victoire ; mais je la manquai et je me » suis trouvé accablé. Voilà pourtant les hommes » et mon histoire ! Mais les peuples ou les rois, et » peut-être tous les deux me regretteront ! Ma » mémoire sera suffisamment vengée de l'injustice » faite à ma personne, cela est indubitable. »

Ingratitude de la France et des Rois.

La France a été faible et ingrate : elle a abandonné celui qui sacrifiait ses affections les plus chères, sa couronne, sa vie enfin, pour assurer sa prépondérance et lui léguer une gloire intacte et immortelle. Elle ne s'est pas montrée digne des hautes destinées auxquelles il l'avait appelée. Paris même, la ville qu'il voulait rendre la capitale de l'univers, Paris, blasé par les triomphes et entraîné par l'amour continuel du changement, s'est joint aux rois qui par pudeur et même par prudence, auraient dû ne point avilir le haut rang que leur ennemi occupait ; ils devaient reculer devant l'idée d'exposer à la risée publique l'oint du Seigneur, le grand homme que dans les traités, ils avaient reconnu comme leur égal et même leur supérieur.

Quoi donc ! l'Empereur d'Autriche avait-il oublié que sa fille était Impératrice des Français, l'épouse chérie d'un grand homme et que son petit-fils serait un jour sur le premier trône du monde ? Ne se souvenait-il plus que ses États lui avaient été rendus deux fois, et que deux fois Napoléon lui avait remis la couronne sur la tête ? car c'est une vérité reconnue par les rois que la défaite est une véritable déchéance, et que les victoires sont les arrêts de Dieu qui condamne le vaincu. Son entrevue avec l'Empereur devait au moins lui revenir

à l'esprit, et la générosité du vainqueur aurait dû l'engager à l'imiter et à ne pas le frapper de la manière la plus cruelle, en le blessant dans les objets qui étaient chers à son cœur.

Et l'Empereur de Russie, que ne se reportait-il à cette mémorable bataille d'Austerlitz, après laquelle Napoléon lui renvoya généreusement ses gardes-nobles, et lui permit sans condition aucune, crainte de blesser son amour-propre, de regagner ses frontières avec une armée qu'il pouvait faire prisonnière tout entière? à Tilsitt, où après une défaite complète, l'Empereur au lieu d'envahir la Russie, lui accorda une paix des plus honorables? Sa reconnaissance devait enfin lui rappeler Erfurt, où donnant à Napoloén les plus tendres marques de bienveillance, il l'appela son frère et son meilleur ami. Non!.. l'amitié, la reconnaissance, la générosité, tout fut oublié pour faire place à l'ingratitude et à la plus cruelle insensibilité.

Entre les hommes nés rois, disait Napoléon, *les liens de la nature n'ont aucune valeur... Ce n'est pas du sang qui coule dans les veines de ces gens-là, c'est de la politique glacée.*

Leur orgueil ne songea qu'à Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, la Moscowa, Dresde, théâtres célèbres de leurs défaites et fleurons éclatants de la couronne militaire de l'Empereur. Tous ces

rois, même ceux qui lui devaient leurs titres, se réunirent sans remords, contre un seul homme, afin de le plonger, pour ainsi dire, tout vivant dans la tombe. Oui!.. sa mort sur un rocher désert, où la barbarie d'Hudson-Lowe lui a fait subir le sort de Prométhée, les a couvert de honte et la postérité flétrira une pareille conduite comme odieuse et opposée à toutes les lois divines et humaines. Mais heureusement! Dieu a permis que la haine fût impuissante contre le génie, et Napoléon qu'on croyait, avec l'aide de la calomnie, faire oublier pour jamais en reléguant sa dernière demeure dans un vallon obscur, perdu au milieu du vaste Océan, sort plus brillant que jamais de son tombeau, et Messie de la gloire et de la liberté, il parcourt la terre entière où il sème et répand ses principes immortels.

Services de l'Empereur.

L'Empereur est le plus grand homme qui ait jamais occupé un trône, parce que s'oubliant lui-même, il visa constamment à la restauration de la Patrie, dévastée par des insensés, et au triomphe de principes dénaturés par les passions les plus désordonnées. Ne cherchant point, dédaignant même les applaudissements des partis, c'est de la Nation entière qu'il ambitionnait les suffrages, en la rendant grande et heureuse. S'il avait été dur et égoïste, le monde n'aurait pas vu sa chute déplo-

rable : mais ne voulant que le bonheur de l'humanité, Napoléon périt comme le Christ, victime de son amour pour le genre humain. Aussi, quelque reproche que le Peuple puisse lui faire, il ne doit jamais oublier que Bonaparte est sorti de son sein ; et qu'en s'élevant par les suffrages du Peuple à la plus grande gloire qu'nn mortel puisse atteindre, il a rendu en même temps la Nation française la première des Nations.

C'est l'Empereur enfin qui consolida les conquêtes réelles de la Révolution, et qui, après avoir mis un terme à nos dissensions civiles, reconstitua la Société sur des bases éternelles, parce que ce sont celles que la nature même lui indiquait. On aura beau bouleverser par la suite le sol de notre belle Patrie pour trouver un mieux impossible, il faudra toujours revenir aux institutions de cet homme de génie, si on veut assurer la prospérité et le bonheur de la France.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans la destinée de cet homme unique, c'est l'influence immense qu'il a exercé sur l'opinion publique. Regardé comme usurpateur, proscrit, exilé, son génie a eu cependant le pouvoir d'imposer au dix-neuvième siècle, sa constitution, son organisation civile et militaire, ses lois et ses maximes : l'ancien régime s'est vu obligé de faire place au nouveau, malgré

la plus violente opposition, et cette transformation qui est due à lui seul, a modifié les mœurs et changé totalement le caractère de la Nation française. Sans les victoires de Napoléon, sans cette gloire immense qui devint celle de la France, l'ancien régime aurait balayé les débris de la Révolution comme produits par un torrent fougueux et dévastateur qu'il était prudent de surveiller. Maintenant un soleil radieux brille sur notre belle France, et tout fait espérer qu'aucun nuage menaçant ne viendra dorénavant l'obscurcir.

Portrait de l'Empereur. Napoléon réunissait en sa personne toutes les qualités qu'on peut souhaiter d'une nature libérale. Cependant, ce ne fut que lorsqu'il devint Empereur qu'elles se développèrent dans toute leur fraîcheur. Sa physionomie plus expressive rendit la moindre de ses sensations, son teint s'éclaircit, et son air seul parut commander le respect. Ses yeux bleus pleins de feu et de douceur, en même temps, animaient son visage d'un sourire admirable quand le contentement ou le succès portait la joie dans son cœur : il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans son regard. Lorsque Napoléon était calme, méditatif, il en imposait involontairement : on voyait que son esprit vaste et prodigieux s'occupait, mais sans effort, du présent, du passé et de l'avenir ; on devinait qu'il pesait dans sa

tête froidement, mais avec justice, les destins des Nations : c'était Jupiter lui-même distribuant le bien et le mal, suivant ses décrets éternels. Si des idées riantes illuminaient son esprit; la conscience tranquille, la figure radieuse, il semblait éclairer de sa gloire tous les lieux où il se trouvait. Aussi, le vice se voyait mal à l'aise en sa présenc, et se croyait obligé de grimacer la vertu. De là vient la haine que certains hommes lui ont portée, et les dénigrements de quelques femmes : ils auraient préféré à celle de Napoléon, la cour de François 1er.

Le caractère et les passions de ce Prince étaient énergiques : aussi, quand l'ingratitude ou la négligence de ceux qui l'entouraient excitait sa colère, alors sa bouche spirituelle se relevait légèrement avec une expression d'indignation qui portait la crainte dans le cœur le plus intrépide, et on croyait reconnaitre ce généreux Achille s'irritant facilement, mais s'apaisant de même; sensible à un affront ou à l'injustice, et se repentant de ses emportements lorsqu'il avait jeté l'affliction dans le cœur de ses amis.

Si Napoléon se trouvait de bonne humeur, sa physionomie devenait étincelante d'esprit : on voyait qu'il voulait plaire. Ses paroles affectueuses engageaient ceux qui l'entouraient dans une conversation agréable, remplie de pensées sérieuses et de

fines plaisanteries : personne ne quittait ce Prince sans voir redoubler l'attachement qu'on avait déjà pour sa personne.

Lorsque l'Empereur se trouvait seul, sa gaieté se manifestait en fredonnant légèrement quelques notes, ou en examinant avec satisfaction les divers objets qui l'environnaient. Ses pensées lui souriaient-elles ? il se promenait lentement alors, les mains derrière le dos et avec un air de contentement qui se manifestait dans toute sa physionomie. Il s'arrêtait quelquefois en se frottant vivement le front ou les mains ; puis reprenant sa promenade, il faisait sentir que les grandes pensées qui l'occupaient, n'avaient pour but que le désir de rendre la France heureuse et l'arbitre du monde, par ses vertus et ses exploits.

Dans son intérieur, Napoléon prenait pour guide, la morale pratique de Marc-Aurèle. Officieux pour ses amis, indulgent envers ses domestiques, il était bon parent et bon époux. Gai et expansif avec ceux qui lui plaisaient, ce Prince s'amusait comme Henri IV, avec ses beaux-enfants qui l'adoraient et le regardaient comme leur véritable père.

Au milieu de l'activité prodigieuse qui le dévorait, Napoléon aimait cependant à jouir tranquillement des douceurs de la vie. Son humeur calme le portait à fuir les joies folles où l'esprit semble

se ronger lui-même, et se dissiper dans des inutilités. Les exercices violents lui plaisaient, parce qu'ils laissent un libre cours aux grandes pensées, et que même ils les développent ; mais les fêtes bruyantes le trouvaient souvent froid et distrait, quoiqu'il fît tous ses efforts pour s'y prêter de bonne grâce, car il les regardait comme favorisant le commerce. Ces amusements lui semblaient peu de chose auprès des idées sublimes qui venaient germer dans sa tête, et que pour le bonheur de l'humanité, ce Prince cherchait à mûrir au milieu même des plaisirs. Tandis que la généralité des personnes ne pensait qu'à jouir du présent, ce grand homme, comme s'il eût été le tuteur de la société, faisait tous ses efforts pour améliorer et embellir l'avenir.

Sagesse de Napoléon.

Napoléon avait de l'éloignement pour les intrigues d'amour, et c'est un des plus grands éloges qu'on puisse faire de lui, à cause des facilités que sa cour lui présentait de satisfaire cette aveugle et fougueuse passion. Au contraire, semblable à Sertorius, général romain, il n'aima jamais qu'on plaisantât sur les femmes en sa présence ; dans cette circonstance, il se trouvait aussi gêné qu'une jeune fille si la conversation devenait trop libre, et cherchait un prétexte pour se retirer.

« A l'époque de la conquête de l'Italie, disait

» Napoléon, j'excitais dans le pays tous les enthou-
» siasmes ; il n'y avait pas de beauté qui n'aspirât
» à me plaire et à me toucher, mais ce fut en vain.
» Mon âme était trop forte pour donner dans le
» piége ; sous les fleurs je voyais le précipice.
» Commandant à de vieux généraux, ma position
» était des plus délicates ; des regards jaloux s'at-
» tachaient à tous mes mouvements : ma circon-
» spection fut extrême. Ma fortune était dans
» ma sagesse ; j'eusse pu m'oublier une heure,
» et combien de mes victoires n'ont pas tenu à
» plus de temps. »

Sans doute, Napoléon comme tous les grands hommes, paya son tribut à la faiblesse humaine ; il ne fut pas insensible aux charmes des femmes qui certes n'avaient pas la cruauté de dédaigner ses hommages. Mais on doit lui pardonner quelques moments qu'il a passés près d'elles pour se délasser de ses immenses travaux, comme dit Montesquieu de Charlemagne.

Mais ce qu'on peut avancer à la louange de Napoléon, c'est qu'il ne fut jamais l'esclave d'une femme ; jamais il ne lui abandonna pour prix de son amour, les destinées de son Empire, reproche qu'on peut faire à plusieurs grands Rois, dont les historiens n'ont pas assez flétri la mémoire pour les punir d'avoir sacrifié la sûreté et la vie de leurs

soldats, le bonheur de leurs peuples, afin de satisfaire de frivoles et fugitifs désirs.

Un roi doit donner, plus que tout autre, l'exemple des vertus qu'il prétend faire observer dans son royaume; autrement, les préceptes et les lois ne servent de rien sur le peuple naturellement imitateur : souvent il se modèle sur ceux qui le gouvernent, et parfois même renchérit sur leurs défauts.

« Les propriétés des femmes, disait l'Empereur,
» sont la beauté, les grâces, la séduction; leurs
» obligations, la dépendance et la soumission. »
Aussi, les femmes furent sous l'Empire, ce qu'elles devraient toujours être, bonnes mères et épouses fidèles. Soumises à une influence aussi puissante, les mœurs ne tardèrent pas à s'améliorer, et la licence déhontée disparut totalement.

Le palais du Prince n'était plus un lieu où la galanterie fut en honneur : l'amour de la Patrie, les vertus publiques et privées, le désir de la gloire, la remplacèrent sous ce règne à jamais mémorable et éminemment français. Sa résidence était réellement la demeure auguste du Chef de la grande Nation. Les réceptions de princes, des ambassadeurs; les revues, les discussions utiles au pays, étaient les occupations journalières de Napoléon, et le bonheur du monde fut le rêve de toute sa vie.

« Je suis parvenu, disait ce Prince, au sommet
» des grandeurs humaines, par les voies directes,
» sans jamais avoir commis une action que la
» morale désavoue. En cela mon élévation est
» unique dans l'histoire. »

L'Empereur, et on le lui a reproché avec amertume, s'est montré sévère envers plusieurs femmes célèbres ; quels que fussent leur mérite et leur beauté, il n'a été que juste envers elles. Le peuple lui avait confié le salut de la Patrie, et il eût été coupable envers la Patrie et le peuple, s'il avait souffert que leurs *plaisanteries dissolvantes*, leurs *allusions perfides*, leur *mépris calculé* pour son gouvernement, excitassent des *émeutes* et des *massacres* dans l'Empire : une femme n'est respectable que l'orsqu'elle met en pratique, les vertus de son sexe ; la douceur, la complaisance et l'humanité.

Ces mesures sévères envers un sexe qui mérite tous nos égards, durent coûter d'autant plus au cœur de l'Empereur, qu'il avait un faible marqué pour les femmes, mais seulement pour les femmes vertueuses. Aussi, il aimait qu'elles fussent vêtues de blanc ; c'était pour lui un indice de la pûreté de leur âme.

« Rien n'est beau et séduisant, disait Napoléon.
» comme la femme vertueuse ; mais je ne trouve

» rien de repoussant dans ce monde, comme une
» femme vicieuse et effrontée. »

Lorsque l'Empereur estimait une femme, il lui était impossible de résister à ses larmes et à ses prières. Les accents touchants d'une voix suppliante le rappelaient à la sensibilité qui faisait le fond de sa nature, terrible seulement dans le feu des batailles.

Parcere subjectis, et debellare superbos (1),

était sa maxime favorite.

Lorsque les circonstances l'exigeaient, Napoléon savait se multiplier d'une manière incompréhensible. Tout en négociant avec les puissances étrangères, il rassemblait ses armées, veillait à la paix intérieur de l'Empire, protégeait les arts, encourageait les sciences, et ne négligeait aucun détail gouvernemental.

Les administrations particulières furent combinées de manière que se contrôlant et s'éclairant les unes les autres, elles ne devaient que contribuer à l'honneur et à la gloire de la Patrie. Tout leur était facile pour le bien ; elles pouvaient rarement faire le mal. Le méchant même, sous l'œil perçant de l'Aigle, était obligé, malgré ses inclinations

(1) Virgile.

perverses, de remplir son devoir et de travailler au bien-être de ses concitoyens : c'est là le plus beau triomphe de Napoléon !

« Arrivé à la tête des affaires comme Consul, » disait ce Prince, mon propre désintéressement » et toute ma sévérité ont pu seuls changer les » mœurs de l'administration, et empêcher le » spectacle effroyable des dilapidations directo- » riales. J'ai eu beaucoup de peine à vaincre les » penchants des premières personnes de l'Etat, » que l'on a vues depuis près de moi, strictes et » sans reproches. Il m'a fallu les effrayer souvent. » Combien n'ai-je pas dû répéter de fois, dans » mes conseils, que si je trouvais en faute mon » propre frère, je n'hésiterais pas à le chasser. »

Malgré cette multiplicité d'affaires qui aurait accablé tout autre intelligence, Napoléon s'occupait particulièrement des finances. Sachant par expérience, que l'argent est le nerf de la puissance et surtout de la guerre, ce Prince avait mis un ordre admirable dans la répartition et la perception des impôts.

De l'impôt. Cette partie administrative était un chef-d'œuvre de régularité et de justice. En effet, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'impôts qu'il faut avoir recours à une main habile et exercée, dans la crainte d'exciter le mécontentement du peuple. Sans impôts, la

Nation privée de force et de prospérité, végéterait dans un marasme mortel : plus alors d'industrie, plus de gloire, plus de prospérité. Mais pour que les impôts ne soient pas considérés comme une charge pesante et ne deviennent odieux, il faut que la répartition en soit faite par des hommes intègres. Dans tous les temps, la surveillance de cette répartition a été l'occupation principale des grands Rois : en effet, les impôts sont les sueurs, le sang même du Peuple, et on ne saurait trop le ménager. Pénétré de cette grande vérité que l'indigent ne doit rien payer au fisc, l'Empereur approuvait toujours les *non-valeurs* que présentaient les rôles des contributions. Il désirait aussi qu'on ne prélevât point de droit de place sur les étalagistes en plein vent. « Il n'est pas charitable, disait-il, » d'imposer celui qui n'est pas sûr d'avoir gagné » son morceau de pain, à la fin de la journée. » La règle constante que suivit ce Prince, fut de préserver d'impôt les objets de première nécessité, et de le reporter sur ceux dont on peut se passer, comme les spiritueux, le tabac, etc. En général, le sort du pauvre occupait continuellement la pensée de l'Empereur; car il le voyait, sans influence et sans protection, souvent victime, dans toutes les situations, d'un arbitraire révoltant et sans entrailles. Aussi, pour son bien-être et afin d'amélio-

ter sa condition, il entrait dans les plus petits détails, quoiqu'il fût occupé à régler les affaires de l'Europe.

En 1811, il écrivit au Ministre de l'intérieur : « L'octroi de Marseille charge d'une taxe trop forte » le poisson commun, *qui est la nourriture du* » *peuple*. Vous aurez soin M. le Ministre de donner » des ordres pour que ce droit soit diminué. » C'est par ces soins tout paternels qu'un gouvernement sage prévient les mécontentements, et ôte aux ennemis du pouvoir, les moyens d'amener des collisions sanglantes.

Des Douanes.

Les douanes furent organisées de manière à protéger, à encourager le commerce et l'industrie de la France. Il ne fit rien qu'après de mûres délibérations, et sans avoir recouru aux conseils des économistes les plus habiles dans cette partie. Fidèle à la loi qu'il avait promulguée, ce Prince n'aurait jamais voulu la transgresser, et il était fort mécontent quand par respect pour sa personne, on cherchait à la lui faire enfreindre. Il fit un jour confisquer et vendre au profit de l'État, un ballot de soixante cachemires, envoyés en fraude de Constantinople à l'Impératrice. Il dit à cette occasion. « Un Souverain ne peut faire respecter les » lois, s'il ne commence par les respecter lui-» même. » Je n'ignore pas que cette sévérité a

déplue à ceux qui veulent bien des lois répressives pour leurs voisins, mais absolument nulles quand il s'agit de leurs propres intérêts. En dépit cependant de leur égoïsme et de leur malveillance, la la conduite de Napoléon est digne et honorable pour un Prince dont la justice impartiale doit songer à l'intérêt général plutôt qu'à satisfaire la cupiditédesintérêts particuliers. Malheureusement, cette rigidité de principes fit beaucoup de mal à l'Empereur. Elle coalisa contre son gouvernement les vices de toutes les professions, et lors des désastres de la Patrie, elles criaillèrent à l'envie, pour blâmer les lois de son administration... qui malgré ça, furent maintenues ou rétablies par la suite.

La conscription est la grande machine de guerre qu'on employa contre la popularité de Napoléon, et cependant c'est la sûreté de l'État et la gloire d'une Nation. De la Conscription.

« Une grande conséquence de la conscription,
» disait l'Empereur, c'est qu'elle avait rendu
» l'armée française la mieux composée qui fût
» jamais. C'était une institution éminemment
» nationale et déjà fort avancée dans nos mœurs :
» il n'y avait plus que les mères qui s'en affligeas-
» sent encore... Le temps serait venu où une fille
» n'eût pas voulu d'un garçon qui n'aurait pas

» acquitté sa dette envers la Patrie. Et c'est dans » cet état seulement, que la conscription aurait » acquis la dernière mesure de ses avantages. » Quand elle ne se présente plus comme un sup- » plice ou comme une corvée, mais qu'elle est » devenue un point d'honneur dont chacun demeure » jaloux, alors seulement la nation est grande, » glorieuse, forte ; c'est alors que son existence » peut braver les revers, les invasions, les siècles.

» Du reste, il est vrai de dire encore qu'il n'est » rien qu'on n'obtienne des Français *par l'appât » du danger;* il semble leur donner de l'esprit : » c'est leur héritage gaulois... La vaillance, l'a- » mour de la gloire, sont chez les Français un » instinct, une espèce de sixième sens. Combien » de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis » arrêté à contempler un jeune conscrit se jetant » dans la mêlée pour la première fois ! L'honneur » et le courage lui sortaient de tous les pores. »

Début de Napoléon.

A la guerre, Napoléon était Mars lui-même, mais Mars mûri par l'expérience. Son air calme au milieu des plus grands dangers, le rendait l'admiration des braves : affrontant la mort avec une rare intrépidité, il semblait être l'arbitre des combats et le favori de la victoire. Aussi ses soldats l'adoraient et ils se précipitaient au milieu des dangers

parce que sa parole était pour eux comme l'arrêt du destin.

Bonaparte conquérant est surtout supérieur à tous ceux qui l'environnaient, et ne peut être comparé qu'aux plus célèbres fondateurs d'empires. Persuadé que ce n'est qu'en partageant les opinions de ceux qu'on veut soumettre qu'il est facile de parvenir à son but, on le voit en Italie, enthousiaste des beaux-arts et de la liberté. Il flatte l'orgueil des Italiens en préconisant leurs peintres, leurs poètes, leurs écrivains célèbres, et il se fait des partisans de tous les hommes instruits qui sont émerveillés de son goût et de ses connaissances variées.

Bientôt l'Orient l'appelle et un théâtre nouveau et plus grandiose encore s'ouvre devant son ambition. Bien loin de mépriser, comme l'aurait fait un homme ordinaire, les institutions, les mœurs, la religion des peuples de ces contrées, Napoléon les respecte, il y applaudit : sous les peines les plus sévères, il défend à ses soldats d'insulter à leurs usages. Lui-même ne parle plus qu'en style figuré, et cherche à devenir l'égal et le successeur de Mahomet, il se naturalise, pour ainsi dire, parmi eux, et finit même par être regardé comme un vrai croyant.

Revenu en France, où les malheurs de la Patrie le rappellent, Bonaparte reproche au nom de la Nation, leur mauvaise administration aux chefs du gouvernement et les chasse comme indignes d'une plus grande confiance.

C'est alors qu'il se montre à la hauteur des circonstances. Il se présente dans une réunion diplomatique avec la même assurance qu'à la tête d'un corps d'armée. Législateur, administrateur, guerrier, négociateur, il se trouve propre à tout entreprendre et les hommes spéciaux l'écoutent avec respect et admiration.

Son humanité, sa franchise donnent à la diplomatie le caractère qu'elle devrait toujours avoir, au lieu d'éterniser par ses lenteurs et ses subtilités les malheurs de l'humanité. Sa bonne foi déjoue les ruses des plus fins diplomates en ramenant la question dans son véritable point de vue. Tout est compris, parce que tout est prévu : sûr alors du succès, il se trouvait encouragé à poursuivre hardiment ses entreprises, et la fortune couronnait ordinairement ses efforts.

Devant les législateurs qui depuis tant d'années n'avaient pas encore de but bien déterminé et dont les essais législatifs furent si désastreux pour la Patrie, Bonaparte indique avec précision la marche qu'ils doivent suivre, et il crée enfin une constitu-

tion adaptée au génie de notre Nation ; une constitution qui ouvre le chemin à la gloire, aux honneurs et au patriotisme.

Devant les docteurs de la loi, Napoléon s'exprime comme un autre Constantin, comme un autre Charlemagne, et sa religion s'étudie à ce que de nouvelles pages sanglantes ne viennent plus dorénavant déshonorer nos annales.

Aux puissances étrangères, il tient le langage ferme et généreux d'une grande nation personnifiée en sa personne. Des lois conservatrices sont promulguées, les abus tyranniques sont détruits, et la France régénérée, fière et heureuse, reconnaît le libérateur qu'elle attendait.

L'œil fixé sur son étoile, invisible pour tout autre que pour lui, Napoléon s'avance d'un pas ferme jusqu'au commandement suprême. Bientôt, sentant ses forces, il surmonte tout et finit par monter au pouvoir par les suffrages du Peuple au bonheur duquel il jure de consacrer sa vie entière.

Fidèle à ses serments, Napoléon employa tous les hommes de mérite qui se sentaient en état de servir la Patrie. Il savait si bien les choisir que tous s'empressaient, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions, d'obéir à ses ordres sans avoir même la prétention de les commenter. Cet homme unique fascinait tellement les imaginations que souvent,

contre son propre sentiment, on se trouvait entraîné au-delà de ses prévisions. Dominés par une magie inconcevable, tous les partis cherchaient à captiver son attention et tous se précipitaient au-devant de lui comme le seul dispensateur de la fortune, de la gloire et même de l'honneur. Et certes, ses ennemis seront même obligés de l'avouer, il méritait cet entrainement général par les nobles sentiments qui l'animèrent dans tous les temps.

« Ce ne sera jamais, disait cet homme extraor-
» dinaire, en immolant à mon ambition particulière
» les intérêts et la gloire de la Patrie que je me
» donnerai des droits de la gouverner sous un titre
» quelconque, si je mérite jamais qu'elle m'en
» donne un plus noble que celui que je possède, s'il
» en existe ; ce sera en agrandissant son territoire,
» et non pas en le diminuant. Malheur aux ambi-
» tieux qui cèdent des provinces en échange de
» leur fortune ; ils se déconsidèrent et le mépris
» tue ! Je veux être couronné par la victoire, et
» non en vertu d'un traité honteux. »

Napoléon agissait quelquefois en despote, mais son despotisme fut toujours bienfaisant et patriotique. Semblable au soleil qui répand sa lumière sur le moindre brin d'herbe comme sur le chêne altier, tous les citoyens, riches et pauvres, étaient l'objet de sa sollicitude. S'il avait sacrifié le peuple à la

noblesse, au clergé ou à la bourgeoisie, ces classes l'eussent peut-être soutenu. Mais comme il n'a pas voulu se faire chef de parti, les égoïstes conjurèrent sa perte et accélérèrent sa ruine aux dépens même de la Patrie et de l'honneur national.

Ce ne furent point les passions basses et vénales que Napoléon appela aux distinctions et aux richesses, mais tous les sentiments nobles, vertueux, patriotiques, et voilà pourquoi les méchants, les hommes sans talents et habitués à manœuvrer ténébreusement, toutes les médiocrités enfin, se sont coalisés contre l'Empereur, ce rival de César et d'Alexandre. Semblables aux oiseaux de nuit, la couronne brillante qui ceignait son front radieux a blessé leur débile vue et leur a fait maudire la clarté du soleil. Mais l'envie a beau faire siffler ses serpents autour de la Colonne immortelle du haut de laquelle le Géant du Siècle la contemple avec dédain et mépris, jamais, non jamais, elle ne pourra escalader ce monceau de trophées, de victoires, d'institutions libérales, de monuments grandioses, de travaux utiles, pour arriver jusqu'au grand homme. Ses calomnies seront toujours écoutées avec dégoût par un peuple sensé qui apprécie maintenant ce qui est grand et utile dans l'homme dont la vie n'a été qu'un sacrifice continuel pour la gloire et la prospérité de la France.

Semblable à ces montagnes aussi anciennes que le monde que des vapeurs infectes font disparaître à nos yeux, Napoléon a vu momentanément sa gloire flétrie par le souffle impur de l'envie ; mais il apparaîtra à nos descendants, saisis d'admiration, comme ces monts orgueilleux se montrent lorsque le soleil dissipe les brouillards qui les cachaient à notre vue.

L'ordre à sa voix renaît ; la gloire est l'auréole,
L'égalité, la loi, *l'unité*, le symbole
Qu'il prend pour accomplir ses immenses travaux ;
Et couvrant l'univers de sa vaste envergure,
Son Aigle souverain protége la nature
Contre des orages nouveaux.

M. E. Aubert.

Napoléon peint par lui-même.

« J'ai eu de vastes projets et en grand nombre,
» disait l'Empereur, tous bien assurément dans
» l'intérêt de la raison et du bien-être de l'espèce
» humaine. On me redoutait à l'égal de la foudre ;
» on m'accusait d'avoir une main de fer, mais dès
» qu'elle eût eu frappé le but, tout se serait radouci
» et pour tous. Que de millions d'hommes m'eussent
» béni alors et dans la postérité ! Mais il faut en
» convenir, que de fatalités se sont accumulées
» contre moi sur la fin de ma carrière !...

» Quelques efforts qu'on ait faits pour noircir
» ma vie et dénaturer mon caractère, ceux qui me

» connaissent savent que mon organisation est
» étrangère au crime; il n'est point dans mon
» administration un acte privé dont je ne puisse
» parler, je ne dis pas sans embarras, mais même
» avec quelque avantage...

» La moralité, la bonté chez moi ne sont point
» dans ma bouche : elles se trouvent dans mes
» nerfs. Ma main de fer ne tenait pas au bout de
» mon bras, elle tenait immédiatement à ma tête ;
» la nature ne me l'a pas donnée, c'est le calcul
» seul qui la faisait mouvoir...

» Je n'avais d'autre ambition que celle de la
» Patrie, de sa gloire, de son ascendant, de sa
» majesté : et aussi voilà pourquoi, en dépit de
» tant de malheurs, je demeure si populaire parmi
» les Français : c'est une espèce d'instinct, d'ar-
» rière-justice de leur part...

» Qui sur la terre eut plus de trésors à sa dispo-
» sition? Que sont-ils devenus? ils se sont fondus
» dans les besoins de la Patrie. Qu'on me consi-
» dère : je demeure nu sur mon roc ; ma fortune
» était toute dans celle de la France. Dans la
» situation extraordinaire où le sort m'avait élevé,
» mes trésors étaient les siens ; je m'étais identifié
» sans réserve à ses destinées. Quel autre calcul
» eût pu m'atteindre si haut ? M'a-t-on jamais vu
» m'occuper de moi ? Je ne me suis jamais connu

» d'autres richesses que celles du public. C'est au
» point que quand Joséphine, qui avait le goût des
» arts, venait à bout à la faveur de mon nom, de
» s'emparer de quelques chefs-d'œuvre, bien qu'ils
» fussent dans mon palais, sous mes yeux, dans
» mon ménage, je m'en trouvais blessé, je me
» croyais volé : *ils n'étaient point au Muséum*. Il
» en fut de même des plantes rares qu'elle rassem-
» blait et cultivait : *elles m'auraient plues davan-*
» *tage* au Jardin des Plantes que chez moi.

» Ah ! sans doute, le Peuple français a beaucoup
» fait pour moi, plus qu'on ne fit jamais pour un
» homme. Mais aussi qui jamais fit autant pour
» lui ? Qui jamais s'identifia de la sorte avec
» lui ? »

Malgré le résultat magnifique de la bravoure de ses soldats et de la puissance des armes, Napoléon en profond philosophe, estimait plus les qualités morales et civiles que les qualités physiques et guerrières. En effet, dans l'enfance des sociétés, c'est souvent une valeur brutale qui l'emporte, c'est celui qui peut lutter avec plus de force et d'opiniâtreté contre ses adversaires, qui finit par les ranger sous sa domination. Mais depuis que la science dirige les opérations militaires, tout est changé, et c'est aux hommes instruits à dominer maintenant et à diriger les sociétés : instinctive-

ment tout le monde n'a plus d'autre opinion. « Le
» général qui fait de grandes choses, disait Napo-
» léon, est celui qui réunit les qualités civiles aux
» qualités militaires ; c'est parce qu'il passe pour
» avoir le plus d'esprit que le soldat lui obéit et
» le respecte. Ce n'est pas comme général que je
» gouverne, mais parce que la Nation croit que
» j'ai les qualités civiles propres au gouvernement.
» Si elle n'avait pas cette opinion, le gouvernement
» ne se soutiendrait pas. Je savais bien ce que je
» faisais lorsque général d'armée je prenais la qua-
» lité de *membre de l'Institut*, j'étais sûr d'être
» compris, même par le dernier tambour. »

Napoléon succomba sous la trahison de ses amis et de ceux qu'il avait comblés de bienfaits ; mais plein de grandeur d'âme, il sut se résigner à son sort : sa fermeté fut digne d'un philosophe de l'antiquité. Ne pouvant plus faire le bien qui avait toujours été le rêve de sa vie, il sentit que ses destinées étaient accomplies, et à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène, comme un homme désabusé des grandeurs humaines, il se montra bon ami et bon citoyen.

Pour les rois, leur repos est dans la tombe : leur existence tient à trop d'intérêts pour qu'elle puisse rentrer dans l'obscurité. On en compte cependant quelques-uns qui après avoir régné avec éclat ont méprisé le trône, et montré par là qu'ils en étaient

dignes. Parmi eux se distingue avec éclat Napoléon : digne du premier comme du second rang, il se montra impassible aux revers de la fortune et fit voir qu'il méritait de commander aux hommes. Sa puissance n'était pas une puissance de circonstance ; il était né souverain.

Voyez-le à l'île d'Elbe ; quoique supérieur en pouvoir, ce Prince ne veut cependant être regardé que comme un simple citoyen. Fidèle observateur des lois, il donne l'exemple de s'y soumettre. Administrateur habile, il fait fleurir l'agriculture et le commerce. Sa présence, comme l'astre bienfaisant, qui nous éclaire, vivifie toutes les branches de l'industrie, et l'île en peu de temps prend une face nouvelle.

Mais c'est à Sainte-Hélène que le caractère de Napoléon se montre dans tout son lustre. C'est là qu'on a pu contempler le Prince à découvert et reconnaître sa nature supérieure. Qu'il fut grand alors, et combien l'homme l'emporte sur le héros ! Malgré les calomnies dégoûtantes de ses ennemis, il était l'objet d'une espèce de culte de la part de ceux qui l'entouraient. Les étrangers ne l'approchaient qu'avec respect, et regardaient comme une époque mémorable de leur vie, le bonheur de lui avoir parlé, d'avoir même seulement joui de sa vue.

Pour l'Empereur, simple dans ses mœurs, dans ses vêtements, dans sa nourriture, il vivait au milieu de ses amis, comme au milieu de sa famille : leur attachement pour sa personne fut d'autant plus sincère, qu'il n'était point demandé par aucune considération impérieuse. En effet, ce qu'il y avait de vraiment beau, de vraiment héroïque dans le caractère de Napoléon, c'est que, semblable à Caton d'Utique, il n'aurait jamais consenti par un égoïsme révoltant, malheureusement trop ordinaire, à entraîner dans sa chute ceux qui eussent voulu se sacrifier, par grandeur d'âme, à la conservation de ses seuls intérêts. Oh non ! bien loin de là, il fut le premier à conseiller aux amis qui l'entouraient de faire leur paix avec le vainqueur. Toujours on l'a vu assumer sur sa tête la responsabilité de ses actes. Ses goûts, ses mœurs tenaient à son caractère, et non au trône qu'il avait occupé. A Sainte-Hélène on remarqua la même tranquilité d'esprit, la même tournure et le même genre de vie qu'il aurait eus dans le palais des Tuileries, si la fortune ne se fût rangée du parti de ses ennemis.

La promenade, une conversation familière le délassait agréablement de la rédaction de ses mémorables campagnes, où plein de souvenirs glorieux, il burinait les noms immortels de ses compagnons d'armes. Dans ses récréations innocentes on

le voyait se livrer avec abandon à une joie expansive et prendre plaisir au plaisir des autres. D'autres fois, les mains derrière le dos, il parcourait la campagne, et les sites pittoresques de Sainte-Hélène, se trouvant en harmonie avec le grandiose de son esprit, lui inspiraient des pensées sublimes qui se ressentaient de ses lectures favorites d'Homere, de Pindare et surtout du poète calédonien (1). Nouveau Dioclétien, le jardinage charmait ses instants de loisir et sa sensibilité se développait à la vue des beautés pures et simples de la nature. Dans le calme, dont ces occupations douces et paisibles environnaient parfois son existence, il oubliait les tracasseries odieuses d'Hudson-Lowe et regardait alors une honnète aisance comme la souroe du bonheur. De son cœur oppressé s'échappaient quelques soupirs et il avait regret d'avoir préféré le chemin de la gloire au sentier facile qui pouvait le conduire à une vie heureuse et tranquille. Précieux aveu qui montre l'inconséquence de l'homme. On se plaint amèrement de la nature, et l'expérience nous prouve tous les jours que nous courons après le bonheur au milieu même des plus grands dangers, quand ce bonheur est près de nous et que nous le foulons aux pieds avec indifférence.

(1) Ossian.

Napoléon n'est plus, mais il appartient à la postérité : elle jugera ce Prince avec impartialité. C'était la consolation de ce grand homme dans ces moments où, découragé de l'ingratitude de ses amis et de la barbarie des Mélitus et des Anitus (2) de notre époque, il en appelait hautement à la décision de ce juge que tous les siècles ont regardé comme incorruptible. Napoléon était un de ces hommes destinés par la nature à régénérer les nations et à rétablir l'harmonie dans la société. Il a succombé en accomplissant son œuvre ; mais ce n'en est pas moins l'homme unique, l'homme des destinées et c'est de lui que commencera une nouvelle Ere, l'Ere napoléonienne, celle du règne de la loi, sur les passions désordonnées du méchant. L'Empereur en désirant ramener la liberté légale, a eu le sort du Christ qui voulait établir le règne de la vertu. Les rois qui l'appelaient leur frère ont prolongé son agonie pendant six ans ; mais le fer, le feu, toutes les tortures imaginables ne peuvent anéantir le génie ; vainement on essaie de le comprimer, il finit par éclipser les objets qui prétendent l'offusquer. Napoléon sur le trône de l'Europe, comme sur le rocher de Sainte-Hélène, fut toujours Napoléon le Grand.

(2) Les calomniateurs de Socrate.

Justice méritée.

Mais le moment de la réparation est arrivé. Les ennemis de l'Empereur après l'avoir torturé de son vivant, défendirent qu'on grava sur sa tombe l'épitaphe du pauvre. Insensés !.. le monde entier suffirait à peine à le contenir et leur puérile vengeance ne sentait pas que le tombeau de Napoléon ne pouvait rester dans un vallon solitaire de Sainte-Hélène : son nom familier à toutes les bouches s'était répandu parmi les nations, dans les cabanes même les plus isolées. Quand le Peuple n'est pas abusé il est juste ; et il ne tarda pas à revenir des préventions qu'on lui avait inspirées contre le plus grand homme qui ait jamais illustré l'espèce humaine, contre celui qui s'était déclaré hautement le protecteur du Peuple et que, malgré ses disgrâces on vit fidèle à ses serments. Une apothéose magnignifique est venue prouver au grand homme la reconnaissance nationale, et la défaite honteuse de la calomnie. Le cœur de ce Prince a tressailli de joie en voyant Paris reconnaître son erreur et aller au devant du désir que l'Empereur avait témoigné de voir ses cendres reposer sur les bords de la Seine au milieu de sa ville bien-aimée.

Tombeau de Napoléon.

« Il convient, dit M. de Rémuzat, que la tombe
» auguste de l'Empereur soit placée dans un lieu
» silencieux et sacré où puissent la visiter avec

» recueillement tous ceux qui respectent la gloire
» et le génie, la grandeur et l'infortune.

» Il fut empereur et roi ; *il fut souverain légitime*
» *de notre pays*. A ce titre il pourrait être inhumé
» à Saint-Denis ; mais il ne faut pas à Napoléon la
» sépulture ordinaire des rois. Il faut qu'il règne
» et commande encore dans l'enceinte où vont se
» reposer les soldats de la Patrie et où iront tou-
» jours s'inspirer ceux qui seront appelés à la
» défendre. Son épée sera déposée sur sa tombe.

» L'art élèvera sous le dôme, au milieu du
» temple consacré par la religion au Dieu des ar-
» mées, un tombeau digne, s'il se peut, du nom
» qui doit y être gravé. Ce monument aura une
» beauté simple, des formes grandes et cet aspect
» de solidité inébranlable qui semble braver l'ac-
» tion du temps. »

La rentrée de Napoléon dans Paris fut triomphante et accompagnée des regrets et des larmes de la Nation entière.

Reproches à la Patrie.

« O France ! tu as raison de rendre des hon-
» neurs, quoique tardifs, à celui que tu peux re-
» garder comme victime de ton indifférence : ton
» oubli inconcevable faisait injure à ta grandeur
» et à ta générosité. Abandonné par toi, Napoléon
» s'est vu traitreusement repoussé de l'Europe
» qu'il avait voulu mettre à tes pieds. Encore un

» effort et tes enfants marchaient les égaux des
» rois : mais ton ingratitude et ton inconstance
» inouïes ont été la cause de ta ruine, et t'ont cou-
» verte de honte devant les Nations. Tu t'es plaint
» de tes sacrifices d'hommes et d'argent, et cepen-
» dant ces sacrifices n'étaient pas comparables en
» aucune manière à ceux que le patriotisme plus
» éclairé de tes adversaires engageait à faire pour
» des maitres souvent ingrats.

» Vois l'Autriche si souvent battue : son terri-
» toire ravagé, ses armées décimées, sa capitale
» deux fois envahie, ses ressources épuisées, rien
» n'a pu la détacher de son souverain.

» Vois la Russie ; elle a préféré se déchirer elle-
» même le sein, incendier la superbe Moscou sur-
» nommée la Ville-Sainte, s'exposer à une destruc-
» tion totale plutôt que de souffrir le joug du
» vainqueur ; et cependant ta vanité osa appeler ce
» peuple une nation barbare parce qu'elle avait
» montré de l'énergie !

» Vois la Prusse ; c'est au milieu des désastres
» qu'elle retrempe son courage.

» Vois l'Espagne ; elle n'a reculé devant aucun
» sacrifice pour défendre la religion si mal com-
» prise cependant ; pour conserver sa foi à une
» noblesse qui l'abandonnait à la fureur de l'enne-
» mi, à un roi qui depuis n'a pas répondu digne-

» ment à tant d'amour et d'abnégation en tous
» genres.

» Vois enfin l'Angleterre ta digne rivale ; elle
» s'est montrée supérieure à toi par sa constance
» et son amour de la Patrie. Hommes, vaisseaux,
» argent, elle a tout prodigué pour sortir victo-
» rieuse de la lutte terrible où elle se trouvait
» engagée.

» Quelle différence cependant de la position de
» ces peuples avec la tienne! *La guerre, éloignée*
» *de tes frontières, ne se faisait jamais qu'à l'étran_*
» *ger. Tu ne t'en apercevais que par l'abondance*
» *dont tu jouissais, par la prospérité de ton com-*
» *merce, par les triomphes qui venaient embellir la*
» *pompe de tes fêtes : c'était couronnée de lauriers*
» *et de roses, que tu entendais la lecture des bulletins*
» *de la grande armée ; ils t'annonçaient que tes en-*
» *fants étaient partout victorieux, partout dignes de*
» *la Patrie. Et quelles récompenses magnifiques at-*
» *tendaient tes guerriers pour leurs glorieux exploits!*
» *Des dotations, des grades supérieurs, des distinc-*
» *tions flatteuses acquittaient noblement leurs ser-*
» *vices. Des hommes qui auraient végété sous le ré-*
» *gime exclusif des privilégiés, étaient devenus sous*
» *l'Empire fondé, illustré par Napoléon, les arbitres*
» *de l'Europe et l'honneur de la France.*

Époque glorieuse.

» Quelle a été la destinée de l'Empereur après
» tant de travaux, de périls et de gloire? l'aban-
» don de ceux qu'il avait comblés d'honneurs et de
» biens, la malédiction de ses peuples, abusés par
» ses ennemis, l'exil dans des mers lointaines, une
» fin douloureuse et prématurée et la proscription
» de sa famille,

» Que de vastes regrets tourmentaient sa pensée!
» Comme un astre isolé sa gloire avait donc lui;
» Et de sa dynastie avec lui commencée
« L'avenir mourait avec lui!
» D'une main frémissante, il froissait cette épée
» Qui, désormais inoccupée,
» Rentrait dans la paix du fourreau...
» Ah! que ne pouvait-il en frapper au visage
» L'ennemi dont le sort par un dernier outrage,
» Fit son geôlier et son bourreau.

M. Bignan.

» Pleure, ô France, maintenant repentante!
» pleure sur une fin aussi déplorable! Honore celui
» qui t'a tant honoré! Respecte celui qui, le pre-
» mier, t'a appelée la Grande Nation! Que ton
» hommage désiré et la gloire, idole des héros,
» viennent au moins consoler le grand homme dans
» ses malheurs : son ombre, un moment attristée,
» sera alors satisfaite et ne se repentira point de
» tout ce qu'elle a fait pour toi. Du haut de la

» colonne glorieuse, monument impérissable de ses
» victoires, il sourira à ton bonheur et pourra enfin
» dormir en paix dans sa Ville chérie au milieu de
» ses braves fiers encore de veiller autour de la
» tombe de leur immortel Empereur. »

Hommage à l'Empereur.

Salut, ô Napoléon, le plus grand des humains! que tes pensers durent être amers en voyant tes intentions méconnues et tes travaux inutiles; ton nom calomnié, ta gloire flétrie! Après avoir tant illustré la France, tu te vis abandonné par elle au moment du danger! mais non!... consoles-toi, ce ne fut l'ouvrage que de quelques traîtres; sans eux, sans leurs détestables machinations, l'Empire français ne pouvait périr. Avides d'argent et de pouvoir, mus par la haine et l'envie, ils sacrifièrent leur Patrie, et toi-même leur bienfaiteur, à nos implacables ennemis. Tandis qu'ils paralysaient, qu'ils annulaient l'élan patriotique de la Nation, ils guidaient complaisamment les étrangers et leur facilitaient les approches de la capitale.

Ah! si la France avait secondé tes derniers efforts elle serait maintenant la maîtresse du monde. Mais elle ne se montra point à la hauteur de tant de gloire, et elle se laissa fouler impitoyablement aux pieds, par ces mêmes ennemis dont elle avait si longtemps méprisé les vaines menaces. O Napoléon! tu fus bien vengé de son oubli inconsidéré, en la

voyant se débattre entre les exigences et les persécutions des privilégiés, affaiblie de plusieurs provinces, et sous la tutelle de rois qui naguère n'étaient que tes vassaux : le moindre signe de ta tête auguste réglait leurs destinées. Grand jusque dans ton malheur, ton cœur saigna à la vue de l'avilissement de la Patrie, et tu ne lui souhaitas que des prospérités : dans tes rêves de douleur, ton seul bonheur était d'espérer que ta tombe s'élèverait un jour. sur les rives de la Seine, dans la ville que tu avais toujours affectionnée.

Réjouis-toi, ombre du grand Napoléon ! tes vœux sont exaucés : la France délivrée du joug de ses oppresseurs, te rend enfin justice, elle te reconnaît pour le plus noble de ses enfants, car l'amour de la Patrie et de la Liberté sont les seuls titres dont doit s'enorgueillir tout bon citoyen. Tu as commencé une nouvelle ère ; tu as ennobli toute l'espèce humaine, en tirant de son sein sans prédilection aucune, ceux qui devaient commander et les armées et les nations. Par cette justice rendue au mérite, tu as montré que le savoir, la valeur et les autres vertus sociales sont de toutes les conditions, et non la propriété exclusive de quelques individus. Père du peuple, tu fus sans cependant le flatter, toujours pour lui bon et indulgent : aussi, en as-tu été récompensé par ses hommages sincères, et tu le seras

bientôt par ceux de toutes les Nations qui sauront mieux apprécier tes actions. Tu voulais la République, mais une République basée sur la raison et non sur une éloquence verbeuse et variable, au gré des passions désordonnées de l'intérêt personnel : c'était sur de bonnes institutions que tu prétendais établir pour toujours, les droits et les devoirs des citoyens. Tu t'es proclamé la loi vivante, et tu en avais le droit car la Nation privée de lois positives t'avait concédé ce pouvoir illimité. Dans un pays où tout était détruit, il fallait tout reconstruire, et tu ne pouvais satisfaire ses vœux, sans une autorité immense que, dans leur confiance en tes vertus et en ta loyauté, les Français t'avaient accordée avec joie. Tu as été si fidèle à ce mandat glorieux que comme législateur, la Patrie reconnaissante n'aura jamais que des éloges à donner à ta mémoire.

Ton despotisme, si je puis employer ce terme, n'était qu'une dictature personnelle dont tu te servais pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. Si tu avais pu réaliser tes vastes et philanthropiques projets, l'Europe ne formerait plus maintenant qu'un seul peuple professant la même religion, lié par les mêmes coutumes et gouverné par les mêmes lois : ce serait un peuple de frères qui ne tarderait pas à avoir le même langage.

Des maximes basées sur la justice et la liberté, et puisées dans la morale du cœur humain, auraient éclairé les esprits et assuré la tranquillité de la République européenne (1).

Sans la trahison, tout eût été possible à tes généreux efforts, et il n'y a que des hommes ordinaires qui puissent en douter. Mais le monde n'était pas mûr pour un si grand bienfait, et bien des siècles s'écouleront encore avant qu'un homme comme toi vienne continuer ton œuvre immortelle.

O Napoléon !... tu as été sublime dans ces épreuves cruelles et inattendues de la fortune, tu as été toujours le même, grand en exil, comme sur le trône. Tu as montré à l'univers étonné, que ta réputation ne tenait pas à ton rang, et l'adversité la plus triste et la plus impitoyable a découvert toute la noblesse de ton âme.

C'est à Sainte-Hélène qu'on a pu sonder le fond de ton cœur, c'est là qu'on a pu voir combien il était sensible à l'amitié, à la reconnaissance, à toutes les vertus sociales. Ta tranquillité d'esprit, tes goûts innocents ont prouvé à tes plus implacables ennemis que ta conscience ne te reprochait rien, et que tes actions, malgré leur dénouement malheureux, n'avaient été exécutées que dans un but

(1) Chose publique.

généreux et glorieux en même temps à notre belle France. Pour la Patrie, tu as sacrifié gloire et bonheur ; et l'implacable destin en te faisant envisager dans un sombre avenir, la fin prématurée d'un fils chéri, est venu aggraver ta malheureuse position. Mais ta constance a été inébranlable ; et dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, tu as réalisé le sage que les philosophes s'étaient proposé pour modèle, et que jusqu'à présent, ils avaient en vain cherché. Heureux si un homme indigne du nom d'Anglais, n'avait pas abreuvé tes derniers jours de dégoûts, et abrégé une vie qui pouvait encore être si longue et si utile au genre humain !

Nouveau Bélisaire, infortuné Napoléon ! il t'a fallu tendre une main suppliante pour obtenir des Rois de l'Europe, une nourriture que la barbarie de ton geôlier te distribuait avec parcimonie et d'un ton insultant, à toi qui avais donné généreusement des couronnes, et comblé de biens tous ceux qui t'entouraient : comme le Christ dans le Jardin des Oliviers, tu as vidé à Sainte-Hélène, la coupe d'amertume jusqu'à la lie.

Mais console-toi, ô Napoléon! des injustices de tes contemporains, insoucieux de te comprendre dans tes vastes projets d'amélioration sociale : un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où la

postérité reconnaissante appellera l'époque où tu as vécu, le Siècle de Napoléon le Grand.

Parallèles.

Pour mériter cet honneur des contemporains et de la postérité, il faut avoir fait de grandes choses, et surtout influé sur l'esprit de son siècle ; car une époque nouvelle est un changement total dans les pensées, les mœurs et les lois d'une Nation. A ce titre, Napoléon l'emporte sur Auguste, Constantin, Charlemagne, Louis XIV et Frédéric.

Auguste n'était pas guerrier, et il ne doit sa grande réputation qu'à un concours de circonstances dont il y a peu d'exemples. Mais, sous son règne naquirent des écrivains du plus grand mérite qui firent rejaillir sur l'Empereur une partie de leur gloire.

Constantin lui est supérieur, et il n'aurait peut-être pas d'égal, s'il n'avait pas commis la faute irréparable de transférer le siège du gouvernement à Byzance (1) ; ce fut la ruine de l'Empire romain.

Charlemagne est venu dans des temps de barbarie, où les meilleurs institutions n'avaient aucune stabilité : elles n'étaient pour ainsi dire, que viagères. Charlemagne eut un règne brillant et plein de gloire ; mais semblable à un beau soleil du nord qui avant la fin du jour, est obscurci par

(1) Constantinople ou Stamboul.